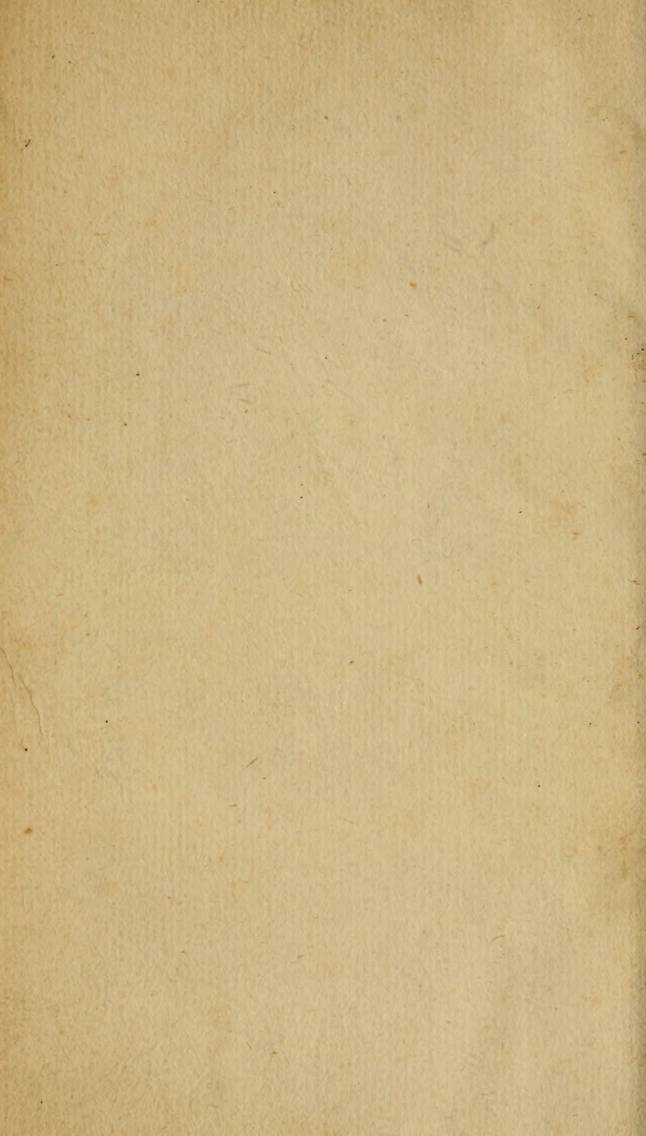
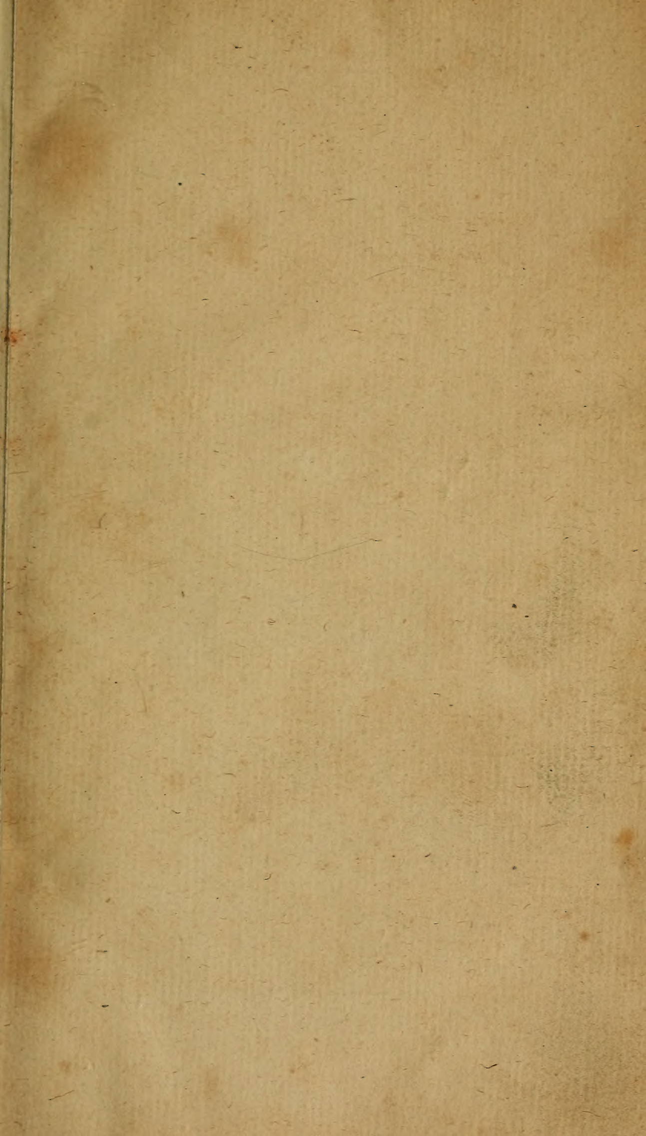
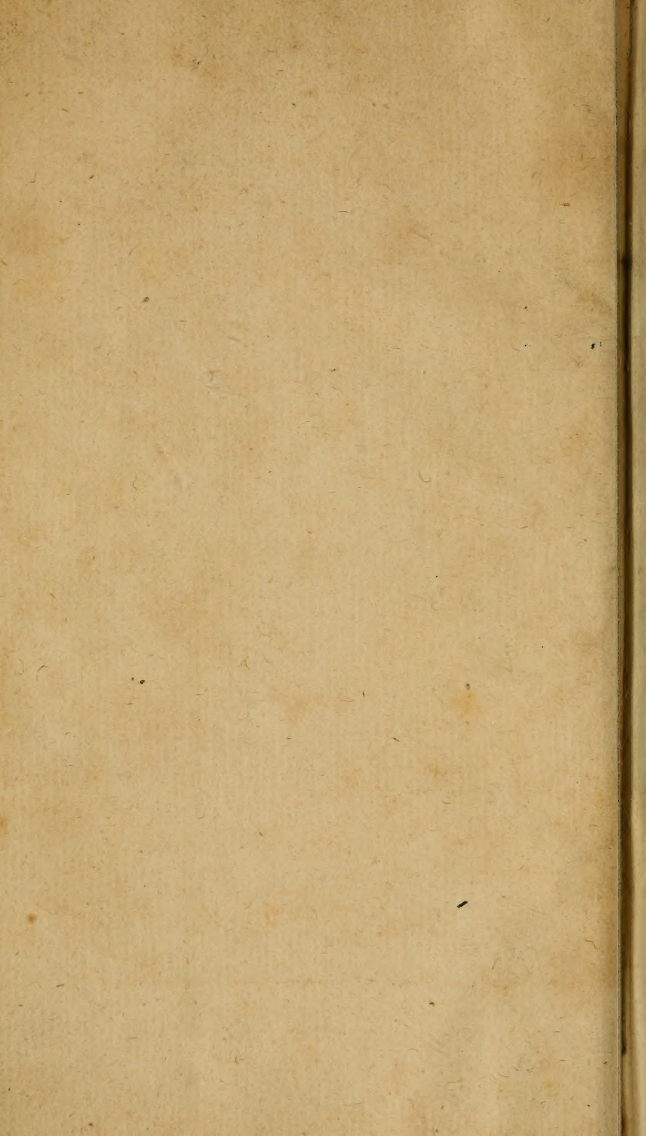


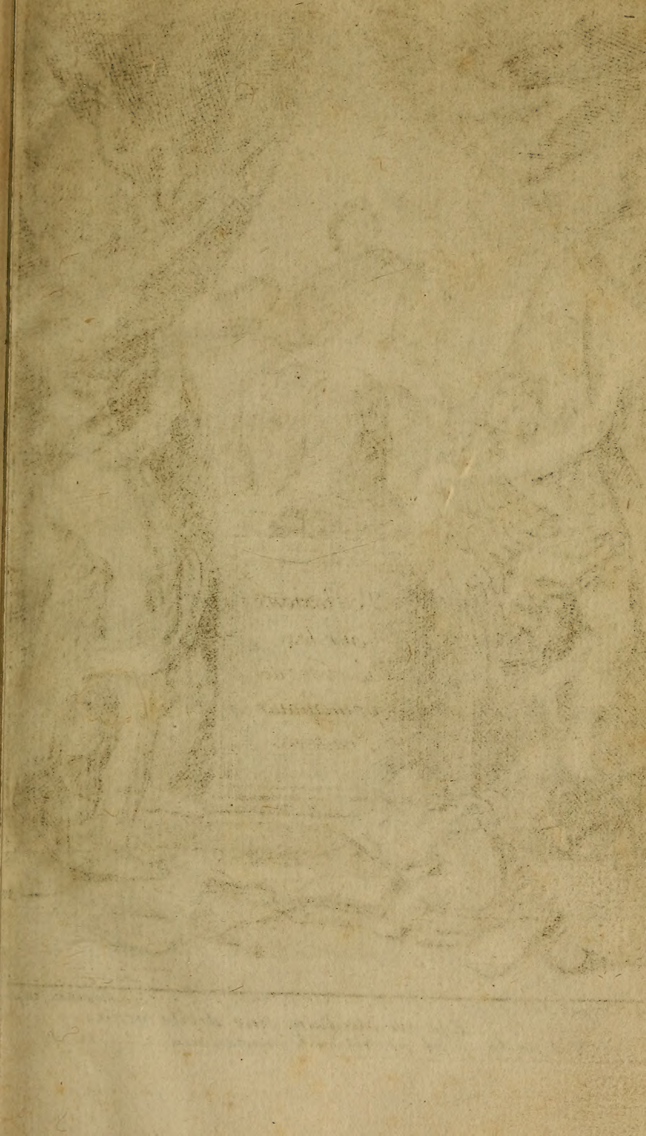














A. Coypel In. C. Simonneau sculp

Ego nec Studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium. Horat.

ABREGÉ
DE LA VIE
DES PEINTRES,

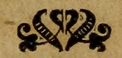
Avec des reflexions ſur leurs Ouvrages,

Et un Traité du Peintre parfait ;
De la connoiſſance des Deſſeins ;
De l'utilité des Eſtampes.

Par M. DE PILES.

SECONDE EDITION,

Revûë & corrigée par l'Auteur ; avec un abregé de ſa Vie, & pluſieurs autres additions.



A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à la Vertu.

MDCCXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PREFACE.

PLusieurs Auteurs ont écrit & même fort au long, les vies des Peintres ; Vasari, Ridolfi, Carlo Dati, Baglioni, Soprani, le Comte Malvasie, Pierre Bellori, Van-Mandre, & Corneille de Bie, en ont fait quatorze gros volumes. Depuis peu Felibien nous en a donné cinq, & Sandrart un grand in-folio, sans compter plusieurs vies particulieres qui ont été imprimées : ainsi je ne prétens rien dire de nouveau dans cet abregé. J'y ai seulement eu en vûe la commodité des Peintres & des curieux qui n'ont pas beaucoup de tems à donner à

une lecture de plaisir, ou qui ayant déja lû les originaux, seront bien-aises qu'on leur en rafraichisse la mémoire. D'ailleurs ce qui grossit la plûpart des livres dont nous venons de parler, c'est des descriptions de Tableaux qui ne sont pas du goût de tout le monde, & qui demandent une fort grande attention. J'ai donc crû que je devois d'autant plus me dispenser de rapporter ici ces déscriptions, qu'il est aisé d'y avoir recours. Je me suis donc contenté de donner, autant que je l'ai pû faire, une idée générale des Peintres, dont les Ouvrages sont en quelque estime dans le monde. J'ai voulu seulement toucher en peu de mots,

les choſes les plus eſſentielles : comme le païs, le pere, le jour de la naiſſance, le maître, les Ouvrages en général avec les lieux où ils ſe trouvent, le talent, les actions remarquables, le tems de la mort, & les diſciples de chaque Peintre : & quand j'ai manqué de ſatisfaire à quelques-unes de ces circonſtances, c'eſt que je n'en ai pas été éclairci.

Je ne parle que des principaux Peintres, c'eſt-à-dire, de ceux qui ont contribué au renouvellement de la Peinture, ou qui l'ont élevée au degré de perfection, dans lequel nous la voyons, ou enfin dont les Ouvrages ont entrée dans les cabinets des Curieux : car il y

a beaucoup de Peintres, qui bien qu'ils ne ſoient pas du premier ordre, ne laiſſent pas d'être fort eſtimés. On en trouvera ici quelques-uns dont le mérite eſt médiocre généralement parlant, mais qui ont quelque talent particulier, ou qui font connoître que la Peinture n'a pas été négligée dans le païs où ils ont pris naiſſance. Il y en a dont on ne dit que peu de choſe, & d'autres même que l'on ne fait que nommer pour ne point perdre le fil de l'hiſtoire, & pour marquer ſeulement le tems où ils vivoient; parce qu'ils peuvent être connus de quelques Curieux, s'ils ne le ſont pas de tous. Il y en a auſſi où je me

ſuis étendu davantage, parce que perſonne n'en a encore écrit, ou que j'en rapporte des particularités dont j'ai eu de nouveaux mémoires; ſi j'en ai omis quelques-uns faute de notion ou faute d'exactitude, je tâcherai de réparer ce défaut dans une autre édition.

Quoique cet abregé ſoit, comme je viens de dire, d'une aſſez grande commodité pour bien des gens, il n'a point été la principale intention de cet Ouvrage, & je n'y ai pas tant regardé la connoiſſance des actions des Peintres, que celle du degré de leur mérite. C'eſt dans cette vûe que j'ai mis à la fin de la vie des principaux Maîtres; c'eſt-à-dire, de ceux dont

on parle le plus, les réflexions que j'ai crû les plus propres à découvrir leur caractere. Car pour les autres dont les Ouvrages sont peu connus, ou qui ne doivent être considerés que comme des disciples attachés à leurs Maîtres, ainsi que des branches à leur tronc ; j'ai crû qu'il suffiroit d'avoir inseré dans leur vie le peu que j'en avois à dire, & que d'ailleurs le Lecteur en auroit assez peu de curiosité.

Comme il n'y a point de Peintre médiocre qui n'ait quelquefois bien peint, ni d'excellent Peintre qui n'ait fait des choses médiocres, ce n'est pas sur un nombre choisi de leurs Tableaux, mais sur le

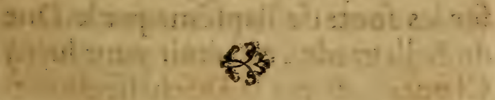
général de leurs Ouvrages que j'exposerai mes sentimens.

J'ai déliberé long-tems si je les abandonnerois au public, & j'en ai prévû tous les inconveniens & toutes les difficultés. Dans une matiere où l'on confond souvent le goût avec la raison, il est impossible de contenter tout le monde : Je suis persuadé que les Curieux qui ont des Tableaux d'un Peintre, trouveront que je n'en aurai pas parlé assez avantageusement : enfin j'ai connu que ce n'étoit point assez pour découvrir les talens des grands maîtres, d'avoir vû les plus beaux Tableaux de l'Europe, & que l'attention que j'ai apportée à les examiner, n'étoit

point un aſſez bon garant pour autoriſer mes paroles : mais qu'il falloit une profonde connoiſſance des Principes de la Peinture, & du génie pour en faire l'application. J'avoue que j'ai trouvé cette entrepriſe au-deſſus de mes forces ; & n'ayant rien voulu dire de mon chef, je me ſuis contenté de meſurer mes penſées aux maximes établies par les meilleurs Peintres & par les meilleurs auteurs qui ont tâché dans leurs Ouvrages de nous propoſer la perfection.

C'eſt donc pour mettre à couvert de témérité les jugemens que j'ai faits des Ouvrages en général des principaux Peintres, que j'ai trouvé à propos de donner ici l'idée du

Peintre parfait, ſur laquelle je me ſuis reglé. Quoique j'aiè tâché de la rendre juſte, je ne prétens pas ôter à perſonne la liberté d'en faire l'application ſelon ſon goût, comme je le fais ſelon le mien : car je ſuis bien perſuadé que chaçun ne voit pas également tout ce qu'il y a à voir dans un Ouvrage, & ſi mon deſſein n'eſt pas en cela au gré de quelques-uns, d'autres ſeront bien-aiſes qu'on leur ait au moins donné lieu d'exerçer leur jugement.



naturel & de grandes diſpoſitions, le mit bientôt en état de deſſiner d'après l'Antique. Ils prirent l'un pour l'autre une amitié qui n'a fini qu'avec leur vie.

Il avoit fait en même tems connoiſſance avec Alphonſe du Freſnoy, qui l'eſtima aſſez pour lui communiquer ſon poëme Latin ſur la peinture, qui n'avoit point encore paru. M. de Piles en ſentit auſſi-tôt tout le mérite; mais jugeant auſſi qu'un ouvrage Latin, où la briéveté avec la gêne des vers met ſouvent de l'obſcurité, ne ſeroit pas à la portée de tous les Peintres; il le traduiſit en François, parce que M. du Freſnoy qui avoit promis de le traduire differoit toujours, ſoit qu'il en craignît la peine, ſoit qu'il aimât mieux s'occuper à de nouvelles choſes, que de revenir ſur les mêmes idées, ſans aucun autre profit pour lui que de faire paſſer dans une langue vulgaire, ce qu'il avoit ſû ex-

primer dans une langue ſavante. Il ſût gré à M. de Piles de ſon travail, & revit avec ſoin ſa traduction. La mort qui le ſurprit avant que M. de Piles eût achevé les remarques, lui déroba le plaiſir de voir ſes préceptes expliqués dans toute leur étendue avec une clarté & une intelligence merveilleuſe.

Cet ouvrage qui eſt le premier que M. de Piles ait compoſé, n'a pourtant pas paru le premier. Car comme le manuſcrit de M. de Piles étoit parmi les papiers de du Freſnoy, qui à ſa mort furent mis entre les mains de M. Mignard, M. de Piles fut quelques années ſans le ravoir. On ne peut pas ſoupçonner que cet habile Peintre eût peine à voir publier en François le ſecret de ſon Art. Il eſt plus juſte de croire que M. Mignard avoit une ſi haute idée du poëme Latin, que ſelon lui, nulle traduction ne pourroit lui faire

honneur. Ce fut apparemment dans cette vûe qu'il se contenta de le faire paroître en Latin ; mais le peu de débit qu'eut l'ouvrage fit voir qu'il s'étoit trompé, & justifia le dessein de M. de Piles : car aïant retiré, comme il put, sa traduction des mains de M. Mignard, il la fit imprimer à côté du Latin avec ses remarques, & dans le cours de l'année il eut le plaisir d'en voir trois éditions. M. Dryden fameux Poëte Anglois dont entr'autres ouvrages nous avons une traduction entiere de Virgile en vers Anglois, a redonné en prose Angloise tout ce que contient l'édition de M. de Piles. Il y a joint une longue & belle Préface sur le parallele de la poësie & de la Peinture, & des additions qui augmentent le mérite de son Livre, qui est un des derniers que M. Dryden ait donné au Public. Il parut à Londres en 1695. & l'on n'a rien oublié pour faire une im-

pression qui répondît à la réputation de l'original & du traducteur.

Dans le tems que M. de Piles travailloit sur du Fresnoy, il étoit déja auprès de M. Amelot, celui qui est aujourd'hui Conseiller d'Etat, & que la grandeur de son génie & de ses emplois rendent depuis long-tems célebre dans toute l'Europe. Car en l'année 1662. M. Ménage qui connoissoit M. de Piles pour loger avec lui dans la même maison du Cloître Notre-Dame, crût rendre service à M. Amelot, Maître des Requêtes, & ancien Président du grand Conseil, en le lui proposant pour l'éducation de son fils qui avoit sept ans. Un homme sage est bienheureux quand il donne ses soins à un enfant dont le naturel se porte de lui-même à la vertu. C'est ce qui rendit si agréable à M. de Piles un emploi que les autres trouvent si rude. Il entra donc chez M. le Président Amelot en 1662. & de-

meûra auprès de son fils pendant tout le cours de ses études, qui fut d'environ neuf ans. Il voïoit avec ravissement le succès de ses soins, qui d'ailleurs ont été la source de sa fortune, & de la grande considération qu'il a eûe depuis dans le monde. Il a toujours conservé un attachement véritable pour toute la maison de Messieurs Amelot, & il en a toujours été traité avec beaucoup d'amitié & de distinction. M. le Président, pere de son éleve, avoit solidement travaillé à lui faire un établissement. Et après sa mort, qui arriva en 1671. Madame la Présidente Amelot continua toujours d'avoir chez elle M. de Piles : & pour reconnoître ses services, elle lui donna un fonds considerable, qui placé sur l'Hôtel de Ville de Lyon, pouvoit le mettre à son aise le reste de sa vie.

Au commencement de l'année 1673. M. Amelot qui avoit alors

dix-huit ans, & qui venoit de finir ſon Droit, alla en Languedoc avec ſon oncle l'Evêque de Lavaur, celui qui depuis fut Archevêque de Tours. L'envie de s'inſtruire & de mettre à profit un tems que les autres jeunes gens n'ont que trop accoutumé de perdre, lui fit demander à Madame la Préſidente Amelot la permiſſion de faire le voïage d'Italie. Elle y conſentit avec plaiſir, & lui envoïa M. de Piles à Montpellier pour l'accompagner. M. de Piles eut lieu de ſatisfaire ſon goût pour la Peinture pendant ce voïage qui fut de quatorze mois, & il vit tout à loiſir ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux en Italie. M. le Duc & M. le Cardinal d'Eſtrées étoient pour lors à Rome : M. Amelot étoit logé avec eux dans le Palais Farnéſe. Et ce ne fut pas un avantage médiocre pour M. de Piles, que de ſe faire connoître à ces deux illuſtres Freres, & ſur-tout

au Cardinal, qui joignoit à ſes grandes qualités une inclination naturelle pour les beaux Arts, dont il connoiſſoit tout le prix. M. Amelot revenu à Paris en 1674. & auſſi-tôt reçû Conſeiller au Parlement, rendit à M. de Piles tout ſon loiſir.

Ce fut pour lors qu'il écrivit ſur la Peinture, & que joignant la théorie à la pratique, il ſe rendit illuſtre parmi les Peintres & parmi les connoiſſeurs. Son mérite lui attira auſſi l'eſtime & l'amitié de pluſieurs perſonnes de qualité, qui aimoient encore plus en lui ſa probité & ſa candeur, que ſes talens. M. le Duc de Richelieu lui a ſouvent donné des marques d'une bonté particuliere: il vouloit l'avoir ſans ceſſe auprès de lui, & comme M. de Piles lui avoit dédié quelques-uns de ſes ouvrages, il lui fit préſent d'un fameux tableau de Rubens, qui repréſente David & Abigaïl: & qui a été depuis à M. le Duc de Grammont.

En 1682. M. Amelot, qui depuis cinq ans, étoit Maître des Requêtes, fut nommé Ambaſſadeur du Roi à Veniſe. Il engagea M. de Piles à l'accompagner en qualité de Secretaire de l'Ambaſſade. Ce voïage avoit duré près de trois ans, pendant leſquels M. de Piles ſe délaſſoit des affaires, par la vûe des beaux tableaux qui ſont l'ornement de cette grande Ville, lorſque M. Amelot reçût ordre de paſſer à l'Ambaſſade de Portugal. Dans le même tems M. de Louvois, qui étoit Miniſtre de la guerre, & Sur-intendant des Bâtimens, aïant ſû que M. Amelot avoit auprès de lui un homme d'une grande intelligence dans la Peinture, & capable même de quelque choſe de plus important à l'Etat, écrivit à M. Amelot de diſpoſer M. de Piles à aller en Allemagne voir les riches Cabinets que l'on diſoit y être en grand nombre, ſur-tout à Gratz, afin d'y acheter des Ta-

bleaux pour le Roi. Mais il ordonna en même tems à M. de Piles de paſſer à Vienne, où le Marquis de Chiverny étoit alors Envoïé extraordinaire du Roi ; & de s'informer exactement de la ſituation des affaires. M. de Piles aïant exécuté avec tout le ſoin poſſible cette commiſſion, revint à Paris en rendre compte au Miniſtre, & rejoindre M. Amelot, qui partit en 1685. pour Liſbonne, où il l'accompagna en la même qualité qu'il avoit eue auprès de lui à Veniſe. Comme on avoit parlé de marier M. le Prince de Conti le dernier mort, qui étoit alors Prince de la Roche-ſur-Yon avec l'Infante de Portugal, fille du premier lit du feu Roi Pierre II. M. de Piles ſe chargea de faire comme il pourroit le Portrait de cette Princeſſe. Il la voïoit à la Tribune de l'Egliſe, lorſque le hazard lui faiſoit déranger le voile qui lui couvroit le viſage. Ce même hazard faiſoit qu'il la voïoit quel-

quefois aux fenêtres du Palais : & quoiqu'il ne l'eût vûe qu'à peine, il en avoit tellement ſaiſi tous les traits, qu'il en fit un Portrait très-reſſemblant, que M. Amelot conſerve encore dans ſon Cabinet. En 1687. M. de Piles aïant été envoïé à la Cour par M. Amelot avec des dépêches de conſéquence, il revint par Madrid ; & comme rien ne le preſſoit, il y demeura huit jours pour voir les magnifiques Tableaux du Roi d'Eſpagne, tant au Palais de Madrid, qu'à l'Eſcurial. Le Marquis de Feuquiere qui étoit alors Ambaſſadeur du Roi en Eſpagne, fit à M. de Piles tout l'accueil que méritoit la place qu'il occupoit, & la réputation qu'il avoit de vertu, d'eſprit & d'intelligence.

M. de Piles ne pouvoit quitter M. Amelot. Il le ſuivit dans l'ambaſſade de Suiſſe en 1689. il y ſigna le Traité de neutralité, que M. Amelot avoit conclu avec les Can-

tons; & parce que ce traité étoit très-agréable au Roi, M. Amelot pour donner une marque de diſtinction à M. de Piles, le chargea de le porter à Sa Majeſté.

En 1692. M. de Piles fut envoïé en Hollande pour y demeurer *incognito*, ſur les prétextes que lui fourniſſoit ſa réputation parmi les curieux de peinture, & en effet pour y agir de concert avec les perſonnes qui ſouhaitoient la paix. Nous ne dirons point ici ce qui le fit découvrir pour ce qu'il étoit: il ſuffit de dire qu'il fut arrêté par ordre de l'Etat, & retenu priſonnier à la Haye pendant l'eſpace de deux ans; mais le peuple de la Haye qui étoit las de la guerre, & qui apprit que M. de Piles n'étoit en priſon que pour avoir voulu procurer la paix, s'étant mis en devoir de le délivrer, on le transfera au Château de Louveſtein, où il fut gardé encore pendant trois ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à

la

la paix de Riſwik. Il s'occupa dans ſa priſon à compoſer les Vies des Peintres : & comme dans une ſolitude ſi grande & ſi longue on ne peut pas toûjours travailler, il s'amuſoit à élever des oyſeaux, & à leur apprendre mille choſes. Il leur donna à tous la liberté le jour qu'il la recouvra lui-même. Malgré ces délaſſemens, ſa ſanté fut fort alterée par les incommodités & la longueur de ſa priſon. A ſon retour en France, le Roy lui donna une penſion.

M. Amelot, qui depuis dix ans étoit Conſeiller d'Etat, fut choiſi en 1705. pour aller à la Cour d'Eſpagne Ambaſſadeur extraordinaire. M. de Piles l'y ſuivit malgré ſon grand âge & ſes infirmités ; mais l'air de Madrid lui fut ſi contraire, qu'il fut obligé d'en revenir la même année. Depuis ce voyage il a vêcu encore quatre ans dans ſes occupations ordinaires & dans une grande pieté. Il mourut le 5. d'Avril de l'an-

née 1709. âgé de soixante-quatorze ans.

Il avoit l'esprit naturellement reglé & méthodique, ses idées étoient nettes & justes : ce qui étoit cause qu'on n'a jamais vû varier en lui ni les jugemens ni la conduite de sa vie, qui a été d'une égalité parfaite. Il étoit bon ami, sûr, fidele, & très-discret. Ces qualités étoient la suite de son caractere vrai & simple. Il avoit un grand fonds de Religion, & il remplissoit scrupuleusement tous ses devoirs.

Sa maniere de peindre consistoit dans une imitation parfaite des objets, & dans une grande intelligence du Clair-obscur & du Coloris. Les principes qu'il s'étoit faits là-dessus étoient si sûrs, qu'ils lui tenoient lieu de l'usage de peindre qu'il n'avoit pas. Il prenoit plaisir à faire les Portraits de ses amis. Il a peint entre autres feu M. Despreaux & Madame Dacier, & le mérite de ces

deux illuſtres perſonnes rendront ſon ouvrage immortel.

Il avoit pris ſoin de raſſembler un grand nombre de deſſeins des plus excellens maîtres, & entre autres pluſieurs études de Raphaël, que M. Croiſat le jeune a acheptées de ſes heritiers.

Dans les differens ouvrages que M. de Piles a donnés au public ſur la peinture, il a fait voir une grande admiration pour les Tableaux de Rubens, avec lequel il avoit non-ſeulement un rapport de Goût, mais encore quelque reſſemblance du côté de l'eſprit : car ils l'ont eû tous deux capable d'affaires. Mais pour ne parler que de la Peinture, quelques perſonnes accuſent M. de Piles d'avoir trop donné à Rubens. Nous n'entreprendrons pas de décider cette queſtion, qui a été agitée par de grands maîtres, dont les uns ſoûtenoient le Coloris, les autres le Deſſein. Nous dirons ſeule-

ment, & il eſt très-vrai, que dans les écrits que M. de Piles a publiés ſur ce ſujet, il a parfaitement bien démêlé les principes généraux de la peinture, & principalement les principes du Clair-obſcur, dont ſes plus grands adverſaires ont profité.

M. de Piles étoit Conſeiller d'honneur de l'Académie de Peinture & de Sculpture, dans laquelle il liſoit ſouvent les ſavantes diſſertations qu'il donnoit enſuite au public. Il étoit lié d'amitié avec pluſieurs des plus celebres Peintres, & ſur-tout avec M. Coypel, qui eſt préſentement à la tête de cette Academie. Leur amitié avoit commencé à Rome, lorſque M. Coypel n'étant encore qu'un enfant promettoit déja le grand ſuccès qu'il a eû depuis. M. de Piles pour une marque particuliere de ſon eſtime & de ſon amitié, lui a laiſſé en mourant une Vierge du Corrége peinte à *guazze*.

Les ouvrages qu'il a publiés sont :

I. *Abregé d'Anatomie accommodé aux Arts de Peinture & de Sculpture, & mis dans un ordre nouveau, dont la méthode est très-facile & débarassée de toutes les difficultés & choses inutiles, qui ont toujours été un grand obstacle aux Peintres pour arriver à la perfection de leur Art. Ouvrage très-utile à ceux qui font profession du Dessein. Mis en lumiere par François Tortebat, Peintre du Roi dans son Académie Royale de Peinture & de Sculpture* 1667. On doit certainement à M. de Piles cet ouvrage, quoiqu'il ait paru sous un autre nom: c'est ce qu'on peut voir à la page 153. du Cours de Peinture. Du reste les Figures sont tirées du Livre de Vezale pour lequel le Titien les avoit dessinées. Tortebat étoit Peintre & Conseiller de l'Académie de Peinture. Il peignoit dans la maniere de Voüet dont il étoit gendre, & dont il avoit été éleve.

II. *Conversations sur la connoissance de la Peinture, & sur le jugement qu'on doit faire des Tableaux, où par occasion il est parlé de la Vie de Rubens, & de quelques-uns de ses plus beaux ouvrages.* 1677.

III. *Dissertation sur les ouvrages des plus fameux Peintres.* 1681.

IV. *Les premiers Elémens de la Peinture pratique, enrichis de Figures de proportion mesurées sur l'Antique, dessinées & gravées par Jean Baptiste Corneille, Peintre de l'Academie Royale.* 1684.

V. *L'Art de Peinture de C. A. du Fresnoy, traduit en François, enrichi de Remarques.*

VI. *Vies des Peintres, &c.* Cet ouvrage a été aussi traduit en Anglois. Dans l'édition que l'on donne ici au public, on a ajoûté pour la satisfaction des curieux, le second article de M. de la Hire, celui de M. Mignard, celui de M. Coypel, celui de Mademoiselle Cheron, & celui de Carlo-

Maratti. Ces articles qui ſont de mains differentes, rendront le Recueil plus complet.

VII. *Dialogue ſur le Coloris.* 1699.

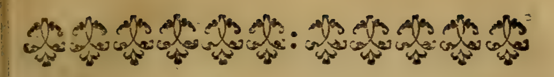
VIII. *Cours de Peinture par principes.* 1708.



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

Table des des Chapitres.



NOMS DES PEINTRES dont on a ſéparé les Réflexions ſur leurs Ouvrages d'avec leurs Vies.



LIVRE I.



LIVRE PREMIER.

L'IDE'E DU PEINTRE PARFAIT,

Pour servir de régle aux jugemens que l'on doit porter sur les ouvrages des Peintres.

Le Genie.

LE Génie est la premiere chose que l'on doit supposer dans un Peintre. C'est une partie qui ne peut s'acquerir ni par l'étude, ni par le travail ; il faut qu'il soit grand pour répondre à l'étendue d'un Art qui renferme autant de connoissances que la Peinture, & qui exige beaucoup de tems & d'application pour les acquerir. Supposé donc une heureuse naissance, le Peintre doit regarder la nature visible, comme son objet ; il doit en avoir une idée, non-seulement comme elle se voit fortuitement dans les sujets particuliers : mais comme elle doit être en elle-même selon sa perfection, & comme

La Nature parfaite.

elle seroit en effet, si elle n'étoit point détournée par les accidens.

L'Antique. Comme il est très-difficile de trouver cet état parfait de la nature, il faut que le Peintre se prévale de la recherche que les Anciens en ont faite avec beaucoup de soins & de capacité, & qu'il se serve des exemplaires qu'ils nous en ont laissés dans les ouvrages de Sculpture, qui malgré la fureur des Barbares, se sont conservés, & sont venus jusqu'à nous. Il faut, dis-je, qu'il ait une suffisante connoissance de l'Antique, & qu'il lui serve pour faire un bon choix du naturel : parce que l'Antique a toujours été regardé par les habiles de tous les tems comme la régle de la Beauté.

Le grand Goût. Qu'il ne se contente pas d'être exact & régulier, qu'il répande encore un grand goût dans tout ce qu'il fera, & qu'il évite surtout ce qui est bas & insipide.

Ce grand Goût dans l'Ouvrage du Peintre est, Un usage des effets de la nature bien choisis, grands, extraordinaires, & vraisemblables : *Grands*, parce que les choses sont d'autant moins sensibles qu'elles sont petites ou partagées ; *Extraordinaires*, car ce qui est ordinaire ne touche point, & n'attire pas l'attention ; *Vraisemblables*, parce qu'il faut que ces choses grandes & extraordinaires paroissent possibles, & non chimeriques.

Qu'il ait une idée juste de sa profession que l'on définit de cette sorte, *Un Art, qui par le moyen du dessein & de la couleur, imite sur une superficie plate tous les objets visibles.* Par cette définition on doit comprendre trois choses, le Dessein, le Coloris & la Composition : & bien que cette derniére partie n'y paroisse pas bien nettement exprimée, elle peut néanmoins s'entendre par ces derniers mots, *Objets visibles*, qui embrassent la matiére des sujets que le Peintre se propose de représenter. Le Peintre doit connoître & pratiquer ces trois parties dans la plus grande perfection qu'il est possible. On va les exposer ici avec les parties qui en dépendent.

Definition de la Peinture.

La Composition contient deux choses, l'Invention & la Disposition. Par l'Invention, le Peintre doit trouver & faire entrer dans son sujet les objets les plus propres à l'exprimer & à l'orner : & par la Disposition il doit les situer de la maniere la plus avantageuse, pour en tirer un grand effet, & pour contenter les yeux, en faisant voir de belles parties : il faut qu'elle soit bien contrastée, bien diversifiée, & liée de groupes.

La Composition. I. Partie.

Que le Peintre dessine correctement d'un bon goût & d'un style varié, tantôt héroïque & tantôt champêtre, selon le carac-

Le Dessein II. Partie.

tére des figures que l'on introduit : car l'élegance des contours qui convient aux Divinités, par exemple, ne convient nullement aux gens du commun : les Heros & les ſoldats, les forts & les foibles, les jeunes & les vieillards doivent avoir chacun leurs diverſes formes ; ſans compter que la Nature, qui ſe trouve differente dans toutes ſes productions demande du Peintre une varieté convenable. Mais que le Peintre ſe ſouvienne que de toutes les maniéres de deſſiner, il n'y en a de bonne, que celle qui eſt mêlée du beau naturel & de l'Antique.

Les Attitudes.

Que les Attitudes ſoient naturelles, expreſſives, variées dans leurs actions, & contraſtées dans leurs membres, qu'elles ſoient ſimples ou nobles, animées ou modérées ſelon le ſujet du Tableau & la diſcrétion du Peintre.

Les Expreſſions.

Que les Expreſſions ſoient juſtes au ſujet ; que les principales figures en ayent de nobles, d'élevées & de ſublimes, & que l'on tienne un milieu entre l'exageré & l'inſipide.

Les Extrémités.

Que les Extrémités, j'entens la tête, les pieds, & les mains ſoient travaillées avec plus de préciſion & d'éxactitude que tout le reſte, & qu'elles concourent enſemble à rendre plus expreſſive l'action des figures.

Les Draperies. Que les Draperies ſoient bien jettées, que les plis en ſoient grands, en petit nombre autant qu'il eſt poſſible, & bien contraſtées ; que les étofes en ſoient épaiſſes, ou légeres ſelon la qualité & la convenance des figures ; qu'elles ſoient quelquefois ouvragées & d'eſpéce différente, & quelquefois ſimple, ſuivant la convenance des ſujets & des endroits du Tableau, qui demandent plus ou moins d'éclat pour l'ornement du Tableau & pour l'œconomie du tout enſemble.

Les Animaux. Que les Animaux ſoient principalement caractériſés par une touche ſpirituelle & ſpéciale.

Le Païſage. Que le Païſage ne ſoit point coupé de trop d'objets, qu'il y en ait peu, mais qu'ils ſoient bien choiſis. Et en cas qu'une grande quantité d'objets y ſoient renfermés, il faut qu'ils ſoient ingénieuſement groupés de lumiéres & d'ombres, que le ſite ne ſoit bien lié & bien dégagé, que les arbres en ſoient différens de forme, de couleur, & de touche autant que la prudence & la varieté de la Nature le requiérent, & que cette touche ſoit toujours légére & fretillante, pour parler ainſi : que les devans ſoient riches, ou par les objets, ou du moins par une plus grande exactitude de travail qui rend les choſes vraies &

palpables : que le Ciel ſoit léger, & qu'aucun objet ſur la Terre ne lui diſpute ſon caractere à rien, à la réſerve des eaux tranquilles & des corps polis qui ſont ſuſceptibles de toutes les couleurs qui leur ſont oppoſées : des céleſtes comme des terreſtres. Que les nuages ſoient d'un bon choix, bien touchés & bien placés.

La Perſpective. Que la Perſpective ſoit réguliére, & non d'une ſimple pratique peu exacte.

Le Coloris. III. Partie. Que dans le Coloris, qui comprend deux choſes, la Couleur locale, & le Clair-obſcur; le Peintre ait grand ſoin de s'inſtruire de l'une & de l'autre : c'eſt ce qui le diſtingue des artiſans qui ont de commun avec lui les meſures & les proportions; & c'eſt encore ce qui le rend le plus véritable & le plus parfait imitateur de la Nature.

La Couleur locale. La Couleur locale n'eſt autre choſe que celle qui eſt naturelle à chaque objet en quelque lieu qu'il ſe trouve, laquelle le diſtingue des autres objets, & qui en marque parfaitement le caractére.

Le Clair-obſcur. Et le Clair-obſcur eſt l'art de diſtribuer avantageuſement les lumiéres & les ombres, tant ſur les objets particuliers, que dans le géneral du Tableau : ſur les objets particuliers, pour leur donner le relief & la rondeur convenable : & dans le géneral

du Tableau, pour y faire voir les objets avec plaisir, en donnant occasion à la vûe de se reposer d'espace en espace, par une distribution ingénieuse de grands clairs, & de grandes ombres, lesquels se prêtent un mutuel secours par leur opposition; en sorte que les grands clairs sont des repos pour les grandes ombres; comme les grandes ombres sont des repos pour les grands clairs. Mais quoique le Clair-obscur comprenne, comme nous avons dit, la science de bien placer tous les clairs & toutes les ombres, néanmoins il s'entend plus particuliérement des grandes ombres & des grandes lumieres. Leur distribution en ce dernier sens, se peut faire de quatre façons. Premiérement par les ombres naturelles des corps. 2. Par les groupes: c'est-à-dire, en disposant les objets d'une maniére que les lumiéres se trouvent liées ensemble, & les ombres pareillement ensemble, comme on le voit à peu près dans une grappe de raisin, dont les grains du côté de la lumiére sont une masse de clair, & les grains du côté opposé sont une masse d'ombre, mais que le tout ne forme qu'un groupe & comme un seul objet; en sorte pourtant qu'en cet artifice il ne paroisse aucune affectation: mais que les objets se trouvent ainsi situés naturellement & comme par hazard. 3. Par

les accidens d'une ombre dont la cause est supposée hors du Tableau. 4. Et enfin par la nature & le corps des couleurs que le Peintre peut donner aux objets sans en alterer le caractére. Cette partie de la Peinture est le plus grand moyen dont le Peintre se puisse prévaloir pour donner de la force à ses ouvrages, & pour rendre ses objets sensibles tant en géneral qu'en particulier.

Je ne vois pas que l'artificedu Clair-obscur ait été connu dans l'Ecole Romaine avant Polydore de Caravage, qui le trouva & qui s'en fit un principe ; & je suis étonné que les Peintres qui l'ont suivi ne se soient pas aperçus que le grand effet de ses ouvrages vient des repos qu'il a observés d'espace en espace, en groupant ses lumiéres d'un côté & ses ombres d'un autre, ce qui ne se fait que par l'intelligence du Clair-obscur. Je suis étonné, dis-je, qu'ils aient laissé échaper cette partie si nécessaire, & qu'ils l'aient fait sans s'en apercevoir. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il n'y ait quelques Ouvrages parmi ceux des Peintres Romains, où il se trouve du Clair-obscur : mais on doit regarder cela comme un bon moment du Génie, ou comme l'effet du hazard plûtôt que d'un principe bien établi.

André Boscoli Peintre Florentin a eu de forts pressentimens du Clair-obscur, com-

me on le voit par ſes Ouvrages : mais on doit au Giorgion le rétabliſſement de ce principe, dont le Titien ſon Competiteur s'étant aperçu, il s'en eſt prévalu dans tout ce qu'il a fait depuis.

Dans la Flandre, Otho Venius en jetta des fondemens ſolides, & les communiqua à Rubens ſon Eléve : celui-ci les rendit plus ſenſibles, & en fit tellement connoître les avantages & la néceſſité, que les meilleurs Peintres Flamans qui l'ont ſuivi, ſe ſont rendus recommandables par cette partie : car ſans elle, tous les ſoins qu'ils ont pris d'imiter ſi fidélement les objets particuliers de la Nature, ne feroient d'aucune conſidération.

L'accord des Couleurs.

Que dans la diſtribution de ſes couleurs il y ait un accord qui faſſe le même effet pour les yeux, que la Muſique pour les oreilles.

Unité d'objet.

Que s'il y a pluſieurs groupes de Clair-obſcur dans un Tableau, il faut qu'il y en ait un qui ſoit plus ſenſible, & qui domine ſur les autres, en ſorte qu'il y ait unité d'objet, comme dans la Compoſition, unité de ſujet.

Le Pinceau.

Que le Pinceau ſoit hardi & léger s'il eſt poſſible ; mais ſoit qu'il paroiſſe uni, comme celui du Corrége, ou qu'il ſoit inégal & raboteux, comme celui de Rem-

brant, il doit toûjours être moëlleux.

Les Licences. Enfin si l'on est contraint de prendre des licences, qu'elles soient imperceptibles, judicieuses, avantageuses, & autorisées; les trois premieres especes sont pour l'Art du Peintre, & la derniére regarde l'Histoire.

La Grace. Un Peintre qui possede son Art dans tous les détails que l'on vient de représenter, peut à la vérité s'assurer d'être habile, & de faire infailliblement de belles choses: mais ses Tableaux ne pourront être parfaits si la Beauté qui s'y trouve n'est accompagnée de la Grace.

La Grace doit assaisonner toutes les parties dont on vient de parler, elle doit suivre le Genie; c'est elle qui le soûtient & qui le perfectionne: mais elle ne peut, ni s'acquerir à fond, ni se démontrer.

Un Peintre ne la tient que de la Nature, il ne sait pas même si elle est en lui, ni à quel dégré il la possede, ni comment il la communique à ses Ouvrages: elle surprend le Spectateur qui en sent l'effet sans en pénétrer la véritable cause: mais cette Grace ne touche son cœur que selon la disposition qu'elle y rencontre. On peut la définir, *Ce qui plaît, & ce qui gagne le cœur sans passer par l'esprit.*

La Grace & la Beauté, sont deux choses

differentes : la Beauté ne plaît que par les régles, & la Grace plaît ſans les régles. Ce qui eſt Beau n'eſt pas toûjours gracieux, & ce qui eſt gracieux n'eſt pas toûjours beau ; mais la Grace jointe à la Beauté, eſt le comble de la Perfection : C'eſt ce qui a fait dire à un de nos plus illuſtres Poëtes,

Et la Grace plus belle encor que la Beauté.

On a donné cette Idée du Peintre parfait le plus en abregé qu'on a pû, pour ne point ennuïer ceux qui n'ont aucun doute ſur les choſes qu'elle contient. Mais pour ceux qui en deſirent des preuves, on a tâché de les ſatisfaire dans les Remarques ſuivantes, dans leſquelles les uns & les autres trouveront que j'y traite pluſieurs matiéres qui ſe ſont préſentées naturellement, & qui ne leur ſeront peut-être pas indifférentes.

Les Remarques ſuivantes répondent par Chapitres aux parties qui compoſent l'Idée du Peintre parfait, deſquelles on a parlé dans le précedent Abregé, & le Lecteur doit ſuppoſer ces parties dans les Chapitres qui en traitent pour les éclaircir.

REMARQUES ET ECLAIRCISSEMENS sur la précedente Idée.

CHAPITRE PREMIER.

Du Genie.

PAr le mot de Génie, on a entendu diverſes choſes. Les Anciens ont crû que c'étoit un eſprit commis à la garde de l'homme, & qui lui inſpiroit les bonnes & les mauvaiſes actions. Les Payens en ont fait une Divinité; & la plûpart des hommes le prennent pour le feu de l'imagination qui produit une abondance de penſées, & pour cette inſpiration ſecrette & cet enthouſiaſme qui enfante les productions extraordinaires. Mais pour le concevoir par raport ſeulement aux Sciences & aux beaux Arts; & pour en donner une idée diſtincte, je croi que l'on peut dire avec beaucoup de raiſon,

Que nous aportons le Génie en naiſſant, & qu'il eſt confondu & mêlé avec l'eſprit, comme une eſſence eſt confondue & mêlée dans un verre d'eau; ou plûtôt que c'eſt l'eſprit même en tant qu'il eſt porté vers une ſcience préferablement à une autre. Il

eſt, pour ainſi dire, le tyran des facultés de l'ame : il les contraint à tout quitter, & les entraîne pour le ſervir dans les ouvrages où il eſt emporté lui-même par la rapidité de ſa nature ; & lorſque les organes viennent à s'alterer, l'Eſprit & le Genie s'affoibliſſent également.

Le Génie demeure comme enſeveli dans l'inaction, juſqu'à ce qu'il ſoit ébranlé par les occaſions qui ont du raport avec lui & qui ſont de ſon reſſort. Il eſt comme la corde d'un inſtrument, laquelle ne donne aucun ſon à moins qu'on ne la touche.

Le Génie eſt en ſoi d'une auſſi grande étendue que les régles de l'Art dont il contient les ſemences : & quoiqu'il contienne toutes les ſemences de l'Art, il n'agit jamais ſurement quand il agit ſeul par une impulſion ſecrette dont il ne ſait pas la cauſe, & ne produit alors que comme une terre abandonnée.

Mais lorſqu'il eſt cultivé par les régles & qu'il ſe les eſt appropriées, il ſe met au-deſſus d'elles, il leur commande en maître, il les rejette quand il lui plaît pour leur ſubſtituer quelque choſe de plus heureux : il en diſpoſe enfin comme d'un bien dont il eſt en poſſeſſion & qu'il croit lui appartenir.

Mais la Nature qui ménage ſes tréſors, quand elle a donné du génie pour un Art,

elle ne l'a donné que rarement universel pour toutes les parties qu'il contient. Peu de Peintres peuvent se vanter, par exemple, d'avoir été si universels daus leur profession qu'ils aient eu pour toutes les parties qu'elle contient cette pénétration pour concevoir & cette facilité pour agir, que le génie donne à ceux qui le possédent. Tel en a pour le dessein qui n'a jamais rien compris dans l'artifice du Coloris : tel réussit dans les Portraits, tel autre dans le Païsage : l'un se sent porté & se plaît à imiter exactement les naïvetés du naturel duquel il ne sait point choisir, ni animer les belles expressions. Ainsi chacun se trouve partagé de génie selon qu'il a plû à la Nature de lui en donner, & nous devons toujours estimer les talens particuliers qu'elle distribue, & les respecter quand ils sont extraordinaires.

CHAPITRE II.

De la nécessité du Génie.

LEs hommes ont beau travailler pour surmonter les obstacles qui les empêchent d'atteindre à la perfection, s'ils ne sont nés avec un talent particulier pour les

Arts qu'ils ont embraſſés, ils ſeront toujours dans l'incertitude d'arriver à la fin qu'ils ſe propoſent. Les régles de l'Art & les exemples d'autrui peuvent bien leur montrer les moïens d'y parvenir : mais ce n'eſt point aſſez que ces moïens ſoient ſûrs, il faut encore qu'ils ſoient faciles & agréables.

Or, cette facilité ne ſe rencontre que dans ceux, qui avant de s'inſtruire des régles, & de voir les Ouvrages des autres, ont conſulté leur inclination, & ont examiné s'ils étoient attirés par une lumiere intérieure à la profeſſion qu'ils vouloient ſuivre. Car cette lumiere de l'Eſprit, qui n'eſt autre choſe que le Génie, nous montrant toujours le chemin le plus court & le plus facile, nous rend infailliblement heureux, & dans les moïens & dans la fin.

Le Génie eſt donc une lumiere de l'Eſprit, laquelle conduit à la fin par des moïens faciles.

C'eſt un préſent que la Nature fait aux hommes dans le moment de leur naiſſance, & quoiqu'elle ne le donne ordinairement que pour une choſe en particulier, elle eſt quelquefois aſſez libérale pour le rendre général dans un ſeul homme. On en a vû pluſieurs de cette ſorte, & ceux qui ſont aſſez heureux pour avoir reçû cette plénitude d'influences, ſont avec facilité

tout ce qu'ils veulent faire, & ce leur eſt aſſez de s'appliquer pour réuſſir. Il eſt vrai que le Génie particulier n'étend pas ainſi ſon pouvoir ſur toutes ſortes de connoiſſances ; mais il pénetre d'ordinaire plus avant dans celle qui eſt de ſa domination.

Il faut donc du Génie, mais un Génie exercé par les regles, par les réflexions, & par l'aſſiduité du travail. Il faut avoir beaucoup vû, beaucoup lû, & beaucoup étudié pour diriger ce Génie, & pour le rendre capable de produire des choſes dignes de la poſterité.

Cependant comme le Peintre ne peut ni voir, ni étudier toutes les choſes que demande la perfection de ſon Art, il eſt bon qu'il ſe ſerve ſans ſcrupule des études d'autrui.

CHAPITRE III.

Qu'il eſt bon de ſe ſervir des études d'autrui ſans aucun ſcrupule.

IL n'eſt pas poſſible de bien repréſenter les objets, non-ſeulement qu'on n'a point vûs, mais qu'on n'a point deſſinés. Si un Peintre n'a point vû de Lion, il ne ſauroit peindre un Lion ; & s'il en a vû, il ne peut repréſenter cet animal qu'imparfaite-

nent à moins qu'il ne l'ait deſſiné ou peint d'après Nature, ou d'après l'Ouvrage d'un autre.

Sur ce pied, on ne doit pas blâmer un Peintre, qui n'aïant jamais vû ni étudié l'objet qu'il a à repréſenter, ſe ſert des études d'un autre, plûtôt que de faire de ſon caprice qnelque choſe de faux : il eſt néceſſaire enfin qu'il ait dans ſa mémoire, ou dans ſon porte feuille, ſes propres études, ou celles d'autrui.

Après que le Peintre a rempli ſon eſprit de la vûe des belles choſes, il y ajoûte ou diminue ſelon ſon goût & ſelon la portée de ſon jugement : & ce changement ſe fait en comparant les Idées de ce qu'on a vû, & en choiſiſſant ce que l'on en trouve de bon. Raphaël, par exemple, qui dans ſa jeuneſſe n'avoit chez le Pérugin ſon maître, que les Idées des Ouvrages de ce Peintre, les aïant enſuite comparés avec ceux de Michelange & avec l'Antique, a choiſi ce qui lui a ſemblé de meilleur, & s'eſt fait un Goût épuré, tel que nous le voïons dans ſes Ouvrages.

Le Génie ſe ſert donc de la mémoire comme d'un vaſe où il met en réſerve les Idées qui ſe préſentent ; il les choiſit avec l'aide du jugement, & en fait pour ainſi dire une proviſion, dont il ſe ſert quand

l'occaſion s'en préſente ; mais il n'en tire que ce qu'il y a mis, & n'en peut tirer autre choſe. C'eſt ainſi que Raphaël a tiré de ſes études les hautes Idées qu'il a priſes de l'Antique, de même qu'Albert & Lucas ont tiré de leur méchant fond les Idées Gottiques que la pratique de leur tems & la nature de leur païs leur avoient fournies.

Un homme qui a du Génie peut inventer un ſujet en general : mais s'il n'a fait l'étude des objets particuliers, il ſera embaraſſé dans l'execution de ſon Ouvrage, à moins qu'il n'ait recours aux études que les autres en ont faites.

Il eſt même fort vraiſemblable que ſi un Peintre n'a ni le tems, ni la commodité de voir la Nature, pourvû qu'il ait un beau Génie, il pourra étudier d'après les Tableaux, les Deſſeins, & les Eſtampes des Maîtres qui ont ſû choiſir les beaux endroits, & les mettre en œuvre avec intelligence ; tel, par exemple, qui voudra faire du Païſage, & qui n'aura jamais vû, ou qui n'aura pas aſſez obſervé les païs propres à être peints par leur bizarrerie, ou par leur agrément, fera très-bien de profiter des Ouvrages de ceux qui ont étudié ces païs-là, ou qui ont repréſenté dans leurs païſages des effets extraordinaires de la Nature. Il pourra regarder les produc-

tions de ces habiles Peintres, comme s'il regardoit la Nature, & s'en servir dans la suite pour inventer quelque chose de lui-même.

Il trouvera deux avantages en étudiant d'abord après les Ouvrages des habiles Maîtres : le premier est, qu'il y verra la Nature débarassée de beaucoup de choses qu'on est obligé de rejetter quand on la copie : le second est, qu'il apprendra par-là à faire un bon choix de la Nature, à n'en prendre que le beau, & à rectifier ce qu'elle a de défectueux. Ainsi un Génie bien reglé & soutenu de la Théorie, sert à mettre utilement en usage, non-seulement ses Etudes propres, mais encore celles des autres.

Leonard de Vinci a écrit que les taches qui se trouvent sur un vieux mur, formans des Idées confuses de differens objets, peuvent exciter le Génie, & l'aider à produire. Quelques-uns ont crû que cette proposition faisoit tort au Génie, sans en donner de bonnes raisons. Il est certain cependant que sur un tel mur, ou sur telle autre chose maculée, non-seulement il y a lieu de concevoir des Idées en general, mais chacun en conçoit de differentes selon la diversité des Génies, & que ce qui ne s'y voit que confusément, se débrouille & se

forme dans l'eſprit ſelon le Goût de celui en particulier qui la regarde. En ſorte que l'un voit une Compoſition belle & riche, & les objets conformes à ſon Goût, parce que ſon Génie eſt fertile & ſon Goût bon ; & l'autre n'y voit au contraire rien que de pauvre & de mauvais Goût, parce que ſon Génie eſt froid, & ſon Goût mauvais.

Mais de quelque caractere que ſoient les eſprits, chacun peut trouver ſur cet objet de quoi exciter ſon imagination, & produire quelque choſe qui lui appartienne. L'imagination s'échauffant ainſi peu à peu, ſe rendra capable en voïant quelques figures, d'en concevoir un grand nombre, & d'enrichir la ſcene de ſon ſujet par quelques objets indécis qui y donneront lieu. Il pourra même facilement arriver que l'on enfantera par ce moïen des idées extraordinaires, qui d'ailleurs ne ſeroient pas venues dans l'eſprit.

Ainſi ce que dit Leonard de Vinci ne fait aucun tort au Génie, il peut au contraire ſervir à ceux qui en ont beaucoup, comme à ceux qui n'en ont gueres. J'ajoûterois ſeulement à ce que dit cet Auteur, que plus on a de Génie, & plus on voit de choſes dans ces ſortes de taches ou de lignes confuſes.

CHAPITRE IV.

DE LA NATURE.

Des actions de la Nature, & des actions d'habitude & d'éducation.

LA Nature n'eſt pas ſeulement détournée par les accidens qui ſe rencontrent dans ſes productions actuelles : mais encore par les habitudes que contractent les choſes produites. On peut donc conſiderer les actions de la Nature de deux manieres, ou lorſqu'elle agit elle-même de ſon bon gré, ou lorſqu'elle agit par habitude au gré des autres.

Les actions purement de la Nature, ſont celles que les hommes feroient, ſi dès leur enfance on les laiſſoit agir ſelon leur propre mouvement ; & les actions d'habitude & d'éducation, ſont celles que les hommes font par le moïen des inſtructions & des exemples qu'ils ont reçûs. De celles-ci il y en a autant que de Nations, & ces actions d'habitude ſont tellement mêlées parmi les actions purement naturelles, qu'il eſt à mon ſens très-difficile d'en connoître la difference. Les Peintres doivent néanmoins tâcher de faire cette difference ; car ils ont ſouvent des ſujets à traiter, où ils

doivent ſuivre la pure Nature, ou en tout, ou en partie. Il eſt bon qu'ils n'ignorent pas les actions differentes dont les principales Nations ont revêtu la Nature : mais comme leur difference vient de quelque affectation, qui eſt un voile qui déguiſe la vérité, la principale étude du Peintre doit être de débrouiller & de connoître en quoi conſiſte le vrai, le beau & le ſimple de cette même Nature, laquelle tire toutes ſes beautés & toutes ſes graces du fond de ſa pureté & de ſa ſimplicité.

Il eſt viſible que les anciens Sculpteurs ont recherché cette ſimplicité naturelle, & que Raphaël a puiſé dans leurs Ouvrages avec le bon Goût, celle qu'il a répandue dans ſes figures. Mais quoique la Nature ſoit la ſource de la Beauté, l'Art, dit-on communément, la ſurpaſſe ; pluſieurs Auteurs en ont parlé dans ces termes, & c'eſt un Problême qu'il eſt bon de réſoudre.

CHAPITRE V.

En quel ſens on peut dire que l'Art eſt au-deſſus de la Nature.

LA Nature doit être conſiderée de deux manieres, ou dans les objets particuliers, ou dans les objets en general, & en

lle-même. La Nature eſt ordinairement dé-
ꝭctueuſe dans les objets particuliers, dans
a formation deſquels elle eſt, comme nous
enons de dire, détournée par quelques ac-
idens contre ſon intention, qui eſt toujours
le faire un Ouvrage parfait. Mais ſi on la
onſidere en elle-même dans ſon intention
& dans le general de ſes productions, on la
rouvera parfaite.

C'eſt dans ce general que les anciens
Sculpteurs ont puiſé la perfection de leurs
Ouvrages, & d'où Polycléte a tiré les bel-
es proportions de la Statuë qu'il fit pour
a poſterité, & qu'on appella la Regle. Il en
eſt de même des Peintres. Les effets avanta-
geux de la Nature leur ont donné envie de
les imiter, & une experience heureuſe a ré-
duit peu à peu ces mêmes effets en Précep-
tes. Ainſi ce n'eſt pas d'un ſeul objet, mais
de pluſieurs objets que les Regles de l'Art ſe
ſont établies.

Si l'on compare l'Art du Peintre, qui a
été formé ſur la Nature en general, avec
une production particuliere de cette Maî-
treſſe des Arts, il ſera vrai de dire que
l'Art eſt au-deſſus de la Nature : mais ſi on
le compare avec la Nature en elle-même,
qui eſt le modéle du Peintre, cette propoſi-
tion ſe trouvera fauſſe.

En effet, à bien conſidérer les choſes,

quelque ſoin que les Peintres aient pris juſqu'à préſent d'imiter la Nature, on trouvera qu'elle leur a laiſſé beaucoup de chemin à faire pour arriver juſqu'à ſa perfection, & qu'elle contient une ſource de beautés qu'ils n'épuiſeront jamais. C'eſt ce qui fait dire que dans les Arts on apprend encore tous les jours, parce que l'experience & les réflexions découvrent ſans ceſſe quelque choſe de nouveau dans les effets de la Nature, qui ſont ſans nombre & toujours differens les uns des autres.

CHAPITRE VI.

De l'Antique.

ON appelle de ce mot tous les Ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture qui ont été faits en Egypte, en Gréce & en Italie, depuis Alexandre le Grand juſqu'à l'invaſion des Gots, qui par leur fureur & leur ignorance firent périr tous les beaux Arts. Le mot d'Antique néanmoins eſt plus particulierement en uſage pour ſignifier les Sculptures de ces tems-là, ſoit les Statues & les bas Reliefs, ou les Médailles & les Pierres gravées. Tous ces Ouvrages ne ſont pas également bons: mais dans les médiocres même, il y a un certain caractere

caractére de beauté qui fait que les Connoisseurs les distinguent des Ouvrages modernes.

Ce n'est pas de ces Sculptures modernes que l'on entend parler ici, c'est des Sculptures Antiques les plus parfaites, & que l'on ne regarde qu'avec étonnement. Les anciens Auteurs les ont mises au-dessus de la Nature, & ne louoient la beauté des hommes, qu'autant qu'elle avoit de conformité avec les belles Statues.

* *Usque ab unguło ad capillum summum est festivissima.*
Est ne? Considera: vide signum pictum pulcrè videris.

Je pourrois citer beaucoup d'autorités des Anciens, pour prouver ce que j'avance, mais pour ne rien répeter, je renvois le Lecteur à ce que j'ai dit touchant l'Antique dans mon Commentaire, sur l'Art de Peinture de Charles-Alfonse du Fresnoy, & je me contenterai de rapporter ici ce disoit un Peintre moderne, qui avoit beaucoup pénétré dans la connoissance de l'Antique, c'est le fameux Poussin: Raphaël, disoit-il, est un Ange comparé aux autres Peintres; c'est un Ane comparé aux Auteurs des Antiques. L'expression est extraor-

* *Plaute Epidiq. Act. 5.*

dinaire : je me ſerois contenté de dire que Raphaël eſt autant au-deſſous des Anciens, que les Modernes ſont au-deſſous de lui ; mais j'examinerai cette penſée plus exactement dans la vie de Raphaël.

Il eſt certain que peu de perſonnes ſont capables de découvrir toute la fineſſe qui eſt dans les Sculptures Antiques ; parce qu'il faut pour celà un eſprit proportionné à ceux des Sculpteurs qui les ont faites, & que ces hommes avoient le Goût ſublime, la Conception vive, & l'Exécution exacte & ſpirituelle. Ils ont donné à leurs Figures des proportions conformes au caractére de ces figures : Ils ont deſſigné les Divinités par des contours plus coulans, plus élégans, & d'un plus grand Goût que ceux des hommes ordinaires. Ils ont fait un choix épuré de la belle Nature, & ils ont excellemment remedié à l'impuiſſance où la matiére qu'ils employoient les mettoit de tout imiter.

Le Peintre ne ſauroit donc mieux faire que de tâcher à pénétrer l'excellence de ces Ouvrages, pour connoître la pureté de la Nature, & pour deſſiner plus doctement & plus élégamment. Néanmoins comme il y a dans la Sculpture pluſieurs choſes qui ne conviennent point à la Peinture, & que le Peintre a d'ailleurs des moyens d'imiter la Nature plus parfaitement que le Sculp-

teur, il faut qu'il regarde l'Antique comme un Livre qu'on a traduit dans une autre langue, dans laquelle il ſuffit de bien rapporter le ſens & l'eſprit, ſans s'attacher ſervilement aux paroles de l'Original.

CHAPITRE VII.

Du grand Goût.

L'On a vû dans la définition que j'ai donnée du grand Goût par rapport aux Ouvrages de Peinture, qu'il ne s'accommode point des choſes ordinaires. Or le médiocre ne ſe peut ſouffrir tout au plus que dans les Arts qui ſont néceſſaires à l'uſage ordinaire, & non dans ceux qui n'ont été inventés que pour l'ornement du monde & pour le plaiſir. Il faut donc dans la Peinture quelque choſe de grand, de piquant, d'extraordinaire, capable de ſurprendre, de plaire, d'inſtruire, & c'eſt ce qu'on appelle le grand Goût: c'eſt par lui que les choſes communes deviennent belles, & que les belles deviennent ſublimes & merveilleuſes; car en Peinture le grand Goût, le Sublime & le Merveilleux ne ſont que la même choſe. *

* Voyez le dernier Chapitre de ce Livre où il eſt traité *du Goût, par rapport aux Nations.*

Voyez auſſi ce qu'on a dit *du Goût*, page 35. des Converſations ſur la Peinture; & dans les termes de Peinture, au mot *Goût.*

CHAPITRE VIII.

De l'Essence de la Peinture.

NOus avons dit que la Peinture est un Art, qui par le moyen du Dessein & de la Couleur, imite sur une superficie plate tous les objets visibles. C'est ainsi à peu près que la définissent tous ceux qui en ont parlé, & personne ne s'est avisé jusqu'à présent de trouver à redire à cette définition. Elle contient trois parties, la Composition, le Dessein, & le Coloris, qui font l'Essence de la Peinture, comme le Corps, l'Ame, & la Raison font l'Essence de l'Homme. Et de même que ce n'est que par ces trois derniéres parties que l'Homme fait paroître plusieurs propriétés & plusieurs convenances qui ne sont pas de son Essence, mais qui en sont l'ornement; comme par exemple, les Sciences & les Vertus: tout de même aussi ce n'est que par les parties essentielles de son Art, que le Peintre fait connoître une infinité de choses qui relevent le prix de ses Tableaux, quoiqu'elles ne soient point de l'Essence de la Peinture; telles sont les proprietés d'ins-

ftruire & de divertir. Sur quoi l'on peut faire une queftion affez confidérable, qui eft de favoir fi la fidelité de l'hiftoire eft de l'effence de la Peinture.

CHAPITRE IX.

Si la fidelité de l'Hiftoire eft de l'Effence de la Peinture.

IL paroît que la Compofition, qui eft une partie effentielle de la Peinture, comprend les objets qui entrent dans l'Hiftoire, & qui en font la fidelité, que par conféquent cette fidelité doit être effentielle à la Peinture, & que le Peintre eft dans la derniere obligation de s'y conformer.

A quoi on répond, que fi la fidelité de l'Hiftoire étoit effentielle à la Peinture, il n'y auroit point de Tableau où elle ne dût fe rencontrer : Or il y a une infinité de beaux Tableaux qui ne repréfentent aucune Hiftoire; comme font les Tableaux Allégoriques, les Païfages, les Animaux, les Marines, les Fruits, les Fleurs, & plufieurs autres qui ne font qu'un effet de l'imagination du Peintre.

Il eft vrai cependant que le Peintre eft obligé d'être fidéle dans l'Hiftoire qu'il ré-

préſente, & que par la recherche curieuſe des circonſtances qui l'accompagnent, il augmente la beauté & le prix de ſon Tableau : mais cette obligation n'eſt pas de l'eſſence de la Peinture, elle eſt ſeulement une bienſéance indiſpenſable, comme la Vertu & la Science le ſont dans l'Homme. Ainſi de même que l'homme n'en eſt pas moins Homme pour être ignorant & vicieux, le Peintre n'en eſt pas moins Peintre pour ignorer l'Hiſtoire. Et s'il eſt vrai que les Vertus & les Sciences ſont les ornemens des Hommes, auſſi eſt-il certain que les Ouvrages des Peintres ſont d'autant plus eſtimables qu'ils font paroître de fidelité dans les ſujets hiſtoriques qu'ils repréſentent ; ſuppoſé d'ailleurs qu'il n'y manque rien de l'imitation de la Nature, qui eſt leur eſſence.

De ſorte qu'un Peintre peut être fort habile dans ſon Art, & fort ignorant dans l'Hiſtoire. Nous en voyons preſque autant d'exemples qu'il y a de Tableaux du Titien, de Paul Veronéſe, du Tintoret, des Baſſans, & de pluſieurs autres Venitiens : Ils ont mis leur principal ſoin dans l'Eſſence de leur Art ; c'eſt-à-dire, dans l'imitation de la Nature, & ils ſe ſont moins appliqués aux choſes acceſſoires qui peuvent être ou n'être point, ſans que l'Eſſence en ſoit altérée. C'eſt apparemment dans ce ſens-la que

les Curieux regardent les Tableaux des Peintres que je viens de nommer, puiſqu'ils les achétent au poids de l'or, & que ces Ouvrages ſont du nombre de ceux qui tiennent le premier rang dans leurs Cabinets.

Il ne faut pas douter que ſi cette Eſſence dans les Tableaux des Peintres Vénitiens avoit été accompagnée des ornemens qui en relévent le prix, je veux dire de la fidélité de l'Hiſtoire & de la Chronologie, ils en ſeroient beaucoup plus eſtimables : mais d'un autre côté, il eſt certain que la fidélité de l'Hiſtoire ne peut ſervir qu'à nous inſtruire, & que nous devons chercher dans leurs Tableaux l'imitation de la Nature préférablement à toutes choſes. S'ils nous inſtruiſent, à la bonne heure, s'ils ne le font pas, nous aurons toûjours le plaiſir d'y voir une eſpéce de création qui nous divertit, & qui met nos paſſions en mouvement.

En effet, ſi je veux apprendre l'Hiſtoire, ce n'eſt point un Peintre que je conſulterai, il n'eſt Hiſtorien que par accident; mais je lirai les Livres qui traitent de l'Hiſtoire, & dont l'obligation eſſentielle n'eſt pas ſeulement de raconter les faits, mais de les raconter avec fidélité.

Cependant je ne prétens pas ici excuſer un Peintre de ce qu'il eſt mauvais Hiſtorien, car l'on eſt toûjours blâmable de faire

mal ce que l'on entreprend. Si un Peintre ayant à traiter un ſujet hiſtorique, ignore les objets qui doivent entrer dans ſa Compoſition pour la rendre fidelle, il doit ſoigneuſement s'en inſtruire, ou par les Livres, ou par le moyen des Savans; & l'on ne peut nier que la négligence qu'il apportera en cela ne ſoit inexcuſable. J'en excepte néanmoins ceux qui ont peint des ſujets de dévotion, où ils ont introduit des Saints de différens tems & de différens païs, non pas de leur choix, mais par une complaiſance forcée pour les perſonnes qui les faiſoient travailler, & dont la trop grande ſimplicité ne leur permettoit pas de faire réflexion ſur les choſes acceſſoires qui peuvent contribuer à l'ornement de la Peinture.

L'Invention, qui eſt une partie eſſentielle de cet Art, conſiſte ſeulement à trouver les objets qui doivent entrer dans un Tableau, ſelon que le Peintre ſe les imagine, faux ou vrais, fabuleux ou hiſtoriques. Et ſi un Peintre s'imaginoit qu'Aléxandre fût vêtu comme nous le ſommes aujourd'hui, & qu'il repréſentât ce Conquerant avec un Chapeau & une Perruque comme font les Comédiens, il feroit ſans doute une choſe très-ridicule, & une faute très-groſſiére: mais cette faute ſeroit contre l'Hiſtoire, & non pas contre la Peinture; ſuppoſé

d'ailleurs que les choſes repréſentées le fuſſent ſelon toutes les Régles de cet Art.

Mais quoique le Peintre repréſente la Nature par Eſſence, & l'Hiſtoire par Accident, cet Accident ne lui doit pas être de moindre conſidération que l'Eſſence, s'il veut plaire à tout le monde, & ſurtout aux gens de Lettres, & à ceux qui conſidérant un Tableau plûtôt par l'eſprit que par les yeux, font principalement conſiſter ſa perfection à repréſenter fidélement l'Hiſtoire, & à exprimer les paſſions.

CHAPITRE X.

Des Idées imparfaites de la Peinture.

IL y a peu de perſonnes qui aient une Idée bien nette de la Peinture, j'y comprens les Peintres mêmes, dont pluſieurs mettent toute l'Eſſence de leur Art dans le Deſſein, & d'autres ne le font conſiſter que dans la Couleur. La plûpart des perſonnes qui ont à ſoûtenir dans le monde un caractére ſpirituel, & entr'autres les gens de Lettres, ne regardent d'ordinaire la Peinture que par l'Invention, & que comme un pur effet de l'imagination du Peintre. Ils examinent la Peinture de ce côté-la ſeulement, & ſelon qu'elle leur paroît plus ou moins

ingénieuſe, ils louent plus ou moins le Tableau, ſans en conſidérer l'effet, ni à quel dégré le Peintre a porté l'imitation de la Nature. C'eſt dans ce ſens que Saint Auguſtin dit que la connoiſſance de la Peinture & de la Fable eſt ſuperflue, quoique dans le même endroit ce Pere loue les Sciences profanes.

C'eſt en vain pour ces ſortes de perſonnes que le Titien, le Géorgion & Paul Veronéſe ſe ſont épuiſés, & qu'ils ont pris tant de peine pour porter ſi loin l'imitation de la Nature. C'eſt en vain que leurs Ouvrages ſont regardés par les plus habiles Peintres comme les Exemplaires les plus parfaits; ou plûtôt, c'eſt inutilement qu'on fait voir des Tableaux à ces perſonnes-la, puiſque les Eſtampes correctes pourroient ſuffire pour exercer leur jugement, & pour remplir l'étendue de leur connoiſſance.

Je reviens à Saint Auguſtin, & je dis que s'il avoit eu une véritable Idée de la Peinture, qui n'eſt autre que l'imitation du vrai, & qu'il eût fait réflexion que par cette imitation on peut élever en mille maniéres le cœur des Fidéles à l'amour Divin, il auroit fait le Panégyrique de ce bel Art avec d'autant plus de chaleur qu'il étoit lui-même très-ſenſible à tout ce qui peut porter à Dieu.

Un autre Pere avoit une Idée de la Peinture plus juste, c'est Saint Grégoire de Nice, qui après avoir fait une description du Sacrifice d'Abraham, dit ces paroles : *J'ai souvent jetté les yeux sur un Tableau qui représente ce spectacle digne de pitié, & je ne les ai jamais retirés sans larmes*, tant la Peinture sait représenter les choses, comme si elles se passoient effectivement.

CHAPITRE XI.

Comment les restes de l'Idée imparfaite de la Peinture se sont conservés dans l'esprit de plusieurs personnes, depuis le rétablissement de cet Art.

JE viens de faire voir que l'Essence de la Peinture consistoit dans une fidelle imitation, à la faveur de laquelle les Peintres peuvent instruire & divertir selon la mesure de leur Génie. J'ai parlé ensuite des fausses Idées de la Peinture, & je tâcherai dans ce Chapitre de montrer comment ces Idées imparfaites se sont glissées jusqu'à nous.

La Peinture comme les autres Arts n'a été connue que par le progrès qu'elle a fait dans l'esprit des hommes. Ceux qui commencerent à la renouveller en Italie, & qui

par conſéquent n'en pouvoient avoir que de foibles Principes, ne laiſſérent pas de s'attirer de l'admiration par la nouveauté de leurs Ouvrages : Et à meſure que le nombre des Peintres s'augmenta, & que l'émulation leur donna des lumiéres, les Tableaux augmentérent de prix & de beauté. Il ſe forma des Amateurs & des Connoiſſeurs, & les choſes étant venues à un certain point, on commença à croire qu'il étoit comme impoſſible que le Pinceau pût rien faire de plus parfait que ce qu'on admiroit en ces tems-là.

Les grands Seigneurs viſitoient les Peintres, les Poëtes chantoient leurs louanges, & dès l'an 1300. Charles I. Roi de Naples, paſſant par Florence, alla voir Cimabué, qui étoit en réputation ; & Côme de Médicis étoit tellement charmé des Ouvrages de Philippe Lippi, qu'il mit tout en uſage pour vaincre la bizarrerie & la pareſſe de ce Peintre, afin d'en avoir des Tableaux.

Cependant il eſt aiſé de juger par les reſtes de ces premiers Ouvrages, que la Peinture de ce ſiécle-la étoit très-peu de choſe, ſi nous la comparons à celle que nous voyons aujourd'hui de la main des bons Maîtres. Car non ſeulement les parties qui dépendent de la Compoſition & du Deſſein n'étoient pas encore aſſaiſonnées du bon Goût,

qui leur eſt venu depuis : mais celle du Coloris étoit abſolument ignorée, & dans la Couleur des objets en particulier, qu'on appelle Couleur Locale, & dans l'intelligence du Clair-obſcur, & dans l'harmonie du tout-enſemble. Il eſt vrai qu'ils emploïoient des Couleurs, mais la route qu'ils tenoient en cela étoit triviale, & ne ſervoit pas tant à repréſenter la verité des objets, qu'à nous en faire reſſouvenir.

Dans cette ignorance du Coloris, où les Peintres avoient été élevés, ils ne concevoient pas le pouvoir de cette partie enchantereſſe, ni à quel degré elle étoit capable de faire monter leurs Ouvrages. Ils ne juroient encore que ſur la parole de leurs Maîtres, & n'étant occupés qu'à s'aplanir le chemin qu'on leur avoit montré, l'Invention & le Deſſein faiſoit toute leur étude.

Enfin après pluſieurs années, le bon Génie de la Peinture ſuſcita de grands Hommes dans la Toſcane, & dans le Duché d'Urbin, qui par la ſolidité de leur Eſprit, par la bonté de leur Génie, & par l'aſſiduité de leurs Etudes, élevérent les Idées des connoiſſances qu'ils avoient reçûes de leurs Maîtres, & les portérent à un degré de perfection, qui fera l'admiration de la Poſtérité.

Ceux à qui on eſt principalement rede-

vable de cette perfection, sont, Léonard de Vinci, Michelange, & Raphaël : mais ce dernier, qui s'est élevé au-dessus des autres, a acquis tant de parties dans son Art, & les a portées à un degré si haut, que les louanges qu'on lui en a données, ont fait croire que rien ne lui manquoit, & ont fixé en sa Personne toute la perfection de la Peinture.

Comme il est nécessaire dans la Profession de cet Art de commencer par le Dessein, & qu'il est constant que la source du bon Goût & de la Correction se trouve dans les Sculptures Antiques & dans les Ouvrages de Raphaël qui en ont tiré leur plus grand mérite ; la plûpart des jeunes Peintres ne manquent pas d'aller à Rome pour y étudier ; s'ils n'en reviennent pas fort habiles, ils en rapportent du moins de l'estime pour les Ouvrages qu'on y admire, & la transmettent à tous ceux qui les écoutent. C'est ainsi qu'un grand nombre de Curieux & d'Amateurs de la Peinture ont conservé sur la foi d'autrui, ou sur l'autorité des Auteurs cette premiere Idée qu'ils ont reçûe ; savoir, que toute la perfection de la Peinture est dans les Ouvrages de Raphaël.

Les Peintres Romains sont aussi demeurés la plûpart dans cette opinion, & l'ont

insinuée aux Etrangers, ou par l'amour de leur païs, ou par leur négligence pour le Coloris qu'ils n'ont jamais bien connu, ou par la préference qu'ils ont donnée aux autres parties de la Peinture, lesquelles étant en grand nombre les occupent le reste de leur vie.

On ne s'étoit donc attaché jusques-là qu'à ce qui dépend de l'Invention & du Dessein. Et quoique Raphaël ait inventé très-ingénieusement, qu'il ait dessiné d'une Correction & d'une Elegance achevée, qu'il ait exprimé les passions de l'ame avec une force & une grace infinie, qu'il ait traité ses sujets avec toute la convenance & toute la noblesse possible, & qu'aucun Peintre ne lui ait disputé l'avantage de la primauté dans le grand nombre des parties qu'il a possedées; il est constant néanmoins qu'il n'a pas pénetré dans le Coloris assez avant pour rendre les objets bien vrais & bien sensibles, ni pour donner l'Idée d'une parfaite imitation.

C'est pourtant cette imitation & cette sensation parfaite qui fait l'essentiel de la Peinture, comme je l'ai fait voir. Cette perfection vient du Dessein & du Coloris; & si Raphaël & les habiles Peintres de son tems n'ont eu cette derniere partie qu'imparfaitement, l'Idée de l'Essence de la

Peinture qui vient de l'effet de leurs Ouvrages, doit être imparfaite, aussi-bien que celle qui s'est introduite successivement dans l'esprit de quelqnes personnes, d'ailleurs très-éclairées.

Les Ouvrages du Titien & des autres Peintres qui ont mis au jour leurs pensées à la faveur d'une fidelle imitation, devroient, ce me semble, avoir détruit les mauvais restes dont nous parlons, & avoir redressé les Idées selon que la Nature & la Raison l'exigent d'un esprit juste. Mais comme les jeunes gens n'emportent en sortant de Rome pour aller à Venise qu'un esprit & des yeux prévenus, & qu'ils ne font d'ordinaire dans cette derniere Ville que peu de séjour, ils n'y voient que comme en passant les beaux Ouvrages qui pourroient leur donner une juste Idée de la Peinture ; aussi bien loin d'y contracter une habitude du bon Coloris, qui feroit valoir les Etudes qu'ils auroient faites à Rome, & qui les rendroit irréprochables sur toutes les parties de leur Profession, ils en sortent comme ils y sont entrés.

Mais ce qui est étonnant, c'est que certains Curieux qui sont encore prévenus de cette fausse Idée, sont tellement épris de la beauté des Tableaux Vénitiens, qu'ils en donnent, avec raison, un fort grand prix, quoique ces Tableaux n'aient presque point

l'autre mérite que par l'Idée, que j'ai établie de l'Eſſence de la Peinture.

CHAPITRE XII.

COMPOSITION.

Premiere Partie de la Peinture.

ON ne s'eſt ſervi juſqu'ici que du mot d'Invention pour ſignifier la premiere Partie de la Peinture : pluſieurs l'ont même confondue avec le Génie, d'autres avec une fertilité de penſées, d'autres enfin avec la diſpoſition des objets : mais toutes ces choſes ſont differentes les unes des autres. J'ai crû que pour donner une juſte Idée de la premiere Partie de la Peinture, il falloit l'appeller Compoſition, & la diviſer en deux ; l'Invention & la Diſpoſition. L'Invention trouve ſeulement les objets du Tableau, & la Diſpoſition les place. Ces deux Parties ſont differentes à la verité : mais elles ont tant de liaiſon entr'elles, qu'on peut les comprendre ſous un même nom.

Dans les ſujets tirés de l'Hiſtoire ou de la Fable : l'Invention ſe forme par la lecture, c'eſt un pur effet de l'Imagination dans les ſujets Métaphoriques : elle contribue à la fidélité de l'Hiſtoire, comme à la

netteté des Allegories, & de quelque maniere que l'on s'en serve, elle ne doit point tenir en suspend l'Esprit du Spectateur par aucune obscurité. Mais quelque fidélement ou ingénieusement que soient choisis les objets qui entrent dans le Tableau, ils ne feront jamais un bon effet, s'ils ne sont disposés avantageusement selon que l'œconomie & les regles de l'Art le demandent ; & c'est le juste assemblage de ces deux Parties que j'appelle Composition. Ainsi je la définis de cette sorte : une partie de la Peinture qui trouve avec convenance & qui place avec avantage les objets dont le Peintre se sert pour exprimer son sujet.

CHAPITRE XIII.

DESSEIN.

Seconde Partie de la Peinture.

Le bon Goût & la Correction du Dessein sont si nécessaires dans la Peinture, qu'un Peintre qui en est dépourvû est obligé de faire des miracles d'ailleurs pour s'attirer quelque estime ; & comme le Dessein est la base & le fondement de toutes les autres Parties, que c'est lui qui termine les Couleurs & qui débrouille les objets,

son élegance & sa correction ne sont pas moins nécessaires dans la Peinture que la pureté du langage dans l'Eloquence.

Les Peintres qui réduisent par habitude toutes leurs Figures sous un même air & sous une même proportion, n'ont jamais bien conçû que la Nature n'est pas moins admirable dans la varieté que dans la beauté de ses productions, & que par un mêlange discret de l'une & de l'autre ils arriveroient à une parfaite imitation.

CHAPITRE XIV.

Des Attitudes.

DAns les Attitudes la Pondération & le Contraste sont fondés dans la Nature. Elle ne fait aucune action qu'elle ne fasse voir ces deux parties ; & si elle y manquoit, elle seroit, ou privée de mouvement, ou contrainte dans son action.

CHAPITRE XV.

Des Expressions.

LEs Expressions sont la pierre de touche de l'esprit du Peintre. Il montre par la justesse dont il les distribue, sa pénetration

& son discernement : mais il faut le même esprit dans le Spectateur pour les bien appercevoir, que dans le Peintre pour les bien executer.

On doit considerer un Tableau comme une Scene, où chaque Figure joue son rôle. Les Figures bien dessinées & bien coloriées sont admirables à la verité, mais la plûpart des gens d'esprit, qui n'ont pas encore une Idée bien juste de la Peinture, ne sont sensibles à ces parties, qu'autant qu'elles sont accompagnées de la vivacité, de la justesse & de la délicatesse des Expressions. Elles sont un des plus rares talens de la Peinture, & celui qui est assez heureux pour les bien traiter, y interesse non-seulement les parties du visage, mais encore toutes celles du corps, & fait concourir à l'Expression génerale du sujet, les objets même les plus inanimés, par la maniere dont il les expose. Les expressions vives & naturelles font souvent oublier, ou du moins suppléer à l'imagination ce qui manque d'ailleurs dans un Tableau.

CHAPITRE XVI.

Des Extrémités.

Comme les Extrémités, c'est-à-dire, la tête, les pieds & les mains, sont

lus connues & plus remarquées que les
utres parties, que ce ſont elles qui nous
arlent dans les Tableaux, elles doivent
tre plus terminées que les autres choſes,
uppoſé que l'action où elles ſeront em-
loiées, les diſpoſe & les place d'une ma-
niere à être bien vûes.

CHAPITRE XVII.

Des Draperies.

ON dit en terme de Peinture, jetter une Draperie, pour dire habiller une Figure, & lui donner une Draperie. Ce mot de jetter me paroît d'autant plus expreſſif, que les Draperies ne doivent point être arrangées comme les habits dont on ſe ſert dans le monde; mais qu'en ſuivant le caractere de la pure Nature, laquelle eſt éloignée de toute affectation, les plis ſe trouvent comme par hazard autour des membres, qu'ils les faſſent paroître ce qu'ils ſont; que par un artifice induſtrieux, ils les contraſtent en les marquant, & qu'ils les careſſent, pour ainſi dire, par leurs tendres ſinuoſités, & par leur moleſſe.

Les anciens Sculpteurs, qui n'avoient pas l'uſage des differentes Couleurs, parce qu'ils travailloient le même Ouvrage ſur une mê-

me matiere, ont évité la grande étendue des plis, de peur, qu'étant autour des membres, ils n'attiraſſent les yeux, & n'empêchaſſent de voir en repos le nud de leurs Figures. Ils ſe ſont très-ſouvent ſervis de linges mouillés pour draper, ou bien ils ont multiplié les mêmes plis, afin que cette répétition fît une eſpece de hachûre, qui par ſon obſcurité, rendît plus ſenſibles les membres qu'elles entourent. Ils ont obſervé cette derniere méthode plus ordinairement dans les Bas-reliefs. Mais dans l'une & dans l'autre maniere dont ils ont traité leurs Draperies, ils ont obſervé un ordre merveilleux de placer les plis.

Le Peintre, qui par la diverſité de ſes Couleurs & de ſes lumieres, doit ôter l'équivoque des membres d'avec les Draperies, peut bien ſe regler ſur le bon ordre des plis de l'Antique ; mais il ne doit pas en imiter le nombre, & il doit varier ſes étofes ſelon le caractere de ſes Figures. Les Peintres, qui n'ont point connu la liberté qu'ils avoient en cela, ſe ſont faits autant de tort, en ſuivant les Sculptures Antiques, que les Sculpteurs en voulant ſuivre les Peintres.

La raiſon pour laquelle les plis doivent marquer le nud, c'eſt que la Peinture eſt une ſuperficie plate, qu'il faut anéantir en

ompant les yeux, & en ne laiſſant rien d'é-
uivoque. Le Peintre eſt donc obligé de gar-
er cêt ordre dans toutes ſes Draperies, de
uelque nature qu'elles puiſſent être, fines,
u groſſes, travaillées ou ſimples; mais qu'il
réfere ſur tout la majeſté des plis à la richeſ-
e des étofes, qui ne conviennent que dans
es Hiſtoires dans leſquelles elle a été, ou
ourroit être vrai-ſemblablement emploïée
elon les tems & les coutumes.

Comme le Peintre doit éviter la dureté
& la roideur dans les plis, & empêcher
qu'ils ne ſentent, comme on dit, le mane-
quin, il doit de même uſer avec prudence
les Draperies volantes. Car elles ne peu-
vent être agitées que par le vent dans un
lieu où l'on peut raiſonnablement ſuppoſer
qu'il ſouffle; ou par la compreſſion de l'air,
quand la Figure eſt ſuppoſée en mouvement.
Ces ſortes de Draperies ſont avantageuſes,
parce qu'elles contribuent à donner de la
vie aux Figures par le contraſte : mais il faut
bien prendre garde que la cauſe en ſoit na-
turelle & vraiſemblable, & de ne pas fai-
re dans un même Tableau des Draperies
volantes de côtés differens, lorſqu'elles ne
peuvent être agitées que par le vent, &
que la Figure eſt en repos; défaut dans le-
quel ſont tombés, ſans y penſer, pluſieurs
habiles Peintres.

CHAPITRE XVIII.

Du Païsage.

SI la Peinture est une espece de création, elle en donne des marques encore plus sensibles dans les Tableaux de Païsages que dans les autres. On y voit plus generalement la Nature sortie de son cahos, & les Elemens plus débrouillés ; la Terre y est parée de ses differentes productions, & le Ciel de ses météores. Et comme ce genre de Peinture contient en racourci tous les autres, le Peintre qui l'exerce, doit avoir une connoissance universelle des parties de son Art. Si ce n'est pas dans un si grand détail que ceux qui peignent ordinairement l'Histoire, du moins spéculativement & en general. Et s'il ne termine pas tous les objets en particulier qui composent son Tableau, ou qui accompagnent son Païsage, il est obligé du moins d'en spécifier vivement le goût & le caractere, & de donner d'autant plus d'esprit à son Ouvrage, qu'il sera moins fini.

Je ne prétens pas néanmoins exclure de ce talent l'exactitude du travail ; au contraire, plus il sera recherché, & plus il sera précieux. Mais quelque terminé que

soit

ſoit un Païſage, ſi la comparaiſon des objets ne les fait valoir, & ne conſerve leur caractére, ſi les ſites n'y ſont bien choiſis, ou n'y ſont ſupplées par une belle intelligence du Clair-obſcur, ſi les touches n'y ſont ſpirituelles, ſi l'on ne rend les lieux animés par des Figures, par des Animaux, ou par d'autres objets, qui ſont d'ordinaire en mouvement, & ſi l'on n'y joint au bon Goût de Couleur & aux ſenſations extraordinaires la vérité & la naïveté de la Nature, le Tableau n'aura jamais d'entrée dans l'eſtime, non plus que dans le Cabinet des véritables Connoiſſeurs.

CHAPITRE XIX.

De la Perſpective.

UN Auteur a dit, que Perſpective & Peinture étoient la même choſe, parce qu'il n'y a point de Peinture ſans Perſpective. Quoique la propoſition ſoit fauſſe, abſolument parlant, d'autant que le corps qui ne peut être ſans ombre, n'eſt pas pour cela la même choſe que l'ombre; néanmoins elle eſt véritable dans ce ſens, que le Peintre ne peut ſe paſſer de Perſpective dans toutes ſes opérations, & qu'il ne tire pas une Ligne, & ne donne pas un c up de

Pinceau qu'elle n'y ait part, du moins habituellement. Elle regle la mésure des formes & la dégradation des Couleurs en quelque lieu du Tableau qu'elles se rencontrent. Le Peintre est forcé d'en reconnoître la nécessité, & quoiqu'il en ait, comme il doit, une habitude consommée, il s'exposera souvent à faire de grandes fautes contre cette science, s'il néglige de la consulter de nouveau, du moins dans les endroits les plus visibles, & de prendre la Régle & le Compas pour ne rien hazarder, & pour ne point s'exposer à la censure.

Michelange a été blâmé pour avoir négligé la Perspective, & les plus grands Peintres d'Italie ont été tellement persuadés que sans elle on ne pouvoit rendre une Composition réguliére, qu'ils l'ont voulu sçavoir à fond. On voit même dans quelques Desseins de Raphaël, une Echelle de dégradation, tant il étoit régulier sur ce Point.

CHAPITRE XX.

DU COLORIS.

Troisiéme Partie de la Peinture.

LA maniére peu convenable dont plusieurs de nos Peintres parloient du Co-

loris me fit entreprendre ſa défenſe par un Dialogue que je fis imprimer il y a vingt-quatre ans. Pour moi je n'ai rien de meilleur à dire aujourd'hui que ce qui eſt contenu dans ce petit Ouvrage ; je prie le Lecteur d'y avoir recours. J'ai tâché d'y faire voir le mérite du Coloris le plus nettement qu'il m'a été poſſible.

CHAPITRE XXI.

De l'Accord des Couleurs.

DAns les différentes eſpéces de Couleurs, & dans les divers tons de lumiére qui ſervent à la Peinture ; il y a une harmonie & une diſſonance, comme il y en a dans une Compoſition de Muſique ; car dans la Muſique il ne faut pas ſeulement que les Notes ſoient juſtes, mais encore il faut que dans l'exécution les Inſtrumens ſoient d'accord. Et comme les Inſtrumens de Muſique ne conviennent pas toûjours les uns aux autres ; par exemple, le Luth avec le Haut-bois, ni le Claveſſin avec la Muzette : de même, il y a des Couleurs qui ne peuvent ſe trouver enſemble ſans offenſer la vûe, témoin le Vermillon avec les Verds, les Bleus & les Jaunes. Mais comme les Inſtrumens les plus ai-

gus se sauvent parmi quantité d'autres, & sont quelquefois un très-bon effet ; ainsi les Couleurs les plus opposées, étant placées bien à propos entre plusieurs autres qui sont en union, rendent certains endroits plus sensibles, lesquels doivent dominer sur les autres, & attirer les regards davantage.

Le Titien (comme je l'ai remarqué ailleurs) en a usé de la sorte dans le Tableau qu'il a fait du Triomphe de Bacchus ; en effet, ayant placé Ariadne sur un des côtés du Tableau, & ne pouvant par cette raison la faire remarquer par les éclats de la lumiere qu'il a voulu conserver dans le milieu, il lui a donné une Echarpe de Vermillon sur une Draperie bleue, & pour la détacher de son fond, qui est déja une mer bleue, & parce que c'est une des principales Figures du sujet sur laquelle il veut que l'œil soit attiré. Paul Véronése s'est servi du même artifice dans sa Nôce de Cana ; car le Christ, qui est la principale Figure du sujet, étant un peu enfoncé dans le Tableau, il n'a pû le faire remarquer par le brillant du Clair-obscur ; c'est pourquoi il l'a vêtu de Bleu & de Vermillon, afin que la vûe se portât sur cette Figure.

CHAPITRE XXII.

Du Pinceau.

LE terme de Pinceau ſe prend quelquefois pour la ſource de toutes les parties de la Peinture, comme lorſqu'on dit, que le Tableau de la Transfiguration de Raphaël eſt le plus bel Ouvrage qui ſoit ſorti de ſon Pinceau : & quelquefois il s'entend de l'Ouvrage même ; & l'on dit, par exemple, de tous les Peintres de l'Antiquité, le plus ſavant Pinceau eſt celui d'Apelle. Mais ici le mot de Pinceau ſignifie ſimplement la façon extérieure dont le Peintre l'a manié pour employer les Couleurs. Et lorſque ces mêmes Couleurs n'ont point été trop agitées, ni trop tourmentées par le mouvement d'une main péſante, & qu'aucontraire le mouvement en paroît libre, prompt & léger ; on dit que l'Ouvrage eſt d'un beau Pinceau. Mais ce Pinceau libre eſt peu de choſe ſi la tête ne le conduit, & s'il ne ſert à faire connoître que le Peintre poſſéde l'intelligence de ſon Art. En un mot, le beau Pinceau eſt à la Peinture ce qu'eſt à la Muſique une belle voix ; l'un & l'autre ſont eſtimés à proportion du grand effet & de l'harmonie qui les accompagne.

CHAPITRE XXIII.

Des Licences.

LEs Licences ſont ſi néceſſaires, qu'il y en a dans tous les Arts. Elles ſont contre les Régles à prendre les choſes à la lettre, mais à les prendre ſelon l'eſprit, les Licences ſervent de Régles quand elles ſont priſes bien à propos. Or il n'y a perſonne de bon ſens qui ne les trouve à propos, lorſqu'elles contribuent à faire plus d'effet dans l'Ouvrage où on les emploie, & que par leur moyen le Peintre arrive plus efficacement à ſa fin, qui eſt d'impoſer à la vûe. Mais il n'eſt pas donné à tous les Peintres de les employer utilement. Il n'y a que les grands Génies qui ſoient au-deſſus des Régles, & qui ſachent ſe ſervir ingénieuſement des Licences; ſoit qu'ils les emploient pour l'eſſence de leur Art, ſoit qu'elles regardent l'Hiſtoire. Celles-ci méritent plus d'attention, & l'on en va parler dans l'Article ſuivant.

CHAPITRE XXIV.

De quelle autorité les Peintres ont repréſenté ſous des Figures humaines les choſes Divines, & celles qui ſont ſpirituelles ou inanimées.

L'Ecriture nous parle en pluſieurs endroits des Apparitions de Dieu aux hommes, ou réellement par le miniſtére des Anges, ou en viſion par des ſonges & des extaſes. Il y a une belle deſcription de Dieu ſous la forme d'un Vieillard dans le ſeptiéme Chapitre de Daniel, verſ. 9. l'Ecriture nous parle auſſi de pluſieurs Apparitions d'Anges ſous des formes humaines ; c'eſt pourquoi l'Egliſe dans le Concile de Nicée n'a point fait difficulté de permettre aux Peintres de repréſenter Dieu le Pere ſous la forme d'un Auguſte Vieillard, & les Anges ſous des formes humaines.

Il paroît auſſi que dans les ſujets qui regardent la Religion, le Peintre ne fera point mal s'il peint comme vivantes les choſes mêmes inanimées, quand il ſuit en cela l'Idée que l'Ecriture ſainte nous en donne ; & le Spectateur ne doit pas ſe ſcandaliſer facilement quand il voit dans quelques Tableaux des ſujets ſaints, qui ſont mêlés

avec quelques fictions Poëtiques; car les fictions & la Poësie ne sont pas nécessairement quelque chose de profane. Le Livre de Job, les Pseaumes de David & l'Apocalypse sont tout Poëtiques & pleins d'expressions figurées, sans compter les Paraboles qui sont dans le reste de l'Ecriture. Ainsi, c'est suivant le Texte sacré que Raphaël dans le passage du Jourdain a peint sous une Figure humaine ce Fleuve, qui repousse ses eaux du côté de leur source. Il est autorisé en cela par l'Ecriture sainte, qui, pour se proportionner à l'intelligence des hommes, a coutume d'exprimer les choses Divines sous la figure des choses humaines, & qui pour l'instruction des Fidéles, se sert d'idées & de comparaisons palpables & sensibles. Nous en avons même un passage au sujet des Fleuves, dans le 97e Pseaume, où il est dit, que *les fleuves battront des mains, & que les montagnes tressailleront de joie en la présence du Seigneur.* Le Peintre qui a intention d'instruire & d'édifier, ne sauroit suivre un meilleur modéle.

Le Poussin qui dans son Tableau de Moïse trouvé, a tenu la même conduite pour représenter le Fleuve du Nil, en a été blâmé par quelques personnes, & voici la raison qu'ils en apportent.

Ils disent qu'il ne faut point mêler les

faux Dieux avec les choſes de notre Religion ; que les fleuves ſont de fauſſes Divinités qui étoient adorées par les Payens, qu'elles ne doivent point être introduites dans les Hiſtoires ſaintes, & qu'il ſuffit au Peintre de repréſenter un fleuve ſimplement, & non en figure.

A quoi il eſt aiſé de répondre, que l'Ecriture ſainte, en introduiſant des fleuves ſous des figures humaines, n'a point eu intention de parler de ceux que les Payens adoroient, & que pouvant s'expliquer naturellement & ſimplement, elle s'eſt néanmoins ſervie d'un ſtyle figuré, ſans crainte de ſéduire les Fidéles : Ainſi le Peintre Chrétien en ſuivant la même route, eſt fort éloigné de vouloir altérer la vérité de l'Hiſtoire ; il veut au contraire, en ſe conformant à ſon Original, la faire entendre avec plus de vivacité & plus d'élégance.

Mais à l'égard des Divinités Payennes qui ſont introduites comme telles, & avec les caractéres qui les font connoître, il y a plus de difficulté à les admettre dans les Compoſitions. De Savans Hommes ont agité cette matiére par rapport à la Poëſie, & le Procès en eſt encore à juger. Mais le Peintre, qui n'a pas d'autre langage pour s'exprimer que ces ſortes de figures, bien loin d'être blâmable de s'en ſervir, ſera

toujours applaudi des Savans qui les verront ingénieusement & prudemment employées dans ses Tableaux.

Car les fausses Divinités peuvent être considérées de deux maniéres, ou comme Dieux, ou comme figures symboliques. Comme Dieux, le Peintre ne les peut représenter que dans les sujets purement profanes, où il en est question en cette qualité; & comme figures symboliques, il peut s'en servir avec discrétion en toute autre rencontre où il les jugera nécessaires.

Rubens, qui de tous les Peintres s'est le plus ingénieusement & le plus doctement servi de ces symboles, comme on le peut voir par le Livre de l'Entrée du Cardinal Infant dans la Ville d'Anvers, & par les Tableaux de la Galerie de Luxembourg, a été censuré par quelques personnes, pour avoir introduit dans ses Compositions ces figures allégoriques, & pour avoir, dit-on, mêlé la fable avec la vérité.

Mais par l'usage que Rubens a fait de ces symboles, il n'a point confondu la fable avec la vérité; c'est plûtôt pour exprimer cette même vérité qu'il s'est servi des symboles de la fable. En effet, dans la Peinture de la Naissance de Louis XIII. il a représenté au haut du Tableau sur des nuées un peu éloignées, Castor sur son Cheval

aîlé, & à côté Apollon dans son Char qui monte en haut, pour marquer que ce Prince est né le matin, & que l'accouchement fut heureux.

D'où l'on peut inferer que le Peintre n'a point eu la pensée de représenter des Dieux comme Dieux, mais seulement de peindre Castor comme une constellation qui rend heureux les évenemens, & le char d'Apollon qui va en haut, pour signifier le tems du matin.

Et si le Peintre, dans la vûe de s'exprimer avec plus d'élégance, juge à propos de représenter les Divinités de la fable parmi les figures historiques, il faut considérer ces symboles comme invisibles, & comme n'y étant que par leur signification allégorique.

C'est dans ce sens que le second Concile de Nicée, autorisé en cela par l'Ecriture, a permis de représenter aux yeux des Fidéles Dieu le Pere & les Anges sous des figures humaines. Cependant il y auroit encore plus d'inconvénient à peindre les Personnes de la sainte Trinité & les Anges, qu'il n'y en a à introduire dans la scéne d'un Tableau des Divinités payennes. Et les Chrétiens, étant prévenus contre ces apparences, entrent tout d'un coup dans l'esprit du Peintre, & les regardent com-

me n'y étant point, & comme un accident qui ne corrompt point la vérité.

L'autorité de peindre des aîles aux Anges ſe peut tirer de ceux de l'Arche d'Alliance, & du 9e. Chapitre de Daniel v. 21. Mais ces paſſages n'obligent pas à donner indiſpenſablement des aîles aux Anges, puiſqu'il eſt certain qu'ils ont toujours apparu ſans aîles. Le Peintre néanmoins peut en uſer indifféremment, ſelon que ſon Art, le bon ſens, & l'inſtruction des Fidéles l'exigeront.

Mais n'étant pas à propos de ſe ſervir en toutes ſortes d'occaſions de ce qui eſt permis, le Peintre doit uſer avec modération de l'autorité qu'il tire en cela de l'Ecriture ſainte, & prendre garde, qu'en voulant ménager l'avantage de ſon Art, il n'altere la vérité & la ſainteté du ſujet qu'il aura à traiter.

CHAPITRE XXV.

Des Figures nues, & où l'on peut s'en ſervir.

LEs Peintres & les Sculpteurs qui ſont fort ſavans dans le Deſſein, cherchent ordinairement les occaſions de faire du nud, pour s'attirer de l'eſtime & de la diſtinc-

tion : & en cela ils ſont très-louables, pourvû qu'ils demeurent dans les bornes de la verité de l'Hiſtoire, de la vraiſemblance, & de la modeſtie. Il y a des ſujets qui ſont plus favorables à repreſenter du nud les uns que les autres ; & l'on s'en peut ſervir dans les ſujets qui repreſentent ou les Fables, ou les païs chauds, dont nous n'avons point de relation ſur les modes, & point de connoiſſance parmi les Ouvrages des anciens tems. Caton le Cenſeur, au rapport de Plutarque, travailloit tout nud parmi ſes Ouvriers lorſqu'il étoit revenu du Senat ; & Saint Pierre étoit nud lorſque Notre Seigneur s'apparut à lui après ſa Réſurrection, & qu'il le trouva pêchant avec d'autres Apôtres.

On ſe peut encore ſervir du nud dans la repreſentation des ſujets allégoriques, dans celle des Dieux & des Heros de l'Antiquité Païenne : & enfin dans les autres rencontres où l'on peut ſuppoſer la ſimple Nature, & où le froid & la malignité ne regnent point. Car les habits n'ont été inventés que pour garantir les hommes du froid & de la honte.

Il y a encore aujourd'hui beaucoup de Peuples qui vont tout nuds, parce qu'ils habitent des païs chauds, où l'habitude les a mis à couvert de l'indécence & de la honte.

Enfin la regle génerale qu'on doit ſuivre en cela, eſt, comme nous avons dit, qu'il n'y ait rien contre la modeſtie & le vraiſemblable.

Les Peintres repreſentent la plûpart de leurs Figures la tête & les pieds nuds, & cela eſt conforme aux loix de la ſimple Nature, qui à l'égard de ces deux parties s'accoûtume facilement à la nudité. Nous en voïons des exemples, non-ſeulement dans les païs chauds, mais encore au milieu des plus froides montagnes des Alpes, où les enfans mêmes vont pieds nuds, l'Eté parmi les pierres & les cailloux, l'Hiver parmi la neige & les glaçons.

Mais ſi on a égard à la verité de l'Hiſtoire, on trouvera que le nud eſt une licence dont les Peintres ſe ſont mis en poſſeſſion, & de laquelle ils ſe ſervent utilement pour l'avantage de leur Art ; mais auſſi dont ils abuſent aſſez ſouvent. Je n'en excepte, ni Raphaël, ni le Pouſſin. Ils ont repreſenté les Apôtres pieds nuds contre ce qui eſt dit formellement dans l'Evangile, où Notre Seigneur leur ordonnant de ne prendre aucune précaution pour leurs habits, leur dit poſitivement de ſe contenter des ſouliers qu'ils avoient aux pieds, ſans en porter d'autres. Et dans les Actes des Apôtres, quand l'Ange délivra Saint

Pierre, il lui dit de mettre ſa ceinture, & d'attacher ſes ſouliers : d'où l'on doit inferer qu'ils s'en ſervoient ordinairement.

Il en eſt de même de Moïſe, qui dans la viſion du Buiſſon ardent, fut averti de quitter ſes ſouliers, & qui cependant eſt repreſenté par Raphaël pieds nuds dans les autres actions de ſa vie, comme ſi Moïſe n'avoit eu de chauſſure que dans le tems qu'il gardoit les troupeaux de ſon beau-pere. On pourroit rapporter ici quantité d'exemples où Raphaël & pluſieurs autres Peintres après lui ont fait des Figures ſans chauſſure, contre l'Hiſtoire & la vraiſemblance.

On remarque que les Sculpteurs Grecs ont fait plus ordinairement des Figures nues que les Romains : je n'en ſai pas d'autre raiſon, ſinon que les Grecs ont choiſi des ſujets plus convenables au deſir qu'ils avoient de faire admirer la profondeur de leur Science dans la conſtruction & dans l'aſſemblage des parties du corps humain. Ils repreſentoient dans leurs Statues plûtôt des Dieux que des hommes, & dans leurs Bas-reliefs, plûtôt des baccanales & des ſacrifices, que des hiſtoires. Les Romains au contraire, qui vouloient par leurs Statues & par leurs Bas-reliefs tranſmettre à la poſterité la mémoire de leurs Empereurs,

ſe ſont trouvés indiſpenſablement obligés, pour ne rien faire contre l'Hiſtoire, d'habiller leurs Figures ſelon la mode de leurs tems.

CHAPITRE XXVI.

De la Grace.

IL eſt ſi néceſſaire que la Grace entre dans la Peinture, qu'il n'eſt pas beſoin d'en rapporter aucunes preuves. Il ſe rencontre ſeulement une difficulté ſur ce point : Savoir ſi la Grace eſt néceſſaire dans toutes ſortes de ſujets, dans les Combats comme dans les Fêtes, dans les ſoldats comme dans les femmes.

Je conclus pour l'affirmative : & la raiſon que j'en donne eſt, que bien que la Grace ſe laiſſe d'abord appercevoir ſur le viſage, ce n'eſt pas néanmoins dans cette ſeule partie qu'elle réſide. Elle conſiſte principalement dans le tour que le Peintre ſait donner à ſes objets pour les rendre agréables, même à ceux qui ſont inanimés : d'où il s'enſuit que non-ſeulement il peut y avoir de la Grace dans la fierté d'un Soldat, par le tour qu'on aura donné à ſon air & à ſon attitude, mais qu'il y en peut

avoir auſſi dans une Draperie ou dans quelqu'autre choſe, par la maniere dont elle ſera diſpoſée.

Après cette Idée que je viens de donner du Peintre parfait, & les preuves que j'ai apportées de chacune de ſes parties, il ne reſte plus que d'en faire l'application aux Ouvrages de Peinture, & de les mettre comme dans la balance, non pour en rejetter entierement ceux qui n'auront pas toutes les qualités que j'ai tâché d'établir, mais pour les eſtimer ſelon leur poids.

L'on peut au reſte ſe ſervir de cette même Idée pour juger des Deſſeins des différens Maîtres ; j'entends du dégré de leur bonté : car pour connoître l'originalité d'un Deſſein, & le nom du Peintre qui en eſt l'Auteur, il eſt comme impoſſible d'en donner des regles, & difficile d'en parler avec juſteſſe. Je hazarderai néanmoins d'expoſer ici ce que j'ai penſé ſur ce ſujet, dans l'eſperance que cette témerité ſuſcitera dans la ſuite quelque perſonne éclairée, qui redreſſera & qui augmentera le peu que j'en aurai dit.

CHAPITRE XXVII.

Des Desseins.

LEs Desseins dont on veut parler ici sont les pensées que les Peintres expriment ordinairement sur du papier pour l'execution d'un Ouvrage qu'ils méditent. On doit encore mettre au nombre des Desseins les Etudes des grands Maîtres, c'est-à-dire, les parties qu'ils ont dessinées d'après Nature ; comme des têtes, des mains, des pieds, & des Figures entieres ; des Draperies, des Animaux, des Arbres, des Plantes, des Fleurs ; & enfin tout ce qui peut entrer dans la Composition d'un Tableau. Car soit que l'on considere un bon Dessein, par rapport au Tableau dont il est l'idée, ou par rapport à quelque Partie dont il est l'étude, il merite toujours l'attention des Curieux.

Quoique la connoissance des Desseins ne soit pas si estimable ni si étendue que celle des Tableaux, elle ne laisse pas d'être délicate & piquante, à cause que leur grand nombre donne plus d'occasion à ceux qui les aiment, d'exercer leur critique, & que l'Ouvrage qui s'y rencontre est tout esprit. Les Desseins marquent davantage le carac-

ère du Maître, & font voir si son génie est
if ou pesant; si ses pensées sont élevées ou
ommunes; & enfin s'il a une bonne habitu-
le & un bon Goût de toutes les parties qui
eeuvent s'exprimer sur le papier. Le Pein-
re qui veut finir un Tableau, tâche de sor-
ir, pour ainsi dire, de lui-même, afin de
s'attirer les louanges qu'on donne aux par-
ties dont il sent bien qu'il est dépourvû :
mais en faisant un Dessein, il s'abandonne
à son génie, & se fait voir tel qu'il est.
C'est pour cette raison que dans les Cabi-
nets des Grands, on y voit non-seulement
des Tableaux, mais que l'on y conserve
encore les Desseins des bons Maîtres.

Cependant il y a peu de Curieux de Des-
seins, & parmi ces Curieux, s'il y en a qui
connoissent les manieres, il y en a bien peu
qui en connoissent le fin. Les Demi-Con-
noisseurs n'ont point de passion pour cette
curiosité, parce que ne pénetrant pas en-
core assez avant dans l'esprit les Desseins,
ils n'en peuvent goûter tout le plaisir, &
sont plus sensibles à celui que donnent les
Estampes qui ont été gravées avec soin d'a-
près les bons Tableaux. Cela peut venir
aussi par la crainte d'être trompés, & de
prendre, comme il arrive assez souvent,
des Copies pour des Originaux, faute
d'experience.

Il y a trois choſes en géneral à remarquer dans les Deſſeins : la Science, l'Eſprit & la Liberté. Par la Science, j'entends une bonne Compoſition, un Deſſein correct & de bon Goût, avec une louable intelligence du Clair obſcur : ſous le terme d'Eſprit je comprens, l'expreſſion vive & naturelle du ſujet en géneral, & des objets en particulier : la Liberté n'eſt autre choſe qu'une habitude que la main a contractée pour exprimer promptement & hardiment l'Idée que le Peintre a dans l'eſprit: & ſelon qu'il entre de ces trois choſes dans un Deſſein, il en eſt plus ou moins eſtimable.

Quoique les Deſſeins libres portent ordinairement beaucoup d'Eſprit avec eux, tous les Deſſeins librement faits ne ſont pas pour cela ſpirituellement touchés ; & ſi les Deſſeins ſavans n'ont pas toujours de la Liberté, il s'y rencontre ordinairement de l'Eſprit.

Je pourrois nommer ici quantité de Peintres, dont les Deſſeins ont beaucoup de Liberté ſans aucun Eſprit, ou dont la main hardie ne produit que des expreſſions vagues. J'en pourrois nommer auſſi de fort habiles, dont les Deſſeins paroiſſent eſtantés, quoique ſavans & ſpirituels ; parce que leur main étoit retenue par leur jugement, & qu'ils ſe ſont attachés préferable-

ent à toutes choses, à la justesse de leurs
ntours, & à l'expression de leur sujet.
ais je croi qu'il est mieux de ne nommer
rsonne, & d'en laisser le jugement aux
tres.

On peut dire à la louange de la Liberté,
'elle est si agréable, qu'elle couvre sou-
nt, & fait excuser beaucoup de défauts;
'on attribue plûtôt à une impétuosité de
ine, qu'à l'insuffisance. Mais il faut dire
ssi que la Liberté de main ne paroît pres-
e plus Liberté, quand elle est renfermée
ns les bornes d'une grande régularité;
core qu'elle y soit effectivement. C'est
nsi que dans les Desseins de Raphaël les
us arrêtés, il y a une Liberté délicate qui
est bien sensible qu'aux yeux savans.

Enfin il y a des Desseins où il se rencon-
e peu de correction, qui ne laissent pas
avoir leur mérite, parce qu'il y a beau-
up d'Esprit & de Caractere. On peut
ettre sous cette espece les Desseins de
uillaume Baur, ceux de Rembrant, ceux
 Bénédette, & de quelques autres.

Les Desseins touchés & peu finis ont plus
Esprit, & plaisent beaucoup plus que s'ils
oient plus achevés, pourvû qu'ils aient
 bon Caractere, & qu'ils mettent l'Idée
 Spectateur dans un bon chemin. La rai-
n en est que l'imagination y supplée tou-

tes les parties qui y manquent, ou qui n'y sont pas terminées, & que chacun les voi selon son Goût. Les Desseins des Maître qui ont plus de Génie que de Science, donnent souvent occasion de faire l'experience de cette verité. Mais les Desseins des excellens Maîtres, qui joignent la Solidité : un beau Génie, ne perdent rien pour être finis ; aussi doit-on estimer les Desseins selon qu'ils sont terminés, supposé que le autres choses y soient également.

Quoique l'on doive préferer les Desseins dans lesquels il se trouve plus de parties, l'on ne doit pas rejetter pour cel ceux où il ne s'en rencontreroit qu'une seule, pourvû qu'elle y soit d'une maniere : faire voir quelque Principe, ou qu'elle porte avec elle une singularité spirituelle qui plaise, ou qui instruise.

On ne doit pas non plus rejetter ceux qu ne sont qu'esquissés, & où l'on ne voi qu'une très-legere Idée, & comme l'essa de l'imagination : parce qu'il est curieux d voir de quelle maniere les habiles Peintre ont conçû d'abord leurs pensées avant qu de les digerer, & que les esquisses font encore connoître de quelle touche les grand Maîtres se servoient pour caracteriser le choses avec peu de traits. Ainsi pour satisfaire pleinement à la curiosité, il seroit bo

'avoir d'un même Maître des Desseins de
outes les façons, c'est-à-dire, non-seule-
nent de sa premiere, de sa seconde, & de
a derniere maniere, mais encore des es-
uisses très-legers, aussi-bien que des Des-
eins très-finis. J'avoue cependant que les
Curieux purement spéculatifs, n'y trouve-
oient pas si bien leur compte que ceux
qui, aïant aussi de la pratique manuelle,
ont plus capables de goûter cette curiosité.

Il y a une chose, qui est le Sel des Des-
eins, & sans laquelle je n'en ferois que
peu ou point du tout de cas; & je ne puis
mieux l'exprimer que par le mot de Ca-
actere. Ce Caractere donc consiste dans
a maniere dont le Peintre pense les cho-
es, c'est le sceau qui le distingue des au-
tres, & qu'il imprime sur ses Ouvrages
comme la vive image de son Esprit. C'est ce
Caractere qui remue notre imagination;
& c'est par lui que les habiles Peintres,
après avoir étudié sous la Discipline de
leurs Maîtres, ou d'après les Ouvrages des
autres, se sentent forcés par une douce
violence à donner l'essor à leur Génie, &
à voler de leurs propres aîles.

J'exclue donc du nombre des bons Des-
seins ceux qui sont insipides, & j'en trou-
ve de trois sortes. Premierement ceux des
Peintres, qui, bien qu'ils produisent de

grandes Compoſitions, & qu'ils aient de l'exactitude & de la correction, répandent néanmoins dans leurs Ouvrages une froideur qui tranſit ceux qui les regardent. Secondement, les Deſſeins des Peintres, qui aïant plus de mémoire que de Génie, ne travaillent que par la reminiſcence des Ouvrages qu'ils ont vûs, ou qui ſe ſervent avec trop peu d'induſtrie, & trop de ſervitude de ceux qu'ils ont préſens. En troiſiéme lieu, les Deſſeins des Peintres qui s'attachent à la maniere de leurs Maîtres ſans en ſortir, ni ſans l'enrichir.

La connoiſſance des Deſſeins comme celle des Tableaux, conſiſte en deux choſes, à découvrir le nom du Maître, & la bonté du Deſſein.

Pour connoître ſi un Deſſein eſt d'un tel Maître, il faut en avoir vû beaucoup d'autres de la même main avec attention, & avoir dans l'Eſprit une Idée juſte du Caractere de ſon Génie, & du Caractere de ſa Pratique. La connoiſſance du Caractere du Génie demande une grande étendue, & une grande netteté d'Eſprit pour retenir les Idées ſans les confondre ; & la connoiſſance du Caractere de la Pratique dépend plus d'une grande habitude, que d'une grande capacité : c'eſt pour cela que les plus habiles Peintres ne ſont pas toujours ceux qui

décident

décident avec plus de juſteſſe en cette matiére. Mais pour connoître ſi un Deſſeineſt beau, & s'il eſt Original ou Copie, il faut avec le grand uſage beaucoup de délicateſſe & de pénétration ; je ne crois pas même qu'on le puiſſe faire ſans avoir outre cela quelque Pratique manuelle du Deſſein, encore peut-on s'y laiſſer ſurprendre.

Il me paroît qu'il eſt aiſé d'inferer de tout ce que l'on vient de lire, que la comparaiſon des Ouvrages de Peinture avec l'Idée que l'on a établie du Peintre parfait, eſt le meilleur moyen pour bien connoître le degré d'eſtime qui leur eſt dû ; mais comme on n'a pas d'ordinaire un aſſez grand nombre de Tableaux en ſa diſpoſition, ni des Deſſeins aſſez finis pour exercer ſa critique, & pour s'acquerir en peu de tems une habitude de bien juger, les bonnes Eſtampes pourront tenir lieu de Tableaux ; car à la réſerve de la Couleur Locale, elles ſont ſuſceptibles de toutes les parties de la Peinture. Et outre qu'elles abrégeront le tems, elles ſont très-propres à remplir l'Eſprit d'une infinité de connoiſſances. Le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici ce que j'ai penſé ſur cette matiére.

CHAPITRE XXVIII.

De l'utilité des Estampes, & de leur usage.

L'Homme naît avec un desir de savoir, rien ne l'empêche tant de s'instruire, que la peine qu'il a d'apprendre, & la facilité qu'il a d'oublier ; deux choses dont la plûpart des hommes se plaignent avec beaucoup de raison : car depuis que l'on recherche les Sciences & les Arts, & que pour les pénétrer on a mis au jour une infinité de Volumes, on nous a mis en même tems devant les yeux un objet terrible & capable de rebuter notre esprit & notre mémoire. Cependant nous avons plus que jamais besoin de l'un & de l'autre, ou du moins, de trouver les moyens de les aider dans leurs fonctions. En voici un très-puissant, & qui est une des plus heureuses productions des derniers siécles. C'est l'Invention des Estampes.

Elles sont arrivées dans notre siécle à un si haut degré de perfection, & les bons Graveurs nous en ont donné un si grand nombre sur toutes sortes de matiéres, qu'elles sont devenues les dépositaires de tout ce qu'il y a de plus beau & de plus curieux dans le monde.

Leur Origine eſt de 1460. Elle vient d'un nommé Maſo Finiguerra Orfévre de Florence, qui gravoit ſur ſes Ouvrages, & qui en les moulant avec du ſouffre fondu, s'apperçût que ce qui ſortoit du moule marquoit dans ſes empreintes les mêmes choſes que la gravure, par le moyen du noir que le ſouffre avoit tiré des tailles. Il eſſaya d'en faire autant ſur des bandes d'argent avec du papier humide, en paſſant un rouleau bien uni par-deſſus, ce qui lui réüſſit. Cette nouveauté donna envie à un autre Orfévre de la même Ville, nommé Baccio Baldini de tenter la même choſe, le ſuccès lui fit graver pluſieurs planches de l'Invention & du Deſſein de Sandro Botticello; & ſur ces Epreuves André Manteigne, qui étoit à Rome, ſe mit auſſi à graver pluſieurs de ſes propres Ouvrages.

La connoiſſance de cette Invention ayant paſſé en Flandres, Martin d'Anvers, qui étoit alors un Peintre fameux, grava quantité de Planches de ſon Invention, & en envoya pluſieurs Eſtampes en Italie, leſquelles étoient marquées de cette façon, M. C. Vaſari, dans la Vie de Marc-Antoine en rapporte la plûpart des ſujets, dont il y en a un entr'autres, (c'eſt la viſion de Saint Antoine) que Michelange, encore fort jeune, trouva d'une Invention ſi extraordi-

naire, qu'il voulut la colorier. Après Martin d'Anvers, Albert Dure commença à paroître, & nous a donné une infinité de belles Estampes, en bois & au burin, qu'il envoya ensuite à Venise pour les faire vendre. Marc-Antoine qui s'y trouva alors, fut si surpris de la beauté de ces Ouvrages, qu'il en copia trente-six pieces qui représentent la Passion de Notre-Seigneur : & ces Copies furent reçûes dans Rome avec d'autant plus d'admiration, qu'elles étoient plus belles que les Originaux. Dans ce même tems Ugo du Carpi, Peintre Italien, d'une capacité médiocre, mais d'un esprit inventif, trouva par le moïen de plusieurs Planches de bois la maniére de faire des Estampes qui ressemblassent aux Desseins de Clair-obscur. Et quelques années après on découvrit l'Invention des Estampes à l'eau forte, que le Parmésan mit aussi-tôt en usage.

Ces premiéres Estampes attirérent par leur nouveauté l'admiration de tous ceux qui les virent, & les habiles Peintres qui travailloient pour la gloire, voulurent s'en servir pour faire part au monde de leurs Ouvrages. Raphaël entr'autres employa le burin du fameux Marc-Antoine pour graver plusieurs de ses Tableaux & de ses Desseins ; & ces admirables Estampes ont été autant de Renommées, qui ont porté le

nom de Raphaël par toute la Terre. Depuis Marc-Antoine un grand nombre de Graveurs se sont rendus recommandables, en Allemagne, en Italie, en France, & dans les Païs-Bas, & ont mis au jour, au burin, & à l'eau-forte une infinité de sujets de tous genres, Histoires, Fables, Emblêmes, Devises, Médailles, Animaux, Païsages, Fleurs, Fruits, & généralement toutes les productions visibles de l'Art & de la Nature.

Il n'y a personne de quelque Etat & de quelque Profession qu'il soit, qui n'en puisse tirer une grande utilité: les Théologiens, les Réligieux, les Gens dévots, les Philosophes, les hommes de Guerre, les Voyageurs, les Géographes, les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, les Graveurs, les Amateurs des beaux Arts, les Curieux de l'Histoire & de l'Antiquité, & enfin ceux, qui n'ayant point de profession particuliére que celle d'être honnêtes gens, veulent orner leur Esprit des connoissances qui peuvent les rendre plus estimables.

On ne prétend pas que chaque personne soit obligée de voir tout ce qu'il y a d'Estampes pour en tirer de l'utilité: Au contraire, leur nombre presque infini & qui présenteroit tout à la fois tant d'Idées différentes, seroit plûtôt capable de dissiper l'Esprit, que de l'éclairer. Il n'y a que ceux,

qui en naiſſant, l'ont apporté d'une grande étendue & d'une grande netteté, ou qui l'ont exercé quelque tems dans la vûe de tant de diverſes choſes, qui puiſſent les voir toutes ſans confuſion, & en profiter.

Mais chaque particulier peut choiſir des ſujets qui puiſſent, ou rafraîchir ſa mémoire, ou fortifier ſes connoiſſances, & ſuivre en cela l'inclination qu'il a pour les choſes de ſon Goût & de ſa profeſſion.

Aux Théologiens, par exemple, rien n'eſt plus convenable que les Eſtampes qui regardent la Religion & les Myſtéres, les Hiſtoires ſaintes & tout ce qui découvre les premiers Exercices des Chrétiens & leur perſécution, les Bas-reliefs Antiques, qui inſtruiſent en beaucoup d'endroits des Cérémonies de la Religion Payenne, & enfin tout ce qui a rapport à la nôtre, ſoit ſaint, ſoit profane.

Aux Dévots, les ſujets qui élévent l'Eſprit à Dieu, & qui peuvent l'entretenir dans ſon Amour.

Aux Réligieux, les Hiſtoires ſacrées en général, & ce qui concerne leur Ordre en particulier.

Aux Philoſophes, toutes les Figures démonſtratives qui regardent non-ſeulement les expériences de Phyſique, mais toutes

celles qui peuvent augmenter les connoiſſances qu'ils ont des choſes naturelles.

A ceux qui ſuivent les Armes, les Plans & les Elévations des Places de guerre, les Ordres de Batailles, & les Livres de Fortification, dont les Figures démonſtratives ſont la plus grande partie.

Aux Voyageurs, les Vûes particuliéres des Palais, des Villes, & des lieux conſidérables, pour les préparer aux choſes qu'ils ont à voir, ou pour en conſerver les Idées quand ils les auront vûes.

Aux Géographes, les Cartes de leur Profeſſion.

Aux Peintres, tout ce qui peut les fortifier dans les parties de leur Art; comme les Ouvrages Antiques, ceux de Raphaël & du Carache pour le bon Goût, pour la correction du Deſſein, pour la grandeur de maniére, pour le choix des airs de Tête, des paſſions de l'Ame, & des Attitudes: ceux du Corrége pour la grace & pour la fineſſe des expreſſions: ceux du Titien, du Baſſan & des Lombards pour le caractére de la vérité, & pour les naïves expreſſions de la Nature, & ſurtout pour le Goût du Païſage: ceux de Rubens pour un caractére de grandeur & de magnificence dans ſes Inventions, & pour l'artifice du Clair-obſcur: ceux enfin, qui, bien que défec-

tueux dans quelque partie, ne laiſſent pas de contenir quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire. Car les Peintres peuvent tirer un avantage conſidérable de toutes les différentes maniéres de ceux qui les ont précedés.

Aux Sculpteurs, les Statues, les Bas-reliefs, les Médailles, & les autres Ouvrages Antiques avec ceux de Raphaël, de Polydore, & de toute l'Ecole Romaine.

Aux Architectes, les Livres qui concernent leur Profeſſion, & qui ſont pleins de Figures démonſtratives de l'Invention de leurs Auteurs, ou copiées d'après l'Antique.

Aux Graveurs, un choix de Piéces de différentes maniéres, ſoit au burin ou à l'eau-forte. Ce choix leur doit ſervir auſſi pour voir le progrès de la Gravure depuis Albert Dure juſqu'à préſent. Ils examineront avec ſoin les Ouvrages de Marc-Antoine, de Corneille Cort, des Carraches, des Sadelers, de Goltius, de Muler, de Voſtermans, de Pontius, de Bolſvert, de Viſcher; & enfin d'un grand nombre d'autres Graveurs que je ne nomme point, qui ont eu un caractére particulier, & qui par différentes voies ſe ſont tous efforcés d'imiter, ou la Nature, quand ils ont fait de leur Invention, ou les Tableaux de diffé-

rentes maniéres, quand ils ont eu pour fin la fidelité de leur imitation. En comparant ainsi l'Ouvrage de tous ces Maîtres, ils peuvent juger qui sont ceux qui ont le mieux entendu la conduite des Tailles, le ménagement de la lumiére, & la valeur des tons par rapport au Clair-obscur ; qui ont sçû le mieux accorder dans leur burin la délicatesse avec la force, & l'esprit de chaque chose avec l'extrême exactitude ; afin que profitant de ces Lumiéres, ils ayent la louable ambition d'égaler ces habiles Maîtres, ou de les surpasser.

Aux Curieux de l'Histoire & de l'Antiquité, tout ce que l'on voit de gravé de l'Histoire Sainte & Profane, & de la Fable; les Bas-Reliefs Antiques, la Colonne Trajanne & la Colonne Antonine, les Livres de Médailles & de Pierres gravées, & plusieurs Estampes qui ont du rapport à la connoissance qu'ils veulent s'acquerir, ou se conserver.

A ceux enfin, qui, pour être plus heureux & plus honnêtes gens, veulent se former le Goût aux bonnes choses, & avoir une teinture raisonnable des beaux Arts, rien n'est plus nécessaireque les bonnes Estampes. Leur vûe avec un peu de réflexion les instruira promptement & agréablement de tout ce qui peut exercer la raison, &

fortifier le jugement. Elles rempliront leur mémoire des choses curieuses de tous les tems & de tous les Païs: & en leur apprenant les différentes Histoires, elles leur apprendront les diverses maniéres dans la Peinture. Ils en jugeront promptement par la facilité qu'il y a de feuilleter quelques papiers, & de comparer ainsi les Productions d'un Maître avec celles d'un autre. De maniére qu'en épargnant le tems, elles épargneront encore la dépense. Car il est presque impossible d'amasser en un même lieu des Tableaux des meilleurs Peintres dans une quantité suffisante, pour se former une Idée complete sur l'Ouvrage de chaque Maître. Et quand avec beaucoup de dépense on auroit rempli un Cabinet spacieux de Tableaux de différentes maniéres, il ne pourroit y en avoir que deux ou trois de chacune ; ce qui ne suffit pas pour porter un jugement bien précis du Caractére du Peintre, ni de l'étendue de sa capacité. Au lieu, que par le moyen des Estampes, vous pouvez sur une table voir sans peine les Ouvrages des différens Maîtres, en former une Idée, en juger par comparaison, en faire un choix, & contracter par cette pratique une habitude du bon Goût & des bonnes maniéres, surtout, si cela se fait en présence de quelque personne qui ait du

diſcernement dans ces ſortes de choſes, & qui en ſache diſtinguer le bon d'avec le médiocre.

Mais pour ce qui eſt des Connoiſſeurs & des Amateurs des beaux Arts, on ne peut leur rien preſcrire, tout eſt ſoûmis, pour ainſi parler, à l'empire de leur connoiſſance; ils l'entretiennent par la vûe, tantôt d'une choſe, & tantôt d'une autre, à cauſe de l'utilité qu'ils en reçoivent & du plaiſir qu'ils y prennent. Ils ont celui de voir dans ce qui a été gravé d'après les Peintres fameux, l'origine, le progrès & la perfection des Ouvrages; ils les ſuivent depuis le Giotto & André Manteigne, juſqu'à Raphaël, au Titien & aux Caraches. Ils examinent les différentesEcoles de ces tems-là, ils voient en combien de branches elles ſe ſont partagées par la multiplicité des Diſciples, & en combien de façons l'Eſprit humain eſt capable de concevoir une même choſe, qui eſt l'Imitation, & que delà ſont venues tant de diverſes maniéres, que les Païs, les Tems, les Eſprits, & la Nature par leur diverſité nous ont produites.

Entre tous les bons effets qui peuvent venir de l'uſage des Eſtampes, on s'eſt ici contenté d'en rapporter ſix, qui feront juger facilement des autres.

Le premier eſt de divertir par l'imita-

tion, & en nous représentant par leur Peinture les choses visibles.

Le 2e. est de nous instruire d'une maniére plus forte & plus prompte que par la parole. *Les choses*, dit Horace, *qui entrent par les oreilles prennent un chemin bien plus long, & touchent bien moins que celles qui entrent par les yeux, lesquels sont des témoins plus sûrs & plus fidéles.*

Le 3e. D'abréger le tems que l'on emploieroit à relire les choses qui sont échapées de la mémoire, & de la rafraichir en un coup d'œil.

Le 4e. De nous représenter les choses absentes comme si elles étoient devant nos yeux, & que nous ne pourrions voir que par des voyages pénibles, & par de grandes dépenses.

Le 5e. De donner les moyens de comparer plusieurs choses ensemble facilement, par le peu de lieu que les Estampes occupent, par leur grand nombre, & par leur diversité.

Et le 6e. De former le Goût aux bonnes choses, & de donner au moins une teinture des beaux Arts, qu'il n'est pas permis aux honnêtes gens d'ignorer.

Ces effets sont généraux: mais chacun en peut sentir de particuliers selon ses lumiéres & son inclination; & ce n'est que par

ces effets particuliers que chacun peut regler la collection qu'il en doit faire.

Car il est aisé de juger, que dans la diversité des conditions dont on vient de parler, la curiosité des Estampes, l'ordre & le choix qu'il y faut tenir dépendent du Goût & des vûes que chacun peut avoir.

Ceux qui aiment l'Histoire, par exemple, ne recherchent que les sujets qui y sont renfermés, & pour ne laisser rien échaper à leur curiosité, ils y tiennent cet ordre, qu'on ne peut assez louer. Ils suivent celui des Païs, & des Tems : tout ce qui regarde chaque Etat en particulier est contenu dans un ou dans plusieurs Portefeuilles, & l'on y trouve :

Premierement, les Portraits des Souverains qui ont gouverné un Païs, les Princes & les Princesses qui en sont descendus, ceux qui ont tenu quelque rang considérables dans l'Etat, dans l'Eglise, dans les Armes, dans la Robe : ceux qui se sont rendus recommandables dans les differentes Professions, & les Particuliers qui ont quelque part dans les Evenemens historiques. Ils accompagnent ces Portraits de quelques lignes d'écriture, qui marquent le caractere de la Personne, sa Naissance, ses Actions remarquables, & le tems de sa Mort.

2. La Carte generale & les Cartes parti-

culieres de cet Etat, les Plans & les Elevations des Villes, ce qu'elles enferment de plus considerable ; les Châteaux, les Maisons Roïales, & tous les lieux qui ont merité d'être donnés au Public.

3. Tout ce qui a quelque rapport à l'Histoire : comme les Entrées de Ville, les Carouzels, les Pompes Funébres, les Catafalques, ce qui regarde les Céremonies, les Modes & les Coutumes ; & enfin toutes les Estampes particulieres qui sont historiques.

Cette recherche qui est faite pour un Etat, est continuée pour tous les autres avec la même suite & la même œconomie. Cet ordre est ingénieusement inventé, & l'on en est redevable à un Gentilhomme *, assez connu d'ailleurs par son merite extraordinaire, & par le nombre de ses Amis.

Ceux qui ont de la passion pour les beaux Arts en usent d'une autre maniere. Ils font des Recueils par rapport aux Peintres & à leurs Eleves : ils mettent, par exemple, dans l'Ecole Romaine, Raphaël, Michelange, leurs Disciples, & leurs Contemporains. Dans celle de Venise, le Giorgion, le Titien, les Bassans, Paul Véronése, Tintoret, & les autres Venitiens. Dans celle de Parme, le Corrége, le Parmésan, &

* *Mr. de Ganiéres.*

ceux qui ont suivi leur Goût. Dans celle de Bologne, les Caraches, le Guide, le Dominiquain, l'Albane, Lanfranc, & le Guarchin. Dans celle d'Allemagne, Albert Dure, Holbens, les petits Maîtres, Guillaume Baure, & autres. Dans celle de Flandres, Otho-Vénius, Rubens, Vandeix, & ceux qui ont pratiqué leurs maximes: ainsi de l'Ecole de France, & de celles des autres Païs.

Quelques-uns assemblent leurs Estampes par rapport aux Graveurs, sans avoir égard aux Peintres; d'autres par rapport aux sujets qu'elles représentent, d'autres d'une autre façon, & il est juste de laisser à chacun la liberté d'en user selon ce qui lui semblera le plus utile & le plus agréable.

Quoiqu'on puisse en tout tems & à tout âge tirer de l'utilité de la vûe des Estampes, néanmoins celui de la Jeunesse y est plus propre qu'un autre: parce que le fort des jeunes gens est la mémoire, & qu'il faut pendant qu'on le peut se servir de cette partie de l'ame, pour en faire un amas, & pour les instruire des choses qui doivent contribuer à leur former le jugement.

Mais si l'usage des Estampes est utile à la Jeunesse, il est d'un grand plaisir & d'un agréable entretien à la Vieillesse. C'est un tems propre au repos & aux réflexions, &

dans lequel, n'étant plus diſſipés par les amuſemens des premiers âges, nous pouvons avec plus de loiſir goûter les agrémens que les Eſtampes ſont capables de nous donner ; ſoit qu'elles nous apprennent des choſes nouvelles, ſoit qu'elles nous rappellent les Idées de celles qui nous étoient déja connues ; ſoit qu'ayant du Goût pour les Arts, nous jugions des différentes Productions que les Peintres & les Graveurs nous ont laiſſées ; ſoit que n'ayant point cette connoiſſance, nous ſoyons flattés de l'eſpérance de l'acquérir ; ſoit enfin que nous ne cherchions dans ce plaiſir, que celui d'exciter agréablement notre attention par la beauté & par la ſingularité des objets que les Eſtampes nous offrent. Car nous y trouvons les Païs, les Villes, & les lieux conſidérables que nous avons lûs dans les Hiſtoires, ou que nous avons vûs nous-mêmes dans nos Voyages. De maniére que la grande variété, & le grand nombre des choſes rares qui s'y rencontrent, peuvent même ſervir de Voyage, mais d'un Voyage commode & curieux à ceux qui n'en ont jamais fait, ou qui ne ſont pas en état d'en faire.

Ainſi il eſt conſtant par tout ce que l'on vient de dire, que la vûe des belles Eſtampes qui inſtruit la Jeuneſſe, qui rappelle

& qui affermit les connoiſſances de ceux qui ſont dans un âge plus avancé ; & qui remplit ſi agréablement le loiſir de la Vieilleſſe, doit être utile à tout le monde.

On n'a point crû devoir entrer dans un plus grand détail de tout ce qui peut rendre recommandable l'uſage des Eſtampes ; l'on croit que le peu qu'on en a dit, eſt ſuffiſant pour induire le Lecteur à tirer des conſéquences conformes à ſes vûes & à ſes beſoins.

Si les Anciens avoient eu en cela le même avantage que nous avons aujourd'hui, & qu'ils euſſent par le moyen des Eſtampes tranſmis à la Poſterité tout ce qu'ils avoient de beau & de curieux, nous connoîtrions diſtinctement une infinité de belles choſes dont les Hiſtoriens ne nous ont laiſſé que des idées confuſes. Nous verrions ces ſuperbes monumens de Memphis & de Babylone, & ce Temple de Jeruſalem que Salomon avoit bâti dans ſa magnificence. Nous jugerions des Edifices d'Athénes, de Corinthe & de l'ancienne Rome, avec plus de fondement encore & de certitude, que par les ſeuls fragmens qui nous en ſont reſtés. Pauſanias, qui nous fait une deſcription ſi exacte de la Gréce, & qui nous y conduit en tous lieux comme par la main, auroit accompagné ſes Diſcours de Figures

démonſtratives, qui ſeroient venues juſqu'à nous, & nous aurions le plaiſir de voir, non ſeulement les Temples & les Palais de cette fameuſe Grece tels qu'ils étoient dans leur perfection, mais nous aurions auſſi hérité des anciens Ouvriers l'Art de les bien bâtir. Vitruve, dont les démonſtrations ont été perdues, ne nous auroit pas laiſſé ignorer tous les inſtrumens & toutes les machines qu'il nous décrit, & nous ne trouverions pas dans ſon Livre tant de lieux obſcurs, ſi les Eſtampes nous avoient conſervé les Figures qu'il avoit faites, & dont il nous parle lui-même. Car en fait d'Arts, elles ſont les lumiéres du Diſcours, & les véritables moyens par où les Auteurs ſe communiquent : C'eſt encore faute de ces moyens que nous avons perdu les Machines d'Archiméde & de Héron l'Ancien, & la connoiſſance de beaucoup de Plantes de Dioſcoride, de beaucoup d'Animaux, & de beaucoup de Productions curieuſes de la Nature, que les veilles & les méditations des Anciens nous avoient découvertes. Mais ſans nous arrêter à regretter des choſes perdues, profitons de celles que les Eſtampes nous ont conſervées, & qui nous ſont préſentes.

L'IDE'E que je viens d'expoſer du Peintre-parfait, peut à mon avis aider les Curieux dans le jugement qu'ils feront de la Peinture : mais comme la Connoiſſance des Tableaux demande encore quelque choſe de plus pour être tout-à-fait complette, j'ai crû être obligé de dire ici ce qui me paroît ſur cette matiére.

CHAPITRE XXIX.

De la Connoiſſance des Tableaux.

UNe des choſes les plus eſſentielles dans la connoiſſance des Tableaux, c'eſt le Génie, il en faut dans le bon Connoiſſeur ainſi que dans le bon Peintre : mais comme le Génie ne peut s'acquerir, il faut toûjours le ſuppoſer, ou du moins au défaut du Génie un grand amour pour la Peinture.

Il y a trois ſortes de Connoiſſances ſur le fait des Tableaux.

La premiere conſiſte à découvrir ce qui eſt bon & ce qui eſt mauvais dans un même Tableau.

La ſeconde regarde le nom de l'Auteur.

Et la troiſiéme va à ſavoir, ſi un Tableau eſt Original ou Copie.

I.

Ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un Tableau.

La premiere de ces Connoiſſances, qui eſt ſans doute la plus difficile à acquérir, ſuppoſe de la pénétration & de la fineſſe d'Eſprit, avec une intelligence des Principes de la Peinture. Et de la meſure de ces choſes, dépend celle de la connoiſſance de cet Art. La pénétration & la délicateſſe de l'Eſprit ſervent à juger de l'Invention, de l'Expreſſion générale du ſujet, des Paſſions de l'Ame en particulier, des Allégories, & de ce qui dépend du Coſtume * & de la Poëtique: Et l'intelligence des Principes fait trouver la cauſe des effets que l'on admire, ſoit qu'ils viennent du bon Goût, de la Correction ou de l'Elégance du Deſſein; ſoit que les Objets y paroiſſent diſpoſés avantageuſement, ou que les Couleurs, les Lumiéres & les Ombres y ſoient bien entendues.

Ceux qui n'ont pas cultivé leur Eſprit par les connoiſſances des Principes, au moins ſpéculativement, pourront bien être ſenſi-

* *Mot de l'Art, qui ſignifie les modes, les tems, & les lieux.*

bles à l'effet d'un beau Tableau : mais ils ne pourront jamais rendre raiſon des jugemens qu'ils en auront porté.

J'ai tâché par l'Idée que j'ai donnée du Peintre parfait, de venir aux ſecours des lumiéres naturelles, dont les Amateurs de Peinture ſont déja pourvûs. Je ne prétens pas néanmoins les faire pénétrer dans tous les détails des parties de la Peinture, ils ſont plûtôt de l'obligation du Peintre, que du Curieux, je voudrois ſeulement mettre leur bon Eſprit ſur des voies qui pûſſent les conduire à une connoiſſance, qui découvrît, du moins en général, ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un Tableau.

Ce n'eſt pas que les Amateurs de ce bel Art, qui auroient aſſez de Génie & d'inclination ne pûſſent entrer, pour ainſi dire, dans le Sanctuaire, & acquérir la connoiſſance de tous ces détails, par les lumiéres que des réflexions ſérieuſes leur procureroient inſenſiblement.

Le Goût des Arts étoit tellement à la mode du tems d'Aléxandre, que pour les connoître un peu à fond, on faiſoit apprendre à deſſiner à tous les jeunes Gentilshommes; de ſorte que ceux qui avoient du talent, le cultivoient par l'exercice ; ils s'en prévaloient dans l'occaſion, & ſe diſtinguoient par la ſupériorité de leur connoiſſance. Je

renvoie donc ceux, au moins qui n'ont pas acquis cette pratique manuelle, à l'Idée que j'ai donnée de la perfection.

I I.

De quel Auteur est un Tableau.

La connoissance du nom des Auteurs vient d'une grande pratique, & pour avoir vû avec application quantité de Tableaux de toutes les Ecoles, & des principaux Maîtres qui les composent. De ces Ecoles on en peut compter six : la Romaine, la Vénitienne, la Lombarde, l'Allemande, la Flamande, & la Françoise. Et après avoir acquis par un grand Exercice une idée distincte de chacune de ces Ecoles, s'il est question de juger de qui est un Tableau, on doit rapporter cet Ouvrage à celle de qui on croira qu'il approche le plus ; & quand on aura trouvé l'Ecole, il faudra donner le Tableau à celui des Peintres qui la composent, dont la maniére a plus de conformité avec cet Ouvrage. Mais de connoître bien cette maniére particuliére du Peintre, c'est à mon avis où consiste la plus grande difficulté.

On voit des Curieux qui se font une idée d'un Maître sur trois ou quatre Tableaux qu'ils en auront vûs, & qui croient après cela avoir un titre suffisant pour décider sur sa maniére, sans faire réflexion aux

ſoins plus ou moins grands que le Peintre aura pris à les faire, ni à l'âge auquel il les aura faits.

Ce n'eſt pas ſur les Tableaux particuliers du Peintre : mais ſur le géneral de ſes Ouvrages qu'il faut juger de ſon mérite. Car il n'y a point de Peintre qui n'ait fait quelques bons & quelques mauvais Tableaux, ſelon ſes ſoins & le mouvement de ſon Génie. Il n'y en a point auſſi qui n'ait eu ſon commencement, ſon progrès & ſa fin ; c'eſt-à-dire, trois maniéres : la premiére, qui tient de celle de ſon Maître ; la ſeconde, qu'il s'eſt formée ſelon ſon Goût, & dans laquelle réſide la meſure de ſes talens, & de ſon Génie ; & la troiſiéme, qui dégénére ordinairement en ce qu'on appelle maniére : parce qu'un Peintre, après avoir étudié long-tems d'après la Nature, veut jouir, ſans la conſulter davantage, de l'habitude qu'il s'en eſt faite.

Quand un Curieux aura donc bien conſideré les différens Tableaux d'un Maître, & qu'il s'en ſera formé une idée complette de la maniére que je viens de le dire, alors il lui ſera permis de juger de l'Auteur d'un Tableau, ſans étre ſoupçonné de témérité. Cependant quoiqu'un bon Connoiſſeur, habile par ſes talens, par ſes réflexions, & par ſa longue expérience, puiſſe quelque-

fois se tromper sur le nom de l'Auteur, il sera du moins vrai de dire, qu'il ne peut se tromper sur la justesse & sur la solidité de ses sentimens.

En effet, il y a des Tableaux faits par des Disciples, qui ont suivi leurs Maîtres de fort près, & dans le savoir, & dans la maniére. On a vû plusieurs Peintres qui ont suivi le Goût d'un autre Païs que le leur; comme il y en a eu, qui, dans leur Païs même, ont passé d'une maniére à une autre, en changeant ainsi & en cherchant une maniére particuliére, ils ont fait plusieurs Tableaux fort équivoques, & dont il est difficile de déterminer l'Auteur.

Néanmoins, cet inconvénient ne manque pas de reméde pour ceux, qui, non contens de s'attacher au caractére de la main du Maître, ont assez de pénétration pour découvrir celui de son Esprit : un habile homme peut facilement communiquer la maniére dont il exécute ses Desseins mais non pas la finesse de ses pensées. Ce n'est donc pas assez pour découvrir l'Auteur d'un Tableau, de connoître le mouvement du Pinceau, si l'on ne pénétre dans celui de l'Esprit : & bien que ce soit beaucoup d'avoir une idée juste du Goût que le Peintre a dans son Dessein, il faut encore entrer dans le caractére de son Génie, & dan

dans le tour qu'il eſt capable de donner à ſes conceptions.

Je ne prétens pas néanmoins réduire au ſilence ſur cette matiere un Amateur de Peinture, qui n'aura, ni vû, ni examiné ce grand nombre de Tableaux, il eſt bon au contraire de parler pour acquerir & pour augmenter la connoiſſance. Je voudrois ſeulement que chacun meſurât ſon ton ſur ſon experience : la modeſtie qui ſied bien à ceux qui commencent, convient même aux plus experimentés, ſur-tout dans les choſes difficiles.

III.

Si un Tableau eſt original, ou Copie.

Mon intention n'eſt pas de parler ici des Copies médiocres, qui ſont d'abord connues de tous les Curieux, encore moins des mauvaiſes qui paſſent pour telles aux yeux de tout le monde. Je ſuppoſe une Copie faite par un bon Peintre, laquelle merite une ſerieuſe reflexion, & mettre en ſuſpend, au moins durant quelque tems, la déciſion des connoiſſeurs les plus habiles. Et de ces Copies, j'en trouve de trois ſortes.

La premiere eſt faite fidélement, mais ſervilement.

La ſeconde eſt legere, facile, & non fidelle.

Et la troiſiéme eſt fidelle, & facile.

La premiere, qui eſt ſervile & fidelle, rapporte, à la verité, le Deſſein, la Couleur & les Touches de l'Original : mais la crainte de paſſer les bornes de la préciſion, & de manquer à la fidelité, appeſantit la main du Copiſte, & la fait connoître ce qu'elle eſt, pour peu qu'elle ſoit examinée.

La ſeconde, ſeroit plus capable d'impoſer, à cauſe de la legereté du pinceau ; ſi l'infidelité des contours ne redreſſoit des yeux habiles.

Et la troiſiéme, qui eſt fidelle & facile, & qui eſt faite par une main ſavante & legere, & ſur-tout dans le tems de l'Original, embaraſſe les plus grands Connoiſſeurs, & les met ſouvent au hazard de prononcer contre la verité, quoique ſelon la vraiſemblance.

S'il y a des choſes qui ſemblent favoriſer l'originalité d'un Ouvrage, il y en a auſſi qui paroiſſent la détruire ; comme la répetition du même Tableau, l'oubli où il a été durant beaucoup de tems, & le prix modique qu'il a coûté. Mais encore que ces conſiderations puiſſent être de quelque poids, elles ſont ſouvent très-frivoles faute d'avoir été bien examinées.

L'oubli d'un Tableau vient ſouvent, ou des mains entre leſquelles il tombe, ou du lieu où il eſt, ou des yeux qui le voient, ou

du peu d'amour que celui qui le possede peut avoir pour la Peinture.

Le prix modique procede ordinairement de la necessité ou de l'ignorance de celui qui vend.

Et la repetition d'un Tableau, qui est une cause plus specieuse, n'est pas toujours une raison bien solide. Il n'y a presque point de Peintre qui n'ait repeté quelqu'un de ses Ouvrages, parce qu'il lui aura plû, ou parce qu'on lui en aura demandé un tout semblable. J'ai vû deux Vierges de Raphaël, lesquelles ayant été mises par curiosité l'une auprès de l'autre, persuaderent les Connoisseurs qu'elles étoient toutes deux Originales. Titien a répété jusqu'à sept ou huit fois les mêmes Tableaux, comme on joue plusieurs fois une Comedie qui a réussi. Et nous voyons plusieurs Tableaux répétés des meilleurs Maîtres d'Italie disputer encore aujourd'hui de bonté & de primauté. Mais combien en voyons-nous d'autres qui ont trompé les Peintres même les plus habiles? Et parmi plusieurs exemples que j'en pourrois donner, je me contenterai de rapporter ici celui de Jules Romain, que j'ai tiré de Vasari.

Frederic II. Duc de Mantoue, passant à Florence pour aller à Rome saluer le Pape Clement VII. vit dans le Palais de Medicis,

au dessus d'une porte, le Portrait de Leon X. entre le Cardinal Jules de Medicis & le Cardinal de Rossi. Les Têtes étoient de Raphaël, & les Habits de Jules Romain, & le tout étoit merveilleux. En effet le Duc de Mantoue, après l'avoir consideré, en devint si amoureux, qu'il ne pût s'empêcher quand il fut à Rome de le demander au Pape. Sa Sainteté fit aussi-tôt écrire à Octavien de Medicis, qu'il fît encaisser le Tableau, & qu'il l'envoyât à Mantoue. Octavien qui étoit un grand Amateur de Peinture, & qui ne vouloit pas priver Florence d'une si belle chose, trouva moyen d'en differer l'envoi, sous prétexte de faire faire au Tableau une bordure plus riche. Ce délai donna le tems à Octavien de faire copier le Tableau par André del Sarte, qui en imita jusqu'aux petites taches qui étoient dessus. Cet Ouvrage en effet étoit si conforme à son Original, qu'Octavien lui-même avoit de la peine à les distinguer, & que pour ne s'y pas tromper, il mit une marque derriere la Copie, & l'envoya à Mantoue quelques jours après. Le Duc la reçut avec toute la satisfaction possible, ne doutant point que ce ne fût l'Ouvrage de Raphaël non plus que Jules Romain, qui étoit auprès de ce Prince, & qui seroit demeuré toute sa vie dans cette opinion, si Vasari, qui avoit vû faire la

Copie ne l'avoit désabusé. Car celui-ci étant arrivé à Mantoue fut très-bien reçû de Jules Romain, qui, après lui avoir montré toutes les curiosités de ce Duc, lui dit qu'il leur restoit encore à voir la plus belle chose qui fût dans le Palais, c'étoit le Portrait de Leon X. de la main de Raphaël; & le lui ayant montré, Vasari lui dit, *qu'il étoit en effet très-beau, mais qu'il n'étoit pas de Raphaël.* Jules Romain l'ayant plus attentivement consideré. *Comment*, repliqua-t'il, *il n'est pas de Raphaël? Est-ce que je ne reconnois pas mon Ouvrage, & que je ne vois pas les coups de Pinceau que j'y ai donnés moi-même? Vous n'y prenez pas assez garde*, repartit Vasari, *car je puis vous assurer que je l'ai vû faire à André del Sarte: & cela est si vrai, que vous trouverez derriere la toile une marque qu'on y mit exprès pour ne le pas confondre avec l'Original.* Jules Romain ayant donc tourné le Tableau, & s'étant apperçû de la verité fut fort étonné, & dit: *Je l'estime autant que s'il étoit de Raphaël, & même davantage: car il n'est pas naturel d'imiter un si excellent Homme, jusqu'à tromper.*

Puisque Jules Romain, tout habile qu'il étoit, après avoir été averti, & après avoir examiné le Tableau, persistoit vivement à se tromper dans le jugement qu'il faisoit sur son propre Ouvrage, comment pourroit-

trouver étrange que des Peintres, moins habiles que lui, ſe laiſſaſſent ſurprendre ſur l'Ouvrage des autres ? C'eſt ainſi que la verité ſe peut quelquefois cacher à la ſcience la plus profonde, & que manquer ſur les faits, n'eſt pas toujours manquer à la juſteſſe de ſes jugemens.

Cependant quelque équivoque que ſoit un Tableau ſur l'originalité ; il porte néanmoins aſſez de marques exterieures pour donner lieu à un Connoiſſeur d'en dire, ſans témerité ce qu'il en penſe bonnement; non pas comme une derniere déciſion, mais comme un ſentiment fondé ſur une ſolide connoiſſance.

Il me reſte encore à dire quelque choſe ſur les Tableaux, qui ne ſont ni Originaux, ni Copies, leſquels on appelle Paſtiches de l'Italien, *Paſtici*, qui veut dire, Pâtés : car comme les choſes differentes qui aſſaiſonnent un Pâté ne ſont mêlées enſemble que pour faire ſentir un ſeul goût, de même toutes les imitations qui compoſent un paſtiche ne tendent qu'à faire paroître une verité.

Un Peintre qui veut tromper de cette ſorte, doit avoir dans l'eſprit la maniere & les principes du Maître dont il veut donner l'idée, afin d'y réduire ſon Ouvrage, ſoit qu'il y faſſe entrer quelque endroit d'un

Tableau que ce Maître aura déja fait, soit que l'Invention étant de lui, il imite avec legereté, non seulement les Touches, mais encore le Goût du dessein, & celui du Colorris. Il arrive très-souvent que le Peintre, qui se propose de contrefaire la maniere d'un autre Peintre, ayant toûjours en vûe d'imiter ceux qui sont plus habiles que lui, fait de meilleurs Tableaux de cette sorte, que s'il produisoit de son propre fond.

Entre ceux qui ont pris plaisir à contrefaire ainsi la maniére des autres Peintres; je me contenterai de nommer ici David Teniers, qui a trompé, & qui trompe encore tous les jours les Curieux, non prévenus sur l'habileté qu'il avoit à se transformer en Bassan, & en Paul Veronese. Il y a de ces Pastiches qui sont faits avec tant d'adresse, que les yeux même les plus éclairés y sont surpris au premier coup d'œil. Mais après avoir examiné la chose de plus près, ils démêlent aussi-tôt le Coloris d'avec le Coloris, & le Pinceau d'avec le Pinceau.

David Teniers, par exemple, avoit un talent particulier pour contrefaire les Bassans: mais le Pinceau coulant & leger qu'il a employé dans cet artifice, est la source même de l'évidence de sa tromperie. Car son Pinceau qui est coulant & facile, n'est ni si spirituel, ni si propre à caracteriser les

objets que celui des Baſſans, ſur-tout dans les Animaux.

Il eſt vrai que Teniers a de l'union dans ſes Couleurs : mais il y regnoit un certain Gris auquel il étoit accoutumé, & ſon Coloris n'a, ni la vigueur, ni la ſuavité de celui de Jacques Baſſan. Il en eſt ainſi de tous les Paſtiches, & pour ne s'y point laiſſer tromper, il faut examiner, par comparaiſon à leur modele, le Goût du Deſſein, celui du Coloris, & le Caractere du Pinceau.



LIVRE II.

ABREGÉ DE LA VIE DES PEINTRES.

De l'Origine de la Peinture.

QUOIQUE les Auteurs qui ont dit quelque chose de l'Origine de la Peinture, en ayent parlé diversement, tous conviennent néanmoins, que l'Ombre a donné occasion à la naissance de cet Art. Pline rapporte sur ce sujet l'Histoire d'une fille de Sicyone, appellée Corinthia, & il dit qu'un jeune homme qu'elle aimoit, s'étant endormi à la lumiere d'une lampe, l'ombre de son visage qui donnoit sur une muraille lui paroissoit si ressemblante, qu'elle en voulut tracer les extrêmités, & faire ainsi le Portrait de son Amant. S'il est vrai, comme il y a bien de l'apparence, que l'ombre a donné lieu à inventer la Peinture, l'Imitation est si naturelle à l'homme, qu'il n'aura pas attendu jusqu'au tems de Corinthia à tra-

cer des Figures ſur ſon Ombre, qui eſt auſſi ancienne que lui-même.

Mais ſans s'étendre ſur cette penſée, & ſans chercher une ſource auſſi incertaine qu'eſt celle de la Peinture, on peut dire avec beaucoup de fondement, que cet Art a pris naiſſance en même tems que la Sculpture, l'une & l'autre ayant le Deſſein pour Principe, & que dès le tems d'Abraham, où la Sculpture étoit en uſage, la Peinture par conſequent y étoit de la même ſorte, & en pareil dégré. Elle a pû diſparoître & ſe remontrer ſelon la révolution des tems. La Guerre eſt un Art qui détruit tous les autres, & la Peinture s'y eſt trouvée d'autant plus expoſée, qu'elle n'eſt faite que pour le plaiſir. Mais les beaux Arts ſont comme le Phœnix, ils renaiſſent de leurs cendres. Ainſi il eſt à croire que la Peinture s'eſt éteinte & renouvellée pluſieurs fois, même dans les premiers ſiecles; quoique dans un dégré très-foible, & à proprement parler, ceux à qui on en attribue l'invention n'en ont été que les Renovateurs.

Mais pour parler le langage de ceux qui ont écrit ſur cette matiere après les avoir conferés enſemble, on trouvera que Gigés Lidien a inventé la Peinture en Egypte, Euchir dans la Grece, & que Bularque l'apporta de Lidie en Italie ſous le Regne de

Romulus. Ce Peintre fit un Tableau, où il représenta la Bataille des Magnesiens, lequel fut trouvé si beau par Candaule Roi de Lidie, que pour le payer, il le couvrit d'or. D'où l'on peut inferer que la Peinture étoit en honneur dès ce tems-là.

Il est assez inutile de rapporter dans cet Abregé le peu que les Auteurs disent des premiers Peintres qui ont précedé la décadence de l'Empire : comme il ne reste rien de leurs Ouvrages, on a peu de curiosité de savoir ce qui les regarde; & de charger sa memoire de leurs noms. On en peut néanmoins excepter quelques-uns, que la Renommée nous a rendus si celebres, qu'il seroit honteux de les ignorer. J'en trouve six de ce nombre : Zeuxis, Parrasius, Pamphile, Timanthe, Apelle, & Protogene. Ils vivoient dans le siécle d'Alexandre le Grand, où les beaux Arts étoient dans leur vigueur : & quoique nous n'ayons point de leurs ouvrages, on peut néanmoins juger du degré de leur perfection par ceux de Sculpture du même siécle qui sont venus jusqu'à nous, & par le grand prix dont on les payoit; car on a donné à Timanthe, & ensuite à Apelle, pour un seul Tableau, jusqu'à cent talens, qui valent de notre monnoie, cent quatre-vingt mille livres.

Nous avons à la verité quelques morceaux

de Peinture Antique, mais ni les tems, ni les Auteurs n'en ſont point connus : le plus conſiderable eſt à Rome dans la Vigne Aldobrandine, il repreſente un Mariage. Cet Ouvrage eſt d'un grand Goût de Deſſein, & tient beaucoup de la Sculpture & des Bas-reliefs Grecs. Il eſt ſec & ſans intelligence de Groupes, ni du Clair-obſcur : mais il eſt à croire que tous les ouvrages de Peinture qui ſe faiſoient alors, ſur-tout en Grece, n'étoient pas de la même ſorte, car ce que nous liſons de Zeuxis & de Parraſius, qui ont trompé par leur Pinceau, non ſeulement les Animaux, mais les Peintres mêmes, doit nous perſuader qu'ils avoient penetré dans les Principes de la Peinture plus avant que l'Auteur de cet Ouvrage. Il eſt vrai qu'ils n'avoient pas l'uſage de peindre à l'huile, laquelle donne tant de force aux Couleurs; mais ils pouvoient avoir des ſecrets que nous ignorons. En effet, Pline nous dit qu'Apelle ſe ſervoit d'un vernis qui donnoit de la vigueur à ſes Couleurs & qui les conſervoit. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut aller contre le témoignage univerſel des anciens Auteurs qui ont parlé des Peintres de ces tems-là, & des Ecrits deſquels on doit inferer que la Peintnre y étoit dans un haut degré de perfection, & que le nombre des habiles Peintres y étoit fort

grand. On en rapportera donc ici ſeulement les Principaux.

ABREGE'

De la Vie des ſix principaux Peintres de Grece.

ZEUXIS.

ZEUXIS, natif d'Heraclée dans la Macedoine, apprit les premiers Elemens de la Peinture dans la 85e. Olympiade, quatre cens ans avant Jeſus-Chriſt. Il s'y attacha fortement; & le ſuccès répondant à la chaleur de ſes Etudes, lui fit entreprendre des choſes hardies, qui lui donnerent de la réputation. Il étoit habile dans le Deſſein: mais il a pénetré dans le Coloris plus qu'aucun Peintre de ſon tems. Pline dit qu'Apolodore, qui le premier a trouvé les Principes du Clair obſcur & du Coloris, ouvrit à Zeuxis les portes de la peintute, & que le même Apolodore ſe plaignit que Zeuxis y étoit entré ſi avant, qu'il avoit emporté l'Art avec lui. Les Ouvrages conſiderables où il fut employé lui firent acquerir de grandes richeſſes, & n'ayant plus rien à at-

tendre des biens de la fortune, il commença à donner liberalement ſes tableaux, parce qu'il ne voyoit pas, diſoit-il, qu'aucun prix les pût aſſez dignement payer.

Les Agrigentins lui ayant demandé le Tableau d'une Helene nue pour mettre dans leur Temple, ils lui envoyerent en même tems, ainſi qu'il l'avoit demandé, pluſieurs des plus belles filles de leur Pays. Il en retint cinq, & après les avoir conſiderées, il ſe fit une idée de leurs plus belles parties pour en compoſer le corps qu'il avoit à repréſenter. Il le peignit d'après elles, & cette Figure qu'il acheva avec tant de ſoin, lui parut ſi parfaite qu'il ne feignit point de dire, des Peintres qui venoient l'admirer, qu'ils pouvoient bien la louer, mais non pas l'imiter.

Parraſius néanmoins lui diſputoit le premier rang, ils convinrent de faire chacun un Tableau en concurrence. Zeuxis peignit des Raiſins, & Parraſius un Rideau. L'Ouvrage du premier étant expoſé, attira des Oiſeaux qui vinrent bequeter les Raiſins qu'il avoit peints, Zeuxis tout glorieux du ſuffrage de ces Animaux, dit à Parraſius qu'il fît donc voir ſon Tableau, & qu'on tirât ce Rideau qui le couvroit : mais ſe trouvant ſurpris par ce même Rideau, qui étoit le Tableau de Parraſius, il confeſſa

ingenuement qu'il étoit vaincu, & que n'ayant trompé que les Oiſeaux, Parraſius l'avoit trompé lui-même, tout Peintre qu'il étoit.

Zeuxis peignit un jeune homme quelque tems après, qui portoit une Corbeille de Raiſins, & voyant que les Oiſeaux les venoient auſſi bequeter, il avoua avec la même franchiſe, que ſi les Raiſins étoient bien peints, il falloit que la Figure le fût bien mal, puiſque les Oiſeaux n'en avoient aucune peur.

Agatharque, qui voyoit avec impatience, que Zeuxis employoit beaucoup de tems à finir ſes Ouvrages, lui dit un jour, que pour lui il peignoit ſes Tableaux avec aſſez de promptitude. Vous êtes bien heureux, répondit Zeuxis, je ne fais mes Ouvrages qu'avec beaucoup de tems & d'application; parce que je deſire qu'ils ſoient bien, & que je ſuis perſuadé que l'eſtime des choſes faites en peu de tems, dure peu de tems auſſi.

Quoique Zeuxis fût generalement eſtimé dans ſon ſiécle, il a néanmoins eu ſes adverſaires. Ariſtote lui a reproché de n'avoir pas eu le talent d'exprimer comme il faut les paſſions de l'ame: Quintilien dit, qu'il faiſoit les extrêmités de ſes Figures trop puiſſantes, & qu'il imitoit en cela Homere, qui ſe plaiſoit dans les deſcriptions

qu'il faisoit des corps, à leur donner des membres forts & robustes, même à ceux des femmes. Pline fait mention des Ouvrages de Zeuxis, & Lucien décrit avec beaucoup de soin le Tableau qu'il fit de la Famille d'un Centaure. Festus rapporte que le dernier Tableau de ce Peintre fut le Portrait d'une Vieille, & que cet Ouvrage le fit tant rire qu'il en mourut. Quoique la chose soit difficile à croire, elle n'est pas sans exemple.

Les Competiteurs de Zeuxis furent, Timanthe, Androcide, Eupompe, & Parrasius.

PARRASIUS.

PARRASIUS, natif d'Ephese, Fils & Disciple d'Evenor, étoit Emule de Zeuxis. On peut voir dans la Vie de ce dernier les Tableaux qu'ils ont faits en concurrence. Ils passoient tous deux pour les plus habiles de leur tems, qui étoit le tems des habiles : & Quintilien dit, qu'ils ont élevé la Peinture dans un haut dégré de perfection ; Parrasius pour le Dessein, & Zeuxis pour le Coloris.

Les Auteurs s'accordent à donner à Parrasius la gloire d'avoir dessiné très-correctement & très-élégament, & d'avoir ré-

présenté les corps, non comme la Nature les avoit produits, mais comme elle pouvoit les produire ; c'est, selon cette grande idée qu'il a écrit de la Simmétrie des Corps.

Il excelloit entr'autres choses dans l'ajustement des coëffures, dans la distribution des cheveux, & dans les agrémens de la bouche : mais surtout dans l'expression des passions de l'ame, qualité qu'on ne peut assez louer.

Il avoit beaucoup de Génie & d'élevation d'esprit : mais les louanges qu'on lui donnoit, & qu'il croyoit mériter, le rendirent extrémement orgueilleux ; il parloit des autres avec mépris, & de soi-même, comme ayant conduit l'Art à sa derniére perfection. Il ne faisoit pas de difficulté de se nommer le Maître & le Prince de la Peinture : Il étoit magnifique en tout ce qui environnoit sa personne, sans affectation néanmoins, & sans contrainte.

Il avoit accoutumé de s'enthousiasmer dans ses Productions. Il ne se mettoit jamais au travail qu'il ne fût prévenu d'une disposition à y trouver du plaisir ; & il adoucissoit son travail en chantant d'un ton moderé pour lui seul. Il a fait quantité d'Ouvrages, dont les plus considérables sont rapportés dans le 35e. Livre de Pline, que les Curieux pourront consulter.

PAMPHILE.

PAMPHILE, né ſous le Regne de Philippe, eut la Macédoine pour Patrie, Eupompe pour Maître, & le fameux Apelle pour Diſciple. Il avoit une ſi grande Idée de ſon Art, qu'il ne croyoit pas qu'on y pût être habile ſans l'étude des belles Lettres, & de la Géométrie; il étoit lui-même fort ſavant en ces deux choſes. Sa réputation lui attira des Diſciples conſiderables: il n'en prenoit point qu'ils ne lui payaſſent un talent; c'eſt-à-dire, ſix cens écus de notre monnoie durant l'eſpace de dix années, qu'il les retenoit dans l'Etude de la Peinture; Apelle & Melanthius lui donnerent cette ſomme, que Bede dit être pour chaque année ſeulement.

Ce fut par ſon avis & par ſon crédit que d'abord à Sicyone, & enſuite dans toute la Grece, les Jeunes gens d'une naiſſance libre & diſtinguée apprenoient à deſſiner avant toutes choſes, & que la Peinture ſe conſerva depuis dans un ſi grand honneur, qu'il fut défendu par un Edit à tous autres qu'à ceux qui étoient nobles, d'exercer cet Art. D'où l'on peut inferer, que, ſi la Peinture a été eſtimée dans l'Antiquité par les

Peuples les plus polis, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'aujourd'hui les Princes éclairés l'aiment & la protégent, & que les gens d'eſprit ſe font un honneur de s'y connoître.

TIMANTHE.

TIMANTHE vivoit dans le même tems que Pamphile. On ne ſait point le lieu de ſa naiſſance; mais il a été un des plus ſavans & des plus judicieux Peintres de ſon ſiécle. Parmi les Ouvrages qu'il a faits, le plus célebre, & dont quantité d'Auteurs ont parlé avec éloge, eſt le Sacrifice d'Iphigenie. Cette jeune Fille y paroiſſoit d'une beauté ſurprenante, & ſembloit ſe dévouer d'elle-même à ſa Patrie. Le Peintre qui y avoit repréſenté Calchas, Ulyſſe, Ajax, Menélas, amis & parens de cette Fille, s'étant épuiſé à donner à chacun d'eux des caractéres différens de triſteſſe, ſelon la convenance des perſonnes, peignit Agamemnon, Pere d'Iphigenie, le viſage caché dans ſa Draperie, ne pouvant d'une autre maniére exprimer aſſez dignement les ſentimens de ſa douleur. De ſorte que les expreſſions qui paroiſſoient ſur le viſage du Frere & de l'Oncle de cette Victime, faiſoient juger de l'état douloureux où pouvoit être le Pere.

Timanthe ayant fait une autrefois dans un petit Tableau un Cyclope endormi, s'avisa, pour faire juger de sa grandeur, de peindre auprès de lui des Satires qui mesuroient son pouce avec un tyrse, qui est une espece de bâton fort haut. Pline fait mention des principaux Ouvrages de Timanthe, & dit que ce Peintre dans tous ses Tableaux donnoit à entendre beaucoup plus de choses qu'il n'y en avoit peint.

APELLE.

APELLE, que la Renommée a mis au-dessus de tous les Peintres, étoit de l'Isle de Co, dans la Grece, Fils de Pithius, & Disciple de Pamphile, dont on vient de parler. Les grands Peintres, comme les grands Poëtes se sont attirés dans tous les tems la bienveillance des Souverains : Apelle en reçût des marques singuliéres d'Alexandre le Grand, qui, non seulement honora ce Peintre de son estime, à cause de sa grande capacité, mais qui l'aima à cause de la candeur de ses mœurs.

Apelle apporta en naissant tant de disposition & d'inclination pour la Peinture, qu'afin de s'y rendre habile, il ne fit pas difficulté de donner à Pamphile son Maître un

alent par an. Il avoit pour maxime de ne
aiſſer paſſer aucun jour ſans deſſiner : ce
ui donna lieu à ce Proverbe, *Nulla dies
ne linea*, Nul jour ſans tirer quelque li-
gne ; c'eſt-à-dire, ſans s'exercer au Deſſein.
La force de ſon Génie & l'aſſiduité de ſes
études ne lui donnérent pas cette bonne
opinion que les habiles prennent ordinai-
rement d'eux-mêmes. Il ne voulut juger de
a capacité que par la comparaiſon de celle
des autres qu'il alloit viſiter. Tout le mon-
de ſait ce qui arriva entre lui & Proto-
gene. Celui-ci demeuroit dans l'Iſle de
Rhodes, où Apelle fit un voyage exprès
pour voir ſes Ouvrages, qu'il ne connoiſſoit
que de réputation : mais n'ayant trouvé dans
la Maiſon de Protogene qu'une vieille fem-
me, qui lui demanda ſon nom ; je vais le
mettre ſur cette toile, lui dit-il, & pre-
nant un Pinceau avec de la Couleur, il y
deſſina quelque choſe d'une extrême déli-
cateſſe. Protogene étant de retour, la vieille
lui raconta ce qui s'étoit paſſé, & lui mon-
tra la toile. Mais lui, regardant avec at-
tention la beauté de ces traits, dit que c'étoit
Apelle qui étoit venu, ne croyant pas qu'un
autre fût capable de faire une ſi belle choſe.
Et prenant d'une autre couleur, il fit ſur les
mêmes traits un contour plus correct & plus
délicat. Et ſortant enſuite, il donna ordre,

que, ſi celui qui étoit venu retournoit, on lui montrât ce contour, & qu'on lui dît que c'étoit-là celui qu'il cherchoit. Apelle revint auſſi-tôt, mais honteux de ſe voir vaincu, prit d'une troiſiéme couleur, & parmi les traits qui avoient été faits, il en conduiſit de ſi ſavans & de ſi merveilleux, qu'il y épuiſa toute la ſubtilité de l'Art. Protogene les vit à ſon tour, & confeſſant qu'il ne pouvoit mieux faire, quitta la partie, & courut chercher Apelle avec empreſſement.

Pline qui écrit cette Hiſtoire, dit qu'il a vû la toile avant qu'elle eut été conſumée dans l'incendie du Palais de l'Empereur, & qu'il n'y avoit autre choſe deſſus que quelques lignes qu'on avoit aſſez de peine à diſtinguer : mais qu'on eſtimoit cette toile plus qu'aucun des Tableaux parmi leſquels elle étoit.

C'eſt à peu près de cette ſorte qu'il faut entendre cet endroit de Pline: car de l'entendre d'une ſimple ligne partagée le long de ſon étendue, cela eſt contraire au bon ſens, & choque tous ceux qui ſavent un peu ce que c'eſt que Peinture.

Ce qui peut avoir donné lieu à cette mauvaiſe interprétation, eſt à mon avis le mot de *linea* mal entendu : car *linea* en cet endroit ne veut dire autre choſe que Deſſein, ou Contour. Pline s'en ſert lui-même en

cette signification dans un autre endroit, où il dit d'Apelle, qu'il ne passoit aucun jour sans dessiner ; *Nulla dies sine linea* : car ce n'est pas à tirer de simples lignes qu'Apelle s'occupoit, mais à se faire une habitude d'un Dessein correct.

On doit entendre de même le mot de *Subtilitas*, non pour donner l'idée d'une ligne très-déliée, mais de la précision & de la finesse du Dessein. Ainsi la subtilité n'est pas dans la ligne, simplement comme ligne, mais dans l'intelligence de l'Art, qu'on fait connoître par des lignes.

J'avoue pourtant que le mot de *Tenuitas*, qui se rencontre dans le même endroit de Pline peut faire quelque difficulté, elle n'est pas néanmoins sans réponse ; car on peut fort bien entendre par ce mot, la finesse & la précision d'un contour. Mais je soûtiens encore qu'il seroit tout-à-fait contre le bon sens, d'entendre que la Victoire dans le Combat d'Apelle & de Protogéne ne consistât qu'à faire une ligne plus déliée qu'une autre; & que si Pline, qui s'est mal expliqué en cet endroit, l'a entendu de cette derniére façon, il avoit peu de connoissance des beaux Arts : quoiqu'il soit aisé de juger d'ailleurs qu'il les aimoit passionément.

L'envie, qui se rencontre ordinairement parmi les gens de la même Profession, ne

trouva point d'entrée dans l'ame d'Apelle ; & s'il cherchoit à s'élever, c'étoit par rappart à ſon Art dont il connoiſſoit l'étendue, & dont il aimoit la gloire. D'où vient qu'il n'avoit pas moins de ſoin de l'avantage de ſes Emules, que du ſien propre, & qu'ayant reconnu la capacité de Protogéne, il le rendit recommandable aux Rhodiens, & lui fit payer des Ouvrages incomparablement plus que ce Peintre n'avoit accoutumé de les vendre.

Apelle étoit circonſpect, mais facile dans ſes Productions. L'Elégance & la Grace qu'il répandoit dans ſes Tableaux n'empêchoient point la vérité que le Peintre doit à la Nature, & il faiſoit ſes Portraits avec tant de fidelité, que quelques Aſtrologues ne faiſoient pas de difficulté de s'en ſervir pour tirer l'horoſcope des perſonnes qu'il avoit peintes.

Alexandre qui viſitoit ſouvent Apelle, par le plaiſir que lui donnoit ſa converſation & ſes maniéres, trouvoit bon qu'il lui parlât ſans complaiſance; ce Prince en avoit même beaucoup pour lui : il le témoigna bien à l'occaſion du Portrait de Campaſpe, qu'il lui fit faire. Campaſpe étoit très-belle, & celle de toutes les Concubines de ce Prince qui lui tenoit le plus au cœur ; & comme Alexandre s'apperçût qu'elle avoit

percé

percé du même trait celui d'Apelle, il la lui donna, faiſant voir par-là, dit Pline, non ſeulement l'affection qu'il avoit pour ce Peintre, mais qu'après avoir vaincu les Nations, il ſavoit encore ſe vaincre ſoi-même : Grand par ſon courage, s'écrie-t-il, mais plus Grand encore par l'empire qu'il avoit ſur ſes paſſions.

Apelle fit pluſieurs fois le Portrait d'Alexandre, & comme ce Monarque ne trouvoit pas à propos de laiſſer profaner ſon image par la main des Ignorans, il fit un Edit, par lequel il défendit à tous les Peintres de faire ſon Portrait, à l'exception du ſeul Apelle : de même qu'il ne donna permiſſion par le même Edit qu'à Pyrgotele de graver ſes Médailles, & à Liſippe de les repréſenter par la fonte des métaux.

Quoiqu'Apelle fût fort exact dans ſon Ouvrage, il ſavoit juſqu'à quel point il devoit travailler ſans fatiguer ſon Eſprit. dit un jour, parlant de Protogéne, qu'il toit habile, mais qu'il gâtoit ſouvent les elles choſes qu'il faiſoit à force de les ouloir perfectionner ; qu'il ne ſavoit pas uitter ſon travail, que le trop étoit plus à aindre que le trop peu, & que c'étoit re bien ſavant, que de ſavoir ce qui ffit.

Un de ſes Diſciples lui montrant un Ta-

bleau pour en ſavoir ſon ſentiment, & ce Diſciple lui diſant qu'il l'avoit fait fort vîte, & qu'il n'y avoit emploïé qu'un certain tems. *Je le voi bien ſans que vous me le diſiez*, répondit Apelle, *& je ſuis étonné que dans ce peu de tems-là même, vous n'en aïez pas fait davantage de cette ſorte.*

Un autre Peintre lui faiſant voir le Tableau d'une Helene qu'il avoit peinte avec ſoin, & qu'il avoit ornée de beaucoup de Pierreries, il lui dit : *O mon ami, n'aïant pû la faire belle, vous n'avez pas manqué de la faire riche.*

Mais s'il diſoit ſon ſentiment avec ſimplicité, il recevoit de la même maniere celui des autres ; & pour en éloigner toute complaiſance, il expoſoit ſes ouvrages aux paſſans, & ſe tenoit caché derriere pour écouter ce qu'on en diroit, dans le deſſein d'en profiter. De ſorte qu'un Cordonnier paſſant un jour devant la maiſon d'Apelle, & y trouvant un Tableau ainſi expoſé, reprit avec liberté quelque défaut qu'il apperçût à une Sandale, laquelle fut changée incontinent après : mais le lendemain repaſſant par le même endroit, tout glorieux de voir qu'on avoit profité de ſa critique, cenſura auſſi-tôt une Cuiſſe où il n'y avoit rien à redire : ce qui obligea Apelle de ſortir de derriere ſa toile, & de dire au Cordonnier

que son jugement ne passoit pas la Sandale : ce qui passa dans la suite en Proverbe. Je ne sai s'il y a beaucoup d'Apelles aujourd'hui, mais il y a des Cordonniers plus que jamais.

Une autre marque de la simplicité d'Apelle, c'est qu'il avouoit qu'Amphion l'emportoit sur lui pour la Disposition, & Asclépiodore pour la régularité du Dessein : pour lui il ne le cédoit à personne pour la Grace, qui étoit son talent particulier. Quand il regardoit les Ouvrages des grands Peintres, il en admiroit les beautés, mais il n'y trouvoit pas, disoit-il ingénûment, cette Grace, que lui seul savoit répandre dans tout ce qu'il peignoit.

Apelle n'a jamais peint sur les murailles, ni sur aucune autre chose qu'on n'auroit pû sauver d'un embrasement. Il vouloit qu'on pût transporter les Ouvrages des habiles Peintres d'un Païs dans un autre, & ne pouvoit souffrir qu'un Tableau ne pût appartenir qu'à un seul Maître ; parce que la Peinture, disoit-il, est un bien commun à toute la Terre.

Pline fait la description des plus beaux Ouvrages d'Apelle, & l'on peut juger de leur excellence par le prix qu'il en recevoit : car on les lui païoit quelquefois cent talens, & d'autres fois sans compte, & avec profusion.

PROTOGE'NE.

PROTOGE'NE étoit de Caune, Ville de Carie, sujette aux Rhodiens. On ne sait qui étoient, ni son Maître, ni ses Parens. Il est assez vraisemblable qu'il n'a point eu d'autre Maître que les Ouvrages publics, & que ses Parens étoient pauvres: car il l'étoit si fort lui-même, qu'il étoit contraint au commencement de peindre des Navires pour gagner sa vie. Sa plus grande ambition n'étoit pas de se faire riche, mais de se faire habile. C'est pour cela qu'il vivoit retiré du commerce du monde, afin d'être moins distrait dans les Etudes qu'il jugeoit nécessaires pour la perfection de son Art.

Il finissoit extrêmement ses Tableaux. Apelle dit de lui, qu'il ne savoit pas se retirer de dessus son Ouvrage, & qu'à force de le travailler il en diminuoit la beauté, & fatiguoit son Esprit. Il vouloit que les choses peintes parussent vraies, & non vraisemblables: ainsi à force d'exiger de son Art plus qu'il ne devoit, il en retiroit moins qu'il n'auroit pû faire.

Le plus beau de ses Ouvrages est le Tableau de Jalisus. Plusieurs Auteurs en parlent sans en faire la description, & sans dire

quel étoit ce Jalisus, que quelques-uns croient avoir été un insigne Chasseur.

Pendant sept années que Protogéne emploïa à peindre ce Tableau, il ne prit point d'autre nourriture que des Lupins cuits dans de l'eau, qui lui servoient de boire & de manger, afin que cet aliment simple & léger lui laissât toute la liberté de son imagination.

Apelle aïant vû cet Ouvrage, en fut tellement frappé, qu'il resta sans parole, n'aïant point de termes pour exprimer l'Idée de beauté que ce Tableau avoit formée dans son Esprit. Ce fut ce même Tableau qui sauva la Ville de Rhodes, que le Roi Démétrius tenoit assiegée, parce que ne pouvant la prendre que du côté où travailloit Protogéne, & par où ce Prince avoit résolu d'y mettre le feu, il aima mieux renoncer à sa conquête, que de perdre une si belle chose.

Protogéne avoit son Attelier dans un jardin au Fauxbourg de Rhodes, c'est-à-dire, dans le Camp des Ennemis, sans que le bruit des Armes fut capable de le distraire de son travail. Et le Roi l'aïant fait venir, & lui aïant demandé avec quelle assurance il pouvoit ainsi travailler dans les dehors d'une Ville assiégée; il lui répondit, qu'il savoit bien que la Guerre qu'il avoit entre-

priſe étoit contre les Rhodiens, & non pas contre les Arts. Ce qui obligea le Roi de lui donner des Gardes pour ſa ſûreté, étant ravi de pouvoir conſerver cette Main ſavante qu'il avoit ſauvée.

Aulugéle rapporte que les Rhodiens pendant le Siége de leur Ville envoïerent une Ambaſſade à Démétrius, pour le prier de ſauver ce Tableau de Jaliſus : ils lui repreſenterent que s'il étoit Victorieux, il pourroit orner ſon Triomphe de ce rare Ouvrage ; & que s'il étoit contraint de lever le Siége, on pourroit lui reprocher, que ne les aïant pû vaincre, il avoit retourné ſes Armes contre Protogéne; ce qu'aïant écouté paiſiblement de la bouche des Ambaſſadeurs, il fit retirer ſon Armée, & épargna par ce moïen, & le Tableau de Jaliſus, & la Ville de Rhodes.

Je ne rapporterai point ici ce Combat mémorable de concurrence entre Apelle & Protogéne, le Lecteur pourra le voir dans la Vie d'Apelle : j'ajoûterai ſeulement que ce dernier aïant demandé à Protogéne combien il ſe faiſoit païer de ſes Tableaux, & Protogéne lui aïant répondu, une ſomme aſſez modique, (ſelon le triſte ſort de ceux qui ſont contraints de travailler pour gagner leur vie) Apelle touché de l'injuſtice qu'on faiſoit à la beauté de ſes Ouvrages, lui païa cinquante talens pour un ſeul

Tableau, il fit même courir le bruit qu'il vouloit le faire passer & le vendre pour son Ouvrage propre. Ce qui ouvrit les yeux aux Rhodiens sur le mérite de Protogéne, & leur fit retirer des mains d'Apelle le Tableau qu'il avoit acheté, mais ce ne fut qu'en augmentant le prix.

Pline dit que ce Peintre travailla aussi de Sculpture. Consultez cet Auteur, si vous en voulez savoir davantage des Ouvrages de Protogéne, desquels il parle, aussi-bien que de plusieurs autres habiles Peintres. Je rapporterai pourtant ici un endroit de Quintilien, où l'on voit les talens particuliers de six fameux Peintres. *Protogéne*, dit-il, *excelloit pour l'exactitude; Pamphile & Mélanthius pour l'ordonnance ; Antiphilus pour la facilité ; Théon Samien pour la fécondité des Idées ; & Apelle pour la Grace & pour les Conceptions ingénieuses.*

Pline dit que les habiles Peintres de ce tems-là ne se servoient que de quatre couleurs capitales, dont ils composoient toutes les autres. Ce n'est point ici le lieu de raisonner là-dessus, non plus que sur la comparaison de la Peinture Antique avec la Moderne. On peut dire seulement que si la Peinture à huile, qui a été mise en usage depuis 250. ans, a un grand avantage sur la Détrempe pour la facilité de peindre, &

pour l'union des Couleurs, les Anciens avoient des Vernis qui donnoient de la force à leurs couleurs brunes ; & que leur blanc étoit plus blanc & plus éclatant que le nôtre. De ſorte qu'aïant par ce moïen plus d'étendue de degrés de Clair-obſcur, ils pouvoient imiter certains objets avec plus de force & de verité, qu'on ne fait par le moïen de l'huile. Le Titien a connu cet avantage, & s'en eſt voulu ſervir dans quelques Tableaux où il a emploïé du blanc à détrempe, mais la diverſité de ces deux façons d'emploïer les couleurs, eſt une ſujettion qui a pû dégoûter le Titien de cette pratique.

Je dirai encore des Peintres & des Sculpteurs de ces tems-là, que reconnoiſſant qu'il n'y avoit point d'Ouvrage ſi accompli où l'on ne pût ajoûter toujours quelque perfection, ils obſerverent, en mettant leur nom, d'exprimer que l'Ouvrage n'étoit pas achevé, quoiqu'ils y euſſent fait tout leur poſſible : Nous en voïons des exemples ſur les Statues Grecques où l'on trouve, par exemple : *Glicon d'Athénes, faiſoit cet Ouvrage ; Praxitéle, faiſoit cet Ouvrage : Athénodore, Lyſipe,* &c. *faiſoit cet Ouvrage*, & non pas, *a fait.*

Bien des gens aujourd'hui ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & ſont bien éloignés de croire que ce qui ſort de leurs mains ne ſoit pas dans la derniere perfection.

LIVRE III.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES ROMAINS ET FLORENTINS.

CIMABUE'.

LEs beaux Arts s'étant éteints dans l'Italie par l'invasion des Barbares, le Sénat de Florence fit venir des Peintres de la Grece pour rétablir la Peinture dans la Toscane, & Cimabué fut leur premier Disciple. Ce Peintre étoit d'une noble Famille de Florence, & ses Parens qui lui trouverent de la disposition pour les Sciences, l'y firent appliquer. Il s'y exerça quelque tems: mais l'arrivée de ces Peintres Grecs réveilla son inclination, & le détermina entierement du côté de la Peinture. Les progrès considérables qu'il y fit augmenterent son courage, & lui acquirent tant de réputation, que Charles I. Roi de Naples, pas-

ſant par Florence ; alla voir Cimabué, & crût être fort regalé par la vûe des Ouvrages de ce Peintre. L'on en voit encore quelques rêſtes à Florence. Il peignit, ſelon l'uſage du tems, à fraiſque & à détrempe, la Peinture à l'huile n'étant pas encore trouvée : il ſavoit auſſi l'Architecture. Il mourut en 1300. âgé de 70. ans, & eut pour Diſciple Giotto.

ANDRE' TAFFI

DE Florence, ſe rendit recommandable par une nouvelle ſorte de Peinture. Il quitta Florence pour aller à Veniſe, où l'on avoit appellé quelques Peintres Grecs, comme on avoit fait à Florence. Ils y travailloient en Moſaïque dans l'Egliſe de S. Marc. André fit amitié avec eux, & entr'autres avec un nommé Appollonius, qu'il amena à Florence, où il apprit de lui la méthode & les ſecrets de cette Peinture, qui avoit la grace de la nouveauté, & qui étoit curieuſe à cauſe de ſa durée. Ils firent enſemble pluſieurs Hiſtoires de la Bible dans l'Egliſe de S. Jean, & ces Ouvrages mirent Taffi en réputation. Mais il en fit un qui lui attira beaucoup plus de gloire, & une grande récompenſe du Public : c'é-

toit un Chriſt de la hauteur de ſept Coudées, qu'il avoit travaillé avec un grand ſoin. Les louanges qu'il en reçût lui furent d'un grand préjudice; car ſe voïant eſtimé de tout le monde, il négligea les ſoins de ſa Profeſſion, pour ne ſonger plus qu'à gagner de l'argent, dont il étoit fort avide. Ses Ouvrages donnerent de l'émulation à Gaddo Gaddi & à Giotto, & furent comme une ſemence qui produiſit pluſieurs Peintres dans la Toſcane. Il mourut âgé de 81. ans, en 1294.

GADDO GADDI

De Florence, s'adonna auſſi à la Moſaïque, où il s'attira beaucoup d'eſtime dans Rome & dans la Toſcane, parce qu'il deſſinoit mieux que tous les autres Peintres de ſon tems. Après avoir fait de grands Ouvrages en pluſieurs lieux, il ſe retira à Florence, où il en fit de petits comme pour ſe repoſer. Il ſe ſervoit pour cela de coquilles d'œufs, qu'il faiſoit teindre en diverſes couleurs, & qu'il emploïoit avec beaucoup de patience. Il mourut en 1312. âgé de 73. ans.

MARGARITONE'

NAtif d'Arezzo dans la Toſcane, fut Peintre & Sculpteur. Le Pape Urbain IV. lui fit faire quelques Tableaux dans S. Pierre, & Gregoire X. étant mort dans la Ville d'Arezzo, les Habitans l'emploïerent à travailler de Sculpture le Tombeau de ce Pape. Cette occaſion ſervit à Margaritoné pour faire voir dans un même lieu des marques de ſa capacité en l'une & en l'autre Profeſſion : car il enrichit de pluſieurs Tableaux la Chapelle où étoit la Statue de marbre qu'il avoit faite. Il mourut âgé de 77. ans.

GIOTTO.

NE' dans un Bourg auprès de Florence, contribua beaucoup au progrès de la Peinture. Sa Mémoire s'eſt conſervée, non-ſeulement par ce grand Tableau de Moſaïque qui eſt ſur la Porte de l'Egliſe de Saint Pierre de Rome, que Benoît IX. lui fit faire, & par les louanges que lui ont donné les Poëtes de ſon tems : mais encore par la Statue de marbre que les Florentins lui

éleverent ſur ſon Tombeau. Le Proverbe Italien, *Tu ſei piu rondo ché l'O di Giotto*, dont on ſe ſert pour exprimer un Eſprit groſſier, eſt fondé ſur ce que le Pape Benoît IX. voulant juger de la capacité des Peintres de Florence, qui étoient alors en grande réputation, envoïa quelqu'un ſur le lieu pour rapporter un Deſſein de chacun d'eux; cette perſonne s'étant adreſſée à Giotto, celui-ci fit ſur du papier un Cercle parfait à la pointe du pinceau, & d'un ſeul trait de main : *Tenez*, lui dit-il, *portez cela au Pape, & lui dites que vous l'avez vû faire. C'eſt un Deſſein que je vous demande*, répondit l'autre. *Allez ſeulement*, repliqua Giotto : *Je vous dis que Sa Sainteté ne demande pas autre choſe.* C'eſt ſur cela que le Pape lui donna la préference, & le fit venir à Rome, où il peignit entr'autres choſes le Tableau de Moſaïque dont on vient de parler. Il répreſente la Barque de Saint Pierre, agitée par la tempête : & il eſt connu de tous les Peintres ſous le nom de *la Nave del Giotto*. Cette hiſtoire du Cercle de Giotto fait voir qu'en ces tems-là la hardieſſe de la main avoit la meilleure part à l'eſtime qu'on faiſoit des Tableaux & des Peintres, & que les veritables Principes du Coloris n'étoient que peu ou point connus. Giotto a travaillé en beaucoup d'endroits : à Florence, à Piſe,

à Rome, à Avignon, à Naples, & en d'autres lieux d'Italie. Il mourut en 1336. âgé de 60. ans, & eut plusieurs Disciples comme on le verra dans la suite.

BONAMICO BUFALMACO

De Florence, étoit ingénieux dans ses Compositions, & enjoué dans sa conversation.

Comme il peignoit dans un Couvent de Filles la Vie de Jesus-Christ, il y entra un jour assez mal proprement vêtu, & les Religieuses lui aïant demandé pourquoi le Maître lui-même ne venoit pas travailler, il répondit qu'il viendroit bientôt. Il forma cependant une Figure qu'il composa de deux chaises & d'un pot qu'il mit au-dessus, les couvrit d'un manteau & d'un chapeau, & tourna cette Figure du côté de l'Ouvrage. Les Religieuses étant retournées peu de tems après, & étonnées de voir ce nouvel Ouvrier, il leur dit que c'étoit-là le Maître. La plaisanterie reconnue les divertit, & leur apprit en même-tems que l'habit ne faisoit pas l'habile homme.

Peignant une autre fois pour l'Evêque d'Arezzo, il trouvoit souvent en retournant au travail ses Pinceaux en desordre;

& son Ouvrage tout barbouillé, il s'en mit fort en colere : & comme tous les domestiques s'en disculperent, il voulut épier celui qui lui faisoit la piece. Aïant donc un jour quitté l'Ouvrage de bonne heure, il ne fut pas plûtôt retiré à quartier qu'il vit un Singe prendre les Pinceaux à son tour, dont il alloit gâter ce qui venoit d'être fait, si Bufalmaco ne l'en eût empêché.

Un de ses Amis nommé Bruno, le consultant sur le moïen de donner plus d'expression à son Sujet, Bufalmaco lui dit qu'il n'y avoit qu'à faire sortir les paroles de la bouche de ses Figures par des rouleaux où elles seroient écrites. Bruno crût de bonne foi cet avis, qui ne lui avoit été donné qu'en plaisantant, & s'en servit dans la suite, comme ont depuis fait très-ridiculement plusieurs Peintres, qui, pour enrichir sur Bruno, ajoûterent des réponses à des demandes, faisant faire ainsi à leurs Figures une espece de conversation. Bufalmaco mourut en 1340.



STEPHANO DE FLORENCE, ET PIETRO LAURATI de Sienne,

DIsciples de Giotto, ont été les premiers qui ont pris garde à faire paroître le nud sous les Draperies, & à observer plus régulierement la Perspective. Stephano a travaillé à Florence, à Pise & à Assise, & Laurati à Sienne & à Arezzo. Stephano mourut en 1350. âgé de 49. ans.

AMBROGIO LORENZETTI de Sienne, ET PIETRO CAVALLINI

DE Rome, étoient Disciples de Giotto. Lorenzetti joignit à la Peinture l'étude des belles Lettres & de la Philosophie, & fut le premier qui peignit les Pluies, les Tempêtes, & l'effet des Vents. Il mourut âgé de 83. ans. Cavallini, qui étoit Peintre & Sculpteur, a fait entr'autres Ouvrages le Crucifix qui est dans l'Eglise de S. Paul de Rome: & qui, dit-on, a parlé à Sainte

Brigitte. Ce Peintre étoit regardé comme un Saint, à cauſe de ſon humilité & de ſa pieté. Il eſt enterré dans la même Egliſe de Saint Paul, aïant vécu 85. ans.

SIMON MEMMI

DE Sienne, augmenta conſidérablement les progrès du Deſſein. Il avoit beaucoup de Génie, & faiſoit bien les Portraits: & comme il étoit grand Ami de Pétrarque, il peignit celui de la belle Laure. Il mourut en 1345. âgé de *60*. ans. Il eut un Frere nommé Lippo, qui mourut en 1357.

TADEO DI GADDO GADDI, ET ANGELO GADDI ſon Fils,

ONt tous deux peint dans la maniere du Giotto, dont ils avoient été Diſciples. Angélo s'eſt fort attaché à exprimer les paſſions de l'ame, & il étoit ingénieux dans ſes Inventions. Il étoit bon Architecte, & c'eſt lui qui a bâti la Tour de *Sancta Maria del Fiore*, & le Pont qui eſt ſur l'Arno à Florence. Il mourut en 1350. âgé de 50. ans.

THOMAS GIOTTINO

Fils & Disciple de Stephano, dont on a parlé ci-dessus ; & parce qu'il avoit aussi été Disciple de Giotto, il fut appellé Giottino. Il fut plus habile que ses Maîtres; mais la trop grande vivacité de son Esprit, qui rendit son corps délicat, ne lui permit pas de poursuivre le vol qu'il avoit pris. Il a travaillé beaucoup à Florence, & mourut d'épuisement & de langueur en 1356. âgé de 32. ans.

ANDRE' ORGAGNA

De Florence, avoit dans sa jeunesse appris la Sculpture, & il étoit outre cela Poëte & Architecte : Son Génie étoit fertile, & sa maniere étoit à peu près comme celle des autres Peintres de son tems. La plûpart de ses Ouvrages sont à Pise ; & dans le Jugement Universel qu'il a peint, il a representé ses Amis dans la gloire du Paradis, & ses Ennemis dans les supplices de l'Enfer. Il mourut en 1389. âgé de 60. ans.

LIPPO

DE Florence, s'eſt mis fort tard à la Peinture,& n'a pas laiſſé par la bonté de ſon Eſprit de ſe faire habile homme. Il a été le premier qui a fait voir de l'intelligence dans le Coloris. Il avoit un Procès, dans lequel il s'étoit fort opiniâtré, & aïant un jour maltraité de paroles ſa Partie, elle l'attendit le ſoir au coin d'une rue, & lui donna un coup d'épée au travers du corps, dont il mourut environ l'an 1415.

LEON-BAPTISTE ALBERT

D'Une Famille noble de Florence, avoit l'eſprit d'une grande étendue, & l'avoit cultivé par la connoiſſance des belles Lettres & des Mathematiques. Il étoit fort inſtruit des beaux Arts, de la Peinture, de la Sculpture, & de l'Architecture : il a écrit en Latin de tous les trois avec beaucoup de ſuffiſance. Ses grandes ſpéculations ne lui ont pas permis de rien laiſſer de fort conſiderable de ſa Peinture. Mais comme il étoit fort aimé du Pape Nicolas V. il s'emploïa beaucoup dans ſes Bâtimens, dont quelques-uns ſe voient

encore avec admiration. Il a aussi écrit de l'Arithmetique, & fait quelques Ouvrages qui regardent la Vie Civile.

PIETRO DELLA FRANCESCA

DE l'Etat de Florence, se plaisoit à représenter des Sujets de nuit & de Combats. Le Pape Nicolas V. l'emploïa à peindre dans le Vatican : il y avoit fait entr'autres deux Tableaux, qui furent mis à bas par le commandement de Jules II. pour y en substituer deux autres, que Raphaël fit du miracle du Saint Sacrement arrivé à Bolséne, & de S. Pierre dans sa Prison. Il a fait beaucoup de Portraits, & a écrit de l'Arithmetique & de la Géometrie. Il eut pour Disciples LAURENTINO D'ANGELLO d'Arezzo, & LUCAS SIGNORELLI.

Sous le Pontificat du même Pape Nicolas V. travailloient à Rome & dans plusieurs autres Villes d'Italie divers Peintres, qui étoient alors en réputation : comme GIOVANNI D'A PONTE, AGNOLO GADDI, BERNA DE SIENNE, DUCIO, JACOB CASSENTINO, SPINELLO, ANTONIO VENETIANO, GERARDO STARNINA qui alla travailler en Espagne, LORENZO Religieux de CMALDOLI, TADEO BARTOLO, LORENZO BICCI, PAOLO, surnommé

Uccello, parce qu'il faiſoit bien des Oiſeaux ; Masaccio, qui ſe diſtingua des autres par le bon Goût qu'il fit paroître dans ſes Tableaux : & quoiqu'il ſoit mort à vingt-deux ans, les Ouvrages qu'il fit ne laiſſerent pas d'ouvrir les yeux aux habiles gens qui ſont venus après lui. Il mourut en 1443. Laurentino d'Angello, Diſciple de Pietro della Francesca, & pluſieurs autres, parmi leſquels Jean Angelic merite d'être diſtingué.

JEAN ANGELIC

DE Fiéſole, Religieux de Saint Dominique, ſe rendit conſiderable par ſa Peinture : mais encore plus par ſa fervente pieté, & par une humilité ſi profonde, qu'il refuſa l'Archevêché de Florence que Nicolas V. lui offrit. Ce Pape l'emploïa pour les Peintures de ſa Chapelle, & lui fit faire quelques Ouvrages de Miniature dans des Livres d'Egliſe. Dans ſes meilleurs Tableaux il laiſſoit quelquefois des fautes groſſieres, pour moderer les louanges qu'il en auroit pû eſperer. Il obſervoit de ne ſe mettre jamais à l'Ouvrage qu'il n'eût ſatisfait à ſon Office. Il a beaucoup travaillé à Rome & à Florence, & les ſujets de ſes Tableaux

étoient toujours Théologiques. Quand il lui arrivoit de peindre un Crucifix, ce n'étoit jamais ſans répandre des larmes. Son habileté & ſa douceur lui firent beaucoup de Diſciples. Il mourut en 1455. âgé de 68. ans, & fut enterré à Sainte Marie de la Minerve, où l'on voit en marbre ſa Sépulture & ſon Portrait.

PHILIPPE LIPPI

DE Florence, fit un uſage de l'Etat Monaſtique bien different de celui de Jean Angelic, dont nous venons de parler: car après avoir été élevé dans un Couvent de Carmes dès l'âge de huit ans, & après avoir pris l'Habit à ſeize, il arriva que *Maſaccio*, peignant une Chapelle dans le même Couvent,& Lippi l'aïant vû travailler pluſieurs fois, celui-ci conçût une grande paſſion pour la Peinture; il ſe mit à deſſiner avec attache: la grande facilité qu'il y trouva, réveilla le talent qu'il avoit pour cet Art, & l'empêcha de vaquer aux Exercices de ſon Couvent & à l'Etude. Les louanges de *Maſaccio*, qui étoit ſurpris des progrés du Novice, fortifierent tellement la tentation qu'il avoit de quitter ſon Habit, que n'y pouvant plus réſiſter, il ſortit de ſon

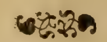
Monaſtere. Il s'en alla dans la Marche d'Ancone, où aïant trouvé quelques Amis, avec leſquels il ſe mit ſur un Vaiſſeau pour une partie de divertiſſement, il fut pris par des Corſaires qui le menerent en Barbarie. Il y ſouffrit extrêmement pendant dix-huit mois, juſqu'à ce que s'amuſant à deſſiner un jour ſur une muraille avec du charbon le Portrait de ſon Patron, dont il avoit l'Idée pleine, il s'attira de l'admiration par la reſſemblance qu'on y trouva. Cela amolit le cœur du Patron, qui après lui avoir fait faire quelques Portraits, le mit en liberté. De là Lippi paſſa à Naples, où le Roi Alphonſe l'emploïa : mais l'amour de la Patrie le fit retourner à Florence. Il y travailla pour le Duc Côme de Médicis, duquel il gagna l'affection, & lui fit quantité d'Ouvrages. Comme l'amour des femmes le détournoit de ſon travail & lui faiſoit perdre trop de tems, ce Duc, qui étoit impatient de voir finir un Tableau qu'il lui avoit ordonné, le fit enfermer dans une chambre pour le contraindre à travailler, & lui fit donner abondamment tout ce qui lui étoit néceſſaire. Lippi au bout de deux jours coupa ſes draps par bandes, deſcendit par ſa fenêtre, & ſe mit en liberté.

Un Citoïen de Florence, lui fit faire enſuite un Tableau de Vierge pour un Mona-

ſtere où il avoit une très-belle Fille penſionnaire. Ce Pere & les Religieuſes du Couvent voulurent bien lui permettre de ſe ſervir de cette Penſionnaire pour modelle. Comme il la peignoit, ſe trouvant ſeul avec elle, il la corrompit par ſes diſcours, & l'Ouvrage étant fini, il enleva cette Fille, qui y conſentit. Il en eut un Fils appellé Philippe, qui fut auſſi Peintre.

A quelque tems de là, faiſant un Ouvrage dans une Egliſe de Spoléte, il devint amoureux d'une femme, & s'étant opiniâtré à la pourſuivre contre les avis qu'on lui donnoit, les parens de cette femme l'empoiſonnerent l'année 1488. en la cinquante-ſeptiéme de ſon âge. Le Grand Duc lui fit faire une Sépulture de marbre, & *Angelus Politianus* fit ſon Epitaphe en vers Latins.

Tous les Peintres précedens n'ont point eu le ſecret de peindre à l'huile, ils peignoient à freſque ou à détrempe, & pour cette derniere ſorte de Peinture ils détrempoient leurs Couleurs, tantôt avec des œufs, & tantôt avec de l'eau mêlée de gomme, ou de colle fondue.



ANTOINE

ANTOINE DE MESSINE

AINSI appellé, parce qu'il étoit de Meſſine, a été le premier des Italiens qui a peint à huile. Quelqu'affaire l'ayant appellé à Naples, il y vit un Tableau que le Roi Alfonſe avoit reçû depuis peu de Flandres : il fut ſurpris de la vivacité, de la force & de la douceur des Couleurs de ce Tableau, & voyant d'ailleurs qu'elles pouvoient ſe nettoyer avec de l'eau ſans être ffacées, il quitta toutes ſes affaires pour ller à Bruges trouver Jean Van-Eik, qu'on lui avoit dit être l'Auteur de cet Ouvrage. Il lui fit préſent de quantité de Deſſeins Italiens, & gagna tellement ſon eſprit par ſes manieres complaiſantes, qu'il tira de lui le ſecret de peindre à huile. Antoine s'en ſen-.t ſi obligé, qu'il voulut toujours demeuer à Bruges pendant la vie de Jean Vanik. Mais après la mort de ce Peintre il reourna dans ſa Patrie, & s'alla enſuite étalir à Veniſe, où il mourut, & où l'on voit ne Epitaphe qui contient ſon Eloge.

Il eut entr'autres Diſciples un certain DoINIQUE, auquel par reconnoiſſance de ſon tachement il fit part de ſon Secret. Ce ominique fut appellé à Florence pour quelues Ouvrages : il y trouva ANDRE DEL

CASTAGNO, qui de Païsan s'étant fait Peintre, & qui ayant vû l'estime où étoit cette nouvelle façon de peindre, employa toutes les souplesses & toutes les complaisances artificieuses dont il étoit capable pour avoir l'amitié de Dominique, & tirer par là cette nouvelle invention. Il en vint à bout, Dominique l'aima, voulut demeurer avec lui, lui découvrit tout ce qu'il savoit, & lui fit part de ses Emplois. Mais l'avidité du gain ne laissa pas André long-tems en repos, il se mit dans l'esprit, que s'il étoit seul, tout le profit de Dominique lui reviendroit, & sans songer qu'il n'avoit pas d'ailleurs la même capacité, il prit la résolution de se défaire de son Bienfaiteur. Il alla pour cet effet l'attendre un soir au coin d'une rue, & l'ayant assassiné, il retourna promptement dans sa chambre, & s'y occupa de quelque Ouvrage, comme s'il n'en étoit pas sorti. Il avoit fait le coup si secrétement, que Dominique n'ayant point reconnu son meurtrier, se fit porter chez ce cruel Ami pour en recevoir du secours, & mourut entre ses bras. Cet assassinat auroit été enseveli avec André, si lui-même ne l'avoit déclaré au lit de la mort. Ce fut cet André, qui pour avoir peint à Florence contre le Palais du Podesta par ordre de la République l'éxécution des Conjurés, qui avoient conspiré

contre les Médicis, fut appellé dans la ſuite *Andrea de gl'impicatti.*

Dans ce même tems travailloient dans l'Italie VITTORÉ PISANO, qui étoit bon Ouvrier pour les Coins de Médailles. GENTILLÉ D'A FABRIANO, que le Pape Martin V. employa à Saint Jean de Latran, & qui mourut à 80. ans.

LAURENZO COSTA, qui peignit à Bologne & à Ferrare, & qui eut pour Diſciples e Doſſe & Hercule de Ferrare.

CÔME ROSSELLI, qui peignit dans le Vaican pour Sixte IV. & qui mourut âgé de 58. ans, en 1484.

DOMINIQUE GHIRLANDAI

FLORENTIN, fut premierement Orfévre, & s'occupant plus à deſſiner qu'aux Ourages ordinaires de cette Profeſſion, il abandonna au penchant qu'il avoit pour a Peinture. Il y fut habile : mais ſa princiale réputation ne vient pas tant de ſes Ourages, que d'avoir été Maître du Grand Michelange : il mourut en 1493. âgé de 44. ns. Il eut trois Fils, qui furent tous trois eintres, David, Benoît, & Rodolphe.

ANDRE' VERROCHIO

FLORENTIN, ſavoit en même tems l'Orféverie, la Géométrie, la Perſpective, la Gravûre, la Muſique, la Peinture, & la Sculpture. Ses Tableaux à la vérité étoient peints durement, & ſes Couleurs aſſez mal entendues, mais il étoit ſavant dans le Deſſein, & gracieux dans ſes airs de Têtes, principalement des femmes. Il en avoit beaucoup deſſiné à la plume, qu'il manioit très-bien. Il trouva le moyen de mouler avec du plâtre les viſages des perſonnes mortes & vivantes, pour en faire les Portraits; en ſorte que de ſon tems cela fut fort en uſage. Il ne ſe contentoit pas de la vraiſemblance des choſes, il vouloit les approfondir, & faiſoit ſouvent pour cela des expériences de Mathématiques. Comme il faiſoit fort bien les Chevaux, & qu'il ſavoit l'Art de fondre & de couler les métaux, les Vénitiens voulurent ſe ſervir de lui pour ériger une Statue Equeſtre de bronze à Barthelemi de Bergame, à qui ils devoient les bons ſuccès de leurs armes. Il en fit le modéle de cire en grand : mais un autre lui aïant été préferé pour fondre l'Ouvrage, il en conçût tant de dépit, qu'il caſſa la tête &

les jambes à ſon modéle, & s'enfuit. Le Sénat de Veniſe le fit pourſuivre inutilement; & le bruit s'étant répandu, que ſi on l'attrapoit, il lui en coûteroit la tête, il fit réponſe à cette menace, que ſi on lui coupoit la tête, il ſeroit impoſſible de lui en faire une autre, au lieu qu'il pouvoit facilement faire au modele de ſon Cheval une nouvelle tête, plus belle encore que la premiere. Cette réponſe fit ſa paix, mais il n'eut pas le plaiſir de mettre le Cheval en place : car s'étant échauffé à le fondre, il en gagna une pleureſie dont il mourut en 1488. âgé de cinquante-ſix ans. Leonard de Vinci & Piétre Pérugin ont été ſes Diſciples.

PHILIPPE LIPPI
le Fils,

FLORENTIN, étoit Fils de ce Philippe Lippi dont nous avons parlé, & Diſciple de *Sandro Boticello.* Il avoit beaucoup de vivacité & de Génie, & renouvella dans les ornemens de Clair-obſcur, qu'il faiſoit la maniére antique, telle qu'on la voit dans les friſes d'Architecture & ailleurs. Il peignit à Rome pluſieurs choſes, & entr'autres une Chapelle pour le Cardinal Caraffe dans l'Egliſe de la Minerve. Il fit

aussi quelques Tableaux pour Matthias Corvinus Roi de Hongrie. Ce Lippi étoit de fort bonnes mœurs, & sa vie étoit un grand reproche pour celle de son Pere. Il mourut en 1505. âgé de 45. ans.

BERNARDIN PINTURRICHIO

VOulut se distinguer par une nouvelle façon de peindre : car, outre les couleurs vives qu'il employoit, il faisoit de relief l'Architecture & les ornemens qui se trouvoient dans la composition de ses Tableaux ; ce qui est une chose contraire à l'Art de peinture, qui suppose une superficie plate. Aussi personne ne l'a-t-il suivi en cela. On montre à Sienne dans la Bibliotheque du Dome, comme une belle chose, la Vie du Pape Pie II. qu'il a peinte. Raphaël sortant de chez Piétre Pérugin l'aida dans cet Ouvrage. Pinturrichio a peint au Vatican plusieurs choses pour Innocent VIII. & pour Alexandre VI. La cause de sa mort est assez curieuse à savoir. Etant à Sienne, les Religieux de S. François qui vouloient avoir un Tableau de sa main, lui donnerent une chambre pour travailler plus commodément, & afin que le lieu ne

fût embaraſſé d'aucune choſe inutile à ſon Art, ils en ôterent tous les meubles, à la réſerve d'une vieille Armoire qui leur ſembla trop difficile à tranſporter. Pinturrichio, dont le naturel étoit vif & impatient, voulut qu'on l'ôtât à l'heure même : mais en la tranſportant, il s'en rompit une piece, dans laquelle il y avoit cinq cens Ducats d'or cachés. Cela ſurprit tellement Pinturrichio, & lui donna un déplaiſir ſi ſenſible de n'avoir pû profiter de ce tréſor, qu'il en mourut peu de tems après en l'année 1513. & la cinquante-neuviéme de ſon âge.

SANDRO BOTICELLO

FLORENTIN, fut Diſciple de *Philippe Lippi* qui avoit été Carme, & grand Compétiteur de *Dominico Ghirlandai.* Il avoit des Lettres, & fit un Commentaire ſur le Danté, qu'il accompagna de Figures. Cet Ouvrage lui conſuma beaucoup de tems, & il mourut ſans avoir la ſatisfaction de le voir imprimer. Ce fut l'année 1515. la ſoixante-dix-huitiéme de ſon âge.



ANDRE' MANTEIGNE

NE' dans un Village auprès de Padoue, gardoit les moutons dans sa jeûnesse; & comme on s'apperçût, qu'au lieu d'en avoir soin, il s'amusoit à les dessiner; on le mit chez un Peintre nommé Jacques Squarcioné, qui le trouva dans la suite si aimable, qu'il l'adopta pour son fils & l'institua son heritier. Le progrès qu'il fit en peu de tems dans la Peinture lui attira une grande réputation & beaucoup d'Ouvrage, il n'avoit que dix-sept ans, qu'on lui fit faire le Tableau d'Autel de Sainte Sophie de Padoue, & les quatre Evangelistes. Jacques Bellin fut tellement émerveillé de cette Peinture, qu'il donna à Manteigne sa Fille en mariage. Squarcioné, qui avoit toujours vêcu en jalousie avec Bellin, piqué d'ailleurs que ce Fils adoptif eût fait cette Alliance sans le consulter, bien loin de continuer ses louanges & sa protection aux Ouvrages de Manteigne, les décrioit à cause de leur secheresse & de la trop grande attache que ce Disciple avoit aux Statues Antiques; au lieu, disoit-il, de se servir du Naturel. Ce reproche fit du bien à Manteigne, qui se corrigea, & qui néanmoins ne quitta ja-

mais l'inclination louable qu'il avoit pour les Antiques : disant, que c'étoit à ces belles choses qu'il devoit son avancement, & qu'elles l'avoient tiré tout d'un coup de la pauvreté du Naturel. Il est vrai qu'au lieu d'ajoûter au Goût de l'Antique la vérité & la tendresse du Naturel, il s'est contenté de mêler quelques Portraits parmi ses Figures. Il travailla pour le Duc de Mantoue, & fit ce beau triomphe de Jules Cesar, qui a été gravé de Clair-obscur en neuf feuilles, & qui par sa beauté est aussi le Triomphe de Manteigne. Le Pape Innocent VIII. l'ayant appellé pour lui donner de l'Ouvrage, ce Duc ne voulut point le laisser aller sans le faire Chevalier de son Ordre. Manteigne grava lui-même sur des Planches d'Etain plusieurs choses d'après ses Desseins, & les Italiens le font Inventeur de la Gravûre au Burin pour les Estampes. Il mourut à Mantoue en 1517. âgé de soixante-six ans.

FRANCESCO FRANCIA

De Boulogne, étoit né avec tant de belles qualités d'esprit & de corps, qu'il s'attira l'estime & l'amitié des grands Seigneurs. Il fut d'abord Orfévre, puis il s'adonna à graver des Coins de Médailles, où

il excella. Mais ſon Génie ſe ſentant trop à l'étroit dans cet Exercice, il ſe tourna du côté de la Peinture, où ſon inclination le portoit. La facilité qu'il y trouva lui donna tant de courage & tant d'application à l'étude, qu'il devint dans cet Art un des plus habiles de ſon tems. Il fit pluſieurs Ouvrages pour divers lieux d'Italie, principalement pour le Duc d'Urbin. La grande réputation de Raphaël lui donna de violens deſirs de voir de ſes Ouvrages:mais comme il ne pouvoit pas faire commodément le voyage de Rome à cauſe de ſon grand âge, il ſe contenta de s'en expliquer par Lettres à ſes amis, qui le dirent à Raphaël ; cela fit naître un commerce d'honnêteté entre ces deux Peintres : car Raphaël avoit oüi parler du mérite & de l'habileté de Francia. Raphaël peignoit alors ce Tableau ſi renommé de Sainte Cecile pour une Egliſe de Bologne ; lorſqu'il fut achevé, il l'adreſſa à Francia,& le pria de le placer,& de vouloir bien auparavant corriger les fautes qu'il y trouveroit. Francia à l'ouverture de ſa Lettre fut tranſporté de joie, il tira le Tableau de ſa caiſſe, il l'admira, il en fut vivement touché, mais en même tems il eut le cœur ſi abattu de voir cet Ouvrage fort au-deſſus des ſiens, qu'il tomba dans une mélancolie & dans une langueur, dont il mourut quel-

tems après. Ce fut en l'année 1518. la soixante-huitiéme de son âge.

LUCA SIGNORELLI

DE Cortone, étoit Disciple de *Piétro della Francesca*, & peignoit tellement en sa maniére, que leurs Ouvrages ont presque toujours été confondus. Ce Luca étoit un habile Dessinateur, & Michelange l'estimoit tant, qu'il n'a pas fait difficulté de se servir dans son Jugement de quelque chose de celui que Luca avoit peint à Orviette avec beaucoup d'imagination & de capacité. Il a peint aussi à Lorette, à Cortone & à Rome.

Son Fils, qui étoit un jeune homme bien-fait, & dont il esperoit beaucoup, fut malheureusement tué à Cortone. La nouvelle qu'on lui en apporta l'affligea sensiblement: mais s'armant de constance, il le fit porter dans son Attelier, & sans verser des larmes, il le peignit pour en conserver la mémoire, ne trouvant point de consolation que dans son Art, qui lui rendoit ce que la mort lui avoit ravi. Il alla ensuite à Rome, où le Pape Sixte IV. l'avoit appellé, & après y avoir peint plusieurs Sujets de la Génése, il revint en sa Patrie. Comme il avoit beau-

coup de bien, il ne travailla plus que pour son plaisir. Il mourut en 1521. âgé de quatre-vingt-deux ans.

PIETRO COSIMO

AInsi appellé de *Cosimo Rosselli*, dont il étoit éleve, & aux Ouvrages duquel il a longtems travaillé, principalement au Vatican pour Sixte IV. où l'on remarque que la Peinture de l'Ecolier étoit au-dessus de celle du Maître. Sa capacité lui attira beaucoup de Disciples, & entr'autres André del Sarte & François de Sangalle. Il aimoit la solitude, & vivoit d'une maniére assez extraordinaire. L'attache qu'il avoit à son Art lui faisant oublier le boire & le manger. Il craignoit si fort le Tonnere, que longtems après qu'il étoit passé, on le trouvoit en quelque coin envelopé de son manteau. Rien ne lui donnoit plus d'inquiétude que le cri des petits enfans, la toux fréquente des enrumés, le bruit des cloches & le chant des Moines: la pluie étoit au contraire un de ses plus grands plaisirs. Il est mort dans un délire que la paralysie lui avoit causé. Ce fut l'année 1521. la 80e. de son âge.

LEONARD DE VINCI

ETtoit d'une noble famille de la Toſcane, dont il ne dégenera point; car il étoit de bonnes mœurs, & bien fait de Corps & d'Eſprit. Il eut pour tous les Arts tant de talens, qu'il les ſavoit à fond, & les mettoit en pratique avec exactitude. Cette grande varieté de connoiſſance, au lieu d'affoiblir celle qu'il avoit de la Peinture, la fortifia à tel point, qu'il n'y a point eu de Peintre avant lui qui ait approché de ſa capacité, & qu'il n'en viendra point dont il ne ſoit regardé comme une ſource où il y a beaucoup de choſes à puiſer. Il étoit Diſciple avec *Piétre Pérugin* d'*André Verrochio*, lequel a pû lui donner occaſion de réveiller ſes talens; car le Maître & le Diſciple étoient nés tous deux avec le même Génie, excepté que celui de Leonard étoit plus étendu. Il a peint à Florence, à Rome & à Milan; & beaucoup de ſes Tableaux ſe ſont répandus par toute l'Europe. Il fit entr'autres dans le Réfectoire des Dominicains de Milan, une Céne de Notre-Seigneur d'une beauté exquiſe. Il n'en acheva pas le Chriſt, parce qu'il cherchoit un modéle propre au caractére qu'il imaginoit lorſque les Guer-

res l'obligérent de quitter Milan. Il en avoit fait autant de Judas: mais le Prieur du Couvent, dans l'impatience de voir finir cet Ouvrage, pressa si fort Leonard, que ce Peintre peignit la Tête de ce Religieux importun à la place de celle de Judas. Il étoit occupé sans cesse de Réflexions sur son Art. & il n'y a point de soins & d'étude qu'il n'ait mis en usage pour arriver au dégré de perfection, auquel il l'a possedé. Il étoit fort attaché à l'expression des passions de l'ame, comme une chose qu'il croïoit des plus nécessaires à sa Profession, & surtout pour s'attirer l'approbation des gens d'Esprit. Le Duc de Milan lui donna la direction d'une Académie de Peinture que ce Prince avoit établie dans la Capitale de son Etat. C'est-là qu'il écrivit le Livre de Peinture, que l'on a imprimé à Paris en 1651. & dont le Poussin a fait les Figures. Il écrivit aussi beaucoup d'autres choses, qui ont été perdues lorsque Milan fut pris par François Premier. Leonard se retira à Florence, où il peignit la grande Sale du Conseil, & où il trouva la réputation de Michelange fort établie, ce qui forma une vive émulation entr'eux : Leonard étant allé à Rome à l'Election de Leon X. Michelange s'y trouva aussi, & leur jalousie s'y étant augmentée à l'excès, Leonard passa en France. Il y

fut bien reçû. Il y soûtint par sa présence & par ses Ouvrages la réputation qu'il s'étoit établie ; & le Roi François Premier lui donna toutes les marques possibles d'estime & d'amitié. Ce Prince eut une bonté pour lui si distinguée, que l'étant allé visiter dans sa maladie, Leonard se leva sur son séant pour remercier Sa Majesté, & le Roi l'embrassant pour le faire remettre dans son lit, ce Peintre expira entre ses bras en 1520. âgé de soivante-quinze ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Leonard de Vinci.

LEs Tableaux de Leonard de Vinci que l'on voit dans les Cabinets des Princes & des Particuliers ne contiennent que peu de Figures, & j'avoue que je n'ai pas vû assez clair dans ce qui nous reste des grandes Compositions de ce Peintre, pour juger de l'étendue de son Génie. Mais ce que les Historiens ont écrit de ses Ouvrages, qui sont aujourd'hui presque entiérement ruinés, nous doit persuader qu'il avoit une veine abondante, que ses mouvemens étoient vifs, son Esprit solide, & orné de beaucoup de connoissances, & qu'ainsi ses Inventions devoient être d'une grande

beauté. L'on en peut même juger ainſi par les Deſſeins qui ſont de ſa main, & que l'on voit entre les mains des Curieux. Enfin ce qui nous reſte de ſes Productions ſuffit pour nous perſuader que c'étoit un grand Peintre.

Son Deſſein eſt d'une grande correction & d'un grand Goût, quoiqu'il paroiſſe avoir été formé ſur le Naturel plûtôt que ſur l'Antique. Mais ſur le Naturel de la même maniére que les anciens Sculpteurs l'en ont tiré ; c'eſt-à-dire par de ſavantes recherches, & en attribuant à la Nature, & non pas tant ſes Productions ordinaires, que les Perfections dont elle eſt capable.

Les Expreſſions de Leonard de Vinci ſont très-vives & très-ſpirituelles. J'ai un Deſſein de ſa main de cette fameuſe Céne qu'il a peinte à Milan, & dont on ne voit preſque plus aucun veſtige. Ce Deſſein ſeul eſt une preuve ſuffiſante, pour montrer combien il pénétroit dans le cœur humain, & avec quelle vivacité, quelle varieté & quelle juſteſſe il en ſavoit repréſenter tous les mouvemens. Mais plûtôt que d'en parler ſur mon jugement, il eſt plus à propos de rapporter ici celui de Rubens ſur le mérite d'un ſi grand Homme.

C'eſt ainſi qu'il en parle dans un Manuſcrit Latin, dont l'Original eſt entre mes

mains, & que j'ai fidélement traduit de cette ſorte.

LEONARD DE VINCI *commençoit par examiner toutes choſes ſelon les regles d'une exacte Théorie, & en faiſoit enſuite l'application ſur le Naturel dont il vouloit ſe ſervir. Il obſervoit les bienſeances, & fuyoit toute affectation. Il ſavoit donner à chaque objet le caractere le plus vif, le plus ſpecificatif & le plus convenable qu'il eſt poſſible, & pouſſoit celui de la majeſté juſqu'à la rendre divine. L'ordre & la meſure qu'il gardoit dans les Expreſſions étoit de remuer l'imagination, & de l'élever par des parties eſſentielles, plûtôt que de la remplir par les minuties, & tâchoit de n'être en cela, ni prodigue, ni avare. Il avoit un ſi grand ſoin d'éviter la confuſion des objets, qu'il aimoit mieux laiſſer quelque choſe à ſouhaiter dans ſon Ouvrage, que de raſſaſier les yeux par une ſcrupuleuſe exactitude: mais en quoi il excelloit le plus, c'étoit comme nous avons dit, à donner aux choſes un caractere qui leur fût propre, & qui les diſtinguât l'une de l'autre.*

Il commença par conſulter pluſieurs ſortes de Livres. Il en avoit tiré une infinité de lieux communs, dont il avoit fait un Recueil, il ne laiſſoit rien échapper de ce qui pouvoit convenir à l'expreſſion de ſon ſujet & par le feu de

ſon imagination, auſſi-bien que par la ſolidit de ſon Jugement, il élevoit les choſes divine par les humaines; & ſavoit donner aux homme les dégrés differens qui les portoient juſqu'au caractere de Héros.

Le premier des exemples qu'il nous a laiſſés, eſt le Tableau qu'il a peint à Milan de la Cêne de Notre-Seigneur, dans laquelle il a repréſenté les Apôtres dans les places qui leur conviennent, & Notre-Seigneur dans la plus honorable au milieu de tous, n'ayant perſonne qui le preſſe, ni qui ſoit trop près de ſes côtés. Son Attitude eſt grave, & ſes bras ſont dans une ſituation libre & dégagée, pour marquer plus de grandeur, pendant que les Apôtres paroiſſent agités de côté & d'autre par la véhémence de leur inquiétude, dans laquelle néanmoins il ne paroît aucune baſſeſſe, ni aucune action contre la bienſéance. Enfin par un effet de ſes profondes ſpéculations, il eſt arrivé à un tel dégré de perfection, qu'il me paroît comme impoſſible d'en parler aſſez dignement, & encore plus de l'imiter.

Rubens s'étend enſuite ſur le dégré auquel Leonard de Vinci poſſedoit l'Anatomie. Il rapporte en détail toutes les Etudes & tous les Deſſeins que Leonard avoit faits, & que Rubens avoit vûs parmi les curioſités d'un nommé Pompée Leoni, qui étoit d'Arezzo. Il continue par l'Anatomie des Che-

vaux, & par les Obſervations que Leonard avoit faites ſur la Phyſionomie, dont Rubens avoit vû pareillement les Deſſeins; & il finit par la méthode dont ce Peintre meſuroit le corps humain.

S'il m'eſt permis d'ajoûter quelque choſe aux paroles de Rubens, je dirai qu'il n'a pas parlé du Coloris de Leonard de Vinci; parce que n'aïant fait ſes remarques que des choſes qui lui pouvoient être utiles par rapport à ſa profeſſion, & n'aïant rien trouvé de bon dans le Coloris de Leonard, il a paſſé cette partie de la Peinture ſous ſilence: auſſi eſt-il vrai que les carnations de Leonard donnent la plûpart dans la couleur de lie, que l'union qui ſe rencontre dans ſes Tableaux tient beaucoup du violet, & que cette couleur y domine. Ce qui vient, à mon avis, de ce que du tems de Leonard l'uſage de la Peinture à huile n'étoit pas encore bien connu, & que les Florentins ont ordinairement négligé la partie du Coloris.

PIETRE PERUGIN

NE' à Pérouſe de parens fort pauvres, ſe mit d'abord chez un Peintre de la même Ville qui lui apprenoit peu de choſes, & qui le traitoit fort mal. Sa pauvreté lui

fit avoir patience, & l'envie de gagner pou
ſe tirer de la miſere le fit deſſiner jour &
nuit pour s'avancer de ſoi-même. Dès qu'i
ſe ſentit capable de travailler pour ſa ſub
ſiſtance, il s'en alla à Florence chercher ur
autre Maître, il ſe mit ſous André Ver-
rochio avec Leonard de Vinci. Il s'y ren-
dit habile, & y prit une maniére gracieu-
ſe dans les airs de Tête, que ſon Maître
pratiquoit, principalement dans les Têtes
de femmes. Il a fait quantité d'Ouvrages,
& preſque tous pour des Egliſes & pour
des Couvents. Un jour comme il travail-
loit à freſque pour des Religieux de Flo-
rence, qui ſont auprès de la Porte Pinda-
ne, le Prieur qui lui fourniſſoit de l'azur
d'Outremer ne lui en donnoit qu'à meſure
qu'il l'employoit en ſa préſence; mais le
Pérugin voyant cette défiance nettoyoit à
tous momens dans un pot d'eau, aux yeux
mêmes du Prieur, les broſſes dont il ſe ſer-
voit actuellement, en ſorte qu'il ſortoit des
pinceaux autant d'azur qu'il en étoit entré
dans l'Ouvrage, le Prieur cependant étoit
tout étonné que l'enduit tirât une ſi grande
quantité d'Outremer, & ne croïant pas
en avoir aſſez pour finir l'Ouvrage, il alla
ſonger au moien de s'en pourvoir; mais le
Pérugin aïant écoulé l'eau de ſon pot, &
aïant fait ſécher l'Outremer qui étoit au

nd, le rendit au Prieur, & lui dit, qu'une
ıtre fois il ne se défiât pas d'un honnête
omme. Cependant il étoit lui-même fort
vare & fort défiant; & parce qu'il étoit
ıssi fort laborieux, il gagna du bien à
lorence & à Rome, où il travailla pour
ixte IV. Il se retira à Pérouse, où il fit
ncore beaucoup d'Ouvrages, aidé de Ra-
haël & de ses autres Disciples. Pérugin
voit épousé une très-belle femme, qui lui
ervoit de modéle pour ses Vierges, & il
aimoit avec passion. Il n'aimoit pas moins
on argent; car lorsqu'il s'alloit promener
ans les Domaines qu'il avoit acquis au-
our de Pérouse, il portoit toujours avec
oi la cassette où il mettoit son argent,
usqu'à ce qu'un filou s'en étant apperçû,
e déchargea en chemin de ce fardeau. Pé-
ugin en eut tant de douleur, qu'il en mou-
ut quelque tems après en 1524. âgé de
oixante-dix huit ans.

RAPHAEL SANZIO

NAquit à Urbin le jour du Vendredi Saint en 1483. Son Pere étoit un Peintre fort médiocre, & son Maître fut Pietre Pérugin. Ses principaux Ouvrages sont à fresque dans les Sales du Vatican, & ses

Tableaux de chevalet ſont diſperſés en divers lieux de l'Europe. Comme il avoit l'Eſprit excellent, il connut que la perfection de la Peinture n'étoit pas bornée à la capacité du Pérugin; & pour chercher ailleurs les moïens de s'avancer, il alla d'abord à Sienne, où le Pinturrichio ſon Ami le mena pour faire les cartons des Tableaux de la Bibliotheque: mais à peine en avoit-il fait quelques-uns, que ſur le bruit des Ouvrages que Leonard de Vinci & Michelange faiſoient à Florence, il s'y tranſporta pour les voir & pour en profiter. En effet, dès qu'il eut conſideré la maniére de ces deux Grands Hommes, il prit la réſolution de changer celle qu'il avoit contractée chez ſon Maître; il retourna à Pérouſe, où il trouva beaucoup d'occaſions d'exercer ſon Pinceau: mais le reſſouvenir des Ouvrages de Leonard de Vinci lui fit faire une ſeconde fois le voyage de Florence, & après y avoir travaillé quelque tems à fortifier ſa maniére, il alla à Rome, où Bramante ſon parent, qui avoit préparé l'Eſprit du Pape ſur le mérite de Raphaël, lui procura l'Ouvrage de Peinture qu'on devoit faire au Vatican. Raphaël commença par le Tableau qu'on appelle l'Ecole d'Athenes, puis la Diſpute du ſaint Sacrement, & enſuite les autres qui ſont dans la Chambre de la Signature. Les

bins qu'il y prit ſont incroyables ; auſſi ne urent-ils pas infructueux, car la réputation e ces Ouvrages porta le nom de Raphaël ar tout le Monde. Il forma la délicateſſe e ſon Goût ſur les Statues & ſur les Bas-eliefs Antiques qu'il deſſina longtems avec ne extrême application. Et il joignit à cette élicateſſe une grandeur de maniére, que a vûe de la Chapelle de Michelange lui nſpira tout d'un coup. * Ce fut Bramante on Ami qui l'y fit entrer contre la défenſe énerale que lui en avoit fait Michelange n lui en confiant la clef. Outre les peines ue Raphaël ſe donnoit en travaillant d'a-rès les Sculptures, il entretenoit des gens ui lui deſſinoient dans l'Italie & dans la

* Piétre Bellori dans ſon Livre intitulé : *Deſcri-oni delle imagini dipinte d'a Raphaëlle nelle Ca-ere del Vaticano*, combat cette Hiſtoire de tou-e ſa force, & prétend que Raphaël ne doit ſon rand Goût qu'à l'étude qu'il a faite d'après l'An-ique. Mais Vaſari, qui a connu Michelange & Raphaël, & , qui, bien loin d'avoir été con-redit par aucun Ecrivain de ces tems-là, ſe trou-e ſoûtenu en cela par trois Auteurs qui ont écrit n particulier la Vie de Michelange. Mais ce qui ſt une grande préſomption, que Raphaël ait oulu profiter des Ouvrages de Michelange pour grandir ſa maniére, c'eſt que j'ai un Deſſein le la main de Raphaël, au dos duquel Deſſein eſt ne Etude du même Raphaël, deſſinée d'après ne Figure que Michelange a peinte dans la Cha-pelle du Pape.

Gréce tout ce qu'ils pouvoient découvri des Ouvrages Antiques, dont il profitoit se lon l'occasion. On remarque qu'il n'a laiss que peu ou point du tout d'Ouvrages im parfaits, & qu'il finissoit extrêmement se Tableaux, quoique très-promptement. I se donnoit tous les soins possibles pour le réduire dans un état qu'il n'eut rien à se re procher; & c'est pour cela qu'on voit de lui un crayon de petites parties: comme des mains, des pieds, des morceaux de dra peries, qu'il dessinoit trois ou quatre fois pour un même sujet, afin de prendre ce qui lui en sembleroit de meilleur. Quoiqu'il ait été fort laborieux, on voit fort peu de Tableaux faits de sa propre main; il s'occupoit plus ordinairement à dessiner, pour ne point laisser inutile le grand nombre d'Eleves qui ont executé ses Desseins en plusieurs endroits, principalement dans les Loges, & dans les Apartemens du Vatican; dans l'Eglise de Notre-Dame de la Paix, & dans le Palais Ghigi, à la réserve de la Galatée & d'un seul Angle, où sont les trois Déesses qu'il a peint lui-même. Son temperament doux le fit aimer de tout le monde, & principalement des Papes de son tems. Le Cardinal de sainte Bibiane lui offrit sa Niéce en mariage, & Raphaël s'y étoit engagé: mais dans l'attente du Chapeau

beau de Cardinal que Léon X. lui avoit fait esperer, il en differoit toujours l'execution.

La passion qu'il avoit pour les femmes le fit perir à la fleur de son âge : car un jour qu'il s'y étoit excessivement abandonné, il se trouva surpris d'une fiévre ardente, & les Médecins, à qui il avoit celé la cause de son mal, l'aïant traité comme d'une pleuresie, acheverent d'éteindre les restes de chaleur qui étoient dans un corps déja épuisé. Sa mort arriva le même jour que sa naissance : il mourut le Vendredi-Saint de l'année 1520. en la trente-septiéme de son âge. Le Cardinal Bembo fit son Epitaphe, qu'on lit dans l'Eglise de la Rotonde où il fut enterré. Je n'en rapporterai que ces deux Vers :

Ille hic est Raphaël timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens & moriente mori.

Ses Disciples furent Jules Romain, Jean-Francesque Penni, surnommé, *il Fattoré*, Pellegrin de Modéne, Perrin del Vague, Polidor de Caravage, Mathurin, Bartholomæo d'a Bagna Cavallo, Timothée d'a Urbino, Vincent d'a San Geminiano, Jean d'Udiné, & autres. Quelques Flamans fort habiles ont aussi été ses Disciples, & l'ont aidé dans l'execution de ses grands Ouvra-

ges:comme Bernard Van-Orlay de Bruxel
les, Michel Coxis de Malines, & autres
qui, étant retournés en leur Païs, euren
ſoin de l'execution de ſes Deſſeins de Ta
piſſerie. Outre ſes Eleves, il y avoit un
grande quantité de jeunes Etudians & d'A
mateurs de Peinture, qui fréquentoient ſ
maiſon, & qui l'accompagnoient ſouvent
la promenade. Michelange l'aïant un jou
rencontré accompagné de cette ſorte, lu
dit en paſſant, qu'il marchoit ſuivi comm
un Prevôt : & Raphaël lui répondit; qu
lui il alloit tout ſeul comme le Bourreau
Il y eût toujours beaucoup de jalouſie en
tre ces deux grands Peintres, comme i
arrive d'ordinaire entre les perſonnes d
la même Profeſſion, lorſque leurs ſenti
mens ne ſont point reglés par la modeſtie

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Raphaël.

DEpuis le rétabliſſement de la Peintur
en Italie, il n'y a point eu de Peintr
qui ait acquis tant de réputation que Ra
phaël. Il avoit un Génie fort élevé, & pen
ſoit très-finement; ſa veine étoit fertile, &
l'auroit paru bien davantage, ſi elle n'a
voit point été moderée par la grande exac

itude avec laquelle il terminoit toutes
hoſes.

Il étoit riche dans ſes Inventions. Il pa-
oît qu'il avoit des Principes très-délicats
our diſpoſer les choſes qu'il avoit inven-
ées ; & ſi ſes Figures n'étoient pas grou-
ées de lumieres & d'ombres, elles l'étoient
ar leurs actions d'une maniere ſi ingé-
ieuſe, que les groupes en ont été toujours
egardées avec plaiſir. Ses Attitudes ſont
obles ſelon leurs convenances, contra-
tées ſans affectation, expreſſives, naturel-
es, & font voir de belles parties.

Son Deſſein eſt très-correct, & il y a
oint la juſteſſe, la nobleſſe & l'élegance
e l'Antique à la naïveté de la Nature,
ans affecter aucune maniere. Il a fait voir
eaucoup de varieté dans ſes Figures, &
ncore plus dans ſes airs de Têtes, qu'il
iroit de la Nature comme de la mere de
a Diverſité, en y ajoûtant toujours un
rand Caractere dans le Deſſein.

Ses Expreſſions ſont juſtes, fines, éle-
ées, piquantes : elles ſont moderées ſans
roideur, & vives ſans exagération.

Ses Draperies ont été de petite maniere
ans ſes commencemens, mais de grand
Goût ſur la fin, & jettées avec un bel arti-
ice ; les plis en ſont dans un bel ordre, &
narquent toujours le nud en le flattant,

pour ainsi dire, avec délicatesse ; principalement à l'endroit des jointures.

On peut néanmoins reprocher à Raphaël d'avoir habillé ses Figures presque toujours de même étoffe dans les sujets qui en pourroient souffrir la varieté & en recevoir plus d'ornement : je parle pour les sujets historiques, car pour les fabuleux & pour les allégoriques, dans lesquels on introduit des Divinités, on doit y avoir plus d'égard à la majesté des plis qu'à la richesse des étoffes.

Comme Raphaël prenoit un extrême soin de dessiner correctement, & qu'il étoit jaloux, pour ainsi dire, de ses Contours, il les a marqués un peu trop durement, & son Pinceau est sec, quoique leger & uni. Son Païsage n'est ni de grand Goût, ni d'un beau-faire.

Ses Couleurs locales n'ont rien de brillant ni de choquant : elles ne sont ni bien vraies, ni bien sauvages; mais les ombres en sont un peu trop noires. Il n'a jamais eu pour le Clair-obscur une intelligence bien nette, quoiqu'il semble par ses derniers Ouvrages qu'il l'ait cherché, & qu'il ait tâché de l'acquerir : comme on le peut voir dans les Tapisseries des Actes des Apôtres & dans son Tableau de la Transfiguration. Mais ce qui manquoit à Raphaël du côté du

Coloris, se fait oublier par quantité d'autres parties qu'il a possedées. Il a fait des Portraits si bien entendus de couleur & de lumiere, que de ce côté-là ils pourroient entrer en comparaison avec ceux du Titien. Il en est de même du Saint Jean qui est dans le Cabinet de Monsieur le Premier Président; car ce Tableau dans toutes les parties de la Peinture mérite d'être reconnu pour le Chef-d'œuvre de Raphaël.

Le Poussin a dit de ce grand Peintre, qu'il étoit un Ange comparé aux Peintres Modernes, & qu'il étoit une Asne comparé aux Antiques. Ce jugement ne peut regarder que les pensées, le goût & la justesse du Dessein, & les Expressions. Les pensées de l'Antique sont simples, élevées & naturelles, celles de Raphaël le sont aussi: le Dessein de l'Antique est correct, varié selon les convenances, & d'un grand Goût; celui de Raphaël l'est tout de même: l'Antique est savant & précis dans la collocation des muscles, & délicat dans leurs offices; Raphaël n'a point ignoré cette partie. Il faut avouer néanmoins que ceux qui ont étudié soigneusement l'Anatomie par rapport à la Peinture, peuvent observer sur l'Antique une plus grande précision, & une plus grande délicatesse encore dans l'action des muscles qu'on ne la voit: je ne dirai pas dans

Raphaël, mais dans quelque Peintre qu ce ſoit.

Je tombe d'accord que cette grande ju ſteſſe & cette grande délicateſſe de l'actio des muſcles regle la préciſion des contour: mais je ne vois pas que Raphaël s'en ſoi aſſez écarté pour le réputer un Aſne en con paraiſon de l'Antique. Le Pouſſin pouvoi ſe contenter de dire, comme je l'ai re marqué ailleurs, que dans la partie du Dei ſein, l'Antique étoit autant au-deſſus d Raphaël, que Raphaël étoit au-deſſus de autres Peintres. Il eſt vrai que Raphaël formé la grandeur de ſon Goût ſur les belle Statues, & qu'au ſortir de chez le Pérugi ſon Maître, elles lui enſeignerent le bo chemin ; il les ſuivit tête baiſſée au com mencement : mais s'étant apperçû ſur la fi que le chemin de la Peinture étoit differen de celui de la Sculpture, il ne retint de enſeignemens de celle-ci que ce qu'il e falloit pour ſon Art, & du reſte il s'en éloi gna à meſure qu'il avançoit en âge & e lumiere. On remarque ſenſiblement cett difference dans les Tableaux qu'il a peint en differens tems, dont les derniers appro chent plus du caractere de la Nature.

Au contraire, le Pouſſin auſſi - bie qu'Annibal Carrache, quitterent ce qu'il avoient de ce caractere de la Nature à me-

ure qu'ils s'attacherent plus fortement à l'Antique. Ils pouvoient tenir la même conduite que Raphaël, faire l'un, & non pas omettre l'autre ; car cet excellent Homme n'a pas seulement retenu de l'Antique le bon Goût, la noblesse & la beauté, mais il y a vû une chose, que, ni le Poussin, ni le Carrache n'y ont pû appercevoir. C'est la Grace. Ce don de la Nature lui avoit été fait avec tant de plenitude, qu'il l'a répandue dans tout ce qui est sorti de son Pinceau : il n'y a personne qui lui puisse disputer cet avantage, à moins que ce ne soit le Corrége ; & si la Grace a réparé ce qui manquoit à celui-ci du côté de la régularité du Dessein, Raphaël en a fait un usage, qui a mis dans un beau jour la profonde connoissance qu'il avoit, non-seulement dans le Dessein, mais encore toutes les parties qui lui ont attiré la réputation du premier Peintre du monde.

GIROLAMO GENGA

Qui étoit aussi d'Urbin, étudia sous Piétre Pérugin en même-tems que Raphaël. Il s'adonna particulierement à l'Architecture, & mourut en 1551. âgé de soixante-quinze ans.

JULES ROMAIN

ETOit le bien-aimé Disciple de Raphaël, tant à cause de son habileté dans la Peinture, que pour l'agrément de ses mœurs. Il avoit pris entierement le Goût de son Maître, non-seulement dans l'execution des Desseins qu'il en recevoit, mais encote dans ce qu'il faisoit de lui-même. Raphaël le traitoit comme s'il eût été son Fils, & l'institua son héritier avec Jean-Francesque Penni, surnommé *il Fattoré*. Après la mort de Raphaël, ces deux Peintres acheverent plusieurs Ouvrages que leur Maître avoit laissés imparfaits. Jules Romain étoit non-seulement excellent Peintre, mais il entendoit encore parfaitement l'Architecture. Le Cardinal de Medicis, qui fut depuis Clement VII. l'emploïa pour bâtir le Palais, qu'on appelle aujourd'hui la Vigne Madame; & après en avoir conduit l'Architecture, il en fit la peinture & les ornemens.

La mort de Leon X. déconcerta un peu Jules Romain par l'Election d'Adrien VI. dont le Pontificat, qui ne dura qu'un an, auroit éteint les beaux Arts dans Rome, s'il eût duré long-tems : mais Clement VII. lui succéda. Il ne fut pas plûtôt élû, qu'il

fit travailler Jules Romain à la Sale de Constantin, où l'Histoire de cet Empereur avoit été commencée par Raphaël qui en avoit fait tous les Desseins. Cet Ouvrage étant achevé, Jules s'occupa à faire plusieurs Tableaux pour des Eglises & pour les particuliers. Sa maniere commença à changer, & à donner dans le rouge & dans le noir pour le Coloris, & dans le févere pour le Dessein.

Frederic de Gonzagues Marquis de Mantoue, informé de la capacité de Jules, l'attira dans ses Etats ; sa bonne fortune l'y conduisit : car aïant fait les Desseins de vingt Estampes fort dissolues, qui avoient été gravées par Marc-Antoine, & ausquelles l'Aretin avoit ajoûté autant de Sonnets, il auroit été séverement puni s'il se fût trouvé à Rome dans ce tems là ; le traitement qu'on fit à Marc Antoine en est une preuve. On mit ce Graveur en prison ; il souffrit beaucoup, & il lui en auroit couté la vie, si le credit du Cardinal de Médicis & celui de Bache Bandinelle ne l'eussent sauvé. Cependant Jules Romain travailloit à Mantoue, où il donnoit des marques éternelles de son extrême habileté dans l'Architecture & dans la Peinture. Il y bâtit le Palais du T. & rendit la Ville de Mantoue plus belle, plus forte & plus saine. Et

à l'égard de ses Ouvrages de Peinture, on peut dire que c'est principalement à Mantoue que le Génie de Jules Romain a pris l'essor, & qu'il s'est montré tel qu'il étoit. Il mourut à Mantoue en 1546. âgé de cinquante-quatre ans, au grand regret du Marquis, qui l'aimoit extrêmement. Il laissa un Fils nommé Raphaël, & une Fille mariée à Hercule Malateste. Entre ses Disciples, les meilleurs ont été le Primatice qui vint en France, & un Mantouan, nommé Rinaldi, qui mourut jeune.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Jules Romain.

JULES ROMAIN a été le premier, le plus savant & le plus perséverant des Disciples de Raphaël. Son Imagination qui étoit comme ensevelie dans l'execution des Desseins de son Maître pendant tout le tems qu'il demeura sous sa discipline, prit tout d'un coup l'essor quand elle se vit en liberté, ou plûtôt comme un torrent, qui aïant été retenu, rompt ses digues, & se fait un cours impétueux ; de même, Jules Romain, après avoir produit plusieurs Tableaux de chevalet, & peint des grands Ouvrages dans les Sales du Vatican sur les

Desseins de Raphaël, soit devant, ou après la mort de cet illustre Maître, changea aussi-tôt de maniere, & se laissa emporter par le cours rapide de son Génie dans les Ouvrages qu'il peignit à Mantoue. Ce n'étoit plus cette veine gracieuse, ni ce doux feu d'Imagination, qui, tout empruntés qu'ils étoient, ne laissoient pas de mettre en doute si quelques Tableaux qui sortoient de sa main étoient de lui ou de son Maître. Etant donc tout-à-fait à lui, il anima ses Ouvrages par des Idées plus séveres, plus extraordinaires, & plus expressives encore, mais moins naturelles que celles de Raphaël : ses Inventions étoient ornées de Poësies, & ses Dispositions peu communes, & de bon Goût.

Les Etudes qu'il avoit faites dans les belles Lettres lui furent d'un grand secours dans celles de la Peinture ; car en dessinant les Sculptures Antiques, il en tira les marques d'érudition, que nous voïons dans ses Tableaux.

Il semble qu'il n'ait été occupé que de la grandeur de ses pensées Poëtiques, & que pour les executer avec le même feu qu'il les avoit conçûes, il se soit contenté d'une pratique de Dessein dont il avoit fait choix, sans varier, ni ses airs de têtes, ni ses Draperies. Il est même assez visible que

son Coloris, qui n'a jamais été fort bon, soit devenu encore plus négligé ; car ses Couleurs locales, qui donnent dans la brique & dans le noir, ne sont soûtenues d'aucune intelligence de Clair-obscur. Sa façon de dessiner fiere, & ses Expressions terribles lui sont tellement tournées en habitude, que ses Ouvrages en sont très-aisés à reconnoître. Cette maniere est très-grande à la verité, parce qu'il l'avoit formée sur les Bas-reliefs Antiques qu'il avoit étudiés très-soigneusement, & principalement ceux des Colomnes Trajane & Antoniane, qu'il a entierement dessinées. Mais ces belles choses qui suffisent pour faire seules un Sculpteur habile, ont besoin d'être accompagnées des verités de la Nature pour former un grand Peintre : les Draperies qui contribuent ordinairement à la majesté des Figures, sont la honte des siennes; car elles sont pauvres, & de méchant Goût.

On voit peu de varieté dans ses airs de Tête, celle qu'on trouve dans ses Ouvrages consiste seulement dans la differente espece d'objets dont il a rempli ses Compositions, & dans les ajustemens qui les enrichissent : elle vient de l'universalité de son Génie pour tous les genres de Peinture ; car il a fait également bien les Figures, les Païsages & les Animaux ; en sorte

que ſes Ouvrages ſeront toujours, en ce qu'ils contiennent, l'admiration de tous les habiles gens.

JEAN-FRANCESQUE PENNI
ſurnommé
IL FATTORE,

CE dernier nom lui fut donné à cauſe du ſoin qu'il prenoit de la dépenſe & du ménage de Raphaël, chez lequel il a toujours demeuré avec Jules Romain. Il étoit fort habile, principalement dans le Deſſein. Il a fait beaucoup de choſes ſur les penſées de Raphaël, qui paſſent pour être de Raphaël même, ſur-tout dans le Palais Ghiſi, comme on le peut remarquer quand on l'examine avec attention. Il avoit une inclination particuliere pour le Païſage, qu'il faiſoit très-bien, & qu'il enrichiſſoit de belles fabriques.

Après la mort de ſon Maître, il s'aſſocia avec Jules Romain & Perrin del Vague. Tous trois enſemble acheverent ce que Raphaël avoit laiſſé d'imparfait, tant de l'Hiſtoire de Conſtantin, que de quelques autres Ouvrages du Palais de Belvedere. Mais ils ſe ſéparerent à l'occaſion d'une Copie

que le Pape vouloit faire faire du Tableau de la Transfiguration, parce que ce Tableau avoit été destiné pour la France. Il Fattoré alla à Naples, dans le dessein de travailler pour le Marquis del Vaste, mais sa complexion délicate ne lui permit pas d'y vivre long-tems, il y mourut en 1528. âgé seulement de quarante ans.

LUCA PENNI

EToit Frere de Jean-Francesque dont on vient de parler. Il travailla quelque tems avec Perrin del Vague son Beau-frere à Gennes & en d'autres lieux d'Italie. Il passa ensuite en Angleterre, où il fit plusieurs choses pour le Roi Henri VIII. & pour divers Marchands. Il peignit aussi à Fontainebleau pour François I. & en dernier lieu, il s'attacha à la Gravûre.

ANDRE' DEL SARTE

DE Florence, étoit Fils d'un Tailleur d'habits qui le mit chez un Orfévre, où il demeura sept ans, pendant lesquels il avoit plus d'attache à dessiner qu'à travailler d'Orfévrerie. De là il entra chez un Peintre médiocre, nommé Jean Batile, qu'il quitta bientôt après pour aller à Florence

ſous Pietro Coſimo. Il emploïoit chez ce Peintre tous les Dimanches & toutes les Fêtes à deſſiner d'après les bons Maîtres, mais ordinairement d'après Leonard de Vinci, & d'après Michelange, ce qui le rendit habile en peu d'années. Il trouva ſon Maître trop lent dans l'execution de ſes Ouvrages, & ſe retira. Il fit amitié avec Francia Bigio: ils demeurerent enſemble, & peignirent pluſieurs choſes dans Florence & dans quelques Monaſteres du voiſinage. Il a fait beaucoup de Vierges. On lui reprochoit de s'être ſervi des Eſtampes d'Albert Dure dans un Ouvrage qu'il fit pour les Carmes. Baccio Bandinelli voulut apprendre la Peinture de lui, mais comme André le mit d'abord à des Ouvrages difficiles, il dégoûta ce Diſciple, qui ſe jetta du côté de la Sculpture. La réputation d'André s'étant accrue, il fit des Tableaux pour divers lieux : il en fit un entr'autres qui lui attira de grandes louanges, & qui eſt une des meilleures choſes qu'il ait faites; c'eſt un S. Sebaſtien pour l'Egliſe de S. Gal.

Il vint en France ſur les inſtances de François I. Il y fit quelques Tableaux, & quoiqu'il eût commencé celui de S. Jerôme pour la Reine, il quitta cet Ouvrage : il obtint du Roi ſon congé pour aller à Florence, ſous prétexte d'amener ſa femme,

de qui il venoit, disoit-il, de recevoir une Lettre fort pressante : mais au lieu de revenir dans le tems qu'il avoit promis, il mangea l'argent qu'il avoit gagné, & celui qu'il avoit reçû du Roi pour acheter des Tableaux. Enfin après avoir fait quelques Ouvrages avec Francia Bigio, pour se tirer de la misére, il mourut de la peste à Florence, abandonné de sa femme & de ses Amis, l'an 1530. le quarante-deux de son âge. Il laissa plusieurs Eleves, entr'autres Giacomo d'a Pontormo, Andrea Squazella, qui travailla en France, Giacomo Sandro, Francesco Salviati, & Georges Vasari.

Le même Vasari raconte qu'André del Sarte copioit si parfaitement, qu'un jour Octavien de Medicis lui aïant fait faire une Copie du Portrait de Leon X. avec quelques Cardinaux, pour envoyer au Duc de Mantoue, au lieu de l'Original que le Pape Clement VII. avoit promis à ce Prince, il le fit avec tant de justesse, que Jules Romain, qui, sous la conduite de Raphaël en avoit fait les habits, la prît toujours pour l'Original, & dit à Vasari, qui l'en vouloit desabuser : *Ne vois-je pas les propres coups que j'y ai donné moi-même ?* Cependant Vasari lui aïant fait voir la toile par derriere, Jules Romain fut convaincu de la verité.

J'ai rapporté cet endroit plus au long dans le Chapitre 27. de la Connoissance des Tableaux.

IACQUES DE PONTORME

De la Toscane, à l'âge de treize ans se mit sous la discipline de Leonard de Vinci, puis sous celle de Mariotto Albertinelli, qu'il quitta pour Pierre de Cosimo, & celui-ci pour André del Sarte, d'où il se retira n'aïant encore que dix-neuf ans. Il se mit donc en son particulier, quoique pauvre, & s'adonna tellement à l'étude, que ses premiers Ouvrages publics firent dire à Michelange que ce jeune homme éleveroit la Peinture jusqu'au Ciel. Pontorme n'étoit jamais content de ce qu'il faisoit: mais les louanges qu'on lui donnoit soûtenoient son courage. Il fit beaucoup d'Ouvrages à Florence, qui lui donnerent de la réputation. Aïant entrepris de peindre la Chapelle de S. Laurent pour le Duc de Florence, & voulant dans cet Ouvrage, qui dura douze ans, se montrer supérieur à tous les autres, il fit voir au contraire qu'il étoit devenu inférieur à lui-même. Il étoit fort honnête homme & fort humble: mais ce qu'on ne peut assez louer, c'est que parmi ces bonnes qualités, il ne pouvoit souf-

frir qu'on dît du mal des abſens, dont i prenoit toujours le parti. Tous ſes Ouvrages ont été faits à Florence, où il eſt mor d'hydropiſie en 1556. âgé de 63. ans.

BACCIO BANDINELLI

DE Florence. Son nom eſt Barthelemi, dont on a fait le diminutif Baccio. Son Pere étoit Orfévre, & ſon Maître s'appelloit Jean-Franceſco Ruſtico, habile Sculpteur, chez lequel Leonard de Vinci alloit fort ſouvent; car Ruſtico & Leonard étoient tous deux éleves d'André Verrochio, qui étoit Sculpteur, Peintre & Architecte, & qui avoit beaucoup de connoiſſance dans les Mathématiques. Quoique Baccio Bandinelli ait fait avec d'extrêmes ſoins toutes les études néceſſaires pour devenir un ſavant Peintre, ſes Tableaux n'ont jamais été bien reçûs, à cauſe du Coloris qui n'en valoit rien. Ce mauvais ſuccès lui fit abandonner la Peinture, & l'obligea de ne ſonger plus qu'à la Sculpture, dans laquelle il a été un fort habile homme. Il avoit une grande eſtime de ſes propres Ouvrages juſqu'à les mettre en parallele avec ceux de Michelange, dont il ſupportoit la réputation avec peine. Ses Ouvrages ſont

Rome & à Florence, où il eſt mort en 1559. âgé de 72. ans.

POLIDORE DE CARAVAGE

NAtif du Bourg de Caravage dans le Milanois, vint à Rome dans le tems que le Pape Leon X. faiſoit travailler à quelques Edifices du Vatican, & ne ſachant à quoi s'occuper pour gagner ſa vie, car il étoit fort jeune, il ſe mit à ſervir de manœuvre & à porter le mortier aux Maſſons qui travailloient à ce Bâtiment. Il exerça ce pénible & bas emploi juſqu'à l'âge de 18. ans. Raphaël emploïoit alors dans le même lieu pluſieurs jeunes Peintres, qui executoient ſes Deſſeins. Polidore, qui portoit ſouvent le mortier dont on faiſoit l'enduit de leur freſque, fut touché par la vûe des Peintures, & ſollicité par ſon Génie de ſe faire Peintre. Il s'attacha d'abord aux Ouvrages de Jean d'Udiné, & le plaiſir qu'il avoit de voir travailler ce Peintre, commença à déveloper le talent qu'il avoit pour la Peinture. Il ſe rendit aſſidu & complaiſant auprès de ces jeunes hommes qu'il voïoit travailler; il fit amitié avec eux, & leur aïant communiqué ſon deſſein, il en reçût des leçons qui augmenterent ſon cou-

rage. Il se mit à dessiner avec ardeur, & il avança si prodigieusement, que Raphaël en fut étonné, & qu'à quelque tems de là il l'emploïa parmi les autres : mais il se distingua si fort dans la suite, que comme il eut plus de part à l'execution des Loges de Raphaël, il en eut la principale gloire. Les soins qu'il savoit que son Maître avoit pris de dessiner les Sculptures Antiques, lui firent prendre le même chemin ; il passa les jours & les nuits à dessiner ces belles choses, & à faire une Etude exacte de l'Antiquité. Les Ouvrages infinis qu'il a faits à Rome, & dont il a enrichi les Façades de plusieurs Bâtimens le font assez connoître.

Il a fait peu de Tableaux de chevalet, & presque tous ses Ouvrages sont à fresque & d'une même couleur, à l'imitation des Bas-reliefs. Il s'est quelquefois servi dans ces sortes d'Ouvrages de la maniere qu'on appelle Egratignée, laquelle consiste dans la préparation d'un fond noir sur lequel on applique un enduit blanc ; & en ôtant cet enduit avec une pointe de fer, on découvre par hachûre ce noir qui fait les ombres. Cette maniere résiste davantage aux injures du tems, mais elle fait moins de plaisir à la vûe, car elle est fort dure. L'amour que Polidore avoit pour l'Antique ne lui a point fait oublier les recherches qu'un

eintre doit faire du Naturel, car il étoit
abile par l'un & par l'autre.

Il fit dans les commencemens une étroite
mitié avec Mathurin de Florence, & la
onformité de leur Génie les fit Compa-
nons d'Etude & d'Emplois, ce qui dura
uſqu'à la mort de Mathurin, laquelle ar-
iva par la peſte en 1526. Polidore, après
voir conjointement avec Mathurin, rem-
pli Rome de ſes Ouvrages, ſongeoit à jouir
ranquillement du fruit de ſes travaux,
orſqu'en 1527. Rome fut aſſiegée par les
Eſpagnols, & que les habiles gens ſe vi-
rent forcés de ſuccomber aux malheurs de
a Guerre, ou de s'enfuir. Polidore prit le
parti d'aller à Naples, où il fut contraint de
travailler avec des Peintres médiocres ſans
pouvoir ſe faire diſtinguer; car la Nobleſſe
du Païs étoit alors plus curieuſe de beaux
Chevaux que de Peinture. Se voïant donc
ſans Emploi, & contraint de dépenſer ce
qu'il avoit gagné à Rome, il paſſa en Sici-
le ; & comme il étoit auſſi bon Architecte
que bon Peintre, ceux de Meſſine lui don-
nerent la conduite des Arcs de Triomphe
qu'on dreſſa à l'Empereur Charles-Quint,
lorſqu'il retourna de l'expédition de Tu-
nis. Cet Ouvrage fini, Polidore ne trou-
vant plus à Meſſine d'emploi proportionné
à la grandeur de ſon Génie, & n'y étant

plus retenu que par les caresses d'une femme qu'il aimoit, il prit la résolution de retourner à Rome, & retira dans ce dessein l'argent qu'il avoit à la Banque : mais comme il étoit à la veille de son départ, son valet, qui épioit depuis long-tems l'occasion de le voler, s'étant associé avec quelques gens de sa trempe, ils le surprirent dans son lit, où ils l'étranglerent, & le percerent de coups de poignards. Après avoir commis cette horrible assassinat, ils porterent le corps de Polidore près la porte de la femme qu'il aimoit, pour faire croire que quelque rival l'avoit tué dans cette maison : mais Dieu permit que le crime fût découvert. Les Assassins s'étant sauvés, on ne songeoit plus qu'à plaindre la triste destinée de Polidore, lorsque le valet, feignant de la plaindre aussi en présence d'un Homme de qualité, ami de son Maître, le faisoit d'une maniere si peu naturelle, que le Gentilhomme s'en apperçût, & le fit arrêter. Le valet se défendit mal, il fut appliqué à la question, il avoua tout, & fut condamné à être écartelé. Polidore fut extrêmement regretté des Habitans de Messine, qui lui firent d'honorables Obseques dans l'Eglise Cathédrale, où il fut enterré en 1543.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Polidore.

DAns l'avidité que Polidore avoit d'apprendre, il crût qu'il ne pouvoit mieux faire que de ſuivre les traces de ſon Maître : & ſachant que Raphaël avoit formé ſon Goût de Deſſein ſur les Sculptures Antiques, il ſe mit à les étudier fort aſſiduement, il s'y attacha avec tant d'amour, que la principale occupation de ſa vie a été de les imiter. On en voit encore de beaux reſtes aux Façades de pluſieurs Maiſons à Rome, ſur leſquelles il a peint des Bas-reliefs de ſon Invention.

Son Génie qui étoit extrêmement vif & fertile, & l'Etude qu'il avoit faite ſur les Bas-reliefs, le porterent à repreſenter des Combats & des Sacrifices, des Vaſes antiques, des Trophées d'Armes, & des ornemens compoſés de tout ce que l'Antiquité nous a laiſſé de plus remarquable en cette matiere.

Mais ce qui eſt tout-à-fait ſurprenant, c'eſt que nonobſtant l'extrême application qu'il donnoit aux Sculptures Antiques, il ait reconnu la néceſſité du Clair-obſcur dans la Peinture, & qu'il ait été le ſeul de l'Ecole

Romaine qui s'en ſoit fait des principes, & qui l'ait pratiqué. En effet les grandes maſſes de lumiere & d'ombre qu'il a obſervées font bien voir qu'il étoit perſuadé que les yeux avoient beſoin de ces repos pour jouir des Tableaux plus à leur aiſe. C'eſt en vûe de ce principe que dans les Friſes qu'il a peintes de blanc & de noir, il a ramaſſé ſes objets dont il a composé des Groupes avec tant d'intelligence, qu'il n'eſt pas poſſible d'en voir de plus beaux ailleurs.

L'amour qu'il avoit pour l'Antique, ne l'a point empêché d'étudier le naturel, & ſon Goût de deſſein, qui eſt très-grand & très-correct, eſt un mélange de l'un & de l'autre : il en avoit une pratique facile & excellente, & ſes airs de Têtes ſont fiers, nobles & expreſſifs.

Ses penſées ſont élevées, ſes diſpoſitions remplies d'attitudes bien choiſies ; ſes Draperies bien jettées, & ſes Païſages d'un bon Goût.

Son Pinceau étoit leger & moéleux : mais depuis la mort de Raphaël, qui l'employa dans les grands Ouvrages du Vatican, il a très-rarement colorié, ne s'appliquant plus qu'à des Ouvrages à freſque de Clair-obſcur.

Le Génie de Polidore a beaucoup de rapport à celui de Jules Romain ; leurs Conceptions

ęptions étoient vives & formées ſur le ;oût de l'Antique ; leur Deſſein grand & ævere, & la voie qu'ils ont tenue étoit ıouvelle & extraordinaire : la difference ui eſt entr'eux, c'eſt que Jules Romain nimoit ſes Compoſitions Poëtiques par la ɛule impetuoſité de ſa veine ; & que Poli-ore avoit une attention particuliere à ſe ɛrvir du contraſte, comme du plus puiſ-ınt moyen pour donner de l'ame & du ıouvement à ſes Ouvrages. Il paroît enco-e que le génie de Polidore a été plus natu-el, plus pur & mieux reglé que celui de ules Romain.

ANDREA COSIMO,
ET
MORTUO D'A FELTRO

ONt été les premiers qui ont mis les Ornemens en uſage dans les Ouvra-ɛs de Peinture moderne, l'un & l'autre ɛ ſont rendus fort habiles, & ont travail-l de Clair-obſcur de la maniére qu'on ap-ɛlle Egratignée, en Italien *Sgrafitti.* An-ɛa a vêcu 64. ans, & Mortuo s'étant mis ɛns les Armes, faute d'Ouvrage, fut tué à 5. ans dans un combat qui ſe donna en-ɛ les Venitiens & les Turcs.

MAISTRE ROUX

NE' à Florence, n'a point eu de Maître dans la Peinture; il s'est attaché aux Ouvrages de Michelange, & a voulu se faire une maniere particuliere; son genie étoit fécond, & sa maniere de dessiner un peu sauvage, quoique savante. Il a beaucoup travaillé à Rome & à Perouse du tems de Raphaël; les malheurs qui agiterent sa vie, lui donnerent occasion de venir en France, où François I. lui donna une pension & la direction des Ouvrages qui se faisoient alors à Fontainebleau; Sa Majesté lui donna aussi une Chanoinie de la Sainte Chapelle, de sorte que l'affection du Roi & son propre mérite le mirent en grande réputation. On peut juger de son habileté par la grande Galerie de Fontainebleau, qui est de sa main.

Maître Roux étoit bien fait, & il avoit cultivé son esprit par plusieurs connoissances: mais il ternit toutes ses belles qualités, par la mort honteuse qu'il se procura à lui-même, car ayant fait arrêter François Pellegrin son intime ami, sur le soupçon que celui-ci lui avoit volé une somme considerable, il le mit entre les mains de la Justice, qui après l'avoir appliqué à la Quef

ion, le déclara innocent. Pellegrin étant n liberté publia un Libelle contre Maître Roux, qui ne croyant pas se pouvoir monrer jamais avec honneur, envoya querir à Melun du poison, sous prétexte d'en faire u Vernis, & le prit à Fontainebleau, dont l mourut en 1541.

FRANÇOIS MAZZOLI, DIT LE PARMESAN,

NAquit à Parme l'an 1504. il apprit la Peinture de deux de ses cousins, & 'avança fort en peu de tems par la vivacité c la facilité d'esprit dont la nature l'avoit ourvû. La réputation des Ouvrages de Rahaël & de Michelange l'attirerent à Roe, n'ayant encore que vingt ans; il y étuia avec beaucoup d'assiduité d'après les onnes choses, & sur-tout d'après Raphaël; y peignit plusieurs Tableaux, qui le firent stimer, & qui lui acquirent l'affection du ape Clement VII. Il étoit si appliqué à son Ouvrage, que le même jour que les Espanols entrerent dans Rome, & qu'ils en firent le pillage, les Soldats trouverent le Parmesan qui travailloit avec tranquillité, com-

me autrefois Protogene dans Rhodes;cette ſecurité ſurprit les prèmiers Eſpagnols,qui entrerent chez lui : la beauté de ſa Peinture les ſurprit & les toucha de telle ſorte qu'ils ſe retirerent ſans lui faire aucun mal ; mais après ceux-là , il en vint d'autres qui lui prirent tout ce qu'il avoit. Il s'en retourna en ſa Patrie,& paſſant par Bologne,il trouva l'occaſion de faire beaucoup d'Ouvrages , qui l'y arrêterent aſſez long-tems , après quoi il ſe rendit à Parme , où il peignit encore beaucoup. Il jouoit bien du Luth , & y donnoit quelquefois plus de tems qu'à ſa Peinture. Ce qu'on lui peut reprocher avec fondement , eſt de s'être tellement abandonné à la Chimie , qu'il en quitta non ſeulement la Peinture , mais le ſoin de ſa propre perſonne , & qu'il en devint tout ſauvage. Il a gravé en bois de Clair-obſcur , quelques-uns de ſes Deſſeins , & pluſieurs à l'eau forte , ayant été le premier qui ait mis en uſage cette ſorte de Gravûre, du moins en Italie. Il entretenoit chez lui un Graveur appellé Antonio Frentano, qui lui vola à Bologne toutes ſes planches de bois & de cuivre , & tous ſes Deſſeins : & bien qu'on en eût recouvert une bonne partie , ce vol mit le Parmeſan comme au déſeſpoir : Enfin s'étant opiniâtré à la Chimie , il y perdit ſon tems , ſon argent , & ſa

ſanté, & mourut dans un état miſerable d'une diarée, accompagnée de fievre, en 1540. n'ayant que trente-ſix ans.

REFLEXIONS
ſur les Ouvrages du Parmeſan.

LE genie du Parmeſan étoit entierement tourné du côté de l'agrément & de la gentilleſſe; & quoiqu'il imaginât avec facilité, il ne ſongeoit pas tant à remplir ſes Compoſitions d'objets convenables, qu'à deſſiner ſes figures d'un air gracieux, & à leur donner des Attitudes qui fiſſent voir de belles parties, & qui donnaſſent de la vie & de l'action. Mais comme il n'avoit pas l'eſprit d'une grande étendue, l'attention qu'il donnoit à ſes Figures en particulier diminuoit beaucoup celle qu'il devoit à l'expreſſion de ſes figures en general. Ses penſées d'ailleurs étoient aſſez communes, & l'on ne voit pas qu'il ait penetré bien avant dans le cœur de l'homme, ni dans les paſſions de l'ame : mais bien que la Grace, qui eſt dans ſes Ouvrages, ne ſoit pour ainſi dire que ſuperficielle, elle ne laiſſe pas de ſurprendre les yeux par beaucoup de charmes.

Il inventoit facilement, & donnoit beau-

coup de Grace à ses Attitudes, aussi bie
qu'à ses têtes ; & l'on peut juger par se
Ouvrages, qu'il cherchoit plûtôt à plair
par cet endroit, qu'il n'étoit occupé de l
veritable expression de son Sujet. Il consul
toit peu la nature, qui est la mere de l
diversité, ou il la réduisoit à l'habitude qu'i
avoit contractée, gracieuse, à la vérité; mai
qui tomboit en ce qu'on appelle maniere
Le Peintre, qui regarde la Nature comm
son objet, la doit considerer dans la variet
comme dans le nombre de ses effets : & s
l'on pardonne au Peintre la réïtération
dans un même Ouvrage, ce ne doit être qu'à
l'égard de ses Desseins pour lesquels il ne
doit pas consulter si exactement la Nature
ni prendre les mêmes soins qui sont reservés pour les Tableaux. Je sai d'ailleurs,
que quelques Etudes que les Peintres fassent d'après le Naturel, leur Goût particulier les détermine toujours à de certains
choix qui les rappellent, & dans lequel ils
tombent insensiblement. Il est certain que
le Parmesan a souvent réïteré les mêmes
airs & les mêmes proportions : mais son
choix est si beau, que ce qui a fait plaisir
une fois dans ses Ouvrages, le fait encore
par tout où il se retrouve.

Son Goût de Dessein est svelte & savant
mais idéal & manieré. Il affectoit de faire

les extrêmités des membres délicates, & un peu décharnées. Ses Attitudes ſont nobles, vives, & agréablement contraſtées; ſes airs de Têtes gracieux, plûtôt que de grand Gout; ſes Expreſſions, generales & ſans caractere; ſes Draperies legeres, & bien contraſtées; elles ſont à la verité d'une même étoffe, & les plis en ſont fort indécis: mais comme ils ſont en petit nombre, ils donnent un Gout de grandeur aux parties qu'elles couvrent. Il en a fait ſouvent de volantes, qui donnent beaucoup de mouvement à ſes Figures, mais dont la cauſe n'eſt pas toujours fort juſte.

Malgré la vivacité de ſon Eſprit & la facilité de ſon Pinceau il a fait peu de Tableaux, ayant employé la plus grande partie de ſon tems à faire des Deſſeins & à graver des Planches. Le peu que j'ai vû de ſa Peinture me donne une idée d'un aſſez bon Clair-obſcur: mais ſa Couleur locale eſt fort ordinaire & peu recherchée. C'eſt le Parmeſan, qui le premier a trouvé le ſecret, par le moyen de deux Planches de cuivre, d'imprimer ſur un papier de demiteinte le blanc & le noir, & de donner ainſi plus de rondeur aux Eſtampes: mais il n'a pas continué de ſe ſervir de cette Invention, qui demande trop de ſoin; voyant d'ailleurs que ſes Eſtampes, toutes ſimples,

étoient recherchées de tout le monde, & qu'elles servoient même de modele à plusieurs habiles Peintres de son tems.

PERRIN DEL VAGA

NE' dans la Toscane, où il fut élevé, dans une grande pauvreté, n'avoit que deux mois quand sa Mere mourut. Son Pere étoit soldat, & une Chevre fut sa nourrice. Etant venu jeune à Florence, on le mit chez un Epicier, où il s'attacha particulierement à porter aux Peintres les Couleurs & les Pinceaux dont ils avoient besoin. Il prit de-là occasion de dessiner, & se rendit en peu de tems le plus habile des jeunes Peintres de Florence. Un Peintre mediocre, nommé Vaga, s'en allant à Rome le mena avec lui, d'où vient qu'on l'a toujours depuis appellé del Vaga; car son nom est Buonacorsi. A Rome il travailloit la moitié de la semaine pour les Peintres, & il employoit l'autre moitié avec les Dimanches & les Fêtes à dessiner pour son Etude. Il faisoit un mélange de toutes les bonnes choses: tantôt on le trouvoit parmi les ruines à rechercher les Ornemens Antiques, ou à dessiner les bas-reliefs, tantôt dans la Chapelle de Michelange, & tan-

ôt dans les Sales du Vatican, s'attachant
ussi en même tems à l'Anatomie & aux
utres Etudes qui ſont neceſſaires pour fai-
e un grand Peintre. Les fruits de cette con-
uite le firent bientôt connoître des plus
abiles; en ſorte que Raphaël le prit avec
ean d'Udiné pour l'aider dans l'exécution
e ſes Deſſeins.

De tous ceux qui travailloient de ſon
ems, il n'y en avoit point qui entendît ſi
ien les ornemens, ni qui donnât dans le
Gout de Raphaël avec plus d'aſſurance, de
Grace & de hardieſſe, ainſi qu'on en peut
uger entr'autres choſes par les Tableaux
es Loges qu'il a exécutés; ſavoir, le paſſa-
e du Jourdain, la chute des murs de Jeri-
o, le combat où Joſué fit arrêter le Soleil,
a Nativité de Notre-Seigneur, le Batême
& la Céne. L'affection qu'avoit pour lui
Raphaël lui procura d'autres Ouvrages
onſiderables dans le Vatican, & Perrin
ui en vouloit marquer ſa reconnoiſſance,
ar une attache particuliere: mais la peſte
e fit ſortir de Rome, & retourner à Flo-
ence, où après avoir fait quelques Ouvra-
es il revint à Rome, parce que la mala-
die y avoit ceſſé. Raphaël étant mort Perrin
s'aſſocia avec Jules Romain & Franceſco il
Fattore, pour les Ouvrages qui reſtoient à
aire dans le Vatican; & pour cimenter leur

amitié, il épousa dans le même tems la Sœur de Francesco en 1525. Mais en 1527. le Siege que les Espagnols mirent devant Rome les sépara. Perrin y fut pris, & racheté d'une grosse rançon. Il s'en alla à Genes, où il eut occasion de peindre un Palais que le Prince Doria venoit d'y faire bâtir. Il se servit dans cet Ouvrage de cartons dont il fit voir publiquement l'usage à un Peintre nommé Jerôme Trevisan qui s'en étoit raillé, & à plusieurs autres qui y étoient accourus dans l'esprit d'en profiter. De là il passa à Pise pour s'y établir, à la sollicitation de sa femme : mais après y avoir fait quelques Ouvrages, il retourna à Genes, & y travailla encore pour le même Prince Doria. Ensuite il alla une seconde fois à Pise, & de-là à Rome, où le Pape Paul III. & le Cardinal Farnese lui donnerent tant d'ouvrage, qu'il fut contraint d'en commettre l'exécution à d'autres, se contentant d'en faire les Desseins.

En ce même tems le Pape fit venir le Titien à Rome pour y faire quelques Portraits, & Perrin en conçût tant de chagrin & de jalousie, qu'il mit tout en usage pour l'obliger de n'y faire que peu de séjour, & de s'en retourner à Venise, ce qui lui réussit : le grand nombre des Ouvrages de Perrin, & la vivacité avec laquelle il y tra-

vailloit épuiſerent ſes Eſprits dans la fleur de ſon âge ; de ſorte qu'à quarante-deux ans il ne paſſoit plus le tems qu'à voir ſes Amis, & il vivoit ainſi doucement lorſqu'une apoplexie l'emporta l'an 1547. le quarante-ſeptiéme de ſon âge.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Perrin del Vaga.

DE tous les Diſciples de Raphaël il n'y en a point qui ait conſervé plus long-tems le caractere de ſon Maître que Perrin del Vague; j'entends le caractere exterieur; & comme on dit, la maniere de deſſiner : car il s'en faut beaucoup qu'il ait penſé auſſi finement que lui. Il avoit un Genie ſingulier pour décorer les lieux ſelon leur uſage. Ses inventions en ce genre de Peinture ſont très-ingenieuſes, il y a par tout de l'Ordre & de la Grace, & les Diſpoſitions qui ſont mediocres dans ſes Tableaux ſont merveilleuſes dans ſes Ornemens. Il les a compoſés de grandes, de petites & de moyennes parties, qui ſont placées avec tant d'intelligence, qu'elles ſe font valoir l'une l'autre par la comparaiſon & par le contraſte : les Figures qu'il y a fait entrer ſont diſpoſées & deſſinées du Gout de Raphaël ; & ſi Ra-

phaël lui a donné dans les commencemens comme il faisoit à Jean d'Udiné, de legers Esquisses d'Ornemens, il les a executés dans un détail admirable; & par l'habitude qu'il y a contractée, & par la vivacité de son Esprit, il s'est acquis en ce genre une réputation universelle. La Tapisserie des sept Planettes en sept pieces, dont Perrin fit les Desseins pour Diane de Poitiers, & qui est aujourd'hui chez Monsieur le Premier President, est une preuve suffisante pour confirmer ce que je viens de dire.

JEAN DUDINE',

AInsi appellé, à cause de la Ville d'Udiné dans le Frioul, dans laquelle il nâquit en 1494. alla fort jeune à Venise, & son inclination le portant à la Peinture, il se mit sous la Discipline du Giorgion où il passa quelques années. De-là il alla à Rome, où Balthazar Castilioni, Secretaire du Duc de Mantoue, le donna à Raphaël. Jean d'Udiné faisoit bien les Figures, mais comme il s'étoit appliqué particulierement à l'Etude des Animaux, & sur-tout des Oiseaux, dont il avoit fait un livre; que d'ailleurs il avoit étudié avec soin les Ornemens Antiques, & qu'il se plaisoit à peindre d'a-

près Nature les objets inanimés qui servent aux ajustemens & aux décorations des Ouvrages, toutes ces choses lui étoient plus faciles à faire & plus avantageuses pour acquerir de la gloire. Cela fit que Raphaël l'employa à exécuter les Ornemens qui entroient dans la Composition de ses Tableaux, ou qui les accompagnoient. Il lui fit faire aussi les Ornemens de Stuc, qu'il entendoit fort bien, le tout sur les Desseins de Raphaël, ou du moins sur ses Esquisses. Les Instrumens deMusique qui sont dans le Tableau de la sainte Cecile de Bologne, par exemple, sont de la main de Jean d'Udiné, aussi-bien que tous les Ornemens des Loges, & ceux de la Vigne Madame. C'est à lui que nous devons le renouvellement du Stuc & la façon de l'employer. C'est lui qui a trouvé la véritable matiére dont les Anciens se servoient pour cette sorte de travail, qui étoient de la chaux & de la poudre de marbre très-fine : ce qui a toujours été pratiqué depuis par les Ouvriers modernes. Jean d'Udiné avoit toujours esperé quelque récompense du Pape Leon X. qui étoit fort content de ses Ouvrages : mais s'en voyant frustré par la mort de ce Pontife, il se dégoûta de la Peinture, & se retira à Udiné. Quelque tems après avoir quitté sa Profession, qui fut en 1550. il lui

reprit envie de retourner à Rome par un motif de dévotion, & quoiqu'il se fût mi en habit de Pélerin, & que déguisé de cette sorte il se mêlât parmi le bas peuple Vasari l'ayant rencontré par hazard à la Porte Pauline, le reconnut, & le fit résoudre de travailler pour le Pape Pie IV. pour lequel Jean d'Udiné fit ensuite plusieurs Ouvrages d'Ornemens. Il étoit si fort attaché au plaisir de la Chasse, qu'on le croit inventeur de la Vache artificielle dont on se sert pour approcher des Oiseaux sauvages. Il mourut en 1564. âgé de soixante-dix ans, & fut enterré dans l'Eglise de la Rotonde, auprès de Raphaël son Maître, comme il l'avoit desiré.

PELLEGRIN DE MODENE

A Travaillé avec les autres Disciples de Raphaël aux Ouvrages du Vatican, & a fait de son chef plusieurs Tableaux dans Rome. Après la mort de son Maître il s'en retourna à Modene, où il a beaucoup travaillé. Il mourut des blessures qu'il reçût en voulant sauver son Fils, qui venoit de commettre un meurtre dans une Place publique de la Ville de Modene.

DOMINIQUE BECCAFUMI,
Autrement appellé,
MICARIN DE SIENNE,

NE' dans un Village près de Sienne, étoit Fils d'un Payſan * dont il gardoit les moutons. Un Bourgeois de Sienne appellé Beccafumi, paſſant par hazard auprès de lui s'apperçût qu'il traçoit avec un bâton des Figures ſur le ſable d'un ruiſſeau; cela lui en donna bonne opinion & excita ſa bienveillance; il le prit à ſon ſervice, & le fit apprendre à deſſiner. Comme le Génie de Dominique le portoit du côté de la Peinture, il s'y rendit habile; il copia d'abord quelques Tableaux d'après le Pérugin; enſuite il alla à Rome, où il ſe fortifia extrêmement d'après les Ouvrages des bons Maîtres, ſurtout d'après ceux de Raphaël & de Michelange. Se ſentant en état de ſe ſoûtenir par lui-même, il s'en retourna à Sienne, il fit beaucoup de Tableaux à huile & à détrempe, & de grands Ouvrages à freſque, qui le mirent en crédit. Mais ce qui ſoûtiendra longtems ſa réputation, c'eſt l'Ouvrage du Pavé de la grande Egliſe

* Ce Payſan s'appelloit Pacio, & avoit accoutumé d'appeller ſon Fils Mécarino.

de Sienne : Cet Ouvrage eſt de Clair-ob
ſcur , & ſe fait par le moyen de deux ſorte
de pierres de rapport , l'une blanche pou
les jours , l'autre de demi-teinte , pour e
former les ombres : & ces pierres étant ain
ſi jointes dans les dimenſions convenable
au Clair-obſcur des objets que l'on y veu
repréſenter , on y donne le trait , l'union
la rondeur & les forces par des hachure
aſſez profondes pour recevoir la poix noire
dont on les remplit. J'ai un Deſſein en forme de Friſe , de la longueur de trois aunes , que Beccafumi a fait dans la derniere exactitude pour l'exécution de ce Pavé. Un Peintre de Sienne nommé Duccio inventa cette maniére de travail en 1356. mais Beccafumi l'a beaucoup perfectionnée. Il a gravé pluſieurs choſes en Bois ſur ſes Deſſeins. Il travailloit auſſi fort bien de Sculpture , & ſavoit couler les métaux. Il en donna des preuves dans la Ville de Genes , où il alla ſur la fin de ſa vie ; & après y avoir fait voir d'autres marques de ſa capacité & de ſon induſtrie ; il y mourut en 1549. âgé de ſoixante-cinq ans.



BALTHAZAR PERUZZI,

DE la même Ville de Sienne, étoit en réputation dans le même tems. Il a eint au Palais Ghisi, dans les Eglises, & ur les Façades de beaucoup de Maisons de ome. Il savoit fort bien les Mathémati-ues, & entendoit l'Architecture parfaite-nent : c'est lui qui a renouvellé les ancien-es décorations de Théâtres, comme il le t paroître du tems de Leon X.

Quand le Cardinal Bernard de Bibienne it représenter devant ce Pape la Comedie ntitulée, *La Calandra*, qui est une des pre-nieres Comedies Italiennes qui aient paru ur le Théâtre, Balthazar en composa les cenes, & les orna de tant de places, de ues & de diverses sortes de Bâtimens, que a chose fut admirée de tout le monde. Aussi loit-il être consideré comme celui qui a ouvert le chemin aux Ingenieurs & aux Machinistes en ce genre-là. Il fut employé en divers Ouvrages, tant à Saint Pierre qu'ailleurs ; & c'est lui qui prépara le ma-gnifique Appareil du Couronnement de Clement VII. Mais il eut le malheur de e trouver à Rome en 1527. que cette Ville ut saccagée par l'Armée de l'Empereur

Charles-Quint : les Soldats qui le pillerei le maltraiterent extrémement, & il ne retira de leurs mains, qu'en faisant le Poi trait de Charles de Bourbon. Si-tôt qu' fut en liberté, il alla s'embarquer à Porto Hercolé pour passer à Sienne, où il arriv en chemise après avoir été volé. Ceux d Sienne l'employerent aux Fortifications d leur Ville. Il retourna à Rome, où il fit le Desseins de quelques Palais. Il y commença son Livre des Antiquités de Rome, & un Commentaire sur Vitruve, dont il faisoit les Figures à mesure qu'il travailloi sur cet Auteur : mais sa mort arrêta ce Ouvrage en 1536. étant âgé seulement de trente-six ans. On croit qu'il fut empoisonné par ses envieux. Sebastien Serlio hérita de ses Ecrits & de ses Desseins, dont il s'est beaucoup servi dans les Livres d'Architecture qu'il a donnés au Public.

MICHELANGE BONAROTTI,

FIls de Louis Bonarotti Simoni, de l'ancienne Maison des Comtes de Canosses, naquit en 1474. dans le château de Chiusi, qui est du territoire d'Arezzo en Toscane, dans lequel son Pere & sa Mere demeuroient alors; ils le mirent en nourrice dans

n Village appellé Settiniano, où il y avoit
lusieurs Sculpteurs; le Mari de sa Nourri-
e l'étoit aussi : ce qui fit dire à Michelan-
;e, qu'avec le lait, il avoit sucé l'Art de la
sculpture. La violente inclination qu'il
ivoit pour le Dessein, obligérent ses parens
le le mettre sous la discipline de Domini-
queGhirlandaï; le progrès qu'il y faisoit ex-
citoit tellement l'envie de ses Camarades
qu'il y en eut un entre autres nommé Tor-
rigiano qui lui donna un coup de poing
dans le nés, dont il a porté les marques
toute sa vie. Il crût que le meilleur moïen
de se venger, étoit de vaincre, comme il
fit par ses Etudes & par ses Ouvrages, la
jalousie de ses Competiteurs, & de s'ac-
querir l'estime des Grands.

Il se servit de l'amour que Laurent de Mé-
dicis avoit pour les beaux Arts, & il érigea
dans Florence une Academie de Peinture
& de Sculpture. Il y donnoit ses soins avec
application & avec succès, lorsque les trou-
bles de la Maison de Médicis le firent aller à
Bologne & à Venise, d'où il retourna bien-
tôt à Florence. Ce fut en ce tems-là, qu'aïant
fait la Figure d'un Cupidon, il la porta à
Rome, & lui aïant cassé un bras qu'il retint,
il enterra le reste dans un lieu où il savoit
qu'on devoit fouiller : cette Figure y aïant
été trouvée, fut vendue pour Antique au

Cardinal de ſaint Gregoire, à qui Miche ange découvrit la choſe, en lui montrant l bras qu'il en avoit reſervé.

Les Ouvrages qu'il fit à Rome, mai beaucoup plus les avis de Bramante ſuſcit par Raphaël, déterminerent le Pape à lu faire peindre ſa Chapelle. Michelange pou ſe faire aider dans cette Peinture, fit veni pluſieurs Florentins, & entr'autres Grannaccio Bugiardino, & Juliano di ſan Gallo ce dernier entendoit fort bien la Freſque, où Michelange avoit peu de pratique. Cet Ouvrage étant achevé trompa l'attente de bien des Peintres, & ſurtout de Raphaël, qui dans la vûe de le faire échouer le lui avoit fait procurer par Bramante. Celui-ci à qui, comme nous l'avons déja remarqué dans la vie de Raphaël, Michelange avoit toujours confié la clef de la Chapelle pendant qu'on y travailloit, avec défenſe de laiſſer voir ſon Ouvrage; y fit un jour entrer Raphaël,qui trouva cette Peinture d'un ſi grand Gout de Deſſein, qu'il réſolut d'en profiter. En effet, dans le premier Tableau que Raphaël peignit depuis, qui eſt le Prophete Iſaïe, qu'on expoſa auſſi-tôt dans l'Egliſe ſaint Auguſtin, Michelange reconnut ſans héſiter l'infidelité de Bramante. Ce Trait eſt la plus grande louange qu'on puiſſe jamais donner aux Ouvrages de Mi-

helange, & une preuve en même tems de bonne-foi de Raphaël, qui en cela vou-t profiter de ce qu'il trouvoit de bon dans s Ouvrages de ses ennemis, bien moins our sa propre gloire, que pour celle de sa rofession.

Après la mort de Jules II. Michelange lla à Florence, où il fit cet Ouvrage admi-able de la Sépulture des Ducs de Toscane: fut interrompu par les Guerres; car on obligea de travailler aux Fortifications de Ville, & prévoïant que ces précautions u'on avoit prises trop tard seroient inuti-es, il sortit de Florence pour aller à Fer-are, & de-là à Venise. Le Doge Gritti tâ-ha de le retenir pour le faire travailler; ais tout ce qu'il en put tirer, ce fut un Dessein pour le Pont de Rialto; car Michel-nge étoit encore excellent Architecte, omme on le peut voir par le Palais Farne-e, par sa Maison, & par le Capitole, qui st un Edifice d'un grand Goût.

Etant retourné à Florence, il y peignit pour le Duc de Ferrare la Fable de Léda avec Jupiter en Cigne: mais comme on ne faisoit pas assez d'estime de cet Ouvrage, Michelange l'envoïa en France par Minio son Disciple avec deux boëtes de Desseins, qui étoient la meilleure partie des pensées qu'il avoit faites. Le Roi François Premier

acheta la Léda qu'il fit mettre à Fontaine
bleau, & le reste fut dissipé par la mort inc
pinée de Minio. Cette Léda étoit représen
tée dans une passion d'Amour si vive & .
lascive, que M. des Noyers Ministre d'Eta
sous LOUIS XIII. l'a depuis fait brûle
par principe de conscience.

Michelange fit par ordre de Paul III. l
Peinture du Jugement Universel, qui es
une source inépuisable pour ceux qui cher-
chent une profondeur de Science, & un
grand Goût dans le Dessein. Michelange
s'est donné des soins incroïables pour la
perfection de son Art. Il aimoit fort la so-
litude, & disoit que la Peinture étoit ja-
louse & demandoit un homme tout seul &
tout entier. Sur la demande qu'on lui fit ;
pourquoi il ne se marioit pas ? il répondit,
que la Peinture étoit sa femme, que ses
Ouvrages étoient ses Enfans.

Michelange avoit de grandes idées, qu'il
ne devoit point à ses Maîtres. La vûe des
Ouvrages de l'Antiquité, & l'élévation de
son Génie les lui avoient inspirées. Il étoit
savant & correct dans son Dessein, & le
goût en est terrible, pour me servir de ce
mot. Ceux qui n'y trouvent pas toute l'élé-
gance de l'Antique, seront toujours con-
traints d'avouer, que c'est un puissant re-
méde contre la pauvreté de la Nature or-

naire. Raphaël, comme nous l'avons re-
marqué lui eſt obligé du changement, que
vûe de la Chapelle Sixte apporta à ſa ma-
niére, qui tenoit encore beaucoup de Pié-
re Perrugin. Pluſieurs néanmoins qui de-
meurent d'accord de la grandeur des pen-
ées de Michelange, les trouvent peu natu-
relles, & quelquefois extravagantes. Ils
diſent auſſi que ſon Deſſein eſt chargé,
quoique ſavant; qu'il a pris trop de licen-
ces contre les régles de la Perſpective; &
qu'il n'a point entendu la partie de Colo-
is: On en parlera dans les Réflexions ſur
es Ouvrages; il ſuffit de dire que ce grand
Homme a non ſeulement été aimé & eſti-
mé de tous les Souverains de ſon tems,
mais qu'il ſera encore l'admiration de tou-
e la poſterité. Il mourut à Rome en 1564.
gé de 90. ans. Le Duc Côme de Médicis
e fit déterrer la nuit en ſecret, & fit por-
er ſon corps à Florence, où il fut enterré
une ſeconde fois dans l'Egliſe de Sainte
Croix, dans laquelle on lui fit des obſe-
ques magnifiques, & où l'on voit ſa ſé-
pulture en marbre, qui conſiſte en trois
Figures admirables; La Peinture, la Scul-
pture, & l'Architecture, toutes trois de
ſa main.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Michelange.

MICHELANGE eſt un des premie[rs] qui ait banni de l'Italie la petite ma[-]niére & les reſtes du Gottique. Son Géni[e] étoit d'une vaſte étendue, & ſon tempera[-]ment avoit déterminé ſon Goût à la ſeve[-]rité & à la bizarrerie; En ſorte néanmoin[s] que parmi ſes imaginations bizarres, s'il [y] avoit des choſes extravagantes, il y en avoi[t] auſſi d'une beauté ſinguliere, mais de quel[-]que genre que fuſſent ſes penſées, elle[s] avoient toujours du Grand.

Comme les habiles gens de ce tems-l[à] faiſoient conſiſter tout le mérite de la Peinture dans l'excellence du Deſſein, Michelange fit en cette partie des Etudes incroïables, & s'y rendit très-profond, comme on le voit par ſes Ouvrages de Peinture & de Sculpture: mais il ne pût jamais joindre à ſon grand Goût, la pureté ni l'Elegance des contours: parce qu'aïant regardé le corps humain dans ſa plus grande force, & aïant peut-être pouſſé trop loin ſon imagination là-deſſus, il a fait les membres de ſes Figures trop puiſſans, & a chargé, comme on dit, ſon Deſſein. Ce n'eſt pas qu'il ait négligé

églige l'Antique, mais c'eſt que ne vou-
ant être redevable qu'à lui-même de la
onnoiſſance de ſon Art, il a encore plus
xaminé la Nature qu'il regardoit comme
ſon objet, que les Statues anciennes dont
l ne vouloit point être copiſte.

Il entendoit parfaitement l'emboiture
les os, l'emmanchement des membres, l'o-
igine, l'inſertion, & l'office des muſcles :
nais il paroît qu'il avoit peur qu'on ne
'apperçût pas combien il étoit profond en
ette Science, car il a prononcé ſi forte-
nent les parties du Corps, qu'il ſemble
voir ignoré que par-deſſus les Muſcles il
a une peau qui les adoucit. Il a néan-
noins gardé en cela plus de meſure dans
a Sculpture que dans ſa Peinture.

Ses Attitudes ſont la plûpart deſagréa-
les, ſes airs de Tête fiers, ſes Draperies
op adherentes, & ſes Expreſſions peu na-
urelles ; mais parmi tout le ſauvage de ſes
roductions, on y trouve aſſez ſouvent de
élévation dans les penſées, & de la nobleſſe
ans les Figures. Enfin la grandeur de ſon
oût eſt proprement un remede contre la
aſſeſſe du Goût Flamand : il ſervit même
Raphaël, comme nous avons dit, pour le
rer de la ſechereſſe de Piétre Pérugin.

Michelange ignoroit tout ce qui dépend
1 Coloris, & ſes Carnations donnent en-

K

tierement dans la brique pour les Clairs, & dans le noir pour les Ombres, ſoit qu'il ait peint ſes Tableaux, ou qu'il y ait fait travailler les Peintres Florentins qu'il avoit appellés pour l'aider dans ſes grands Ouvrages. Il n'en eſt pas de même des Tableaux que Fra-Baſtian del Piombo a faits d'après les Deſſeins de Michelange : la Couleur en eſt meilleure & tient beaucoup du goût Venitien.

Mais pour revenir au Deſſein de Michelange, qui eſt le plus grand merite de ſes productions ; ſi ce Peintre ne l'a pas rendu parfait de tout point, il y a fait remarquer du moins tant de profondeur, que ſes Ouvrages peuvent contribuer beaucoup à rendre habiles les jeunes Etudians, qui auront aſſez de diſcernement pour en faire un bon uſage. Cependant il y auroit lieu d'être ſurpris, que la réputation de Michelange ſe fût conſervée juſqu'à nous dans un ſi grand éclat, s'il n'avoit été encore plus celebre par la connoiſſance parfaite qu'il avoit de la Sculpture & de l'Architecture Civile & Militaire, que par celle de la Peinture.



SEBASTIEN DE VENISE,

Appellé communément

FRA-BASTIAN DEL PIOMBO,

AINSI nommé à cauſe d'un Office de Fratel del Piombo, que le Pape Clement VII. lui donna. Il étoit de Veniſe, ſon premier Maître fut Jean Bélin, qu'il quitta à cauſe du grand âge de ce Peintre, pour ſe mettre chez le Giorgion, où il prit un bon goût de couleur qu'il n'a jamais quitté. Il étoit déja en réputation à Veniſe, lorſque Auguſtin Ghiſi le mena à Rome, où il s'attacha à Michelange. Celui-ci lui en ſut ſi bon gré, qu'il prit un ſoin extraordinaire de l'avancer dans le Deſſein, & de juſtifier par là le choix que ce Diſciple avoit fait en s'attachant à lui, au préjudice de Raphaël ſon competiteur. Car alors les Peintres de Rome étoient partagés, les uns pour Raphaël, & les autres pour Michelange. Non ſeulement Fra-Baſtian ne choiſit point Raphaël pour ſon Maître, mais il en voulut faire ſon Emule, c'eſt dans ce Deſſein qu'il fit un Tableau en concurrence de celui

de la Transfiguration que Raphaël faisoi alors pour François Premier, & dans ce Tableau Fra-Bastian représenta la Résurrection du Lazare; cette Peinture est dan l'Eglise Cathedrale de Narbonne.

Après la mort de Raphaël, Fra-Bastian par son propre merite & par la puissant protection de Michelange se fût vû à la Tête des Peintres de Rome, si Jules Romain n'eût pas balancé son crédit. Il est vrai qu'i peignoit d'une grande maniere, & il suffi de dire que ses Ouvrages tenoient beaucoup de Michelange pour le Dessein, & du Giorgion pour le Coloris; mais il étoi fort long à ce qu'il faisoit, ce qui l'a oblig de laisser plusieurs Ouvrages imparfaits. I y en a un très-beau de lui dans la Chapell du Roi à Fontainebleau; il répresente l Visitation de la Vierge.

Fra-Bastian se brouilla néanmoins ave Michelange, sur ce qu'il entreprit de fair un Ouvrage à huile contre son sentiment ce Maître lui disant que cette sorte de Peinture étoit propre à une femme, & que l fresque étoit veritablement l'Ouvrage d'u homme. Comme son Office du Plomb lu donnoit de quoi subsister honnêtement, & que d'ailleurs son temperament le portoi au repos, il ne songea plus qu'à passer dou cement la vie, s'exerçant tantôt à la Poësie

& tantôt à la Musique, car il jouoit fort bien du Luth. Il trouva le moyen de peindre à huile sur les Murailles, sans que les Couleurs en fussent alterées; c'étoit par un enduit composé de Poix, de Mastic & de Chaux vive; il mourut en 1547. âgé de soixante-deux ans.

DANIEL RICCIARELLI

De Volterre.

CE dernier nom qui est le plus commun lui a été donné à cause de Volterre Ville de la Toscane. où il a pris naissance en 1509. Il fut Disciple, premierement d'Antoine de Verceil, & puis de Baltazar de Sienne: Mais dans la suite il s'attacha entierement à la maniere de Michelange qui le protegea dans les occasions; ses plus beaux ouvrages sont à Rome à la Trinité du Mont. Il quitta la Peinture pour se faire Sculpteur, & c'est de lui que nous avons le Cheval de Bronze qui est à la Place Royale de Paris; ce Cheval devoit servir pour porter la Statue d'Henri II. Mais Daniel n'eut pas le tems d'achever cet Ouvrage, prévenu par la mort qu'une trop grande application à son travail & son humeur mélancholique lui avoit avancée en 1566. dans la

cinquante-septiéme année de son âge.

FRANÇOIS PRIMATICE

NE' à Bologne de parens Nobles, qu lui voyant une forte inclination a Dessein, le laissérent aller à Mantoue, o il fut six ans sous la discipline de Jules Rc main; il se rendit si habile en cet espac tems, que sur le Dessein de Jules, il faiso: des Batailles de Stuc en Bas-reliefs, & sur passoit en cela & en Peinture les autre Eleves qui étoient à Mantoue.

Il travailloit ainsi à aider Jules Romai dans l'exécution de ses Desseins, lorsque l Roi François Premier ayant fait demande en 1531. un jeune homme qui entendi bien les Ouvrages de Stuc, on lui envoy le Primatice. La confiance que le Roi avoi en l'habileté de ce Peintre, fit que Sa Ma jesté l'envoya à Rome, en 1540. pour ache ter des Antiques. Il en rapporta cent vingt quatre Statues avec quantité de Bustes, & fit mouler par Jacques Baroches de Vignol la Colonne Trajane, & les Statues de Ve nus, de Laocoon, de Commode, du Tibre du Nil, & de la Cléopatre de Belvedere afin de les jetter en Bronze,

Après la mort de Maître Roux, le Prima tice fut pourvû de la Charge d'Intendan

des Bâtimens, & acheva en peu de tems la Gallerie que ce Peintre avoit commencée. Il fit porter à Fontainebleau tant de Statues, ou de Marbre, ou de Bronze, que ce lieu paroissoit une autre Rome. Dans les Ouvrages qu'il y fit de Peinture & de Stuc, il se servit de Roger de Bologne, de Prospero Fontana, de Jean-Baptiste Bagnacavallo, & surtout de Nicolas de Modene qu'on appella Messer Nicolo, dont l'habileté & la diligence surpassoit celle des autres.

L'estime que toute la France conçut pour le Primatice alla à tel point, qu'on n'entreprenoit aucun Ouvrage considerable sans l'avoir consulté, & qu'il ordonnoit tout ce qui se faisoit dans les Fêtes, dans les Tournois, & dans les Mascarades. Il fut pourvû de l'Abbaye de saint Martin de Troyes, & vivant d'une maniere liberale & distinguée, il n'étoit pas seulement regardé comme un habile Peintre, mais comme un des Grands de la Cour. C'est lui & le Maître Roux qui ont apporté le bon Goût en France; car avant eux, tout ce qui se faisoit dans les Arts étoit peu considerable, & donnoit dans le Gottique; le Primatice, mourut fort âgé.

PELLEGRIN TIBALDI, DIT PELL. DE BOLOGNE,

NE' à Bologne, fils d'un Architecte Milanois, eut tant de Genie pour les beaux Arts, que s'étant mis de lui-même à dessiner les belles choses, à Bologne & à Rome, il devint l'un des plus habiles de son tems en Peinture & en Architecture Civile & Militaire. Ce fut dans la Ville de Rome qu'il donna les premieres preuves de sa capacité, & que l'on rendit justice à son merite. Mais quelque bon succès qu'eussent ses Ouvrages, l'Ouvrier n'en étoit pas plus heureux; soit qu'il n'eût pas le talent de se faire valoir, ou qu'il n'eût pas celui de se contenter. De sorte qu'un jour le Pape Gregoire XIII. étant sorti par la Porte Angelique pour prendre l'air, & s'étant détourné du grand chemin, il entendit une voix plaintive qui lui paroissoit venir de derriere un Buisson: il la suivit peu à peu, & vit un homme couché par terre au pied d'une haie: le Pape s'en approcha, & ayant reconnu Pellegrin, il lui demanda ce qu'il avoit à se plaindre. *Vous voyez*, répondit

Pellegrin, *un homme au désespoir. J'aime ma Profession, il n'y a point de peines que je ne me sois données pour m'y rendre habile ; je travaille avec assiduité, je tâche à perfectionner mon Ouvrage jusqu'à ne le pouvoir quitter ni me contenter moi-même, & tous ces soins sont si peu récompensés, que je ne puis vivre de mon travail. Ne pouvant donc soutenir cet état cruel, je suis venu ici à l'écart, résolu d'y mourir de faim pour me délivrer des miseres de ce monde.*

Le Pape lui fit une grosse réprimande sur cette étrange résolution ; & lui ayant ensuite remis l'esprit & fait reprendre courage, il lui promit toutes sortes de secours. Comme la Peinture avoit été jusques-là fort ingrate à Pellegrin, Sa Sainteté lui conseilla de s'appliquer à l'Architecture, dans laquelle il avoit fait voir beaucoup d'habileté, & l'assura qu'il l'employeroit dans ses Bâtimens. Pellegrin profita de ce conseil. Il devint grand Architecte, & grand Ingenieur, & bâtit de superbes Edifices, qui devoient lui donner les moyens d'être content.

Etant retourné en son Païs le Cardinal Borromée lui fit faire à Pavie le Palais de la Sapience, & il fut choisi par les Milanois pour avoir l'Intendance du Bâtiment qui se faisoit alors de leur Eglise Cathédra-

le. De là il fut appellé en Espagne par Phi lippe II. pour travailler de Peinture & d'Ar chitecture au Palais de l'Escurial. Il y f quantité d'Ouvrages, qui plûrent tellemen à ce Roi, qu'après lui avoir fait compte cent mille Ecus, il l'honora du Titre d Marquis. Pellegrin chargé d'honneurs & de biens s'en retourna à Milan, où il mouru au commencement du Pontificat de Cle ment VIII. âgé d'environ soixante-dix ans

---

FRANÇOIS SALVIATI

DE Florence, se mit d'abord à dessine chez André del Sarte, où il fit amiti avec Vasari, qui étoit aussi Disciple du même Maître. Ils le quitterent l'un & l'autre pour Baccio Bandinelli, où ils profiteren plus en deux mois qu'ils n'avoient fait ailleurs en deux ans. François s'étant rendu très-habile, le Cardinal Salviati l'attacha à son service, & c'est de-là que lui vient le nom de Salviati. Sa maniere de dessiner approcha fort de celle de Raphaël. Il travailloit également bien à fresque, à huile & à détrempe. Il vint en France en 1554. & y fit quelques Ouvrages à fresque pour le Cardinal de Lorraine, qui n'en fut pas fort satisfait; ce qui dégouta Salviati aussi-bien

que la faveur & la réputation de Maître Roux, des Ouvrages duquel il avoit fait trop de railleries pour n'en pas apprehender les ſuites. Enfin étant retourné en Italie, & y ayant peint divers tableaux à Rome, à Florence & à Veniſe, ſon humeur inquiete, chagrine & irréſolue lui cauſa la maladie dont il mourut en 1563. âgé de cinquante-trois ans.

TADEE' ZUCCRE

NAtif d'Agnolo in Vado dans le Territoire d'Urbin, étoit Fils d'un Peintre mediocre, qui, connoiſſant ſa foibleſſe, & préferant l'éducation de ſon Fils, à ſa propre utilité, le mena à Rome à l'âge de quatorze ans pour profiter des avis des bons Peintres: mais il s'adreſſa mal. Il le mit chez un certain Pierre Calabrois, dont la femme faiſoit mourir de faim Tadée, & le contraignit par ſon avarice de chercher un nouveau Maître. Il n'en prit point d'autre néanmoins que les Ouvrages de Raphaël & les Sculptures Antiques; ce qui étant fortifié de la beauté de ſon Genie, le rendit habile en peu de tems. Il étoit facile, abondant & gracieux dans ce qu'il faiſoit: & moderoit la vivacité de ſon Eſprit par une

grande prudence, Il n'a pas travaillé hors de l'Italie, mais seulement à Rome & à Caprarole. Il mourut en 1566. âgé de trente sept ans. Cette mort prématurée lui fit laisser beaucoup d'Ouvrages imparfaits, que son frere Frederic acheva.

GEORGES VASARI

NAtif d'Arezzo en Toscane, fut premierement Disciple de Guillaume de Marseille, Peintre sur Verre; ensuite d'André del Sarte, & enfin de Michelange. On ne peut pas dire de lui comme de beaucoup d'autres Peintres que son inclination pour la Peinture l'a violenté: mais l'on peut dire avec plus de vraisemblance, que ses Réflexions & son bon Esprit l'y ont déterminé, & l'y ont conduit plûtôt que son Genie. Après les troubles de Florence il s'en retourna en son Païs, où ayant trouvé que son Pere étoit mort de la Peste, il se vit chargé de deux Freres & de trois Sœurs, qu'il étoit contraint de faire subsister du gain de son travail. Il peignoit à fresque dans les Villages de côté & d'autre : mais ne croyant pas pouvoir gagner assez par la Peinture, pour soutenir la charge de sa famille, il quitta sa Profession pour se faire

Orfevre, à quoi il ne trouva pas mieux ſon compte.

Il ſe remit donc à la Peinture, avec une grande envie de devenir habile; il deſſina avec ardeur & avec perſeverance toutes les Sculptures Antiques & tous les Ouvrages de Peinture qui étoient de quelque merite: & quoiqu'il ſe fût beaucoup fortifié dans la partie du Deſſein, en copiant toute la Chapelle de Michelange, il ne laiſſa pas néanmoins de deſſiner avec le Salviati tous les Ouvrages de Raphaël & de Balthazar de Sienne; & non content d'avoir deſſiné tout le jour, il employoit une partie de la nuit à copier ce qu'avoit deſſiné ſon Camarade. Il ſe perſuada qu'après toutes ces fatigues il étoit en état d'entreprendre toutes ſortes d'Ouvrages, & d'en ſortir avec ſuccès. Il ne comptoit que pour peu de choſe la partie du Coloris, parce qu'il n'en avoit pas une juſte idée: auſſi s'eſt-il bien trompé dans ſon calcul; car quoiqu'il fût un fort bon Deſſinateur, ſes Ouvrages ne lui ont point attiré juſqu'ici toute l'eſtime qu'il s'en étoit promiſe, ce qui vient ou de ce qu'il a ignoré l'intelligence des Couleurs, ou du moins de ce qu'il a negligé la moleſſe du Pinceau. Cependant la grande pratique qu'il avoit dans le Deſſein lui donnoit une merveilleuſe facilité,& lui faiſoit produire

quantité d'Ouvrages. Il étoit bon Architecte, & entendoit fort bien les Ornemens. Les Ouvrages qu'il fit à Florence, tant d'Architecture que de Peinture le mirent en credit dans la Maison des Médicis, où il gagna quelque argent, dont il maria deux de ses Sœurs. Il avoit beaucoup de vertus morales, qui, jointes à sa politesse, lui attirerent l'estime des Cardinaux de son tems. Celui de Medicis qui le protegeoit particulierement, l'engagea à travailler sur les Vies des Peintres. Il nous en a laissé trois volumes, dont Annibal Caro fait l'éloge, en disant qu'elles sont écrites poliment & judicieusement. On lui reproche néanmoins d'y avoir trop loué les Peintres de son Pays; c'est-à-dire les Florentins. Quoiqu'il en soit, la Peinture lui doit un monument éternel, pour avoir transmis à la Posterité la mémoire de tant d'habiles Hommes, dont la plûpart des noms seroient déja ensevelis dans l'oubli, sans les soins qu'il a pris de les éterniser. Outre ces Vies de Peintres, il a fait imprimer des Raisonnemens sur les Ouvrages qu'il a peints, dont les principaux sont à Rome, à Florence & à Bologne. Il mourut à Florence en 1578. âgé de soixante-quatre ans. Son Corps fut transporté à Arezzo, où il fut enterré dans une Chapelle ornée d'Architecture, qu'il avoit fait bâtir pendant sa vie.

FREDERIC ZUCCRE

NE' dans un Village du Duché d'Urbin appellé *Agnolo in Vado*, fut amené par ſes parens à Rome à l'occaſion du Jubilé de 1550. On le donna à ſon Frere Tadée, qui étoit déja un des celebres Peintres d'Italie. Il fut ſon Diſciple, & dans la ſuite ſentant un peu ſes forces, il porta impatiemment les corrections de ſon Frere. Ils ont beaucoup travaillé tous deux à Caprarole; & Frederic acheva les Ouvrages que Tadée avoit laiſſé imparfaits dans Rome, où il mourut, n'ayant que trente-ſept ans. Frederic fut employé pat le Pape Gregoire XIII. pour quelques Ouvrages qui lui attirerent des differends avec les Officiers de Sa Sainteté; & pour ſe venger de leurs mauvais offices, il fit le Tableau de la Calomnie, qui a depuis été gravé par Corneille Cort, où il repréſenta avec des oreilles d'âne tous ceux qui l'avoient offenſé. Il l'expoſa publiquement ſur la porte de l'Egliſe de S. Luc le jour de la Fête de ce Saint, & ſortit de Rome pour éviter la colere du Pape.

Il travailla en France pour le Cardinal de Lorraine, & à l'Eſcurial pour Philippe II.

ſans que, ni l'un, ni l'autre fuſſent contens de ſon Ouvrage. Il fut plus heureux en Angleterre, où il fit le Portrait de la Reine Elizabeth, & quelques autres Ouvrages qui furent applaudis. Enfin après être retourné en Italie, & avoir travaillé quelque tems à Veniſe, Gregoire XIII. le rappella, & lui pardonna. Ce fut en ce tems-là que ſe prévalant de la protection du Pape, il mit à execution le Bref que Sa Sainteté avoit donné pour l'érection d'une Académie de Peinture. Il y fut élu Prince, & l'affection qu'il portoit à ſon Art, lui fit bâtir à ſes frais une Maiſon où ſe tenoit l'Aſſemblée des Peintres. Il alla enſuite à Veniſe pour y faire imprimer les Livres qu'il a composés ſur la Peinture. De-là il paſſa à la Cour de Savoie, & dans un voyage qu'il fit à Lorette, il mourut à Ancone âgé de ſoixante-ſix ans, environ l'an 1602.

RAPHAEL D'A REGIO,

Fils d'un Païſan, qui lui faiſoit garder des Oies, ſe déroba de ſon Pere & s'en alla à Rome, où il ſuivit le mouvement du Genie extraordinaire qu'il avoit pour la Peinture; & s'étant mis ſous la Diſcipline de Frederic Zuccre, où il ne fut qu'un an,

y fit un ſi merveilleux progrès, qu'il étoit
preſque égal à ſon Maître. Il a fait pluſieurs
belles choſes dans le Vatican, à Sainte Ma-
rie Majeure, & en d'autres lieux de Ro-
me. Il étoit beau & bien fait, & l'on dit
qu'étant devenu amoureux d'une jeune fil-
le, ſa paſſion fut ſi violente qu'il en mourut.
Il avoit un Camarade nommé Paris, qui
l'aidoit dans ſes Ouvrages.

RICHARD

NAtif de Breſſe, étoit un de ceux dont Raphaël ſe ſervoit dans ſes Ouvrages du Vatican, & qui d'ailleurs n'a pas fait beaucoup parler de lui. Un jour ayant fait pour l'Egliſe des Florentins un Tableau de ſon Invention, où il avoit repréſenté Pilate qui montroit Jesus-Christ au Peuple, il demanda à Raphaël laquelle des Têtes lui ſembloit la meilleure, croyant qu'on jugeroit en faveur de celle du Chriſt; mais Raphaël lui répondit que la meilleure en étoit une qui ne ſe voyoit que par derriere, voulant dire par-là que toutes ſes Expreſſions n'étoient pas juſtes au ſujet qu'il repréſentoit, quoique les Têtes fuſſent bonnes d'ailleurs.

FREDERIC BAROCHE

NE' à Urbin vint à Rome dans ſa jeuneſſe, & n'a point eu d'autre Maître à proprement parler, que les belles choſes qu'il y étudia avec beaucoup de ſoin. Il y peignit beaucoup de choſes à freſque du tems de Paul III. & s'en étant retourné à Urbin, il y paſſa le reſte de ſa vie. Mais fort incommodé d'un vomiſſement & d'une foibleſſe d'eſtomach, qui ne lui permettoit pas de travailler plus de deux heures par jour. Il a néanmoins vécu très-long-tems avec ce mal, qui lui venoit (à ce que l'on a cru) d'avoir été empoiſonné dans une ſalade qu'un Peintre envieux de ſa réputation lui prépara dans un repas qu'il lui donna, de ſorte que les remedes qui ne le guerirent pas entierement, l'empêcherent néanmoins de mourir. C'eſt un des plus gracieux, des plus judicieux, & des plus habiles Peintres qui ayent jamais été. Il a fait quantité de Portraits & de Tableaux d'Hiſtoires, & ſon Génie étoit particulierement pour les ſujets de dévotion.

On reconnoît dans ſes Ouvrages un grand penchant pour la maniere du Correge: & quoiqu'il deſſinât plus correctement que ce

Peintre, ses contours n'étoient, ni d'un si grand Goût, ni si naturels. Il prononçoit trop les parties du corps, & dessinoit les pieds d'un petit enfant, du même caractere qu'il auroit fait ceux d'un homme. Il faisoit ses Etudes au Pastel, & les réduisoit ordinairement à sa maniere.

Il se servoit pour faire ses Vierges, d'une Sœur qu'il avoit, & pour le petit Christ, d'un enfant de cette même Sœur. Il a gravé lui-même à l'eau-forte quelques-uns de ses Tableaux. Il est mort à Urbin en 1612. âgé de quatre-vingt-quatre ans. Vanius a été son Disciple.

FRANÇOIS VANIUS

DE Sienne, a été Disciple du Baroche sans lui être inferieur. Il avoit un talent extraordinaire pour les sujets de dévotion. Il est mort en 1615. âgé de quarante sept ans.

JOSEPIN,

AInsi appellé par contraction de Joseph d'Arpin, qui est un Château dans la Terre de Labour au Royaume de Naples,

où il naquit en 1570. Il étoit Fils de Muti
Polidoro, Peintre si mediocre, qu'il n'é
toit employé qu'à faire des *Ex Voto* de Vil
lage. Joseph vint à Rome, où il contract
une maniere de dessiner legere & agréable
qui dégenera dans une pratique qui ne te-
noit, ni de l'Antique, ni de la Nature re-
cherchée. Comme il avoit beaucoup d'es-
prit & de Genie, il se fit valoir auprès des
Papes & des Cardinaux, qui lui procure-
rent beaucoup d'emploi. Il eut un violent
Competiteur en la personne du Caravage,
dont la maniere étoit entierement opposée
à la sienne. Ce qu'il a fait de plus digne d'é-
stime, sont les Batailles qu'il a peintes au
Capitole, du reste il n'a fait qu'éfleurer la
Peinture, sans en approfondir aucune par-
tie. Il mourut en 1640. âgé de quatre-
vingts ans. La plûpart des Peintres de son
tems suivoient sa maniere, & les autres cel-
le du Caravage.

PASQUALIN-DELLA MARCA

N'Est ici nommé, que parce que en un
an il fit un progrès dans la Peinture,
qui passe pour un prodige. Il y a des Ta-
bleaux de lui dans l'Eglise des Chartreux

ux termes de Diocletian.

Cet exemple doit encourager ceux qui, bien qu'avancés en âge, se sentent assez de genie, assez d'ordre dans l'esprit, & assez de santé pour courir en peu de tems la Lice de la Peinture.

PIETRE TESTE

NAtif de Luques, porté dès sa jeunesse au Dessein, fut excité de voir Rome par la renommée des Peintures & des Peintres qu'on y voyoit alors. Il y alla en habit de Pellerin, & n'étant pas assez instruit de ce qui regardoit la Profession qu'il vouloit suivre, il vivoit dans la derniere misere, & passoit comme il pouvoit le tems à dessiner les Ruines, les Statues & les Peintures de Rome. Sandrart dit qu'un jour entr'autres l'ayant trouvé dans un pitoyable état, & comme à demi brute, dessinant des Ruines autour de Rome, il eut pitié de sa pauvreté, l'emmena chez lui, pourvût à ses vêtemens & à sa nourriture, l'employa à dessiner plusieurs choses de la Galerie Justiniane, & le recommanda ensuite à d'autres personnes qui le firent travailler. Il étoit si sauvage, & si misantrope, qu'à peine Sandrart pouvoit-il jouir de sa conversation. Il

avoit deſſiné les Antiques tant de fois, qu'i
les ſavoit par cœur : mais il y avoit en cel
tant de fougue & de libertinage de genie
qu'il n'a tiré pour ſon Art aucun avantag
raiſonnable de toutes ſes peines : celle
qu'il a priſes dans ſes Ouvrages de Peintu-
re lui ont encore moins réuſſi, comme or
le voit par le petit nombre de ſes Tableaux
par le peu de cas qu'on en fait, par ſes
mauvaiſes Couleurs, & par la dureté de
ſon Pinceau. Ainſi ce qu'il a fait de plus
louable, ſont ſes Deſſeins & ſes Eſtampes,
dont une petite partie a été gravée par lui,
l'autre par Ceſar Teſte, & quelques-unes
encore par d'autres Graveurs. On y voit
beaucoup d'imagination, de gentilleſſe, &
de pratique : mais peu d'intelligence dans
le Clair-obſcur, peu de raiſon, & peu de
juſteſſe. Etant un jour aſſis ſur le bord du
Tibre pour deſſiner quelque Vûe, un coup
de vent enleva ſon chapeau, & en vou-
lant le retenir, l'extenſion de ſon bras em-
porta ſon corps. Il tomba dans l'eau, &
ſe noya ainſi malheureuſement environ
l'an 1648.

PIETRE BERETIN

DE Cortone dans la Toſcane, élevé &
protegé dans la Maiſon de Sachetti à

[illegible]me, a été l'un des plus agréables Pein-
t[illegible]s qui aïent jamais paru. Son génie étoit
f[illegible]ond, ses pensées fleuries, & son exécu-
t[illegible]n facile. Comme son talent étoit pour
l[illegible] grands Ouvrages, & que son imagina-
t[illegible]n étoit vive, il ne pouvoit se contrain-
[illegible]e à finir un Tableau de tout point; ce
[illegible]i fait que ses petits Tableaux, quand on
l[illegible] voit de près, paroissent fort éloignés du
[illegible]érite de ceux qu'il a fait en grands.

Il étoit peu correct dans le Dessein, peu
[illegible]pressif dans les passions, peu régulier dans
l[illegible] plis de ses Draperies, & maniére par
[illegible]ut. Mais partout aussi on voit de la Gran-
[illegible]eur, de la Noblesse, & de la Grace. Non
[illegible]s de cette Grace particuliere que Raphaël
[illegible]le Corrége avoient en partage, & qui
[illegible]uche vivement le cœur des gens d'esprit:
[illegible]ais une grace génerale qui plaît à tout le
[illegible]onde, & qui consiste plûtôt dans l'habi-
[illegible]de qu'il avoit de faire partout des airs de
[illegible]êtes agréables, que dans un choix singu-
[illegible]er d'Expressions convenables à chaque ob-
[illegible]t. Car, comme je l'ai déja dit, il avoit de
[illegible] peine à retourner sur lui-même, & à des-
[illegible]endre dans le détail de chaque chose. Il ne
[illegible]erchoit qu'un beau Tout-ensemble, & les
[illegible]latfons des Eglises, des Galeries, des Pa-
[illegible]is des Grands; bien loin de l'étonner,
[illegible]oient la pâture la plus convenable à son

génie. Il en a donné des preuves autenti-
ques à Rome, dans l'Eglise neuve des Pe-
res de l'Oratoire, dans le Palais des Bar-
berins, dans le Palais Pamphile, & dans
plusieurs autres lieux de Rome & de Flo-
rence.

Son Coloris n'avoit rien de mauvais, sur-
tout dans ses carnations, qui auroient en-
core été meilleures, si elles avoient été plus
variées & plus recherchées. Pour les autres
Couleurs locales, il ne s'est écarté de l'E-
cole Romaine, qu'en leur donnant de l'u-
nion entr'elles, & cet agrément que les Ita-
liens appellent *Vagezza*. Les Ornemens
qui accompagnoient ses Ouvrages étoient
d'une grande Idée : il faisoit le Païsage
d'un bon goût, & il a mieux entendu la
Peinture à fresque, que tous ceux qui l'ont
pratiquée avant lui.

Pietre de Cortone étoit d'un naturel
doux, d'un entretien agréable, de mœurs
integres, charitable, officieux, bon ami,
& disant du bien de tout le monde. Il étoit
si laborieux, que la goute dont il étoit fort
travaillé, ne l'empêchoit pas de peindre :
mais la vie trop sédentaire, & l'excès de
son application augmentant ce mal peu à
peu, firent mourir cet excellent Homme à
l'âge de soixante ans, en 1669.

LIVRE IV.

LIVRE IV.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES VENITIENS.

JACQUES BELLIN

DE Venise, eut pour Maître Gentillé d'a Fabriano, & fut Concurrent de ce Dominique qui fut assassiné par André del Castagno. Il n'est pas si connu par ses Ouvrages, que par la bonne éducation qu'il donna à ses Fils Gentil & Jean, qui ont été les Sources de l'Ecole Vénitienne. Il mourut environ l'an mil quatre cent soixante & dix.

GENTIL BELLIN

DE Venise, Fils aîné de Jacques dont on vient de parler, étant le plus habile des Peintres Vénitiens de son tems, fut

emploïé par le Senat avec ſon Frere Jean à peindre dans la Sale du Grand Conſeil, & fit beaucoup d'autres Ouvrages à Veniſe la plûpart à détrempe, parce que la Peinture à huile n'étoit pas encore bien en uſage. Mahomet II. Empereur des Turcs aïant vû un de ſes plus beaux Tableaux l'admira, & deſira d'en avoir l'Auteur pour le faire travailler. Il en écrivit à la République, qui le lui envoïa. Gentil fut bien reçû du Grand Seigneur, il fit quelques Ouvrages qui plurent à Sa Hauteſſe, principalement des Portraits : Et comme les Turcs ont de la vénération pour Saint Jean-Baptiſte; Gentil en peignit la Décolation, & la fit voir à Mahomet, pour en avoir l'approbation, comme de ſes autres Tableaux. Mais le Grand Seigneur trouva à redire que la peau du cou, dont la tête venoit d'être ſéparée, étoit trop haute ; & pour confirmer ſa critique, il envoïa querir ſur le champ un Eſclave, à qui il fit couper la Tête en préſence de Bellin, afin qu'il fût convaincu, qu'incontinent après la ſéparation de la tête, la peau ſe retire en bas, le Peintre fut ſi effraïé de cette cruelle démonſtration, qu'il ne crût pas pouvoir demeurer en repos ni en ſûreté à Conſtantinople : il demanda ſon congé ſous quelque prétexte, & il l'obtint. Le Grand Seigneur lui fit des

réſens, lui mit une Chaîne d'or au cou, & crivit à la République des Lettres de re-ommandation en ſa faveur: ce qui fut cauſe ue la République lui aſſigna une penſion onſidérable pour toute ſa vie, & le fit Chevalier de Saint Marc. Il mourut en 501. âgé de quatre-vingt ans.

JEAN BELLIN.

FRere & Diſciple de Gentil Bellin, a établi les fondemens de l'Ecole Véni-ienne par la pratique de l'huile, & par le oin qu'il prit de peindre toutes choſes d'a-rès Nature. On voit beaucoup de ſes Ta-leaux à Veniſe: le dernier où il a travaillé ſt une Baccanale qu'il fit pour Alphonſe I. Dûc de Ferrare, & la mort l'aïant ſurpris ur cet Ouvrage, Titien l'acheva, & y fit n beau Payſage. Ce Diſciple habile, mais eſpectueux, pour laiſſer la gloire du Ta-leau à ſon Maître, y écrivit ces mots: (Joannes Bellinus M. CCCCCXIV.) Giorgion fut ſon Diſciple avec le Titien. Bellin mourut en 1512. âgé de quatre-vingt-dix ans: ſon Portrait & celui de ſon Frere ſont dans le Cabinet du Roi.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Jean Bellin.

JAcques & Gentil Bellin ont deſſin
de méchant Goût, & ont peint fort ſe
chement : mais Jean Bellin aïant eu le ſe
cret de peindre à huile, a manié le Pincea
plus tendrement, quoiqu'il paroiſſe encor
beaucoup de ſechereſſe dans ſes Ouvrage
Cependant il mérite qu'on le diſtingue d
ceux qui l'ont précedé ; c'eſt lui qui a tranſ
mis libéralement aux Peintres qui l'ont ſu
vi la pratique de peindre à l'huile, qu'
avoit tirée par adreſſe d'Antoine de Meſſi
ne ; & il a travaillé le premier à joindre l'u
nion à la vivacité des Couleurs, laquell
faiſoit avant lui le plus grand mérite de
Peintres Vénitiens ; ainſi l'on voit tout en
ſemble dans les Tableaux de Jean Belli
une grande propreté dans ſes Couleurs, &
un commencement d'harmonie qui a pû re
veiller le talent du Giorgion.

Les progrès étonnans de ce Diſciple, &
ceux du Titien ont même ouvert les yeu
de leur Maître, car les Tableaux de la pre
miere maniére de Jean Bellin ſont très-ſeç
& ceux de la derniere ſont aſſez ſoûtenu
de Deſſein & de Coloris, pour trouve

quelque place dans les Cabinets des Curieux, & l'on en voit quelques-uns chez l'Empereur, qui tiennent du Giorgion pour la fierté de la Couleur & de la Lumiére.

Le goût de ſon Deſſein eſt un peu Gottique, & ſes attitudes ne ſont pas d'un bon choix, mais ſes airs de tête ſont aſſez Nobles.

On ne voit point de vives expreſſions dans ſes Tableaux, & les Sujets qu'il a traités n'y ont guéres donné d'occaſion, car la plûpart ſont des Vierges. Il a néanmoins fait tous ſes efforts pour copier exactement la Nature, & il a terminé plus ſervilement ſes Ouvrages, qu'il ne s'eſt utilement attaché à leur donner un grand caractére.

LES DOSSES

DE Ferrare ſe ſont rendus recommandables par leur bon Goût de couleur, & ſurtout dans les Païſages qu'ils faiſoient très-bien; Alphonſe Duc de Ferrare les emploïa beaucoup, & les honora de ſa bienveillance. Ils ne furent pas ſi heureux auprès du Duc d'Urbin François Marie, qui les fit travailler à Freſque dans ſon nouveau Palais, que l'Architecte Genga venoit de bâtir, car ce Duc n'étant pas ſatisfait de

cette Peinture la fit détruire. Il est vrai qu malgré tous les soins qu'ils y avoient apor tés, ils n'ont jamais rien fait qui mérit moins de louange, tant il est vrai que l soins sont fort inutiles dans l'exécution quand une fois l'Ouvrage est mal conçû. I soûtinrent pourtant leur réputation apr cette disgrace; car ils firent depuis ce tem là de fort belles choses. L'Aîné ne pouvai plus travailler à cause de son grand âge subsista le reste de ses jours d'une Pensic que le Duc Alphonse lui donna, & mou rut fort vieil. Son Cadet nommé Baptist lui survéquit, & fit encore beaucoup d'Ou vrages.

LE GIORGION

AInsi appellé à cause de son courage & de sa taille avantageuse nâquit e 1478. dans le Bourg de Castel Franco de l Marche Trévisane. Et quoiqu'il fût d'un naissance médiocre, il avoit l'esprit for élevé, il étoit Galant, il aimoit la Musique il avoit la voix agréable, & jouoit bien de Instrumens. Il s'exerça d'abord à dessine avec soin d'après les Ouvrages de Leonar de Vinci; & il se mit ensuite sous Jea Bellin pour apprendre à peindre: Mais so

génie lui aïant formé un Goût ſupérieur à celui de ce dernier Maître, il le cultiva par la vûe, & par la conſidération du Naturel, qui dans la ſuite lui ſervit toujours de témoin fidéle dans tous ſes Ouvrages. Son Goût fier & terrible plût extrêmement au Titien, qui dans la vûe d'en profiter étoit ſouvent chez lui, & cultivoit ſoigneuſement l'amitié qu'ils avoient contractée chez Jean Bellin leur commun Maître ; mais le Giorgion, qui étoit jaloux de la nouvelle maniére qu'il avoit trouvée, ne manqua pas de moïens honnêtes pour interdire ſa maiſon au Titien ; de ſorte que dans la ſuite celui-ci devint ſon Concurrent par le ſoin qu'il prit de copier la Nature, & par ſes réflexions, il paſſa même le Giorgion dans la recherche des délicateſſes du Naturel ; mais ce même Giorgion s'eſt conſervé dans la poſſeſſion d'un Goût où perſonne n'eſt encore arrivé. Les Ouvrages du Giorgion ſont la plûpart à Veniſe ; & comme il a beaucoup peint à freſque & qu'il a peu vécu, ſes Tableaux de Cabinet ſont extrêmement rares. Il mourut en 1511. âgé ſeulement de trente-deux ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Giorgion.

COmme le Giorgion n'a vécu que trente-deux ans, & qu'il a fait peu de grands Ouvrages, on ne ſauroit bien juger de la grandeur de ſon Génie. La plus grande compoſition qu'il ait faite, eſt à Veniſe ſur la Façade de la Maiſon où s'aſſemblent les Marchands Allemands du côté qui regarde le grand Canal. Il fit cette Peinture en concurrence du Titien, qui peignit un autre côté de ce Bâtiment; mais ces deux Ouvrages étant preſque entiérement ruinés par le tems, il eſt difficile d'en tirer une conjecture bien ſolide: ainſi il faut ſe renfermer dans un petit nombre de Tableaux de Chevalet, & dans pluſieurs Portraits qu'il a faits: Et comme on ſe peint toujours dans ſes Ouvrages de quelque Nature qu'ils puiſſent être, l'on voit par ceux que le Giorgion nous a laiſſés, que ce Peintre avoit de la facilité dans l'eſprit & de la vivacité dans l'imagination.

Son Goût de Deſſein eſt délicat, & a quelque choſe de l'Ecole Romaine, quoiqu'il ne ſoit pas autant prononcé qu'il ſeroit néceſſaire pour la perfection de ſon

Art ; car le Giorgion avoit encore plus de soin de donner à ses Figures de la rondeur que de la correction.

Son Goût étoit grand, piquant, & son travail facile ; c'est lui qui le premier a emploïé les Couleurs fiéres, & l'on peut regarder comme une chose étonnante le saut qu'il a fait tout d'un coup, de la maniére de Jean Bellin au degré suprême où il a porté le Coloris, en joignant à une extrême force une extrême suavité.

Il entendoit très-bien le Clair-obscur, & l'harmonie du tout ensemble ; il ne se servoit pour ses Carnations que de quatre Couleurs capitales, dont le judicieux mélange faisoit toute la différence des âges & des sexes. Mais dans ces quatre Couleurs, on ne doit vraisemblablement y comprendre ni le blanc qui tient lieu de la lumiere, ni le noir qui en est la privation.

Il paroit que les Principes qu'il avoit trouvés étoient simples, qu'il les possedoit parfaitement, & que son plus grand artifice étoit de faire valoir les choses par la comparaison.

Ses Païsages sont d'un goût exquis pour les Couleurs & pour les oppositions, & il avoit joint à son Art le secret de faire monter la force de ses Couleurs, & d'en conserver la fraîcheur, surtout dans les verds.

Titien aïant connu le dégré où le Giorgion avoit élevé son Art, s'imagina que ce Peintre avoit passé les bornes de la verité il voulut, pour ainsi dire, apprivoiser cette fierté de Coloris qu'il trouvoit trop sauvage; il la modera par une varieté de teintes afin de rendre les Objets plus naturels & plus palpables; mais quelques efforts qu'il ait fait pour surpasser son Emule, il est vrai de dire que le Giorgion s'est toujours maintenu dans un poste d'où personne n'a pû encore jusqu'ici le déposseder; & il est certain que si le Titien a fait courir quelques Peintres dans la carriere du bon Coloris, c'est Giorgion qui la leur a ouverte.

TITIEN VECELLI

D'Extraction Noble, nâquit à Cador dans le Frioul, l'année 1477. il n'avoir que dix ans quand ses parens le donnerent à un de ses oncles, qui demeuroit à Venise, lequel voïant l'inclination que ce jeune homme avoit pour la Peinture, le mit chez Jean Bellin, où il demeura fort longtems. Il ne faisoit ses études que sur le Naturel qu'il copioit servilement, sans rien ajoûter ni retrancher. Mais en 1507. aïant reconnu le grand effet des Ouvrages du

Giorgion, il ſuivit ſa maniére, en ſorte que ſans faire de lignes il imitoit les vérités de la Nature qu'il regardoit avec d'autres yeux qu'auparavant, & qu'il étudioit avec une extrême application. Cela n'empêchoit pas qu'il ne s'exerçât d'ailleurs à deſſiner ſoigneuſement, & qu'il ne ſe rendît habile dans la partie du Deſſein.

Giorgion s'étant aperçû du progrès que le Titien avoit fáit pour avoir conſideré ſa maniére, rompit tout commerce avec lui. Ils vécurent depuis en jalouſie juſqu'à ce que la mort qui enleva Giorgion à trente-deux ans, laiſſât le champ libre au Titien. A l'âge de vingt-huit ans il mit au jour l'Eſtampe en bois du Triomphe de la Foi, où ſont les Patriarches, les Prophétes, les Apôtres, les Evangeliſtes & les Martyrs; & cet Ouvrage donna une grande opinion de ce qu'il devoit être un jour, & fit dire, que s'il avoit vû les Antiques, il paſſeroit Raphaël & Michelange.

Il a peint à Freſque dans Vicence, un Portique où il a repréſenté l'Hiſtoire de Salomon; à Veniſe le Palais Grimani; à Padoue quelques Hiſtoires de Saint Antoine. Les trois Baccanales qui ſont tombées dans la poſſeſſion du Cardinal Aldobrandin, ont été faites à Ferrare pour le Duc Alfonſe; celle de ces Baccanales où il y a une femme

nue, qui dort sur le devant du Tableau, avoit été commencée par Jean Bellin. Titien en peignant ces trois Baccanales, se servit pour modéle de sa Maîtresse appellée Violente ; il fit aussi le Portrait du Duc & de la Duchesse qui ont été gravés par G. Sadeler.

En 1546. il fut appellé à Rome par le Cardinal Farnese, pour faire le Portrait du Pape ; il y en fit aussi d'autres, & quelques Tableaux de peu d'Ouvrage, qui furent admirés par Michelange & par Vasari, lesquels ne purent néanmoins s'empêcher de plaindre les Peintres Vénitiens de s'attacher si peu au Dessein. Titien a fait quantité d'Ouvrages publics & particuliers, tant à fresque qu'à huile, sans compter une infinité de Portraits. Il a fait trois fois celui de Charles-Quint. Cet Empereur pour s'en exprimer, disoit qu'il avoit reçû trois fois l'immortalité des mains du Titien : Aussi le fit-il Chevalier & Comte Palatin, en lui assignant en même tems une grosse pension. Henri III. ne crut pas devoir sortir de Venise, sans visiter ce Peintre, & tous les Poëtes de son tems ont célébré ses louanges. Ses Tableaux de Chevalet se sont répandus par toute l'Europe ; les plus beaux sont à Venise, en France & en Espagne. Il n'y a point de Peintre qui ait vécu si long-

tems que le Titien, ni qui ait mené une vie si tranquille & si heureuse ; si l'on en retranche la jalousie du Pordemon, laquelle néanmoins ne tourna qu'à l'avantage du Titien ; Du reste il fut aimé & estimé de tout le monde, & comblé d'honneurs & de biens. Il mourut de la peste en 1576. âgé de quatre vingt-dix-neuf ans.

Il a eu beaucoup de Disciples, dont les principaux sont François Vecelli son Frere, Horace Vecelli son fils, le Tintoret & d'autres Vénitiens.

Mais outre ces Italiens, il y avoit trois Flamans, dont le Titien faisoit grand cas, Jean Calcar, Diteric Barent, & Lambert Zustrus, qui tous trois sont morts jeunes.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Titien.

QUoique le Titien n'eût pas un Génie brillant & élevé, il l'avoit néanmoins assez fécond pour traiter de grands sujets de toutes natures : il n'y a pas eu de Peintre plus universel, ni qui ait sû mieux imprimer le véritable caractére à chaque objet qu'il a voulu représenter. Sa premiere éducation sous Jean Bellin, la fréquentation qu'il a eue avec le Giorgion, l'Etude opi-

niâtrée de dix années à copier le Naturel avec la derniere exactitude; mais pardessus toutes choses la solidité de son esprit & de ses Réflexions, lui ont découvert les Mysteres de son Art, & l'ont fait pénetrer dans l'essence de la Peinture plus avant qu'aucun autre Peintre; & si le Giorgion lui a montré le but où il devoit tendre, il en a fraïé le chemin sur un fond solide où tous ceux qui l'y ont suivi, se sont maintenus dans une estime particuliere; de sorte que s'il n'y avoit jamais eu de Titien, il n'y auroit peut-être jamais eu de Bassan, de Tintoret, de Paul Veronese, ni quantité d'autres Maîtres, qui ont donné dans l'Europe de glorieuses marques de leur capacité.

Mais si le Titien a été fidéle dans l'imitation de la Nature, il l'a été très-peu dans la représentation de l'Histoire, n'aïant presque point fait de Tableaux où il n'ait été en cela repréhensible.

Quoique l'on ne voie pas un grand feu dans ses dispositions, elles ne laissent pas d'être bien remplies & bien entendues, & il étoit fort régulier à donner à ses Figures des Attitudes qui fissent voir de belles parties.

Le soin qu'il prenoit de concerter judicieusement le Tout-ensemble de ses Ouvrages, lui a fait répeter plusieurs fois les

mêmes compositions pour éviter de nouvelles peines ; & l'on voit de sa main plusieurs Tableaux de Magdeléne, & de Venus & Adonis de sa main, où il a seulement changé le fond, afin qu'on ne pût douter qu'ils ne fussent tous Originaux. Ce n'est pas qu'il ne soit à présumer qu'il se prévaloit du secours de ses Eleves, & surtout de trois Flamans, qui étoient d'excellens Peintres, entre lesquels Diteric Barent étoit le Disciple favori du Titien. Après que de tels Eleves ont épuisé leurs industries à rendre leurs Copies équivoques, & que leur Maître avec des yeux frais les a retouchées, & y a répandu son esprit ; qui doute qu'elles ne doivent être estimées de sa propre main, aussi-bien que le premier Original ?

Le Titien a formé son Goût de Dessein sur la Nature ; il a fait comme Policléte, il en a recherché le beau, & il y a réussi dans les Femmes & dans les Enfans ; il a dessiné celles-là d'un Goût délicat, il leur a imprimé un air Noble, & les a accompagnées de certaines coëffures & de certains ajustemens particuliers qui ne plaisent pas moins par leur simplicité & par leur négligence que par le bon tour qu'il leur a donné ; il n'a pas été tout-à-fait si heureux dans les Figures d'Hommes, elles ne sont pas toujours correctes ni dessinées avec élegance,

Cependant il a fait en cela comme Michelange, il s'est proposé dans son goût de Dessein de suivre la Nature dans sa plus grande vigueur, il a tenu les Muscles puissans, & il a donné par-là un grand caractere à ses Figures : la difference qui se trouve entre lui & Michelange, c'est que celui-ci étoit plus profond dans le Dessein, & qu'il a mêlé au goût de l'Antique une prononciation sensible des Muscles; au lieu que le Titien a négligé l'Antique, & s'est contenté de charger ses Figures d'hommes en augmentant plûtôt qu'en diminuant la tendresse du naturel auquel il s'est uniquement attaché.

On ne voit point d'exageration dans ses attitudes, elles sont simples & naturelles, & il paroît que dans ses Têtes, il a été plus occupé d'une fidelle imitation de la Nature exterieure, pour ainsi dire, que d'une vive expression des passions de l'ame.

Le Titien n'a pas toujours peint de belles Draperies, & s'il a parfaitement imité les Etoffes, il les a souvent mal disposées, & leurs plis tiennent plûtôt du hazard que d'un bon ordre & d'un bon principe.

Il passe pour très-constant dans l'esprit de tous les Peintres, qu'il a fait le Païsage mieux qu'aucun autre de sa Profession. Ses Sites sont composés de peu d'objets, mais

ien choiſis ; les formes de ſes arbres bien
ariées, leurs touches légeres, moëleuſes
ſans maniére : mais ce qu'il a obſervé
ſez régulierement, eſt de faire voir dans
s Païſages quelque effet extraordinaire
e la nature, lequel fait une ſenſation pi-
uante, & remue le cœur par ſa ſingula-
ité & par ſa vérité.

Tout ce qui dépend du Coloris eſt mer-
eilleux dans le Titien, & s'il n'a pas été
uſſi fier que le Giorgion en cette Partie,
l a été plus exact & plus délicat. Ses Cou-
eurs locales ſont recherchées avec une ſa-
ante fidelité, & toujours placées d'une ma-
niére à faire valoir un objet par la compa-
aiſon d'un autre, enſorte qu'il ſupplée au-
ant qu'il eſt poſſible par la force de ſon
Art, à la foibleſſe des Couleurs qui d'elles-
mêmes ne peuvent atteindre à tous les effets
de la Nature. La vérité qui ſe trouve dans
ſes mêmes Couleurs locales eſt ſi grande
qu'elles ne laiſſent aucune idée des Couleurs
qui ſont ſur la Palette. Il ſemble qu'on ne
ſauroit dire que les Carnations du Titien,
par exemple, ſoient faites avec telles & tel-
les Couleurs ; mais plûtôt, que c'eſt vérita-
blement de la chair, & que ſes Draperies
ſont de véritables étoffes: Ainſi chaque cho-
ſe y conſerve ſon caractére, ſans qu'aucune
des Couleurs qui en font la compoſition s'y
faſſe diſtinguer.

On ne peut nier que le Titien n'ait eu l'intelligence du Clair-obſcur, & quand il ne l'a pas fait paroître par le principe des Groupes de lumieres & d'ombres qu'il comparoit à la Grape de raiſin, il l'a fait ſuffiſamment connoître par la nature des Couleurs qu'il ſavoit donner aux Draperies, & par la diſtribution des objets, dont la couleur naturelle convenoit à la place qu'il lui donnoit, ou pour venir ſur le devant, ou pour reſter ſur le derriere, ou pour contribuer aux tournans, ou enfin pour faire l'effet qu'il en vouloit tirer.

Ses oppoſitions ſont fieres & ſuaves tout-enſemble, & il a tiré l'harmonie de ſes Couleurs de la connoiſſance qu'il avoit de leur nature, plûtôt que de la participation des Clairs & des Bruns, comme a fait Paul Véroneſe.

Il a extrêmement terminé ſes Ouvrages, & n'a point eu de maniére bien ſenſible dans le maniement de ſon Pinceau; parce que l'exactitude de ſes recherches & le ſoin qu'il prenoit de moderer une Couleur par une autre a effacé les apparences d'une main libre quoiqu'elle y fût en effet. Il eſt vrai que les marques ſenſibles de cette liberté ne ſont pas ſans mérite, elles égaïent l'Ouvrage, & réjouiſſent les yeux, quand elles procedent d'une habitude épurée, & du feu

de l'imagination ; mais il y a dans les Ouvrages du Titien des touches si spirituelles & si conformes au caractere des Objets, qu'elles picquent le goût des veritables Connoisseurs beaucoup plus que les coups fort sensibles d'une main hardie.

Le Titien a eu quatre manieres, celle de Jean Bellin son Maître, celle de Giorgion son compétiteur, une troisiéme qui étoit fort étudiée, mais qui lui étoit propre, & la quatriéme qui avoit dégeneré en habitude, mais toujours solide ; la premiere étoit un peu seche ; la seconde étoit d'une extrême fierté ; comme on le peut voir par le Tableau de saint Marc, qui est à Venise dans la Sacristie de la Saluté, par celui des cinq Saints, qui est dans la petite Eglise de S. Nicolas, & par quelques-autres : la troisiéme consistoit dans une juste & belle imitation de la Nature : elle étoit extrêmement travaillée par les exactes recherches qu'il faisoit en retouchant par-ci par-là, tantôt avec des Teintes vierges dans les Clairs, & tantôt avec des glacis dans les ombres, & qui à cause de ces minuties en paroît moins libre, mais qui est pourtant & plus forte, & plus finie.

La quatriéme étoit une maniere libre qu'il a mise en usage sur la fin de sa vie, ne pouvânt plus se donner tant de fatigues, ou

croïant avoir trouvé le moïen de les surmonter : c'est de cette derniere maniere qu'ont été peints les Tableaux de l'Annonciation & de la Transfiguration qui sont à San Salvator, le saint Jacques de san Lio, le saint Laurent des Jesuites, le saint Jerôme de sancta Maria Nova, la Pentecôte de la Saluté, & plusieurs autres de cette nature. Ainsi l'on peut voir à Venise cinquante Tableaux exposés en public, dans lesquels le Titien a donné à connoître toutes les manieres dont je viens de parler.

Au reste si les Peintres de l'Ecole Romaine ont surpassé le Titien en vivacité de génie dans les grandes Compositions & dans le goût du Dessein, personne ne lui dispute l'excellence du Coloris, & il a toujours été en cela la Boussole des veritables Peintres.

FRANCOIS VECELLI,

Frere de Titien,

SUivit d'abord les Armes : mais la Paix s'étant faite en Italie, il vint trouver son frere à Venise, où s'étant adonné à la Peinture, il y prenoit un si grand vol, que le Titien étoit allarmé du goût excellent dont il peignoit: & craignant qu'il ne devînt plus habile que lui, il le dégoûta de la Peintu-

:, & le porta à prendre une autre profeſ-
on. Il choiſit celle de faire des Cabinets
'Ebene ornés de Figures & d'Architec-
ure : ce qui ne l'empêcha pas de peindre
uelquefois pour ſes amis. Les Tableaux
u'il fit d'abord, & qui exciterent la ja-
ouſie du Titien, ſont dans le goût du Gior-
ion, & paſſent pour être de ce Peintre
ans l'eſprit de la plûpart des gens.

HORACE VECELLI,

Fils du Titien,

FAiſoit des Portraits dans la maniere de ſon Pere. Il n'a fait que peu d'autres
Ouvrages, car la Chimie l'occupoit plus
que la Peinture. Il mourut de la Peſte à la
fleur de ſon âge, la même année que ſon
Pere, qui fut celle de 1576.

JACQUES ROBUSTI,

ſurnommé

LE TINTORET,

AInſi appellé, parce qu'il étoit fils d'un Teinturier. La vivacité de ſon eſprit
le fit occuper à pluſieurs choſes dans ſa jeu-

nesse, principalement à la Musique & à la Peinture. Mais s'étant entierement déterminé à celle-ci, il se proposa Michelange pour Guide dans le Dessein, & se mit sous la discipline du Titien pour le Coloris. Il n'y perdit pas son tems; car il sût pénetrer si avant dans les principes de son Maître, qu'il lui en donna de la jalousie : l'Ecolier s'en apperçût, & s'étant retiré chez lui, il se fit par un exercice assidu une maniere particuliere, qui tendoit néanmoins toûjours à Michelange & au Titien. Tintoret continuant ainsi de s'exercer avec beaucoup d'ardeur & d'application, devint comme un prodige de Peinture, tant à cause de l'abondance de ses pensées tout extraordinaires, que par son bon goût, & par la promptitude dont il faisoit ses Tableaux, il laissoit peu de choses à peindre aux autres, parce qu'il sollicitoit puissamment les Ouvrages, & les faisoit pour le prix que l'on vouloit : aussi a-t-il rempli tout Venise de ses Peintures : & si parmi cette grande quantité il y en a beaucoup de médiocres, & comme on dit, de strapassées, il faut avouer qu'il y en a aussi beaucoup d'excellentes. Il a fait un nombre infini de Portraits, qu'il a finis ou croqués selon l'argent dont il étoit convenu. Comme il y avoit encore une place à remplir dans la même chambre de l'Ec

e saint Roch, où il a fait ce beau Crucifix, usieurs Peintres se présenterent, & offrint de faire chacun un Dessein, afin qu'on éferât celui qui seroit trouvé le meilleur. es Concurrens étoient Joseph Salviati, ederic Zuccre, Paul Veronese, & le Tinret. Les Confreres de saint Roch accep-rent la proposition, & fixerent un jour our recevoir les Desseins. Mais le Tintot au lieu de Dessein, apporta le Tableau ut fait, & sans autre façon le mit en la ace dont il étoit question. Les autres eintres eurent beau s'en plaindre, & dire ue ce n'étoit point un Tableau qu'on avoit emandé, mais un Dessein, le Tableau deeura en sa place. Les Confreres, qui auoient bien voulu un Ouvrage d'une autre aniere que de celle du Tintoret, pour le aisir de la varieté, dirent à ce Peintre, ue s'il n'ôtoit son Tableau d'où il l'avoit is, il n'en seroit pas païé : *He bien*, leur it-il, *je vous en fais présent*. Et le Tableau t encore aujourd'hui dans le même lieu. est étonnant que Tintoret aïant fait tant Ouvrages avec une extrême vivacité, ait i vivre 82. ans, qui est l'âge où il mourut un mal d'estomac, qu'une trop grande oplication lui avoit causée. Il fut enterré ans l'Eglise de la Madonna dell Horto, n l'année 1594.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Tintoret.

DE tous les Peintres Venitiens, je n'e trouve point dont le génie ait été fecond & si facile que celui du Tintore Ce Peintre eut assez de pénetration pou bien comprendre tous les principes du T tien, ausquels il s'étoit attaché : mais avoit trop de feu pour les executer exa tement ; & de l'inégalité de son esprit e venue l'inégalité de ses Ouvrages. C'est c qui fit qu'Annibal Carrache, étant à Ve nise, écrivit à Louis Carrache son Cousin qu'il avoit trouvé le Tintoret quelquefo égal au Titien, & quelquefois bien au dessous du Tintoret.

L'amour qu'il avoit pour sa Professio lui a fait recherher néanmoins tout ce qu pouvoit le rendre habile. Les soins qu'il pris de dessiner d'après les bonnes choses & entr'autres d'après Michelange, lui on fait prendre un bon goût de Dessein : ma la vivacité de son imagination a souven empêché qu'il ne fût correct. Ses Attitude sont presque toutes contrastées à l'excès, & quelquefois extravagantes : j'en excepte le femmes, qu'il a peintes assez gracieuses.

I

Il a diſpoſé ſes Figures, plûtôt par rap-
ort au mouvement qu'il vouloit donner
ar tout, qu'à la nature & à la vraiſem-
lance, ce qui lui a pourtant réuſſi en quel-
ues occaſions. Il a aſſez bien caracteriſé
a plûpart de ſes Sujets. Ses Têtes ſont deſ-
inées d'un grand goût : mais il eſt rare
'en voir dont les expreſſions ſoient fines
: piquantes.

Il a compris la néceſſité du Clair-obſcur,
: il l'a executé ordinairement par de gran-
es gliſſades de lumieres & d'ombres, qui
e débrouillent en ſe pouſſant l'une l'autre
ar leur oppoſition, & dont la cauſe eſt
ppoſée hors du Tableau, ce qui eſt d'un
rand ſecours dans les grandes ordonnan-
es, pourvû que le paſſage des oppoſés ſoit
ienagé avec eſprit, & que leurs extrémi-
és ne ſoient point trenchantes.

Ses couleurs locales ſont bonnes, & ſes
arnations dans ſes meilleurs Ouvrages
pprochent fort de celles du Titien : elles
ont à mon avis d'un caractere meilleur
ue celle de Paul Veroneſe ; j'entends plus
raies & plus ſanguines.

Il a fait quantité de Portraits de diffe-
ens mérites, ſelon le tems qu'il y em-
loïoit, & ſelon l'argent qu'il en recevoit;
s meilleurs approchent fort de ceux du
'itien. Son Pinceau eſt très-ferme & très-

vigoureux ; ſon labeur facile, & ſes tou
ches ſpirituelles. Enfin Tintoret eſt un mo
dele des plus capables de donner de l'ar
deur à un jeune homme qui veut prendr
avec un bon goût de couleur une manier
expéditive.

MARIA TINTORETTA,

Fille du Tintoret,

INſtruite par ſon Pere, a fait quantité d
Portraits d'hommes & de femmes. Ell
ſe plaiſoit à la Muſique, & jouoit fort bie
de divers Inſtrumens. Son Pere l'aïant ma
riée à un Allemand, la voulut avoir toujou
dans ſa maiſon, à cauſe de la tendreſſe qu'
avoit pour elle : mais il eut le chagrin d
la voir mourir à trente ans en 1590.

PAUL CALIARI VERONES,

NAquit à Verone en 1537. Son Per
nommé Gabriel Caliari étoit Sculp
teur ; ſon Maître a été un de ſes Oncle
nommé Badile, dont la maniere n'étoit pa
mauvaiſe. Les premiers Ouvrages publiq
de Paul ont été faits à Mantoue, & dar
quelques autres Villes d'Italie, mais aïar
trouvé beaucoup d'emploi à Veniſe, il s'
établit.

Il s'eſt fort attaché à la nature ; & il ·fait tout ſon poſſible pour la voir par les ·eux du Titien.

Comme il ſavoit où prendre ſes Mode-·es quand il en avoit beſoin pour ſes Car-·ations, il avoit auſſi des étoffes de diffe-·entes natures, dont il ſe ſervoit ſelon ·occaſion. Ses ouvrages publics ont preſ-·ue tous été faits en concurrence du Tin-·oret, qui travailloit en même-tems d'un ·utre côté : & quand leurs Ouvrages ·toient faits, les ſentimens des Connoiſ-·eurs ſe trouvoient partagés. Cependant ·n a toujours trouvé plus de force dans les ·Ouvrages du Tintoret, & plus de grace ·& de magnificence dans ceux de Paul Ve-·roneſe. On voit de ſes Tableaux par toute ·Europe, parce qu'il en a fait une quanti-·é prodigieuſe.

Il n'y a preſque pas d'Egliſe à Veniſe ·ui ne conſerve quelque Ouvrage de ſa ·main : mais les principales marques de ſa ·rande capacité ſont dans le Palais de ·. Marc, à S. Georges, & à S. Sebaſtien. ·l fit un voïage à Rome, à l'occaſion de ·erôme Grimani, Procurateur de S. Marc, ·ue la République envoïoit auprès du ·Pape : mais il n'y demeura pas long-tems, ·ïant laiſſé à Veniſe beaucoup d'Ouvrages ·ommencés.

Paul Veroneſe étoit homme de bien pieux, civil, officieux, religieux dans ſe promeſſes, ſoigneux dans l'éducation c ſes enfans, magnifique dans ſes manier d'agir, auſſi-bien que dans ſes habits : quoiqu'il eût amaſſé du bien, il n'avoit pa d'autre ambition que celle de devenir ha bile dans la Peinture. Le Titien l'aimo & l'eſtimoit beaucoup. Le Roi d'Eſpagn Philippe II. le vouloit avoir pour peindre l'Eſcurial : mais Paul s'en diſpenſa à cau qu'il étoit occupé aux Ouvrages du Pala de S. Marc, & Frederic Zuccre fut en voyé en ſa place.

Il avoit une grande idée de ſa profe ſion, & diſoit que la Peinture étoit u don du Ciel, que pour en bien juger falloit en avoir de grandes connoiſſance qu'un Peintre ſans le ſecours de la Natu préſente ne feroit jamais rien de parfai qu'on ne devoit point mettre dans l Egliſes de peintures qui ne fuſſent d'u habile homme, parce que l'admiration ex citoit la dévotion : & qu'enfin la partie q couronnoit toutes celles de la Peintu conſiſtoit dans la probité & dans l'intégr té des mœurs. Il eſt mort d'une fiévre e 1588. âgé de 58. ans. Sa ſépulture eſt S. Sebaſtien, où l'on voit ſon portrait e bronze.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Paul Veronese.

QUelque beau que ſoit le génie d'un Peintre, quelque abondante que ſoit ı veine, quelque facilité qu'il ait dans exécution de ſes penſées, s'il ne réflechit erieuſement ſur le ſujet qu'il a à traiter, & il n'échauffe ſon imagination par la lecıre des bons auteurs, il ne produira ſouent que des choſes communes, & tombera uelquefois juſques dans l'ineptie. Paul 'eroneſe en eſt un exemple aſſez ſenſible : on talent étoit merveilleux, il travailloit acilement, & ſon génie lui auroit fait roduire toujours de belles choſes ſi ſes oins avoient toujours ſecondé ſon génie. l a fait une infinité de Tableaux : & ſelon es lieux, & les perſonnes pour qui il traailloit, il méditoit plus ou moins ſes Compoſitions. Le Palais de S. Marc à Veiſe, les Autels principaux des principales glifes, & quelques maiſons de Nobles onſervent encore aujourd'hui ce qu'il a ıit de plus beau. Mais pour les differens ıutels des Egliſes communes, & pour les articuliers, qui ſur ſa réputation, vouluent avoir des Tableaux de ce grand Pein-

tre, il ſemble qu'au lieu de prendre tout
les peines néceſſaires pour ſoûtenir ſa r
putation, il ait travaillé ſeulement de pi
tique, plus occupé de l'envie d'expédi
ſon ouvrage, que du ſoin de le bien fair.
De ſorte que ſes inventions ſont tant
plates, & tantôt ingénieuſes.

Son talent étoit pour les grandes Ordo
nances, il les rempliſſoit agréablement.
y mettoit beaucoup d'eſprit, de verité
de mouvement : mais le choix des obje
n'en étoit pas judicieux. Il faiſoit entr
dans ſa Compoſition tout ce que ſon im
gination lui fourniſſoit de grand, de ſurpr
nant, de nouveau & d'extraordinaire :
enfin il ſongeoit plûtôt à orner la ſcene c
ſon Tableau, qu'à le rendre convenab
aux tems, aux coûtumes & aux lieux : il
introduiſoit ſouvent de l'Architecture qu
ſon frere Bénédetto lui peignoit ordinair
ment, & la magnificence de ces Bâtimer
donnoit de la grandeur à ſes ouvrages.

Ses diſpoſitions n'ont pas été des mieu
entendues par rapport au Clair-obſcur,
n'en avoit aucun principe, & il réuſſiſſo
en cela, tantôt bien, tantôt mal, ſelon le
differens mouvemens de ſon génie. On e
peut dire autant de ſes Attitudes, dont l
plûpart ſont ſans choix.

Cependant il y a beaucoup de feu & d

racas dans ſes grands Ouvrages ; mais à
es examiner de près, on trouve peu de
neſſe dans ſes expreſſions, ſoit pour le ſu-
et en géneral, ou pour les paſſions en par-
iculier : & il eſt rare d'en voir de lui qui
oient bien touchantes. Il a eu cela de
ommun avec tous les Venitiens, qui con-
umoient toute leur application à imiter
'exterieur de la nature.

Ses Draperies ſont toutes modernes, ſe-
on le tems où il vivoit, & ſelon la rencon-
re des étrangers Levantins, dont il y a
oujours un grand nombre à Veniſe, &
lont il ſe ſervoit pour les airs de tête, auſſi
ien que pour les habillemens. Comme ſes
Draperies ſont la plûpart d'étoffes de dif-
erentes eſpeces, & que les plis en ſont
grands & bien entendus, elles ſont une
grande partie des beautés qui ſe trouvent
dans les Tableaux de Paul Veroneſe. On
ne s'en étonnera pas, quand on ſaura qu'il
avoit chez lui quantité de ces belles étoffes
differentes, & qu'il en fut vendu à ſon in-
ventaire pour quatre mille livres.

Le ſoin qu'il prenoit ſouvent d'imiter les
étoffes d'après le naturel lui a acquis une
telle habitude en cela, qu'il a fait plu-
ſieurs riches Draperies de pratique, qu'on
croiroit être faites d'après le vrai.

Quoiqu'il ait eu de l'inclination pour

le Deſſein du Parmeſan, le ſien eſt néan
moins de mauvais goût, ſi l'on en except
les Têtes, qui ont du grand, du noble, &
quelquefois du gracieux. Ses Figures ſon
pourtant bien enſemble ſous leurs habits
mais les Contours du nud ont peu de goû
& de correction, & ſur-tout les pieds. I
paroît neanmoins qu'il a pris ſoin de deſſi
ner les femmes avec quelque élegance, ſe
lon l'idée qu'il s'étoit fait du beau Naturel
car pour l'Antique, il ne l'a jamais connu

Je n'ai jamais vû de Païſages conſidera
bles de Paul Veroneſe : il a fait des Ciel
dans quelques-unes de ſes grandes Com
poſitions qui ſont merveilleux : mais ſe
Lointains & ſes Terraſſes ont un air de dé
trempe.

Il n'a jamais compris l'artifice du Clair-
obſcur, & ce qui s'en trouve dans quel-
ques-uns de ſes Tableaux, n'eſt que l'effe
d'un bon mouvement de ſon génie, indé-
pendamment du principe : mais pour le
Couleurs locales, il les a bien entendues
ſe ſervant pour les faire valoir, du princi-
pe de la comparaiſon. Quoique ſon incli-
nation le portât à une maniere vague & lu-
mineuſe, qu'il ait emploïé quelquefois de
couleurs fortes & obſcures, & que ſes Car-
nations ſoient vraies & recherchées avec
des teintes vierges, elles ne ſont pourtant

i ſi fraîches que celles du Titien, ni ſi vi-
oureuſes & ſanguines que celles du Tin-
oret; il me paroît même qu'il y en a beau-
oup qui tiennent un peu du plombé, ce
ui n'empêche pas néanmoins qu'il n'ait
nis dans le géneral de ſes Couleurs un ac-
ord admirable, principalement dans ſes
)raperies, auſquelles il a donné un bril-
ant, une varieté & une magnificence qui
ui ſont ſingulieres. L'harmonie qui s'y
rouve vient ordinairement des glacis &
es couleurs rompues qu'il a employées,
eſquelles participant l'une de l'autre, ont
nfailliblement de l'union. Cependant on
oit des Tableaux, qu'on dit être de lui,
ù les Couleurs ſont aigres & diſcordan-
es : mais je ne voudrois pas garantir que
ous les Tableaux qu'on attribue à Paul
Veroneſe, ſoient pour cela de ſa main; car
l avoit un frere & un fils qui ont ſuivi ſa
naniere.

On voit dans ſes Ouvrages un grand faire
par tout; ſon execution eſt ferme, ſon pin-
ceau leger, & ſa réputation ſoutenüe d'aſ-
ſez de parties pour le conſerver dans le
rang des Peintres du premier ordre.

Je n'omettrai pas ici que le Tableau
des Nôces de Cana, qu'il a fait à S. Geor-
ges Major de Veniſe, eſt très-diſtingué de
ſes autres Ouvrages, & qu'il eſt non-ſeu-

lement le triomphe de Paul Veronese mais que peu s'en faut qu'il ne soit triomphe de la Peintnre.

BENOIST CALIARI

Peintre & Sculpteur,

EToit frere de Paul Veronese, & l'ai doit considerablement dans ses Ouvra ges, car c'étoit un homme très-laborieux sa maniere de peindre étoit semblable celle de son frere, & comme il étoit éloi gné de toute ambition, ses Ouvrages on été confondus avec ceux de Paul. Il mou rut en 1598. âgé de 60. ans.

CHARLES ET GABRIEL

CALIARI,

ETolent fils de Paul Veronese, le pre mier avoit un très-beau génie pour l Peinture, & dès l'âge de dix-huit ans i faisoit de belles choses. On croit qu'il au roit surpassé son Pere s'il eût vécu long-tems : mais comme il étoit extrêmemen délicat, & qu'il travailloit avec une grand application, il se gâta la Poitrine, & mou-

ut en 1596. en la vingt-ſixiéme année de ɔn âge. Gabriel ſon frere s'exerça auſſi ans la peinture, mais comme il n'y avoit as grand talent, il la quitta pour ſe mettre dans le négoce, où il peignit, néanmoins par intervalle. Il mourut de la peſte n 1631. âgé de 63. ans.

JEAN-ANTOINE REGILLO,

dit

PORDENON,

ETоit de Pordenon, qui eſt un Bourg du Frioul à vingt milles d'Udiné. Il étoit iſſu de l'ancienne maiſon des Sacchi, & le veritable nom de ſa branche étoit Licinio; mais l'Empereur l'aïant fait Chevalier, il prit de-là occaſion de changer ſon nom, à cauſe de la haine qu'il avoit pour un de ſes freres qui l'avoit voulu aſſaſſiner, & prit celui de Regillo. Il n'a point eu d'autres Maîtres dans la Peinture, que le grand amour qu'il avoit pour elle, & pour les Ouvrages du Giorgion ſon ami & ſon émule: & après avoir pénetré les principes de celui-ci, il s'attacha comme lui à imiter les beaux effets de la Nature; cela joint à la force de ſon génie & à l'ambition de ſe

faire habile l'a rendu un des plus célebres Peintres du monde.

Il ne le cédoit point au Titien, & il y avoit entr'eux une si grande jalousie, que Pordenon, craignant quelque insulte de la part de son Compétiteur, étoit toujours sur ses gardes ; & lorsqu'il peignoit le Cloître de S. Etienne de Venise, il travailloit l'épée au côté avec une rondache auprès de lui, selon l'usage des braves de ce tems-la. Il avoit une veine feconde, il dessinoit d'un bon goût, & n'étoit guéres inferieur au Titien dans le Coloris : il a beaucoup travaillé à fresque, il la faisoit avec facilité & y donnoit une grande force. Ses principaux Ouvrages publics sont à Venise, à Udiné, à Mantoue, à Vicence, à Genes, & dans le Frioul.

Il alla à Ferrare par ordre du Duc Hercules II. pour y achever des Desseins de Tapisserie qu'il avoit commencés à Venise: mais à peine fut-il arrivé qu'il tomba malade & mourut sans avoir achevé cet Ouvrage qui contenoit les Travaux d'Ulisse. Ce fut en l'année 1540. en la cinquante-sixiéme de son âge, non sans quelque soupçon de poison. Le Duc Hercules lui fit faire de somptueuses funerailles. Pordenon avoit un Neveu nommé Pordenon comme lui, & qui étoit son Disciple : on

en parlera dans ſon lieu. Il eut encore un autre Diſciple appellé Pomponio Amalteo, qui fut ſon Gendre.

JEROME MUTIAN

NE' à Breſſe en Lombardie, étudia quelque tems ſous le Romanini, qu'il quitta pour s'attacher à la maniere du Titien : mais cherchant à ſe fortifier dans le Deſſein, il alla à Rome où il travailla avec Tadée Zuccre. Il y deſſina beaucoup d'après l'Antique, & d'après les bons Tableaux, & y fit quantité de Portraits. Il acheva les Deſſeins des Bas-reliefs de la Colonne Trajane, que Jules Romain avoit commencés ; il les fit graver, & Ciaconius y a joint ſes explications. Le Pape Gregoire XIII. fit travailler Mutian, & ce fut en ſa conſideration que ce Pontife fonda à Rome l'Academie de S. Luc par un Bref que Sixte V. confirma.

Quoique le Mutian fût habile dans l'Hiſtoire, il faiſoit encore plus volontiers le Païſage qu'il entendoit fort bien ; ſa maniere avoit quelque choſe de la Flamande dans la touche des arbres que les Italiens n'ont pas ſi fort recherchée, & qui eſt néanmoins d'un grand Ornement dans les Païſages ; il accompagnoit ſes tiges

d'arbres, de tout ce qu'il croïoit les devoir rendre agréables, & qui leur apportoit de la varieté : il imitoit ordinairement des Châtaigniers, & disoit qu'il n'y avoit point d'arbres plus propres à être peints. Corneille Cort a gravé d'après lui sept grands Païsages, qui sont fort beaux. Le Mutian mourut en 1590. âgé de 62. ans. Il laissa par son Testament deux maisons à l'Academie de S. Luc de Rome, & ordonna que si ses héritiers mouroient sans enfans, tous ses biens tourneroient au profit de la même Academie, pour bâtir un Hospice, où pourroient se retirer les jeunes Etudians qui viendroient à Rome, & qui auroient besoin de ce secours.

JACQUES PALME,

dit

LE VIEUX PALME,

NE' dans le Territoire de Bergame en 1548. a peint d'une grande force de couleurs soutenue d'un assez bon Dessein ; Comme il étoit Disciple du Titien, j'ai crû qu'il étoit plus convenable de le placer dans l'Ecole Venitienne que dans celle de Lombardie où il a pris naissance. Sa ma-

niere étoit ſi conforme à celle de ſon Maître, que celui-ci aïant commencé une deſcente de Croix, que la mort l'empêcha d'achever, le Palme fut choiſi pour y mettre la derniere main, ce qu'il fit avec reſpect pour la mémoire du Titien, comme il voulut le témoigner par les paroles ſuivantes qu'on lit encore aujourd'hui dans ce Tableau.

Quod Titianus inchoatum reliquit,
Palma reverenter perfecit,
Deoque dicavit opus.

Entre ſes Ouvrages que l'on voit à Veniſe, la ſainte Barbe qui eſt dans l'Egliſe de ſainte Marie Formoſe, eſt ſon plus beau. Il mourut en 1596. âgé de 48. ans, ce qui fait voir qu'on ne l'appelle vieux, que parce qu'il a précedé celui qu'on appelle le jeune Palme, qui étoit ſon Neveu, & diſciple du Tintoret, & qui a peint dans la maniere de ſon Maître. Il a fait quantité d'Ouvrages à Veniſe, où il eſt mort en 1623.



JACQUES DU PONT, dit LE BASSAN,

EToit fils d'un Peintre médiocre nommé François du Pont, lequel de Vicence s'étoit venu établir à Baſſan charmé par la ſituation du lieu,& qui eut un grand ſoin de l'éducation de Jacques, dont nous parlons. Ce Fils après avoir reçû de ſon Pere les premieres Inſtructions de la Peinture, alla à Veniſe, où il étudia ſous Boniface Venitien, & enſuite d'après les Tableaux du Titien & du Parmeſan. Etant retourné à Baſſan, il y ſuivit la pente de ſon génie qui le portoit à peindre toutes choſes d'après le Naturel qu'il eut depuis toujours préſent dans l'execution de ſes Ouvrages. Quoiqu'il deſſinât fort bien les Figures, il s'attacha plus particulierement à l'imitation des Animaux & du Païſage, à cauſe que ces choſes étoient plus communes & plus avantageuſes dans le lieu de ſa demeure; auſſi y a-t'il parfaitement réuſſi. Enfin c'étoit un excellent Peintre, ſur-tout dans les ſujets de Campagne: & ſi dans les Hiſtoires ſérieuſes, qu'il n'a pas ſi ſouvent

traitées, on n'y voit pas toute la noblesse & toute l'élegance qui seroit à souhaiter, on y trouve du moins beaucoup de force, de fraîcheur & de verité.

L'amour qu'il avoit pour son Art, & la facilité qu'il trouvoit dans l'execution, lui ont fait faire une prodigieuse quantité de Tableaux qui sont dispersés par toute l'Europe; car il travailloit ordinairement pour des Marchands, qui les transportoient en differens lieux. Il mourut en 1592. âgé de quatre-vingt-deux ans. Il laissa quatre Fils, François, Léandre, Jean-Baptiste & Jérôme.

FRANÇOIS BASSAN

QUi étoit l'aîné se retira à Venise, & surpassa ses autres freres dans sa Profession. Il étoit fort rêveur, & sa mélancolie le jetta insensiblement dans une manie si étrange, qu'il s'imaginoit souvent que les Sergens le poursuivoient. Un jour entendant heurter un peu fort à sa porte, il crut qu'on le venoit prendre, & s'étant jetté par la fenêtre de sa Chambre il se cassa la tête contre le pavé : ce fut en l'année 1594. la 44e. de son âge.

LE CHEVALIER LEANDRE

SOn Frere ſuivit comme lui la maniere de Jacques leur Pere, mais il ne donnoit pas à ſes Tableaux tant de force que François. Il s'attacha plus particulierement aux Portraits. Celui qu'il fit du Doge Marin Grimani, lui attira le Colier de ſaint Marc. Il étoit toujours vétu fort proprement, il aimoit la dépenſe, & fréquentoit les honnêtes gens ; mais il s'étoit mis fortement dans la tête qu'on le vouloit empoiſonner. On dit que ces foibleſſes étoient naturelles aux quatre Fils de Jacques du Pont, parce que leur Mere avoit du penchant à la folie. Le Chevalier Leandre, mourut à Veniſe en 1623.

Les deux autres Freres ne ſe ſont guéres occupés qu'à copier les Ouvrages de leur Pere. Jean-Baptiſte mourut en 1613. & Jérôme, qui de Médecin s'étoit fait Peintre, mourut en 1622.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages des Baſſans.

JAcques Baſſan qui étoit le Pere des trois autres, eſt le ſeul dont je prétens parler

ici ; parce que je ne regarde ses Fils que comme ses Copistes, n'aïant employé dans leurs Tableaux, que les études de leur Pere, & s'il y avoit quelque chose de plus, ils l'ont produit par réminiscence, plûtôt que par génie ; en un mot s'ils ont quelque mérite, c'est une émanation de celui de leur Pere.

Jacques Bassan étoit véritablement né pour la Peinture ; car de tous les Peintres je n'en vois point qui aïent moins suivi la maniére de leurs Maîtres que celui-ci ; il le quitta pour se jetter entre les bras de la nature, qui lui aïant donné ce qu'il avoit de génie lui donna aussi dans sa Patrie les productions les plus propres à le cultiver. Le Bassan considera d'abord cette Maîtresse des Arts par les caracteres qui la rendent plus sensible & plus reconnoissable ; il en écarta le faux, & après l'avoir étudiée quelque tems avec application dans des objets particuliers, il en composa des Tableaux d'un mérite singulier.

Si son talent n'étoit pas pour le genre héroïque ni pour les Histoires, qui demandent de la dignité, il a bien traité les sujets Champêtres, & ceux qui étoient proportionnés à la mesure de son génie ; car de quelque maniere que fussent ses objets, il les savoit disposer avantageusement pour

l'effet du tout-enſemble ; & s'il a mal ajuſté, & mal tourné certaines choſes particulieres, il les a du moins rendues vraies & palpables.

Son Deſſein n'étoit ni noble ni élegant, parce que la plûpart de ſes ſujets ne l'exigeoient pas ainſi, mais il étoit correct dans ſon genre. Ses Draperies étoient triſtes, & il y entroit bien autant de pratique que de vérité dans leur exécution.

Ses couleurs locales conſervoient très-bien leur caractere, ſes carnations ſont d'une grande fraîcheur & d'une grande vérité. Ses couleurs ſe lient admirablement bien avec celles de la nature. Son Païſage eſt d'un très-bon goût, les Sites en ſont bien choiſis, le Clair-obſcur bien entendu, les touches ſpirituelles, & les couleurs toujours vraies dans les Lointains, mais ſouvent trop noires dans les proches, quoiqu'il ſemble qu'il eût voulu par-là conſerver le caractere des objets lumineux. Il a fait beaucoup de ſujets de nuit, & l'habitude qu'il avoit priſe à faire des Ombres fortes, peut auſſi avoir contribué à celles qu'il a emploïées quelquefois hors de propos dans des ſujets de jour.

Son Pinceau qui eſt ferme & pâteux eſt conduit avec une telle juſteſſe que perſonne n'a touché les animaux avec tant d'Art &

le précision. Je ne ſai pas s'il y a beaucoup de ſes Tableaux en France, mais je ſai bien que ceux que j'ai vûs dans les Egliſes de Baſſan, ont une fraîcheur & un brillant qui m'ont paru extraordinaire, & que je n'ai vû nulle part ailleurs.

JULE LICINIO,

dit

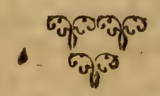
PORDENON LE JEUNE,

DE Veniſe, Diſciple du grand Pordenon ſon Oncle, étoit bon Deſſinateur & avoit une grande intelligence de la freſque. La conformité des noms a fait que l'on a confondu les Ouvrages du Neveu avec ceux de l'Oncle. Cependant il a travaillé en beaucoup d'endroits. Il a peint à freſque la façade d'une maiſon à Augſbourg, dans laquelle demeure préſentement M. Chanterel. Cet Ouvrage s'eſt très-bien conſervé, & pour honorer la mémoire de ſon Auteur, les Magiſtrats de la Ville y ont fait mettre cette inſcription. *Julius Licinius Civis Venetus & Auguſtanus hoc Ædificium his picturis inſignivit, hicceque ultimam manum poſuit, an.* 1561. c'eſt-à-dire, *Jule Licinio Citoïen de Veniſe & d'Augsbourg a rendu cette*

maiſon célebre par cet Ouvrage de Peinture qu'il acheva en 1561. Il vivoit dans le même tems que le Baſſan. On n'en ſait pas davantage, Vaſarini Rodolfi n'en aïant point parlé, peut-être à cauſe de la reſſemblance des noms & du mérite.

On auroit dû trouver parmi les Peintres Vénitiens Jean d'Udiné, qui eſt à la page 204. & Fra-Baſtian del Piombo page 219. Mais comme les Vies de ces deux Peintres ont beaucoup de rélation avec celles de Raphaël & de Michelange, on a crû que l'on devoit les y joindre.

Je renouvelle ici l'avertiſſement que j'ai donné au Lecteur dans ma Préface, que les jugemens que j'ai faits dans mes réflexions ſur les Ouvrages des Peintres ne ſont pas ſur un nombre choiſi de leurs Tableaux, mais ſur le géneral de leurs productions.



LIVRE V.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES LOMBARS.

ANTOINE CORREGE,

AInsi appellé, de la Ville de Corrége dans le Modénois, où il nâquit en 1472. Depuis le renouvellement de la Peinture en Italie, c'est-à-dire, depuis Cimabué jusqu'au tems de Raphaël : cet Art qui n'avoit eu que de foibles commencemens n'est arrivé dans un si grand dégré de perfection, que peu à peu. Les Disciples ajoûtoient toujours quelque progrès à ce qu'ils avoient reçû de leurs Maîtres ; & il n'y a rien en cela que ce qui arrive ordinairement à tous les Arts. Mais il faut ici admirer & respecter un Genie, qui contre le cours ordinaire, sans avoir vû, ni Rome, ni les Antiques, ni les Ouvrages des habiles Gens; sans Maître, sans protection, sans sortir de

ſon Païs, au milieu de la pauvreté & ſan
autre ſecours que l'étude de la nature, &
l'affection qu'il avoit au travail, a produi
des Ouvrages d'un genre ſublime, & dar
les penſées, & dans l'exécution. Ses prin
cipaux Ouvrages ſont à Parme & à Mo
déne, & ſes Tableaux de cabinet ſont très
rares.

La renommée de Raphaël donna envie a
Correge de voir Rome; il y conſidera at
tentivement les Tableaux de ce grand Pein
tre; & le long ſilence qu'il avoit gardé e
les voïant fut interrompu par ces mots
Anchio ſon Pittore. Encore ſuis-je Peintr
Cependant tous les beaux Ouvrages qu'i
avoit faits juſques-là n'avoient pû le tire
de l'extrême miſere où il ſe trouvoit, parc
que le poids de ſa famille étoit grand, & l
récompenſe de ſes travaux fort petite.

Etant un jour allé à Parme recevoir u
païement de deux cens livres, on le lui f
tout en monnoïe de Cuivre qu'on appell
des quadrins. La joie qu'il avoit de port
cet argent à ſa femme l'empêcha de fai
attention au poids dont il ſe chargeoit dan
un tems de chaleurs, & pendant douz
milles de chemin qu'il faiſoit à pied, e
ſorte que s'étant trop échauffé de cette char
ge, il gagna une Pleureſie, dont il mou
rut en 1513. âgé de quarante ans.

REFLEXION

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Correge.

NOus ne voyons pas que le Correge ait rien emprunté des autres. Tout [illegible]t nouveau dans ses Ouvrages: ses concep[illegible]ons, son dessein, sa couleur, son pinceau. [illegible]t cette nouveauté ne va qu'au bien, car [illegible]s pensées sont très-élevées, sa couleur [illegible]élicate & naturelle, & son pinceau paroît [illegible]anié par la main d'un Ange. Ses contours [illegible]e sont pas corrects à la verité, mais ils sont [illegible]un grand Goût; ses airs de tête gracieux [illegible] d'un choix singulier, principalement des [illegible]mmes & des petits enfans. Et si l'on joint [illegible]tout cela l'union qui paroît dans son tra[illegible]il, & le talent qu'il avoit de remuer les [illegible]eurs par la finesse de ses expressions, on [illegible]aura pas de peine à croire que la connois[illegible]nce de son Art lui venoit plûtôt du Ciel [illegible]ue de ses études.

[illegible]RANCESCO FRANCIA, qui de[illegible]vroit être ici, a été mis parmi les Pein[illegible]res Romains à la page 153. tout de même [illegible]e Polidore de Caravage à la page 187. [illegible]Parmesan à la page 195. Pellegrin de Mo[illegible]ne à la page 206. & le Primatice à la

page 222. Cela a été fait ainsi, parce qu'on a été plûtôt emporté par la maniere qu'ils ont suivie, qu'on n'a pris garde au païs où ils sont nés. Peut-être aussi que le Lecteur n'aura pas été fâché de trouver les Disciples de Raphaël à la suite de leur Maître.

LES CARACHES,

LOUIS, AUGUSTIN, & ANNIBAL

LEs Caraches qui ont acquis par leurs Ouvrages tant de gloire & de réputation, étoient Louis, Augustin, & Annibal tous trois de Bologne.

LOUIS vint au monde en 1555. Il étoit Cousin-Germain d'Augustin & d'Annibal, & comme il étoit plus âgé qu'eux, & qu'il s'avança de bonne heure dans sa profession, il fut aussi leur Maître. Le sien fut au commencement Prosper Fontaine, qui ne lui croyant pas un esprit assez plein de feu, tâcha de le détourner de la Peinture, & le rebuta de maniere que Louis quitta son Ecole. Mais son talent releva son courage, & lui fit prendre la résolution de n'avoir point d'autre Maître que les Ouvrages des grands Peintres. Il alla d'abord à Venise, où le Tintoret ayant vû de son Ouvrage, l'en-

ouragea, & lui prédit qu'il ſeroit un jour
es premiers de ſa profeſſion : ce qui lui fit
ourſuivre le deſſein qu'il avoit formé de
rendre habile. Il étudia donc le Titien,
Tintoret, & Paul Veroneſe à Veniſe :
Paſſignant, & André del Sarte à Floren-
: le Parmeſan & le Correge à Parme : &
ules Romain à Mantoue. Mais de tous ces
Maîtres, celui qui lui toucha le cœur plus
ivement, fut le Correge, dont il a depuis
oujours ſuivi la maniere.

Augustin naquit en 1557. & Annibal
n 1560. Leur Pere s'appelloit Antoine,
étoit Tailleur d'habits. Il tâcha de les
ever avec ſoin. Il fit étudier Auguſtin,
ont l'inclination ſembloit le porter aux
ettres : mais comme ſon Génie l'empor-
oit encore plus fortement du côté des Arts,
l le mit chez un Orfevre, qu'Auguſtin
uitta bientôt pour retourner chez ſon Pe-
, où il s'occupa de pluſieurs connoiſſan-
s indifferemment. Il s'adonnoit à tout ce
ui lui venoit en fantaiſie : à la Peinture, à
Gravûre, à la Poëſie, aux Mathémati-
ues, à jouer des Inſtrumens, à la Danſe,
à d'autres Exercices louables qui or-
oient, mais qui partageoient ſon eſprit.

Annibal au contraire n'avoit attention
u'à la Peinture. Cet Art qui le lia avec ſon
ere, les obligea tous deux de l'étudier en-

ſemble : mais la diverſité de leur tempera-ment faiſoit qu'ils ſe pointilloient ſans ceſ-ſe , & empêchoit tout le fruit de leurs étu-des. Auguſtin étoit timide & ſtudieux ; An-nibal courageux & entreprenant : Auguſti recherchoit l'amitié & la converſation de gens d'eſprit & de naiſſance , Annibal n'ai-moit que ſes égaux , & fuyoit les gens d qualité ; Auguſtin vouloit ſe prévaloir d ſon droit d'aîneſſe , & de la diverſité de ſe connoiſſances , Annibal les mépriſoit , & ne ſongeoit qu'à deſſiner ; Auguſtin étoi pointilleux ſur la méthode d'étudier ave profit , & Annibal plus vif , ſe faiſoit par tout un chemin facile. Ainſi dans l'impoſſi-bilité apparente de les accorder , leur Pere les ſépara & envoya l'aîné chez Louis Ca-rache , qui voulut bientôt après les avoi tous deux , & qui trouva par ſa douceur & par ſa prudence le moyen de moderer cett antipathie qui étoit entr'eux naturellement Il ſe ſervit pour cela de l'ardeur qu'il avoi pour ſon Art , il leur en inſpira le mêm amour , & leur promit de leur communi-quer les connoiſſances qu'il y avoit acqui-ſes ; car il paſſoit déja pour habile. Enfin l zele qu'ils avoient pour leur profeſſion s'au-gmentant tous les jours par les progrè étonnans qu'ils y faiſoient , les lia tous tro d'amitié , & leur fit oublier toute autr

hose que le soin de se rendre habiles.

Augustin néanmoins interrompoit souvent ses études de Peinture par celles de la Gravûre, qu'il apprenoit de Corneille Cort, ne voulant pas quitter un exercice pour lequel il avoit fait paroître beaucoup de génie dès l'âge de quatorze ans. Mais quoiqu'il se soit rendu très-savant en cette partie, l'amour & le talent qu'il avoit pour la Peinture, le rappelloient toujours à cet art, comme à son centre.

Annibal, qui ne s'écarta jamais de sa profession, fit pour s'y fortifier un voyage dans la Lombardie & à Venise. Il fut enthousiasmé dans Parme à la vûe des Ouvrages du Correge : il en écrivit à Louis, & le pria d'exciter Augustin de l'y aller joindre, disant qu'ils ne pourroient jamais trouver une meilleure école pour devenir habiles ; que, ni Tibaldi, ni Colini, ni Raphaël même de la sainte Cecile n'avoient rien fait de comparable aux merveilles qu'il voyoit dans les Tableaux du Correge ; que tout y étoit grand & gracieux, qu'Augustin & lui étudieroient ensemble ces belles choses avec plaisir, & qu'ils vivroient en bonne intelligence.

De la Lombardie, Annibal alla à Venise, où les nouveaux charmes qu'il trouva dans les Oeuvres du Titien, du Tintoret, & de

Paul Veronese, lui firent copier avec soin des Tableaux de ces grands hommes.

Enfin après que chacun des trois eût mis à profit les réflexions qu'ils avoient faites sur les Ouvrages des autres, ils s'unirent si parfaitement ensemble, que depuis ce tems-là ils ne se quitterent point. Louis continua de faire part de ses lumieres à ses Cousins, & ceux-ci les reçûrent avec toute l'avidité & la reconnoissance possible. Il leur proposa ensuite d'unir leurs sentimens & leur maniere, & sur la difficulté qu'ils lui représentoient de pouvoir penetrer tous les principes d'un Art si profond, & d'en éclaircir tous les doutes, il leur répondit qu'il n'y avoit point d'apparence que trois personnes qui ne cherchoient que la vérité & qui avoient bien vû & bien examiné les differentes manieres, pûssent se tromper.

Ils se résolurent donc de poursuivre & d'augmenter la méthode qu'ils avoient commencée : ils firent en divers endroits quelques Ouvrages, qui malgré toutes les traverses des envieux, leur acquirent du crédit & des amis. Ainsi se voyant établi dans une réputation considerable, ils jetterent les premiers fondemens de cette célebre Académie, qu'ils établirent à Bologne, & qui a passé depuis sous le nom des Caraches.

C'eſt-là que tout ce qu'il y avoit de jeu-nes Etudians, qui donnoient de grandes eſperances, venoient prendre des Leçons; & c'eſt-là que les Caraches enſeignoient liberalement & avec bonté les choſes qui étoient proportionnées à la portée de leurs Diſciples. Ils y établirent des modeles bien choiſis d'hommes & de femmes : Louis eut le ſoin d'y faire apporter des Statues & des Bas-reliefs Antiques. Ils y avoient des Deſſeins des meilleurs Maîtres, & des Livres curieux ſur toute matiere. Un certain Antoine de la Tour, grand Anatomiſte, y enſeignoit ce qui regarde la liaiſon & le mouvement des muſcles par rapport à la Peinture. On y faiſoit ſouvent des Conferences, & non ſeulement les Peintres, mais les Savans y propoſoient des difficultés ; les doutes qui en réſultoient étoient toûjours éclaircis par les déciſions de Louis, à qui on avoit recours comme à l'Oracle. Tout le monde y étoit bien reçû, & les jeunes gens y étant excités par l'émulation, paſſoient les jours & les nuits à étudier : car, bien que les heures y fuſſent reglées pour les differentes matieres que l'on y traitoit, l'on pouvoit néanmoins profiter en tout tems des Antiques, & des Deſſeins que l'on y voyoit. Le Comte Malvaſie dit, que ce qui a ſoutenu cette Academie, c'eſt les

principes de Louis, les ſoins d'Auguſtin & le zele d'Annibal.

La réputation des Caraches s'étant répandue juſqu'à Rome, le Cardinal Odoarc Farneſe, qui vouloit faire peindre la Galerie de ſon Palais, fit venir Annibal à Rome pour l'éxecution de ſon Deſſein, & ce Peintre fit ce voyage d'autant plus volontiers, qu'il avoit une très-grande envie de voir les Ouvrages de Raphaël, les Statues & les bas-reliefs Antiques.

Le goût qu'il prit aux Sculptures des Anciens lui fit changer ſa maniere Bologneſe, qui tenoit beaucoup de celle du Correge, pour ſuivre une méthode plus ſavante, plus recherchée, & plus prononcée, mais plus ſéche & moins naturelle dans le deſſein & dans la couleur. Il eut occaſion de la mettre en uſage en pluſieurs Ouvrages qu'il y fit, & entre autres dans celui de la Gallerie du Palais Farneſe, où Auguſtin qui l'étoit venu trouver l'aida, & pour l'ordonnance & pour l'execution. Mais ſoit qu'Auguſtin voulût trop régenter dans cet Ouvrage, ſoit qu'Annibal en voulût avoir toute la gloire, ce dernier ne pût ſouffrir que ſon frere continuât d'y travailler, quelques ſoûmiſſions & quelques offres qu'Auguſtin lui fît pour l'adoucir.

Le Cardinal Farneſe voyant cette meſ-

ıtelligence, envoya Auguſtin à Parme ıans le deſſein de le faire travailler pour ɛ duc Ranuccio ſon frere. Il y peignit une Chambre ; mais on lui ſuſcita pendant cet Ouvrage tant de ſujets de chagrin, que ne ouvant le ſurmonter, il ſe retira dans un Couvent de Capucins pour ſe préparer à ıne mort qu'il ſentoit prochaine. Elle arriva en 1605. étant âgé ſeulement de quarante-cinq ans.

Il laiſſa un fils naturel nommé Antoine, dont Annibal prit ſoin, le fit étudier,& l'inſtruiſit dans la Peinture. Cet Antoine a donné tant de preuves de ſa capacité, même dans le peu d'Ouvrages qu'il a laiſſé dans Rome, qu'on croit qu'il auroit ſurpaſſé ſon Oncle Annibal s'il avoit vécu plus long-tems. Il mourut à l'âge de trente-cinq ans, en 1618.

Le Comte Malvaſie, dit qu'Annibal eut tout ſujet de ſe repentir de la dureté avec laquelle il avoit traité ſon frere à Rome, & qu'ayant eu dans la ſuite des Tableaux à faire où les conſeils & l'érudition d'Auguſtin lui étoient néceſſaires, il auroit été aſſez embaraſſé ſans le ſecours de Louis Carache. Mais il n'y a gueres de vraiſemblance à cela, puiſque Agucchi qui avoit toûjours aſſiſté Annibal de ſes avis dans les compoſitions qu'il avoit faites, ne lui au-

roit pas manqué dans le besoin, & qu
nous voïons d'ailleurs par ses desseins l
fertilité & la beauté de son gènie.

On fit à Augustin de celebres obseque
à Bologne, dont on peut voir les circon
stances dans la description que nous en
laissée le Comte Malvasie.

Cependant Annibal continua la Galeri
du Cardinal Farnese, il y prit des soins in
croïables, & quoiqu'il fût consommé dan
sa profession, il n'a pas fait la moindre cho
se dans cet ouvrage qu'il n'ait consulté l
nature, ni peint la moindre partie de se
Figures, pour laquelle il n'ait fait monte
un modele sur l'échaffaut, & n'ait ainsi des
siné exactement toutes les Attitudes.

Bonconti l'un de ses disciples, étonné d
tous les soins qu'il prenoit, & du peu d'é-
gard qu'on y avoit, écrivant à son Pere, lu
dit entr'autres choses, qu'Annibal n'avoit
que dix écus par mois, quoiqu'il fit de
Ouvrages qui en méritoient mille, qu'il fût
à l'ouvrage depuis le matin jusqu'au soir
& qu'il se tuât à force de travailler : Voici
les propres termes de la Lettre rapportée
par le Comte Malvasie. *Voglio ch ègli sap-*
pia che Messer Annibale Carazzi non altro
ha dal suo che scuti dieci di moneta il mese &
parte per lui e servitore, & una Stanzietta
alli tetti, e lavora & tira la caretta tutto il

come un Cavallo, & fa loge camare e sale, quadri & ancone e lavori da mille scuti, e stenta, e crepa & ha poco gusto ancora di tal servitú ma questo di gratia non si dica ad alcuno. Enfin après des ſoins inconcevables, aïant mis cette Galerie dans le dégré de perfection où nous la voïons, il eſperoit que le Cardinal Farneſe lui donneroit une récompenſe proportionnée à la qualité de l'Ouvrage, & à l'eſpace de huit années qu'il avoit travaillé pour lui, mais un Eſpagnol nommé Don Jean de Caſtro qui gouvernoit l'eſprit de ce Cardinal, lui perſuada que ſelon la ſupputation qu'il avoit faite, Annibal ſeroit bien payé de la ſomme de cinq cens écus d'or; on les lui porta, & il fut tellement frappé de cette injuſtice qu'il ne put dire un ſeul mot à celui qu'on lui envoïa.

Ce procedé fit une terrible impreſſion ſur ſon eſprit; le chagrin qu'il en eut le rendit tout languiſſant, & abregea de beaucoup ſa vie. De ſorte que peu après ſon retour de Naples où il étoit allé pour rétablir ſa ſanté que la débauche des femmes avoit d'ailleurs un peu ruinée, il mourut à Rome en 1606. âgé de quarante-neuf ans.

Pendant qu'Annibal travailloit à Rome, Louis étoit recherché de tous les côtés dans la Lombardie, principalement pour

des Tableaux d'Eglise, où l'on peut juger de sa capacité & de sa facilité par le grand nombre qu'il en a fait, & par la préference qu'on lui donnoit sur tous les autres Peintres.

Dans le tems qu'il y étoit le plus occupé, Annibal le sollicita si puissamment d'aller à Rome pour l'aider de ses conseils dans l'Ouvrage de la Galerie Farnese, qu'il ne put se dispenser de faire ce voïage; & après avoir corrigé plusieurs choses dans cette Galerie, & avoir peint lui-même une de ces Figures nues, qui soûtiennent le Médaillon de Sirinx, il s'en retourna à Bologne, n'aïant été que très-peu de tems à Rome. Enfin après avoir établi & soûtenu la réputation des Caraches, il mourut dans le lieu de sa naissance en 1618. âgé de soixante-trois ans.

Louis né en 1555. *& mort en* 1618.
Augustin né en 1557. *& mort en* 1605.
Annibal né en 1560. *& mort en* 1609.

Les Caraches ont eu quantité de disciples, dont les plus célebres sont le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, Siste Badalocchi, l'Albane, le Guerchin, Antoine Carache, le Mastelletta, le Panico, Baptiste, Bonconti, le Cavédon, le Taccone, &c. Quand les Caraches n'auroient pas toute la répu-

ation qu'ils se sont acquise par eux-mêmes excellence de leurs Disciples auroit rendu leur nom célebre à la posterité.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages des Caraches.

Lorsque Michelange de Caravage & le Chevalier Josepin tenoient à Rome le timon de la Peinture, que le premier qui dessinoit d'un très méchant goût s'attiroit beaucoup d'éleves, parce qu'il étoit grand Coloriste, & que Josepin s'étoit jetté dans une maniere expeditive, sans goût, & sans exactitude, le bon genie de la Peinture suscita l'Ecole des Caraches pour soutenir ce bel Art, qui couroit risque de tomber en décadence du côté de la composition, & du dessein.

La nature en pourvoïant les Caraches d'un beau genie, leur donna une ardeur incroïable pour leur profession : ils l'ont suivie par leur talent, & l'ont perfectionnée par l'assiduité de leurs études, par l'opiniâtreté de leur travail & par la docilité de leur esprit. Les mêmes principes sur lesquels ils avoient établi cette célebre Ecole, qui portoit leur nom, leur servoient de guide dans l'éxécution de leurs Ouvrages. Leurs manieres sont assez semblables, &

toute la difference qui s'y rencontre ne vient que de la diverſité de leur temperament. Louis avoit moins de feu, plus de grandeur, plus de grace & plus d'onction : Auguſtin plus de gentilleſſe, & Annibal plus de fierté & de ſingularité dans ſes penſées, plus de profondeur dans le deſſein, plus de vivacité dans les expreſſions, & plus de fermeté dans l'execution.

Les Caraches ont tiré des Sculptures Antiques, & de tous les meilleurs Maîtres, ce qu'ils ont pû en tirer pour ſe faire une bonne maniere, mais ils n'ont point tari les ſources; car s'ils ont puiſé dans l'antiquité, dans Raphaël, dans le Titien, & dans le Correge beaucoup de choſes, ils en ont encore plus laiſſé qu'ils n'en ont pris.

Quoique le caractere d'Annibal ait été plûtôt pour des ſujets prophanes, que pour ceux de dévotion, il en a traité néanmoins quelques-uns de ces derniers fort pathétiquement, & ſur-tout de l'hiſtoire de ſaint François. Mais Louis en ce genre ſurpaſſoit Annibal, en ce qu'il donnoit à ſes Vierges des airs gracieux à la maniere du Correge, le genie d'Annibal le portant plus volontiers à la fierté qu'à la délicateſſe, & à l'enjouement qu'à la modeſtie. Pour Auguſtin il a ſouvent interrompu l'exercice de la Peinture par la Gravûre qu'il entendoit

parfaitement, & par d'autres exercices: ainsi aïant fait peu de Tableaux, on les a confondus la plus grande partie avec ceux de son frere.

Comme Annibal n'avoit point étudié, & qu'il donnoit toute son attention à la Peinture; souvent dans ses grandes Compositions il se servoit du secours de son frere Augustin, & de celui de Monsignor Agucchi, en faisant toûjours passer leurs lumieres par celles de son genie.

Les Caraches ont tous trois dessiné d'un grand goût. Celui d'Annibal s'est encore augmenté dans le sejour qu'il fit à Rome, comme on le peut voir par les ouvrages qu'il a faits au Palais Farnese. Ce dessein est chargé à la vérité: mais cette charge est néanmoins si belle & si savante, qu'elle fait plaisir à ceux mêmes qui la censurent; car son goût de dessiner est un composé de l'Antique, de Michelange & de la nature. Mais comme l'affection qu'il prenoit pour les beautés nouvelles lui faisoit oublier les anciennes, la maniere Romaine lui fit quitter la Bolognese, qui étoit molle & pâteuse; & à mesure qu'il voulut augmenter dans le goût du Dessein, il diminua dans celui du Coloris. Ainsi ses derniers Ouvrages sont d'un Dessein plus prononcé, mais d'un Pinceau moins tendre, moins fondu, & moins agréable.

Ce défaut eſt commun preſque à tou ceux qui ont correctement deſſiné. Ils on crû qu'ils perdroient le fruit de leurs tra vaux, s'ils laiſſoient ignorer au monde quel point ils poſſedoient cette partie, & qu'on leur pardonneroit aſſez tout ce qu leur manque d'ailleurs, quand on ſeroi content dela régularité de leurs deſſeins. Il ont eu ſi peur qu'elle n'échapât aux yeux qu'ils n'ont point eu de ſcrupule de les of-fenſer par la crudité de leurs Contours.

Annibal a eu un excellent goût pour le Païſage. Ses Arbres ſont d'une forme exqui ſe, & d'une touche très-legere. Les deſſein qu'il en a faits à la plume ont un caractere & un eſprit merveilleux. Ses touches ſont choiſies, & elles conſiſtent en peu de traits, mais elles expriment beaucoup, & ce que je dis de ſes Païſages convient encore à tous ſes autres deſſeins. Dans tous les objets vi-ſibles de la nature il y a un caractere qui les ſpecifie, & qui les fait paroître plus ſenſible-ment ce qu'ils ſont. Annibal a ſû prendre ce caractere, & s'en eſt ſervi dans ſes deſ-ſeins avec beaucoup d'eſprit & de juſteſſe.

Malgré l'eſtime qu'il avoit pour les Ou-vrages du Titien & du Correge, ſon Co-loris n'eſt gueres ſorti de la voie commune: il n'a pas pénetré dans l'artifice du Clair-obſcur, & ſes Couleurs locales ne ſont pas

en précieuſes. Ainſi ce qui ſe trouve de
on dans ſes Tableaux touchant le Coloris
eſt pas tant l'effet des principes de l'Art,
ue des bons momens de ſon genie, ou des
:miniſcences du Titien & du Correge.
Cependant nous ne voïons point de Pein-
e qui ait été plus univerſel, plus facile, ni
lus aſſuré dans tout ce qu'il faiſoit, ni qui
it eu une approbation plus generale
u'Annibal.

Je ne veux pas omettre ce que j'ai oui
ire à un grand Miniſtre d'un merite ſingu-
er ſur la difference qu'il trouvoit entre
aphaël & Annibal Carache : Il ſemble,
ie dit-il, que Raphaël ait choiſi ſes prin-
ipaux modeles parmi les gens de la Cour,
c Annibal dans la bourgeoiſie.

GUIDO RENI.

NE' à Bologne en 1574. étoit fils de
Daniel Reni, excellent Muſicien. Il
tudia les principes de ſon art chez Denys
Calvart Flamand, qui étoit alors en repu-
ation : mais l'Académie des Caraches fai-
ant parler d'elle à Bologne, le Guide quitta
on Maître pour travailler ſous eux ; il s'y
ppliqua avec tant de ſoin, que ſes pre-
uiers ouvrages étoient entierement dans le

maniere de ces nouveaux Maîtres, entr
lesquels il eut une prédilection pour Loui
parce qu'il trouvoit beaucoup de grace &
de grandeur dans ce qu'il faisoit. Il cherch
ensuite une maniere à laquelle il pût s'arrê
ter. Il alla à Rome où il en copia de toute
sortes, il étoit charmé des Tableaux de Ra
phaël d'un côté, & la force de ceux de Ca
ravage lui plaisoit d'un autre. Il essaya d
tout, & s'arrêta enfin à une maniere qu
pût plaire à tout le monde. En effet, cell
qu'il s'est formée est si grande, si facile, &
si gracieuse, qu'elle lui a acquis beaucou
de bien & de réputation.

Michelange de Caravage, qui se croyoit offensé par le changement subit que le Guide fit d'une maniere forte & brune à une autre toute opposée, parla des Ouvrages de ce Peintre d'une façon insultante, & qui auroit eu de grandes suites, si le Guide par sa prudence, n'avoit évité de se commettre avec un homme d'un temperament impetueux.

Le Guide étant retourné à Bologne y acquit beaucoup de gloire par le soin dont il travailloit ses Tableaux: & comme il se voyoit recherché de tous côtés par les grands Seigneurs, qui vouloient avoir de ses ouvrages, il fixa un prix à ses Tableaux selon le nombre des Figures qui les compo-

oient, pour chacune desquelles il se faisoit payer cent écus Romains.

Le Guide se voyoit ainsi fort à son aise, & vivoit honorablement quand la passion du jeu s'empara de son esprit. Il y fut malheureux, & les pertes qu'il fit, le réduisirent enfin dans la necessité. Ses amis prirent soin de lui faire envisager son état : mais il ne lui fut pas possible de se corriger. Il envoïoit vendre sous main à vil prix des Tableaux dont il avoit refusé beaucoup d'argent, & il n'avoit pas plûtôt reçû ce petit secours, qu'il alloit chercher ses joueurs pour avoir sa revanche. Enfin, comme une passion en affoiblit une autre, celle qu'il avoit pour son Art diminua à tel point, qu'en travaillant il ne songeoit plus comme auparavant à sa gloire : mais seulement à expedier ses tableaux pour avoir de quoi subsister. Ses principaux Ouvrages sont dans les Cabinets des Grands. Il travailloit également bien à huile & à fresque. Celui de ses Tableaux qui a fait le plus de bruit dans Rome, est celui qu'il peignit en concurrence du Dominiquin dans l'Eglise de S. Gregoire. Au reste le Guide étoit de si bonnes mœurs, qu'à la passion du jeu près, c'étoit un homme accompli. Il mourut à Bologne en 1642. âgé de soixante-sept ans.

REFLEXIONS
Sur les Ouvrages du Guide.

QUoiqu'il n'y ait pas une grande vivacité dans les productions du Guide l'on voit néanmoins que s'il n'a pás fai beaucoup de grándes compositions, c'étoi plûtôt faute d'occasion, que de fertilité d veine. Il faut avouer pourtant que son geni n'étoit pas également propre à traiter toutes sortes de sujets. Les matieres pathétiques & celles de dévotion étoient les plu conformes à son temperament: la grandeur, la noblesse, la douceur & la grace étoien le vrai caractere de son esprit; & il les a tellement répandues dans tous ses Ouvrages, qu'elles sont les principales marques qui le distinguent d'avec les autres Peintres.

Il pensoit assez finement, & ses objets sont ordinairement bien disposés en general, & les figures en particulier.

Comme le Guide a été le premier & le plus affectionné de tous les éleves des Caraches, il se conforma d'abord à leur Goût de dessein, & à leur maniere. Il s'en fit une dans la suite qui n'étoit pas si ferme, si prononcée, ni si savante que celle d'Annibal; mais qui approche plus du caractere

e la nature, sur-tout dans les extrémités,
s têtes, les pieds & les mains. Il y ob-
rvoit certaines tendresses, & y dessinoit
rtaines parties d'une façon particuliere:
omme les yeux grands, la bouche petite,
s narines un peu serrées, les mains & les
eds plûtôt potelés, que sensiblement ar-
culés, sur-tout les pieds un peu courts, &
s orteils serrés: Et enfin il est vraisem-
lable, que s'il n'a pas prononcé si exacte-
ient l'articulation des membres, ce n'est
as tant pour avoir oublié ce qu'il en savoit,
ue pour fuir une espece de pédanterie,
u'il y a, disoit-il, à les trop marquer. Mais
excès qu'on doit éviter, ne dispense pas
u milieu que l'on doit suivre.

Pour les Têtes elles sont du merite de
elles de Raphaël, soit dans la correction
u dessein, soit dans la finesse des expres-
ons, sur-tout celles qui regardent en haut.
l faut dire aussi qu'il a traité peu de sujets
ui fussent capables de lui fournir une assez
rande diversité d'expressions pour être en-
ierement comparé en ce genre à Raphaël:
ette beauté touchante, qui fait le mérite
es Têtes du Guide, consiste à mon avis,
on seulement dans la régularité des traits,
nais encore dans un air précieux qu'il a
lonné aux bouches, lequel tient un milieu
lélicat entre le rire & le mélancolique; &

dans un accord de ces mêmes bouches avec une certaine modestie qu'il a mise dans les yeux.

Ses Draperies sont bien jettées, & d'un grand Goût ; les plis en sont amples, & quelquefois cassés : il s'en servoit ingénieusement pour remplir les vuides, & pour grouper les membres & les lumieres de ses Figures, principalement quand elles étoient seules. Enfin personne n'a mieux entendu les ajustemens de draperies, ni personne n'a plus noblement habillé, sans qu'il y paroisse aucune affectation.

On ne voit point de païsage de sa main, & quand il traitoit quelque sujet qui en demandoit, de quelque étendue, il se servoit d'une main étrangere.

Son Coloris étoit semblable à celui des Caraches dans les Tableaux de sa premiere maniere. Il en fit même quelques-uns dans la maniere du Caravage, mais le trop grand travail qu'il y trouva, & le moyen qu'il cherchoit de plaire à tout le monde, le détermina à une maniere claire, que les Italiens appellent *Vague*. Il fit dans cette pratique plusieurs Tableaux très-agréables, & dans une grande union de couleurs, quoique plus foibles : mais s'étant accoûtumé peu à peu à cette foiblesse : il négligea ses carnations, ou peut-être les voulant faire

ıus délicates, il donna dans un gris, qui
la souvent jusqu'au livide.

Pour le Clair-obscur il l'a absolument
noré, comme a fait toute l'Ecole des Ca-
ches, si ce n'est qu'à l'imitation de Louis
arache son principal Maître, il ne l'ait
atiqué souvent par la grandeur de son
oût plûtôt que par principe, en retran-
ıant de tous ses objets les minuties qui
ırtagent la vûe.

Le Pinceau du Guide étoit leger & cou-
nt, & ce Peintre étoit tellement persua-
é que la liberté de la main étoit nécessaire
ur plaire, qu'après avoir quelquefois
ciné son Ouvrage, il donnoit par dessus
es coups hardis, pour ôter l'idée du tems
du grand travail qu'il avoit coûté.

L'état où le jeu l'avoit réduit sur la fin
e sa vie ne lui permit pas de se servir de
et artifice, il fallut travailler prompte-
ıent pour avoir de quoi vivre, & cette
romptitude laissa sur ces dernieres Pein-
ıres, qui n'étoient pas fort finies, une li-
erté naturelle.

Enfin, de quelque maniere, & en quel-
ue tems qu'il ait peint ses Tableaux, il y
mis une finesse dans les pensées, une no-
lesse dans les figures, une douceur dans
s expressions, une richesse dans les aju-
emens, & par tout une grace, qui lui ont
tiré une admiration universelle.

DOMINIQUE ZAMPIER, DIT LE DOMINIQUIN,

NE' à Bologne en 1581. d'une famil[le] honnête, a été long-tems disciple de[s] Caraches. Il avoit l'esprit tardif, mais ex[-]cellent; ce qu'il dessinoit pour ses étude[s] étoit fait avec tant de peine, & tant de cir[-]conspection que les autres disciples ses ca[-]marades le regardoient comme un homm[e] qui perdoit son tems; ils disoient que se[s] ouvrages étoient labourés à la charue, & il[s] l'appelloient le bœuf: mais Annibal qu[i] connoissoit son caractere, leur dit que c[e] bœuf à force de labourer rendroit so[n] champ si fertile qu'un jour il nourriroit l[a] Peinture; Prophétie si veritable, que le[s] Tableaux du Dominiquin sont aujourd'hu[i] une source où il y a d'excellentes choses [à] puiser, & que les ouvrages publics que ce savant Peintre a fait, à Rome, à Naples & [à] Grotta Ferrata, sont des témoignages éter[-]nels de sa grande capacité. Le Tableau d[e] la Communion de saint Jerôme, qu'il fit [à] Rome pour l'Eglise de ce Saint plut telle[-]ment au Poussin, que ce fameux Peintr[e] contoi[t]

ontoit la Transfiguration de Raphaël, la
leſcente de Croix de Daniel de Volterre,
ſ le ſaint Jerôme du Dominiquin, pour
es trois plus beaux Tableaux de Rome. Il
joûtoit qu'il ne connoiſſoit point d'autre
Peintre pour les expreſſions que le Domi-
iiquin. Comme il a beaucoup travaillé à
reſque, ſes Tableaux à huile ſont peints
ıvec quelque ſéchereſſe.

Il étoit bon Architecte, & le Pape Gré-
goire XV. lui donna l'intendance des Pa-
ais & des Bâtimens Apoſtoliques. Il aimoit
a ſolitude, & lorſqu'il alloit par les rues,
n remarquoit qu'il avoit attention aux ac-
ions des particuliers qu'il rencontroit en
hemin, & qu'il en deſſinoit ſouvent quel-
ue choſe ſur ſes tablettes. Il étoit d'un
emperament doux & avoit un procedé fort
ıonnête; cependant il experimenta une
ruelle perſécution de la part de ſes en-
ieux, & principalement à Naples; ce qui
ui cauſa un extrême chagrin dont il mou-
ut en 1641. âgé de ſoixante ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Dominiquin.

JE ne ſai que dire du génie du Domini quin ; je ne ſai pas même s'il y avoi quelque choſe dans l'ame de ce Peintre qu méritât ce nom, ou ſi la bonté de ſon eſ prit & la ſolidité de ſes réflexions lui on tenu lieu de génie & lui ont fait produir des Ouvrages dignes de la poſterité. Car avoit apporté en naiſſant une humeur tac turne, & fort éloignée de cette activité qu demande la Peinture. Les études de ſa jeu neſſe ont été obſcures, ſes premiers travau mépriſés, ſa perſeverance traitée de tem perdu, & ſon ſilence de ſtupidité. La ſeu opiniâtreté dans le travail, malgré les con ſeils & la riſée de ſes camarades, lui ama ſoit peu à peu en ſecret un tréſor de ſcien ce qui devoit être découvert en ſon tem Enfin ſon eſprit envelopé comme un Ve à-ſoie dans ſa coque, après avoir longtem travaillé dans une eſpece de ſolitude, ſentant dévelopé des filets de l'ignoranc & échauffé par l'activité de ſes penſées, p l'eſſor & ſe fit admirer non-ſeulement d Caraches qui l'avoient ſoûtenu, mais e

core de leurs disciples qui avoient tâché de le rebuter.

Dès les commencemens ses pensées étoient judicieuses, elles s'éleverent beaucoup dans la suite, & peu s'en faut qu'elles ne soient arrivées jusqu'au sublime; si l'on ne veut dire qu'il y ait porté quelques-uns de ses Ouvrages, comme les Angles du Dôme de Saint André à Rome, la Communion de saint Jerôme, le David, l'Adam & l'Eve, qui sont chez le Roi; Notre-Seigneur qui porte sa Croix, qui est chez Monsieur l'Abbé de Camps, & quelques autres.

Il a eu un assez bon choix d'attitudes, mais il a très-mal entendu la collocation des Figures & la disposition du tout-ensemble. D'ailleurs pour le goût & la correction du dessein, pour l'expression du sujet en géneral, & des passions en particulier; pour la varieté & la simplicité des airs de têtes, il n'est gueres inferieur à Raphaël. Il a été comme lui très-jaloux de ses contours, & il les a marqués encore plus séchement; & quoiqu'il n'ait pas eu tant de noblesse & de grace, il n'en a pourtant pas manqué.

Ses draperies sont très-mauvaises, très-mal jettées, & d'une dureté extrême. Son Païsage est du goût des Caraches, mais exécuté d'une main pesante. Ses carnations donnent dans le gris & tiennent peu du

caractere de la vérité : mais son clair-obscur est encore plus mauvais. Son pinceau est pesant & son ouvrage fort sec.

Comme les progrès qu'il faisoit dans la Peinture ne s'augmentoient que par le travail & par les réflexions, ses ouvrages ont acquis avec l'âge un accroissement de mérite, & ce sont les derniers qui lui ont attiré plus de louanges. Ainsi il est vraisemblable de dire que les parties de la Peinture que le Dominiquin possedoit, étoient une récompense de ses fatigues, plûtôt qu'un effet de son génie. Mais fatigues ou génie, ce qu'il a produit de bon est d'une nature à servir de modele à tous les Peintres qui le suivront.

JEAN LANFRANC

NE' à Parme le même jour que le Dominiquin en 1581. de parens pauvres qui pour s'en décharger le menerent à Plaisance, & le firent entrer au service du Comte Horace Scotti. Il n'y faisoit que charbonner les murailles, & trouvoit le papier trop petit pour y grifonner ses idées. Le Comte voïant les dispositions de ce jeune homme, le mit chez Augustin Carache après la mort duquel il alla à Rome où

étudia ſous Annibal. Celui-ci le fit travailler à S. Jacques des Eſpagnols, & le trouva aſſez capable pour lui confier l'exécution de ſes deſſeins en des ouvrages où il a laiſſé de quoi douter s'ils ſont du Maître ou du Diſciple.

Son génie étoit de peindre à freſque dans des lieux ſpacieux, comme on le peut remarquer par ſes grands ouvrages, & ſur tout par la Coupole de ſaint André de Laval, où il a beaucoup mieux réuſſi que dans ſes Tableaux de médiocre grandeur; il deſſinoit du goût d'Annibal Carache, & tant qu'il demeura ſous la conduite de cet illuſtre Maître, il fut toujours correct: mais après la mort d'Annibal il ſe laiſſa aller à l'impetuoſité de ſon génie, ſans prendre autrement garde à la régularité de ſon Art. Il a gravé à l'eau-forte les Loges de Raphaël, conjointement avec Siſto Badalocchi, & l'un & l'autre dedierent cet ouvrage à Annibal leur Maître. Lanfranc peignit pour Urbain VIII. l'Hiſtoire de ſaint Pierre, qui a été gravée par PietroSanti, & d'autres ouvrages dans l'Egliſe de ſaint Pierre. Ce Pape en fut ſi content qu'il le fit Chevalier.

Lanfranc fut heureux dans ſa famille; ſa femme qui étoit fort aimable lui donna des enfans qui de ſa maiſon faiſoient une eſpece de Parnaſſe, par les talens qu'ils avoient

pour la Poësie & pour la Musique; sa fille aînée, qui chantoit & qui jouoit très-bien de divers instrumens y contribua plus que les autres. Il mourut en 1647. âgé de soixante-six ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Lanfranc.

LE génie de Lanfranc, échauffé par les études qu'il fit d'après les ouvrages du Correge, & surtout d'après la Coupole de Parme, le porta dans un enthousiasme de vastes pensées. Il chercha avidement les moïens de faire de semblables productions; & celles que l'on voit de lui à Rome & à Naples persuadent facilement qu'il étoit capable de grandes entreprises. Aussi avoit-il un talent particulier pour les exécuter. Rien ne l'étonnoit, & il a fait des Figures de plus de vingt pieds de haut dans la Coupole de saint André de Laval, qui font un très-bon effet, & qui ne paroissent d'en bas que d'une proportion naturelle & convenable. On voit dans ses grands Ouvrages qu'il vouloit joindre la fermeté du dessein d'Annibal au grand goût & à la suavité du Correge. Il tâcha même d'en imiter tout

ſa grace : mais il ne ſavoit pas que la nature, qui en fait preſent à qui elle veut, ne lui en avoit accordé qu'une petite meſure. Ses idées étoient capables à la verité d'embraſſer de grands Ouvrages, & ſon génie n'étoit pas aſſez ſouple pour retourner ſur lui-même, & pour s'appliquer à les terminer ; c'eſt ce qui fait que ſes Tableaux de chevalet ne ſont pas ſi eſtimables que ce qu'il a peint à freſque : la vivacité d'eſprit, & la liberté de main étant très-propres à ce genre de Peinture.

Lanfranc eut un goût de deſſein ſemblable à celui de ſon Maître ; c'eſt-à-dire toûjours grand & toûjours ferme : mais il n'en conſerva pas la correction juſqu'à la fin. Ses grandes compoſitions font un grand fracas, cependant ſi on en veut examiner le détail, on n'y trouvera aucune expreſſion qui intereſſe.

Son coloris n'eſt pas ſi recherché que celui d'Annibal ; les teintes de ſes carnations ſont triviales, & les ombres en ſont un peu noires. Il a ignoré, comme ſon Maître, l'artifice du Clair-obſcur. Il l'a quelquefois mis en uſage comme lui par un bon mouvement de ſon eſprit, & non par principe.

Les Ouvrages de Lanfranc partent d'une veine bien oppoſée à celle du Dominiquin. Ce dernier s'eſt fait Peintre en dépit de

Minerve; celui-là étoit né avec un géni
heureux ; Dominiquin inventoit avec pei
ne, & digeroit ensuite ses composition
avec un jugement solide, & Lanfranc lais
soit tout faire à son genie, dont les produ
ctions couloient de source : Dominiquin
s'est étudié à exprimer les passions parti
culieres, & à surpasser son maître dans l
régularité des contours, & Lanfranc s'est
contenté d'une expression generale, & de
suivre Annibal dans le goût du dessein
Dominiquin, qui dans ses études avoit
toûjours fait agir sa raison, augmenta sa
capacité jusqu'à la mort ; & Lanfranc, qui
n'étoit appuyé que sur une pratique exte-
rieure de la maniere d'Annibal, diminua
toûjours après la mort de ce Maître : Do-
miniquin executoit ses Ouvrages d'une
main pesante & tardive, & Lanfranc l'a-
voit prompte & legere. Enfin il est diffici-
le de voir deux éleves nourris dans la
même école, & nés sous la même planette,
qui soient plus opposés l'un à l'autre, &
qui aient des temperamens si contraires :
mais cette opposition n'empêche pas qu'on
ne puisse les admirer tous deux en les re-
gardant par leurs bons côtés.

FRANÇOIS ALBANE,

NE' à Bologne en 1578. eut pour pere un Marchand de ſoie qui le voulut faire inutilement de ſa profeſſion ; car le penchant de ſon fils le portant à la Peinture, il ſe mit d'abord chez Denys Calvart où étoit le Guide : celui-ci étant déja fort avancé, enſeigna à ſon camarade les principes du deſſein ; & étant ſorti de chez ſon Maître pour ſe mettre ſous les Caraches, il l'y attira auſſi. Après que l'Albane y eut fait un progrès conſiderable, il s'en alla à Rome, où l'étude des belles choſes le fortifia tellement dans ſon Art, que ç'a été un des plus ſavans & des plus agréables Peintres d'Italie.

Etant de retour à Bologne il épouſa en ſecondes nôces une femme qui lui apporta en dot une grande beauté, & beaucoup de complaiſance ; ainſi il trouva en elle le repos de ſa maiſon, & un modele parfait pour les femmes, qu'il auroit à peindre. Elle eut de beaux enfans dans la ſuite, & l'Albane prit autant de plaiſir à les peindre, que ſa femme en avoit à les tenir, ou dans ſes mains, ou ſuſpendus avec des bandelettes, ſelon l'attitude dont il avoit beſoin;

c'eſt ce qui lui a donné occaſion de peindr
tant de ſujets où Venus, les Amours, le
Nymphes, & les Déeſſes avoient toujou
beaucoup de part. Il ſe ſervoit utilement &
ingenieuſement des lumieres qu'il avoit re
çûes des belles Lettres, pour enrichir ſe
inventions des fictions de la poëſie; on lu
reproche ſeulement de n'avoir pas aſſez va
rié ſes figures, & d'avoir donné preſque pa
tout le même air & la même reſſemblanc
Ce qui vient de ce qu'il ſe ſervoit toujou
des mêmes modeles, & qu'il en avoit l'idé
remplie. On voit fort peu de grandes figu
res de ſa main; & comme il a peint ordi
nairement en petit, ſes Tableaux ſe ſont di
perſés comme des pierres précieuſes pa
toute l'Europe. Ils ont été payés d'un gran
prix, ſur-tout dans ces derniers tems. Il
ſont devenus fort à la mode, & étant ſ
vans & agréables, ils plaiſent à tout le mon
de. Ce Peintre à paſſé quatre-vingt-deu
ans dans une vie paiſible, qu'il change
pour une meilleure en 1660. Franceſc
Mola & Jean-Baptiſte Mola ont été ſe
Diſciples.



REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de l'Albane.

COmme la joie plaît à la plûpart du monde, les Tableaux de l'Albane, qui inſpirent cette paſſion, ſont d'autant mieux reçûs, qu'ils ſont ſoûtenus par des penſées ingenieuſes. Son génie reveillé par l'étude des belles Lettres, le porta à enrichir ſes inventions des ornemens de la Poëſie. Sa Veine étoit abondante & facile, & il a fait un grand nombre de compoſitions remplies de figures. Il étoit ſavant dans le deſſein; & comme il ſe ſervoit toujours des mêmes modeles, il tomboit aiſément dans la répetition, principalement dans celle des mêmes airs de têtes qu'il rendoit fort gracieux; ce qui fait que de toutes les manieres, il n'y en a point de plus facile à connoître que celle de l'Albane.

Les ſujets qu'il a traités ne ſont pas d'une nature à faire juger s'il ſavoit entrer dans les differentes paſſions, & celles qu'il a exprimées tendent preſque toutes à la joie, & ne ſont pas fort fines. Ainſi l'on peut dire que la grace qui paroît dans ſes ouvrages ne vient pas ſi préciſement de ſon génie, que de l'habitude de ſa main.

Ses attitudes & ses draperies sont d'un assez bon choix. Il étoit universel ; & son Païsage, qui est plus agréable que savant, est comme ses têtes, d'un même dessein & d'une même touche.

Son coloris est frais, & ses carnations sont de teintes sanguines, mais peu recherchées. Il a été fort inégal dans la force de ses couleurs, ayant fait des sujets en pleine campagne, les uns forts de couleurs, les autres foibles. Quant au Clair-obscur & à l'union des couleurs, quoiqu'il n'en ait pas connu le principe, le bon sens ou le hazard l'y ont quelquefois conduit.

Son travail paroît extrêmement fini : & bien que ses Tableaux soient peints avec facilité, on y voit fort peu de touches libres.

FRANÇOIS BARBIERI,
surnommé
LE GUERCHIN DA CENTO.

QUantité de Peintres ont conservé toute leur vie le nom qui leur a été donné dans leur jeunesse en Italie, & qui vient quelquefois d'un défaut corporel ; comme *il Gobbo, il Bamboccio, &c.* C'est ainsi que François Barbieri n'a été nommé Guercino

que parce qu'il étoit louche. Ce Peintre nâquit à Bologne en 1597. Il apprit les principes de ſon Art chez des Peintres de Bologne d'une médiocre capacité. Il les quitta pour l'Academie des Caraches où il deſſina d'une grande maniere & d'une grande facilité, mais d'un goût naturel plûtôt qu'idéal. Lorſqu'il voulut ſe former une maniere de deſſiner, il examina celles des Peintres de ſon tems. Celle du Guide & de l'Albane lui ſemblerent trop foibles ; & ſans les blâmer, il ſe détermina à donner à ſes Tableaux beaucoup plus de force, & s'approcha de la façon de faire du Caravage qui lui plaiſoit aſſez ; étant perſuadé qu'on ne pouvoit bien imiter le relief de la nature, qu'en prenant les avantages que les ombres & les couleurs fortes peuvent donner. Il étoit néanmoins fort ami du Guide, pendant la vie duquel il demeura toûjours à Cento, qui eſt auprès de Bologne, & ne rentra dans la Ville qu'après la mort de ce Peintre. Il a toûjours ſuivi cette façon de peindre forte, ſi ce n'eſt ſur la fin, contre ſon ſentiment, & ſeulement, diſoit-il, pour gagner de l'argent & pour plaire aux ignorans, que la réputation du Guide & de l'Albane avoit entraînés ; c'eſt ainſi qu'il parloit. La verité eſt que de tous les éleves des Caraches, il n'y en a point eu

de moins agréables. Il inventoit facilement, mais il eût été à souhaiter qu'il eût joint à la fierté de sa maniere plus de noblesse dans les airs de têtes & plus de verité dans les couleurs locales. Ses carnations donnent un peu dans le plombé, quoique dans le general elles ne manquent pas d'harmonie, & que ce qui est à desirer dans ses Tableaux ne puisse pas empêcher qu'il ne passe dans l'esprit des Connoisseurs pour un grand Peintre.

Au reste, s'il est recommandable par sa Peinture, il ne l'est pas moins par ses vertus morales. Il aimoit le travail & la solitude; il étoit sincere dans ses paroles, ennemi de la raillerie, humble, civil, charitable, dévot, & d'une chasteté reconnue. Quand il sortoit de chez-lui, il étoit presque toûjours accompagné de plusieurs Peintres, qui le suivoient comme leur Maître, & le respectoient comme leur Pere : car il les assistoit de son conseil, de son crédit, & de sa bourse même, quand ils en avoient besoin. Quoiqu'il fût fort humble, il n'avoit rien de bas dans ses manieres, & il joignit à la droiture de ses mœurs une hardiesse honnête, qui le fit aimer des Grands. Comme il étoit laborieux, il amassa beaucoup de bien, qu'il employoit à faire plaisir à tout le monde. Il donna de grandes sommes

pour faire bâtir des Chapelles, & fit de belles fondations à Bologne & ailleurs. Il mourut en 1667. âgé de soixante dix ans, & fit deux neveux ses heritiers, n'ayant point été marié, & ayant toûjours vécu dans une grande pureté.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Guerchin.

LE Guerchin a étudié quelque tems dans l'Ecole des Caraches ; cependant il ne paroît pas qu'il en ait le caractere, & son goût est singulier. Son genie étoit facile, & non pas élevée, ni ses pensées fines. On voit rarement de la noblesse dans ses figures, & ses expressions n'interessent que médiocrement.

Son goût de dessein est grand & naturel, il n'est pas néanmoins fort élégant. Son inclination a toujours été pour un coloris fort ; car ayant voulu dans les commencemens suivre le Guide son ami, & voïant que ce Peintre quittoit sa premiere maniere pour en prendre une plus claire, & comme disent les Italiens, plus vague, il se jetta sans hesiter dans celle du Caravage, qu'il a moderée selon son choix.

Il a donné de l'union à ſes couleurs par l'uniformité de ſes ombres rouſſes : mais peu de fraicheur à ſes carnations. Son goût le portoit néanmoins à imiter le vrai, & il l'a fait ſouvent avec ſuccès, & quelquefois ſervilement & ſans choix. Il tiroit ſes lumieres de fort haut, & il affectoit de faire des ombres fortes pour attirer les yeux, & pour donner une grande force à ſes Ouvrages ; ce qui ſe remarque encore plus ſenſiblement dans ſes deſſeins que dans ſes Tableaux. Ces derniers ſe ſoûtiendront toujours par la force des ombres, par l'accord des couleurs, par ce qu'il y a de grand dans le goût du deſſein, par la moleſſe du Pinceau, & par un certain caractere de verité.

MICHELANGE MERIGI,
dit communement

MICHELANGE DE CARAVAGE,

NE' dans un Bourg du Milanois appellé Caravage, s'eſt rendu très-célebre par une maniere extrêmement forte, vraie, & d'un grand effet, de laquelle il eſt Auteur. Il peignoit tout d'après nature dans une chambre où la lumiere venoit de fort haut. Comme il a exactement ſuivi ſes

nodeles, il en a imité les défauts comme
es beautés, car il n'avoit point d'autre
dée que l'effet du naturel present. Il disoit
que les Tableaux qui n'étoient pas faits d'a-
près nature, n'étoient que de la guenille,
& que les figures qui les composoient n'é-
oient que de la carte peinte.

Sa maniere qui étoit nouvelle fut suivie
de beaucoup de Peintres de son tems, &
entr'autres du Manfréde & du Valentin.
On ne peut nier que cette maniere ne soit
d'une verité surprenante, & qu'elle n'ait
beaucoup de pouvoir sur les yeux même les
plus éclairés. Elle a presque entraîné l'Eco-
le des Caraches, car sans parler du Guer-
chin, qui ne l'a jamais abandonnée, le Gui-
de & le Dominiquin ont été tentés de la
suivre: mais le goût du dessein qui s'y trou-
ve attaché, & le choix de sa lumiere, toû-
jours le même dans toutes sortes de sujets,
les en a dégoûtés. Ses Tableaux sont dis-
persés dans les Cabinets de l'Europe; il y
en a plusieurs à Rome & à Naples: il y en
a un aux Dominicains d'Anvers, que Ru-
bens appelloit son Maître.

Le mépris avec lequel il parloit des ou-
vrages d'autrui, lui attira des querelles,
& sur-tout avec Josepin, dont il se mo-
quoit ouvertement. Un jour la dispute s'é-
chauffa tellement entr'eux, que Michel-

ange, par un effet d'emportement, tir
l'épée contre son Competiteur, & il en coû
ta la vie à un jeune homme nommé To
massin, qui tenant pour Josepin, voulo
les séparer. Michelange après cette actio
fut contraint de chercher un azile chez l
Marquis Justiniani, chez lequel il peign
l'incredulité de saint Thomas, & un Cupi
don, qui sont deux morceaux admirable

Justiniani lui obtint sa grace, & lui f
des reprimandes de son emportement: mai
Michelange se voyant en liberté ne pût pa
moderer sa bile, il alla trouver Josepin, &
lui fit un appel. Celui-ci lui répondit qu'i
étoit chevalier, & qu'il ne tiroit l'épée qu'
avec ses pareils. Le Caravage piqué d
cette réponse s'en alla à Malte, fit ses Ca
ravanes, & reçût l'Ordre de Chevalerie e
qualité de Frere servant. C'est-là qu'il fit l
Tableau de la Decolation de saint Jea
pour l'Eglise de Malte, & le Portrait du
grand Maître de Vignacourt, qui est au-
jourd'hui dans le Cabinet du Roi.

Etant ainsi revêtu de l'Ordre de Mal-
te, il revint à Rome, dans le dessein
d'obliger Josepin de se battre contre lui;
mais une grosse fievre vint au secours de
Josepin, & fit mourir le Caravage en 1609.

REFLEXIONS

sur les Ouvrages de Michelange de Caravage.

LEs idées du Caravage ressemblent à son temperament ; elles étoient fort inégales, & jamais fort élevées. Ses dispositions étoient bonnes, son dessein d'un méchant goût, & il n'en savoit pas assez pour bien choisir, ou pour bien corriger la nature : toute son application étoit dans le Coloris, & il y a merveilleusement réussi. Ses couleurs locales sont extrêmement recherchées, & par une belle intelligence de lumiere, jointe à une exacte varieté de teintes fondues les unes dans les autres, sans être corrompues ni tourmentées, comme on dit, par le Pinceau, il a sû donner une étonnante vérité à ses ouvrages.

Ses attitudes paroissent sans choix. Ses draperies sont vraies, mais mal jettées, & ses Figures ne sont pas accompagnées de l'ajustement qui leur seroit convenable. Il n'a connu, ni les graces, ni la noblesse : & si l'on en trouve dans ses Tableaux, ce n'est point par choix, ni pour avoir fait obéir le naturel à son idée ; c'est parce que ce même naturel, dont il étoit esclave, se trouvoit ainsi par hazard.

Cependant il a fait des Tableaux d'une assez grande composition, qu'il a finis avec une extrême exactitude; & s'il y manque quelque chose dans quelque partie de la Peinture, on peut dire que les Portraits qu'il a faits sont sans reproche.

Ses expressions ne sont pas bien sensibles. Il semble que ne faisant que peu, ou point du tout d'attention à ce qui peut contribuer à l'agrément d'un Tableau, il n'ait songé qu'à rendre ses objets palpables. Il l'a fait par un bon Clair-obscur, par un excellent goût de couleur, par une force terrible, par une agréable suavité, & par un Pinceau le plus moëleux qui fut jamais.

BARTHOLOMEO MANFREDI

DE Mantoue, disciple du Caravage, a imité sa maniere de fort près. Ses Tableaux sont presque tous des sujets de joueurs de cartes ou de dés. Il est mort jeune.



JOSEPH RIBERA,

dit

L'ESPAGNOLET,

NAtif de Valence en Eſpagne, diſciple du Caravage, peignoit comme ſon [M]aître d'une maniere forte, & s'attachoit [a]u naturel; mais ſon Pinceau n'étoit pas ſi [m]oëleux que celui de Michelange. L'Eſpa[g]nolet ſe plaiſoit à peindre des ſujets mé[la]ncoliques. Ses Ouvrages ſont diſperſés [p]ar toute l'Europe. Naples, où il a fait un [l]ong ſéjour, en conſerve beaucoup, & de [b]eaux.



LIVRE VI.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES ALLEMAN[S] ET FLAMANS.

HUBERT & JEAN VAN-EY[K]

FReres, natifs de Masseyk sur la Meus[e] ont été les premiers qui dans les Païs-bas aïent fait quelque chose digne d'atten-tion : Aussi doit-on les regarder comme l[es] Fondateurs de l'Ecole Flamande. Hube[rt] étoit l'aîné, & Jean qui étoit son éleve travailla avec tant d'assiduité, qu'il devi[nt] bientôt son égal. Ils avoient tous deux [de] l'esprit & du génie. Ils travaillerent de co[n]cert, & se rendirent fort célebres par leu[rs] ouvrages. Ils peignirent plusieurs suje[ts] pour Philippe le Bon Duc de Bourgogn[e]. Le Tableau qu'ils firent pour l'Eglise de [S.] Jean de Gand, attira l'admiration du P[u]blic, & Philippe I. Roi d'Espagne n'e[...]

ïant pû obtenir l'original, en fit faire une
opie qu'il emporta en Eſpagne. Le ſujet en
ſt tiré de l'Apocalypſe, où les Vieillards
dorent l'Agneau. Ce tableau eſt encore
ujourd'hui regardé comme une merveille:
eſt fort frais, parce que l'on a eu ſoin de
e conſerver ; il eſt couvert, & il ne ſe
nontre qu'aux jours de Fêtes, ou à la
riere de quelque grand Seigneur.

Après la mort d'Hubert, qui arriva en
426. Jean ſon frere ſe retira à Bruges, ce
ui lui donna dans la ſuite le nom de Jean
e Bruges. C'eſt lui, qui en cherchant des
ernis pour donner plus de force à ſes ou-
rages, trouva que l'huile de lin mêlée avec
les couleurs, faiſoit un aſſez grand effet,
ans qu'il fût beſoin même d'aucun vernis.
C'eſt à lui que la Peinture eſt redevable de
a perfection où elle eſt parvenue depuis
par le moïen de cette nouvelle invention.
Ainſi les ouvrages de Jean de Bruges aïant
ugmenté de beauté, ſe répandirent dans
es Cabinets des Grands.

Le Tableau qu'il envoïa à Alphonſe Roi
le Naples, fut cauſe que le ſecret de pein-
dre à huile entra en Italie, comme on l'a
ait voir dans la vie d'Antoine de Meſſine.
Jean de Bruges ſe fit eſtimer, non ſeule-
ment par ſa peinture, mais auſſi par la ſo-
idité de ſon eſprit. En ſorte que le Duc de

Bourgogne lui donna une place dans sc
Conseil. Il mourut à Bruges où il fut er
terré dans l'Eglise de saint Donat. Il avo
une sœur nommée Marguerite qui renonç
au mariage, pour exercer avec plus de l
berté la Peinture qu'elle aimoit passior
nément.

ALBERT DURE

A Cela de commun avec Raphaël d'U
bin, qu'il vint au monde le jour d
Vendredi Saint; ce fut à Nuremberg, e
1471. Il eut pour pere Albert Dure trè
habile Orfevre, de qui notre Albert appr
en même tems l'Orfevrerie & la Gravûre
A quinze ans il se mit sous la discipline d
Michel Wolgemut habile Peintre à Nu
remberg. En quoi Van-Mander n'a pas é
bien informé, puisqu'il le fait disciple d
Martin Schon. Il est vrai qu'Albert avo
envie d'en faire son Maître; mais la mo
de Martin Schon ne lui donna pas le ten
d'exécuter son dessein.

Après avoir passé trois ans chez son Ma
tre, il en emploïa quatre à voïager en Flar
dre, en Allemagne & à Venise; & à so
retour, il se maria à vingt-trois ans. C'e
environ ce tems-là qu'il commença à me

re en lumiere quelques Eſtampes de ſa fa-
on. Il grava les trois Graces, & des Têtes
e mort, avec d'autres Oſſemens ; un En-
er avec des Spectres diaboliques dans la
naniere d'Iſraël de Malines ; au-deſſus de
es trois femmes, il y a un Globe ſur lequel
n voit ces trois Lettres, *O. G. H.* qui
eulent dire en Allemand, O Gott Hüte !
Dieu, gardez-nous des enchantemens ! Il
voit pour lors 26. ans, car c'étoit en
497. Aïant mis ainſi ſon génie en mouve-
ent, il s'attacha de lui-même à l'étude du
eſſein, & y devint ſi habile qu'il ſervoit
e regle à tous ceux de ſon tems, & que
uſieurs Italiens même tiroient de ſes
ſtampes un grand avantage : ce qu'ils ont
ncore fait long-tems depuis, mais avec
us d'adreſſe & de déguiſement.

Il a eu ſoin dans toutes ſes Planches, de
ettre l'année qu'elles ont été gravées, qui
: une choſe dont les curieux ont ſujet de
louer, car ils peuvent juger par-là à quel
e il les a travaillées. Dans la grande Paſ-
n de Notre-Seigneur qu'il a gravée, il
diſpoſé la Céne ſelon l'opinion d'Æco-
npade. La mélancolie eſt ſa plus belle
ece, & les choſes qui entrent dans la
npoſition de ce ſujet, ſont une preuve
l'habileté d'Albert : ſes Vierges ſont
core d'une beauté ſinguliére.

P

Albert marquoit auſſi ſur ſes Tableaux l'année qu'ils avoient été peints, & Sandrart qui en a vû plus que perſonne, n'en remarque point avant l'année 1504. Cela voudroit dire qu'Albert n'en a point fait avant l'âge de 33. ans, du moins de conſiderables.

L'Empereur Maximilien donna à Albert pour les Armoiries de la Peinture trois écuſſons, deux en chef & un en pointe.

La réputation d'honnête homme, dans laquelle il vivoit, ſon bon eſprit & ſon éloquence naturelle, le firent élire membre du Conſeil de la Ville de Nuremberg. Son Génie univerſel le faiſoit travailler avec facilité aux affaires de la République & à celles de ſa maiſon ; il étoit laborieux, d'un tempérament doux, & dans un établiſſement qui auroit dû lui procurer du repos, ſi ſa femme ne s'y étoit point oppoſée : elle étoit de ſi mauvaiſe humeur, que quoiqu'ils n'euſſent point d'enfans, & qu'ils euſſent fait une fortune conſiderable, elle le tourmentoit jour & nuit pour l'augmenter : ce qui l'obligea pour s'en ſeparer de faire un voïage au Païs-bas, où il fit grande amitié avec Lucas de Leyde. L'inquiétude de cette femme, ſes larmes & les promeſſes de mieux vivre à l'avenir obligérent les amis d'Albert de lui écrire

es diſpoſitions où elle étoit. Il ſe laiſſa per-
uader ; il revint : mais elle ne pût jamais
enir ſa promeſſe, & malgré la prudence
& la douceur de ſon mari, elle le traita
comme auparavant, & le fit mourir de
déplaiſir à l'âge de 57. ans, en 1528.

Albert a écrit lui-même la vie de ſon
pere en 1524. Sandrart la rapporte après
celle du fils. Albert y écrit la plûpart des
choſes que l'on vient de dire de lui-même.
Il y parle avec une ſincerité fort humble de
a peine que ſon pere avoit à vivre dans ſa
profeſſion, & la miſere où il a été lui-mê-
me dans ſa premiere jeuneſſe. Ce qui eſt de
urprenant en ſa vie, c'eſt d'avoir travaillé
avec tant d'aſſiduité à un ſi grand nombre
d'ouvrages, dans des tems fort difficiles,
& avec une femme extraordinairement fâ-
cheuſe. Il a écrit de la Géometrie, de la
Perſpective, des Fortifications & de la
proportion des Figures humaines. Plu-
ſieurs Auteurs parlent de lui avec éloge,
& entr'autres Eraſme & Vaſari.



REFLEXIONS

Sur les Ouvrages d'Albert Dure.

NOus n'avons perſonne qui ait fait voir dans les Arts un Génie plus étendu & plus univerſel qu'Albert Dure. Après les avoir tentés preſque tous & s'y être exercé quelque tems, il s'eſt enfin déterminé à la Peinture & à la Gravûre. Quoique le tems qu'il donnoit à l'une & à l'autre ait dû partager ſon application & affoiblir la bonté de ſes ouvrages, il les a néanmoins pouſſées toutes deux à une telle perfection qu'on ne peut ſouhaiter dans l'une ni dans l'autre une plus grande exactitude, ni une plus grande fermeté que celles qu'il a eues. Mais comme l'exemple & les premieres choſes qui ſe préſentent aux yeux dans les commencemens que l'on s'attache à une profeſſion, déterminent le goût, & font prendre un certain tour aux penſées : il ne manquoit à celles d'Albert pour être miſes dans un beau jour, que d'être dirigées, ou par une bonne éducation, ou par la vûe des ouvrages antiques. Sa veine étoit fertile, ſes compoſitions grandes, & malgré le goût Gottique qui

regnoit de ſon tems,ſes productions étoient une ſource, où non-ſeulement les Peintres de ſon païs, mais pluſieurs d'entre les Italiens alloient aſſez ſouvent puiſer.

Il étoit ferme dans ſon exécution ; il y faiſoit ce qu'il y vouloit faire, & la propreté jointe à l'exactitude qu'il emploïoit dans ſon travail, ſont une preuve qu'il poſſédoit parfaitement les principes qu'il s'étoit établis, & qui ne rouloient que ſur le deſſein : cependant il eſt étonnant qu'après les ſoins extrêmes qu'il avoit pris pour connoître la ſtructure du corps humain, & après avoir trouvé une belle proportion entre toutes celles qu'il a données au public, il s'en ſoit ſi peu ſervi dans ſes ouvrages : car à l'exception de ſes Vierges & des Vertus, qui accompagnent le triomphe de l'Empereur Maximilien, tout ce qu'il a fait eſt d'un Goût de deſſein tout-à-fait pauvre : il s'eſt attaché uniquement à la nature ſelon l'idée qu'il en avoit, & bien loin d'en relever les beautés & d'en rechercher les graces, il en a rarement imité les beaux endroits que le hazard fournit aſſez ſouvent : il a été plus heureux dans le choix de ſes païſages : on trouve ſouvent parmi ceux qu'il a faits, des Sites agréables & extraordinaires.

Enfin ſes Ouvrages qui ont été dans ſon

tems & dans son païs les plus estimés
ne méritent pas aujourd'hui qu'on entre
dans un plus grand détail des partie
de la Peinture : car pour y trouver ur
bon endroit il en faut essuïer beaucou
de mauvais. Néanmoins on ne peut nie
qu'au Goût près, Albert n'ait été savan
dans le dessein, & que la nouveauté de
ses Estampes ne lui ait acquis par tout beau-
coup de réputation, & n'ait fait dire
Vasari, que, *Si cet homme si rare, si exact*
& si universel, avoit eu la Toscane pour pa-
trie, comme il a eu la Flandre, & qu'il eû
pû étudier d'après les belles choses que l'o
voit dans Rome, comme nous avons fait nou
autres, il auroit été le meilleur Peintre d
toute l'Italie, de même qu'il a été le genie l
plus rare & le plus célebre qu'aient jamais e
les Flamans.

GEORGES PENS

DE Nuremberg a beaucoup étudié le
Ouvrages de Raphaël, & a joint
la Peinture l'art de graver en Taille-douce
Marc Antoine s'est servi de lui dans le
Planches qu'il a mises au jour. Etant de re-
tour en son païs, il a peint & gravé plu-
sieurs choses de son invention, qui sont au-
tant de preuves de la beauté de son Géni

& de ſon habileté, il marquoit ſon nom par ces deux Lettres ainſi diſpoſées P. G.

PIERRE CANDITO

DE Munic étoit habile homme. Il a peint preſque tout le Palais de Maximilien Duc de Baviere, au ſervice duquel il étoit. C'eſt lui qui a fait les deſſeins des Hermites de Baviere, que Raphaël & Jean Sadeler ont gravés auſſi-bien que pluſieurs autres choſes de ſon deſſein. On voit encore de lui quatre Docteurs de l'Egliſe, gravés par Gilles Sadeler.

Dans le même tems vivoit Matthieu Grunewalt, fort eſtimé dans ſon tems & qui peignoit dans la maniere d'Albert.

CORNEILLE ENGLEBERT

DE Leyde vivoit auſſi dans le même tems : on voit de lui de fort bonnes choſes à Leyde & à Utrecht. Il a eu deux fils qui ont fort imité ſa maniere, Cornelius Cornelii, & Lucas Cornelii : celui-ci, dans l'état miſérable où étoit la Peinture ſe fit Cuiſinier ; mais forcé par ſon Génie, il reprit ſa premiere profeſſion, & devint habile Peintre.

Il passa en Angleterre où le Roi Henr VIII. lui donna de l'emploi, & le prit er affection.

BERNARD VAN-ORLAY

DE Bruxelles étoit au service de Marguerite Gouvernante des Païs-bas ; pour laquelle il fit beaucoup d'ouvrages ; il en fit aussi plusieurs, pour les Eglises de son païs. Quand il avoit quelque Tableau de consequence à faire, il couchoit des feuilles d'or sur son impression, & peignoit dessus, ce qui a conservé ses couleurs fraîches & leur a donné en certains endroits beaucoup d'éclat ; principalement dans une lumiere céleste, qu'il a peinte au Tableau du Jugement universel qui est à Anvers, dans la Chapelle des Aumônes. Il a fait quantité de desseins de Tapisseries pour l'Empereur Charles V. & a eu le principal soin de faire exécuter celles du Pape, & des Souverains de ce tems-là, sur les desseins de Raphaël dont il avoit été disciple.

MICHEL COXIS

DE Malines, apprit les principes de ſon Art ſous Bernard Van-Orlay, après quoi il alla en Italie où il fut diſciple de Raphaël, des idées duquel il ſe ſervoit ordinairement pour faire des Tableaux : car il avoit de la peine à produire quelque choſe de lui-même ; il deſſinoit & coloroit dans le goût de Raphaël. Etant de retour en Flandre, il conduiſit les Tapiſſeries qui ſe faiſoient ſur les deſſeins du même Raphaël, & mourut à Anvers en 1592. âgé de 95. ans.

LUCAS DE LEYDE

EUt ſon Pere pour Maître : mais la nature l'avoit déja pourvû de tant de diſpoſitions avantageuſes, qu'il a commencé à graver dès l'âge de neuf ans, & qu'à quatorze il a fait des planches conſiderables, par la quantité & par la beauté du travail qui s'y rencontre. Sa Peinture alloit de pair avec ſa gravûre, & l'une & l'autre étoient faites avec un ſoin & une propreté admirables. Il avoit une extrême ardeur

pour l'étude de sa profession ; & si le tems qu'il a passé dans la recherche des effets de la nature de son païs avoit été emploïé à considerer l'antique, on pourroit dire de lui ce qu'on a dit d'Albert Dure en pareille occasion, que ses ouvrages auroient été admirés de tous les siécles. Il étoit magnifique dans sa dépense & dans ses habits.

Il y avoit entre Lucas & Albert un commerce d'amitié très-sincere, & une émulation sans jalousie : ensorte que quand Albert mettoit au jour quelque planche, Lucas en produisoit une autre ; & pendant qu'ils en laissoient le jugement au public, ils se donnoient des louanges l'un à l'autre. Cette amitié s'augmenta beaucoup dans leur entrevûe, lorsqu'Albert fit un voïage en Hollande.

Quelque tems après Lucas en fit un pour visiter les Peintres de Zelande & de Brabant : mais outre qu'il y dépensa beaucoup pour satisfaire sa génerosité, il lui en coûta la vie ; car on prétend que dans un repas qu'on lui donna à Flessingue, il fut empoisonné par la jalousie de quelqu'un de sa profession. Etant de retour chez lui, il passa six années dans une vie languissante, & presque toujours couché. Ce qui lui faisoit plus de peine en cet état d'infirmité, c'étoit de ne pouvoir travailler à son aise ;

mais il avoit tant d'amour pour ſon Art, que malgré ſon indiſpoſition, il ne pouvoit s'empêcher de travailler ſur ſon lit; & ſur ce qu'on lui repréſentoit que cette application avanceroit ſa mort : *Hé bien*, dit-il, *je veux que mon lit me ſoit un lit d'honneur.* Il mourut à l'âge de trente-neuf ans, en 1533. Il n'eſt pas hors de la vraiſemblance que le véritable poiſon dont il eſt mort ne ſoit la trop grande application qu'il avoit au travail dans un âge trop tendre, où la nature auroit formé de meilleurs principes de ſanté, ſi elle n'en avoit point été détournée.

QUINTIN MESSIS,

dit

LE MARECHAL D'ANVERS,

APrès avoir exercé près de vingt ans le métier de Maréchal, tomba malade d'une langueur qui ne lui permettoit pas de travailler aſſez pour gagner ſa vie : il ſe retira chez ſa mere pour y trouver ſa ſubſiſtance : mais elle étoit ſi vieille & ſi pauvre qu'elle avoit beaucoup de peine elle-même à s'entretenir. Dans ces tems-là un de ſes amis l'étant allé voir, lui montra par ha-

zard une Image qu'un Religieux lui venoit de donner : il se sentit à la vûe de cette Estampe violemment poussé à la copier ; ce qu'aïant fait avec quelque succès, l'envie de se faire Peintre lui vint dans la pensée. Il suivit cette inclination, & se trouvant dans la Peinture comme dans son élement, il guérit de sa langueur. L'amour qu'il eut pour la fille d'un Peintre, qui étoit fort belle, & qui étoit en même tems aimée d'un Peintre plus habile que lui, fut un puissant aiguillon pour le faire étudier, & pour lui faire rechercher avec soin tout ce qui pouvoit contribuer à le rendre habile, & à supplanter son Rival.

D'autres content cette histoire autrement, & veulent que l'amour lui ait ôté le marteau de la main pour y mettre le pinceau, c'est l'opinion la plus commune : c'est ainsi que son Epitaphe le dit, & l'on voit quelques Epigrammes sur ce pied-là. On trouve beaucoup de ses Tableaux à Anvers, & entr'autres une descente de Croix dans l'Eglise de Notre-Dame. Il ne faisoit ordinairement que des demi-Figures & des Portraits. Ainsi ses Ouvrages aïant été faciles à transporter, se sont dispersés de tous côtés dans les Cabinets de l'Europe. Sa maniere, qui n'avoit rien de celle des autres Peintres, étoit fort finie, & forte de

couleurs. Il vêquit fort long-tems, & il mourut l'an 1529.

JEAN DE CALCAR,
OU
CALKER,

NAtif de la Ville de Calcar dans le Duché de Cleves, a été un excellent homme : mais une mort prématurée ne lui a pas donné le tems de se montrer au monde. En 1536. il entra chez le Titien, où il fit un si grand progrès, que beaucoup de Tableaux & de desseins, à la plume de la main de ce Disciple, passent pour être de Titien même : en quoi beaucoup d'habiles Connoisseurs sont tous les jours trompés. De Venise il alla à Rome, où après s'être rendu la maniere de Raphaël très-familiere, il passa à Naples, & y mourut en 1546. C'est lui qui a dessiné les Figures anatomiques du Livre de Vésal, & les Portraits des Peintres qui sont à la tête des vies que Vasari en a écrites. Cela seul suffiroit pour faire son éloge. Il a fait un Tàbleau entr'autres d'une Nativité accompagnée d'Anges, où la lumiere vient du petit Christ : cet Ouvrage est admirable ;

Rubens qui en étoit possesseur, l'a voulu garder jusqu'à la mort, & à son inventaire Sandrart l'acheta, & le revendit à l'Empereur Ferdinand, qui en faisoit beaucoup d'estime.

PIERRE KOUC

ETοit d'Alost, & Disciple de Bernard Van Orlay, qui l'avoit été de Raphaël. Il alla à Rome où la disposition qu'il avoit à profiter des bonnes choses lui fit prendre un très-bon Goût, & lui acquit par l'exercice une grande correction dans le dessein. Etant de retour en son païs, il se chargea de la conduite de quelques Tapisseries qu'on faisoit sur les desseins de Raphaël : & se voyant sans enfans, & veuf après deux ans de mariage, il se laissa aller à la persuasion de quelques Marchands de Bruxelles, qui l'engagerent au voyage de Constantinople : mais ne trouvant rien à faire dans ce païs-là que des desseins de Tapis, à cause que la Religion du païs ne permet pas de représenter des Figures, il s'occupa à dessiner en son particulier des Vues des environs de Constantinople, & les façons de vivre des Turcs, dont il nous a laissé les Estampes en bois, qui seules peuvent faire

ıger de ſon mérite. Dans cet Ouvrage il fait ſon Portrait ſous la figure d'un Turc ui eſt debout, & qui montre au doigt un utre Turc qui tient une pique. Après ſon oyage de Conſtantinople il alla s'établir à ınvers, il y fit beaucoup de Tableaux our l'Empereur Charles-Quint; & ſur la n de ſa vie il écrivit de la Sculpture, de a Géometrie, & de la Perſpective, & raduiſit en Flamand Vitruve & Serlio; ar il étoit bon Architecte. Il mourut en 550.

ALBERT ALDEGRAF,

De la Ville de Souſt en Weſtphalie, où il a peint dans l'Egliſe de ce lieu-à pluſieurs choſes, & entr'autres une Na-ivité digne d'admiration. Il a fait peu de hoſes ailleurs, s'étant occupé beaucoup lus à graver, ainſi qu'on le peut voir par le grand nombre de ſes Eſtampes, par leſquelles on peut juger qu'il étoit correct dans ſon deſſein, gracieux dans ſes expreſſions, & né pour être un grand Peintre, s'il eût vû l'Italie.

JEAN DE MABUSE

NAtif d'un Village de Hongrie appellé Mabuſe,étoit contemporain de Lucas de Leyde. Après avoir beaucoup travaillé dans ſa jeuneſſe, & voyagé en Italie & ailleurs, il vint en Flandre, où il fit connoître le premier la maniere de compoſer les Hiſtoires, & d'y faire entrer du nud, ce qui ne s'y étoit point pratiqué juſqu'alors. On voit de ſes Ouvrages en pluſieurs lieux des Païs-bas, & en Angleterre. Il fut fort ſage & fort ſtudieux dans ſa jeuneſſe, mais dans la ſuite il s'adonna au vin.

Il a été aſſez long-tems au ſervice du Marquis de Vérens, qui étant averti que l'Empereur Charles-Quint devoit loger chez lui, voulut pour le recevoir, que tous ſes domeſtiques fuſſent habillés de Damas blanc, & Mabuſe comme les autres. Mabuſe, au lieu de laiſſer prendre ſa meſure pour lui faire une eſpece de robe, avec laquelle il devoit figurer ſelon le projet qu'on en avoit fait, voulut qu'on lui donnât l'étoffe, ſous prétexte d'imaginer quelque bizare ajuſtement : mais c'étoit en effet pour la vendre, & pour en porter l'argent au cabaret, comme il fit ; car ſa-

hant que l'Empereur ne devoit arriver
ue le ſoir, il crut qu'il lui ſeroit facile de
e tirer d'affaire. Comme le jour de l'arri-
ée de l'Empereur approchoit, Mabuſe au
ieu d'étoffe, colla du papier blanc enſem-
le, y peignit un Damas à grandes fleurs,
it lui-même ſa robe, & parut dans le Cor-
ége. On le plaça entre un Poëte & un Mu-
icien, qui étoient pareillement Domeſti-
ques du Marquis.

L'Empereur trouva ce Cortége ſi galant.
uoiqu'il ne l'eût vû qu'aux flambeaux,
u'il voulut le lendemain matin le voir paſ-
er encore une fois avec plus d'attention,
l ſe mit pour cela à une fenêtre, & le Mar-
uis auprès de lui; & quand Mabuſe paſ-
a au milieu de ſes deux camarades, l'Em-
ereur remarqua l'étoffe du Peintre, & dit
u'il n'avoit jamais vû de ſi beau Damas.
Le Marquis le fit venir, & la fourberie que
'on reconnut fit extrêmement rire l'Empe-
eur; cependant le Marquis fort en colere
le ce que Mabuſe avoit donné lieu au mon-
de de croire que pour faire honneur à l'Em-
pereur il faiſoit habiller ſes gens de papier,
e fit mettre en priſon, où il demeura aſſez
ong-tems : il ne laiſſa pas de travailler
dans la priſon, & d'y faire quantité de
eaux deſſeins. Il mourut en 1562.

JEAN SCHOREL

EToit d'un Village auprès d'Alcmar en Hollande appellé Schorel ; il a été disciple de Mabuse, & a travaillé aussi quelque tems chez Albert Dure. Après avoir fait quelques tours en Allemagne, il rencontra un Religieux fort curieux de Peinture qui s'en alloit à Jerusalem, & qui lui donna envie de faire aussi ce voyage. Il dessina dans Jerusalem & sur les bords du Jourdain, comme dans les autres lieux qui avoient été sanctifiés par la présence de Jesus-Christ, tout ce que la pieté & la curiosité peuvent suggerer. Il s'est utilement servi de ces desseins dans les Tableaux qu'il a faits depuis. A son retour il alla à Venise où il travailla quelque tems, & de-là à Rome, où il dessina d'après Raphaël & Michelange, & d'après les Sculptures antiques & les ruines des anciens édifices. Le Pape Adrien VI. qui monta pour lors sur la Chaire de S. Pierre lui donna l'intendance des Ouvrages du bâtiment de Belvédere : mais après la mort d'Adrien, qui ne tint le Pontificat qu'un an & huit mois, il s'en retourna dans les Païs-bas. Il s'arrêta à Utrecht où il a beaucoup travaillé.

Dans ce voyage il passa par la France, où l'amour de la vie tranquille lui fit refuser l'offre que le Roi François I. lui fit de le prendre à son service. Il étoit doué de plusieurs vertus & de plusieurs sciences : il étoit Musicien, Poëte & Orateur : il savoit le Latin, le François, l'Italien & l'Allemand. La douceur de sa conversation jointe à tant de bonnes qualités, le faisoit aimer de tous ceux qui le connoissoient. Il mourut en 1562. âgé de soixante-sept ans. Deux ans avant son décès, Antoine More son disciple fit son Portrait.

LAMBERT LOMBARD

De Liege, rechercha avec grand soin tout ce qu'il crut pouvoir l'avancer dans sa profession, il étudia fort d'après les Antiques, & fut le premier qui apporta en son païs une méthode éloignée du Gout Gottique & Barbare qui y régnoit. Il forma chez lui une espece d'Académie, où il eut pour disciples entr'autres Hubert Goltius, Franc Flore, & Guillaume Caye. On voit quelques Estampes d'après ses Ouvrages qui font juger de son Goût ; Sandrart prétend avec quelques autres que Suavius & Lombard ne sont qu'une même person-

ne ; il dit que Lombard dans sa jeunesse s'appelloit Lambert Suterman, qui en Allemand signifie doux, & qu'il a voulu exprimer dans la suite ce surnom par le mot Latin *Suavius*, & que sur ce principe il a marqué ses Estampes de cette sorte, *L. Suavius inventor* : Il ajoute que Van-Mander s'est trompé en faisant deux hommes de Lombard & de Suavius ; les Curieux peuvent en cela exercer leur critique par la comparaison des Estampes, marquées de ces deux noms, que Sandrart attribue à un même homme en differens tems. Dominique Lampson Secretaire de l'Evêque de Liége assez connu par son érudition, a écrit la vie de Lombard qui étoit son intime ami.

Le même Lampson a fait des Vers à la louange de Lucas Gassel, très-bon Païsagiste de ce tems-là, mais paresseux, qui a vécu & est mort à Bruxelles.

JEAN HOLBEIN

ETtoit fils de Jean Holbein, Peintre assez habile, qui quitta Augsbourg lieu de sa naissance & où il avoit travaillé long-tems, pour s'aller établir à Basle : c'est dans cette derniere Ville que naquit notre Holbein

1498. Il apprit de ſon pere, avec une ex-
ême avidité, ce qui regardoit la Peinture:
ais l'élévation de ſon génie le mit bien-
t au-deſſus de ſon Maître, & lui fit faire
ns la ſuite des Ouvrages d'une grande
rce & d'un grand caractere. Il a fait à Baſ-
, dans la Maiſon de Ville un Tableau de
uit compartimens, où ſont autant de ſu-
ts de la Paſſion de Notre-Seigneur; &
ns le marché au Poiſſon, il a peint une
anſe de Païſans, & les Danſes de la mort;
s deux Ouvrages ont été gravés en bois.
Eraſme dont il avoit fait le Portrait plu-
urs fois, & qui étoit de ſes amis, jugeant
en que le païs des Suiſſes n'étoit pas pro-
e à faire juſtice au talent de Holbein, lui
opoſa de paſſer en Angleterre, promet-
nt de lui préparer les voies pour être bien
çû du Roi, par le moyen de Thomas
orus. Holbein s'y réſolut d'autant plus
lontiers qu'il avoit une femme dont la
auvaiſe humeur troubloit tout le repos
 ſa vie. Il fit en Angleterre, un très-
and nombre de Portraits admirables,
tr'autres celui du Roi Henri VIII. & de
s enfans, Marie, Edouard, & Elizabeth;
y a peint des Tableaux d'hiſtoires en di-
rs lieux; il y en a deux ſur-tout qui ſont
une grande compoſition, l'un eſt le triom-
e des Richeſſes, & l'autre l'état de la

Pauvreté. Frederic Zuccre que le Roi d'Ar
gletere avoit fait venir d'Italie, fut extré
mement surpris en voyant les Ouvrages d
Holbein, & dit qu'ils n'étoient inferieur
ni à Raphaël, ni au Titien. Holbein pei
gnoit également bien en toute sorte de ma
niere, à fresque, à guazzo, à huile & e
miniature ; il dessinoit au craïon & à l
plume, avec une merveilleuse facilité, &
la quantité de ses desseins est innombrable

Il lui arriva en Angleterre une affaire
qui sans la protection du Roi l'auroit fai
périr. Sur le bruit de la réputation d'Hol
bein, un Comte de la premiere qualité all
pour le voir : mais comme il étoit occup
à peindre quelque figure d'après le naturel
il le fit prier de remettre à un autre jou
l'honneur qu'il lui vouloit faire. Le Comt
traitant la chose de hauteur voulut entrer
força la porte & monta brusquement l'es
calier, au haut duquel il trouva Holbein
qui fort en colere le poussa rudement, l
culbuta du haut en bas, & le blessa extré
mement. La vûe de ce spectacle attira beau
coup de monde, & les Gens de la suite d
Comte étant en fureur voulurent venge
l'affront que leur Maître venoit de rece
voir : mais Holbein après avoir barricad
sa porte eut le tems de se sauver par dessu
la couverture de la maison, & d'aller pré

enir le Roi, fur ce qui lui étoit arrivé.
a Majefté lui promit fa protection ; le
omte arriva quelque tems de là pour fe
ontrer tout meurtri de fes bleffures :
ais le Roi lui défendit de rien attenter
ontre Holbein. Ce Peintre mourut de
efte à Londres en 1554. âgé de cinquante
x ans. Il eft étonnant qu'un homme né en
uiffe, & qui n'avoit jamais vû l'Italie, ait
u un auffi bon goût & un auffi beau génie
our la Peinture. Il eft à remarquer que
olbein peignoit de la main gauche, com-
e faifoit Turpilius cet ancien Peintre
omain.

Sandrart raconte que Rubens étant un
ur venu voir Hontorft à Utrecht, & pour-
uivant fon chemin à Amfterdam, il fut ac-
ompagné de plufieurs Peintres, entre lef-
uels étoit Sandrart. Comme on parloit en
hemin des Ouvrages des habiles gens, &
ue l'on tomba fur Holbein, Rubens en
: l'éloge & confeilla de bien regarder la
anfe des Morts de ce Peintre, difant qu'il
avoit beaucoup à profiter auffi-bien que
ans les Eftampes en bois de Stimmer; &
ue lui Rubens en avoit deffiné beaucoup
e chofes dans fa jeuneffe. Il eut un très-
on difciple en la perfonne de Chriftophle
mberger d'Auafbourg, qui a fait quantité
'Ouvrages à frefque dans l'Allemagne.

TOBIE STIMMER

DE Schaffouse a été un fort bon Peintre: il en a donné des preuves dans les Ouvrages à fresque qu'il a faits sur les façades de quelques maisons qu'il a peintes à Francfort, & dans sa patrie, aussi bien que par plusieurs Tableaux qu'il a faits à Strasbourg & pour le Marquis de Bade. Entre un grand nombre d'Estampes en bois que l'on voit de lui, celles de la Bible, qui parurent en 1586. ont un mérite particulier; & c'est d'elles que Rubens disoit un jour à Sandrart, qu'il avoit beaucoup profité. Sandrart appelle lui-même ce livre un trésor de science pour la Peinture. Bernard Jobius Imprimeur à Strasbourg a mis au jour beaucoup de ses Estampes. Stimmer est mort jeune; il avoit deux freres, dont l'aîné peignoit sur le verre, & le plus jeune gravoit en bois merveilleusement bien; je n'en ai que cette notion generale.

JEAN CORNEILLE VERMEYEN

NE dans un Village près d'Harlem, étoit attaché auprès de l'Empereur Charles-

Charles-Quint & le ſuivit dans pluſieurs voïages, & entr'autres dans celui de Tunis, dont il a peint l'expédition en pluſieurs ſujets qui ont étéexécutés en Tapiſſeries magnifiques que Philippe II. laiſſa en Portugal & qui s'y voient encore aujourd'hui. Il a beaucoup travaillé à Arras dans le Monaſtere de ſaint Gervais, à Bruxelles & dans pluſieurs autres Villes des Païs-bas. L'Empereur Charles-Quint, prenoit plaiſir à le voir: car outre qu'il étoit beau & bien-fait, il avoit une barbe ſi longue, qu'encore qu'il fût debout elle traînoit juſqu'à terre; ce qui le fit appeller Jean le Barbu. Il mourut à Bruxelles en 1559. âgé de cinquante-neuf ans; ſa ſépulture eſt à ſaint Georges, où il a fait lui-même ſon Epitaphe.

ANTOINE MORE

NAtif d'Utrecht, diſciple de Jean Schorel, a été un grand imitateur de la nature & d'une maniere forte, vraie & réſolue. Il a fait dans les Cours d'Eſpagne, de Portugal & de l'Empereur Charles V. quantité de Portraits qu'on lui païoit extrêmement cher, outre les préſens qu'on lui faiſoit; de ſorte qu'il devint fort riche. Il a auſſi voïagé en Italie. Quoique ſon

principal emploi fût de faire des Portraits, il ne laissoit pas de faire quelquefois des Tableaux d'histoire par intervalle. Il y en a un dans le Cabinet de M. le Prince de Condé, où est représenté Notre-Seigneur ressuscité, entre S. Pierre & S. Paul. Le marchand qui vendit le Tableau à ce Prince avoit beaucoup gagné cette année-là à le montrer dans la Foire S. Germain. C'est un morceau d'une grande force & d'une grande verité. Antoine More mourut à Anvers âgé de cinquante-six ans.

PIERRE BRUGLE,
appellé
LE VIEUX BRUGLE.

A Pris son nom du Village de sa naissance appellé Brugle, auprès de Breda. Il étoit fils d'un Païsan & disciple de Pierre Kouc, dont il épousa la fille. Il travailla ensuite chez Jerôme Kouc, dans la maniere duquel il a fait beaucoup de choses; il passa en France & de-là en Italie, qu'il a toute parcourue.

Quoiqu'il ait traité toutes sortes de sujets, ceux néanmoins qui lui plaisoient davantage étoient des Jeux, des Danses

des Nôces, ou d'autres Assemblées de Païsans, parmi lesquels il se mêloit souvent pour remarquer plus précisement leurs actions, & ce qui se passoit parmi eux dans ces rencontres; aussi, personne n'a rien fait de mieux en ce genre-là. Il a étudié le Païsage dans les montagnes du Frioul; il étoit fort studieux & fort particulier, n'occupant son esprit que de ce qui pouvoit contribuer à l'avancer dans sa profession, où il s'est rendu très-célebre : il y a beaucoup de ses Tableaux dans le Cabinet de l'Empereur, & le reste de ses ouvrages est dispersé en plusieurs autres lieux, principalement dans les Païs-bas. On voit qu'il s'est fait agréger dans l'Académie des Peintres d'Anvers en 1551.

FRANC FLORE.

Fils d'un bon Sculpteur d'Anvers, s'est exercé dans la profession de son pere jusqu'à l'âge de vingt ans qu'il alla à Liege pour étudier la Peinture sous Lambert Lombard. Delà il alla en Italie, où il s'appliqua extrêmement à dessiner ce qu'il trouvoit à son goût, & surtout les ouvrages de Michelange. Etant de retour en son païs, il y acquit une grande réputation & beau-

coup de bien, par la bonté & par le grand nombre de ses ouvrages; mais quoiqu'il eût un fort bon esprit & qu'il fût agréable dans la conversation, il se laissa tellement aller à l'amour du vin, qu'il se rendit insupportable à ses amis même. Cependant il n'aimoit pas moins le travail que le vin. Il peignoit tous les jours sept heures avec attache & avec plaisir, & trouvoit ensuite assez de tems pour voir ses amis. Il ne jouoit que par contrainte, & il avoit coutume de dire, Le travail est ma vie, & le jeu est ma mort. On l'appelloit dans son tems, le Raphaël de la Flandre. Il mourut en 1570. âgé de cinquante ans.

CHRISTOPHLE SCHOUARTS.

NAtif d'Ingolstad, fut Peintre du Duc de Baviere. Il a fait quantité d'ouvrages à Munik, tant à fresque qu'à huile; Sandrart en parle très-avantageusement, & comme du plus habile de son tems, surtout à fresque. Il mourut en 1594.



GUILLAUME KAY

DE Breda avoit étudié à Liege avec Franc Flore, ſous Lambert Lombard. Sandrart après l'avoir loué comme un habile Peintre, en fait l'éloge comme d'un très-honnête homme : il demeuroit à Anvers où il vivoit d'une maniere magnifique en toutes choſes ; il a fait un grand nombre de Portraits peu inferieurs à ceux d'Antoine More.

Un jour qu'il faiſoit le Portrait du Duc d'Albe, & qu'il avoit feint qu'il n'entendoit pas l'Eſpagnol, un Officier de la Juſtice criminelle vint demander à ce Duc ſes ordres touchant le Comte d'Egmont, à quoi il répondit qu'on l'exécutât ſans perdre de tems. Cet ordre fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit du Peintre, qui aimoit la Nobleſſe de ſon païs, qu'étant retourné chez lui, il tomba malade, & en mourut en 1568.

HUBERT GOLTIUS

NAtif de Venlo, & élevé à Wirtbourg où étoient ſes Parens, a été diſciple de Lambert Lombard. Il a eu un génie

particulier pour l'antiquité, & c'eſt lui qui a mis au jour de ſi gros & de ſi beaux Volumes de l'Hiſtoire des Médailles. Il a fait peu de choſes de Peinture. Il a été marié deux fois, & la mauvaiſe humeur de ſa ſeconde femme le fit mourir de chagrin.

PIERRE & FRANÇOIS POURBUS

PEre & Fils : le premier natif de Goude & celui-ci de Bruges, chacun a laiſſé dans les Egliſes du lieu de ſa naiſſance de grands Tableaux, qui ſont encore aujourd'hui des marques de leur capacité. François après avoir été diſciple de ſon pere le fut auſſi de Franc Flore, qu'il ſurpaſſa, quant à l'intelligence des couleurs. François a été plus habile que ſon pere, & c'eſt de lui dont on voit dans l'Hôtel de Ville de Paris de fort beaux Portraits. Le pere mourut en 1583. & le fils en 1622.

DITERIC BARENT

D'Amſterdam, fils d'un aſſez mauvais Peintre, mais diſciple cheri du Titien,

chez lequel il demeura assez long-tems, & de qui il fit le Portrait qui se voit encore à Amsterdam, chez Pierre Isaac Peintre. Il avoit beaucoup d'esprit, de politesse & d'érudition. Depuis son retour il fixa sa demeure à Amsterdam, où il a fait de belles choses, & y mourut en 1582. âgé de quarante-huit ans.

JEAN BOL

DE Malines, né en 1534. a été un fort habile homme, il a presque toûjours travaillé en petit, tant à huile qu'en miniature, & à détrempe. Il a été emploïé deux ans pour l'Electeur Palatin à Heydelberg, de là à Mons; & enfin à Amsterdam, où il est mort en 1593. âgé de cinquante-neuf ans. Goltius a gravé l'Epitaphe de Bol, où il a fait entrer le Portrait de ce Peintre, Jacques & Roland Saveri ont été ses disciples.

MARTIN HEMSKERC

FIls d'un Païsan du Village d'Hemskerc dans la Hollande, parut si grossier & si lourd au Maître chez qui on le mit à Har-

lem, qu'il le renvoya chez ſon pere Hemſkerc. A quelque tems de-là, ſollicité par ſon genie, il entra chez un autre Maître où il profita beaucoup par ſon application. (C'étoit en effet un fruit de l'arriere-ſaiſon.) Il ſe mit enſuite ſous la diſcipline de Schorel, dont il avoit ouï parler; ſon génie s'y dévelopa peu à peu; & il devint un Peintre coreƈt, facile & abondant en inventions. Il alla à Rome où il ne fut que trois ans contre le deſſein qu'il avoit formé d'y reſter beaucoup plus long-tems, s'il n'en avoit point été empêché par quelque accident, qui le contraignit de partir. Il retourna dans les Païs-bas, & s'arrêta à Harlem, où il a demeuré le reſte de ſa vie; la plûpart de ſes ouvrages ſe voient en Eſtampes; & Vaſari qui les rapporte preſque toutes en détail, en parle avec éloge: & dit, que Michelange en voulut colorier une qu'il trouva à ſon goût. Il paroît néanmoins par ces Eſtampes, que Hemſkerc n'avoit aucune intelligence du Clair-obſcur, & que ſa maniere de deſſiner eſt ſéche. Il mourut en 1574. âgé de ſoixante-ſeize ans.



CHARLES VER-MANDER

ETtoit né Gentilhomme dans une Terre noble de Flandres appellée Meulebrac, dont ſon pere étoit Seigneur. Ce pere le fit élever avec ſoin ; & comme ſon fils fit voir un grand penchant pour la Peinture, il le mit ſous la diſcipline de Lucas de Heer, Peintre fort celebre en ce tems-là ; & puis enſuite chez Pierre Udalric, où il fit pluſieurs Tableaux de l'Hiſtoire ſainte. Il s'exerçoit en même tems à compoſer des Comedies ; car la poëſie étoit encore un de ſes talens. A vingt-ſix ans il alla à Rome, où après avoir travaillé trois ans, il paſſa en Allemagne, & fit à Vienne pluſieurs Arcs de Triomphe pour l'entrée de l'Empereur Rodolphe ; enſuite de quoi il retourna à Meulebrac ſa patrie.

Les Guerres de la religion qui s'augmenterent, le contraignirent de ſe retirer dans Courtrai, où il a peint des Tableaux d'Egliſe, & ſur-tout à ſainte Catherine.

Comme il s'en retournoit à ſa Terre de Meulebrac, il fut volé & dépouillé tout nud. Se voyant réduit à cette extrêmité, il s'embarqua ſur un vaiſſeau qui le mena à Harlem, où il ſe rétablit dans l'abondan-

ce, & s'occupa à la Peinture & à la Poësie. Il y fit entr'autres choses l'Histoire de la Passion, qu'un nommé de Geyen a gravée. Il établit dans la même Ville d'Harlem, avec Goltius & les Corneilles, une Académie pour y dessiner d'après nature, & pour y exercer les jeunes Peintres. Ses ouvrages en Prose & en Poësie sont en si grand nombre, qu'il seroit trop long de les rapporter ici. Outre un Traité de Peinture, il a mis au jour la Vie des Peintres Flamans. L'ignorance d'un Medecin le tua en 1607. à l'âge de cinquante-huit ans. Il fut enterré à Amsterdam dans la vieille Eglise.

Il eut un fils aussi appellé Charles, qui hérita de son pere l'esprit, l'humeur, & la science. Le Roi de Danemarc l'attira à Coppenhague, où il a toûjours demeuré en réputation d'habile homme.

MARTIN DE VOS

D'Anvers, a voyagé par toute l'Italie. Il étoit correct dans son dessein, & facile dans ses inventions : mais l'on ne trouve rien de bien piquant dans ses ouvrages ; ils sont néanmoins en grand nombre, & la plûpart ont été gravés, & se

voient en Eſtampes. C'eſt d'après ſes deſſeins que les Sadelers ont gravé les hermites. Il a fait auſſi les deſſeins de la Vie de J. C. que Vierx a gravés pour les Evangiles de Natalis. Il étoit fort gros, & après avoir vécu fort vieil, il mourut en 1604.

JEAN STRADAN

NE' à Bruges en 1527. de la célebre famille des Stradans, laquelle après la mort de Charles de Goude treiziéme Comte de Flandre, qu'elle fit aſſaſſiner comme Tyran, dans l'Egliſe de ſaint Donaes de Bruges, fut preſque tout-à-fait éteinte, ou du moins diſperſée de côté d'autre. Le Peintre dont nous parlons alla en Italie, & s'arrêta à Florence, où il fit quantité d'ouvrages à freſque & à huile pour le grand Duc. Vaſari le fit travailler aux Peintures qui ont été faites dans la Chambre de ce Prince. Il deſſinoit fort bien les Chevaux, & ſon génie le portoit à peindre des Chaſſes. Il mourut en 1604. âgé de ſoixante quatorze ans. Tempeſte a été ſon diſciple.



BARTHELEMI SPRANGER.

NE' en 1546. fils d'un Marchand d'Anvers, apprit les principes de son Art de plusieurs maîtres, & s'en alla à Rome, où il fut domestique du Cardinal Farnese. Ce Cardinal l'ayant pris en sa protection, le donna à Pie V. qui l'emploïa à Belvedere, où Spranger fit un Tableau du Jugement dernier en trente-huit mois, & ce Tableau est encore aujourd'hui au dessus du Tombeau de ce même Pape. Pendant qu'il y travailloit, Vasari dit à sa Sainteté, que ce que Spranger faisoit étoit autant de tems perdu, soit que l'envie le fît parler, ou que la maniere de Spranger lui déplût, ce qui est plus vraisemblable; car il est étonnant que Spranger, qui a formé sa maniere en Italie, l'ait faite si contraire aux belles choses qu'il avoit devant les yeux, & se soit laissé emporter au feu d'une imagination si peu reglée: ce que je dis, sans vouloir diminuer l'esprit de ses ouvrages & le merite qui s'y trouve d'ailleurs; car ils plûrent à bien des gens, & sur-tout au Pape qui lui donna ordre de les continuer, avec cette condition néanmoins, que Spranger, avant que de commencer les Tableaux qu'il

auroit entrepris pour sa sainteté, en feroit voir les desseins, pour y corriger ce qu'on trouveroit à propos, ce qui donna lieu à Spranger de finir ses pensées, qu'il n'avoit jusques-là qu'esquissées très-legerement, selon la vivacité de son imagination. Surquoi l'on peut faire cette reflexion ; que ce n'est pas le goût du dessein qui a plû au Pape, & à ceux des Romains, qui donnoient leur approbation aux Tableaux de Spranger, & qu'il faut par consequent qu'il y ait quelque partie dans la maniere de ce Peintre, laquelle étant inconnue à Vasari, n'a pas laissé de faire son effet sur les yeux non prevenus & de soûtenir l'ouvrage de ce Peintre.

Spranger, après avoir fait quantité de Tableaux en divers lieux de Rome, fut choisi par Jean de Bologne, Sculpteur du Duc de Florence, pour être envoyé à l'Empereur Maximilien II. qui lui avoit demandé un habile Peintre. Spranger fit pour cet Empereur, & pour Rodolphe qui lui succeda une grande quantité d'ouvrages à Vienne & à Prague.

L'amour de la Patrie lui fit faire un voïage dans les Villes des Païs bas, d'où il étoit absent depuis trente-sept ans ; & après y avoir été reçu avec de grands honneurs, il retourna à Prague, où il s'étoit établi. Il y mourut fort âgé.

HENRI GOLTIUS,

FIls de Jean Goltius, habile Peintre ſur Verre, eſt né en 1558. dans un Village du Duché de Juliers, appellé Mulbrec. Il apprit à Harlem ſa profeſſion, & s'y maria. Il épouſa une veuve qui avoit un fils appellé Mathan, à qui Goltius apprit à graver. Les chagrins que lui causerent quelques affaires domeſtiques le jetterent dans une phtyſie & dans un crachement de ſang, qui après lui avoir duré trois ans ſans qu'il y trouvât de remede, le firent réſoudre, comme par déſeſpoir, d'aller en Italie. Ses amis, qui trouverent ſon deſſein bizarre, n'oublierent rien pour l'en détourner, & lui faire voir le danger où il expoſoit une vie auſſi attaquée qu'étoit la ſienne. Il leur répondit, qu'il aimoit mieux mourir en apprenant quelque choſe, qne de vivre dans la langueur où il étoit dans ſon païs. Il paſſa par les principales Villes d'Allemagne, il y viſitoit les Peintres & les Curieux ; & n'y voulant pas être connu, de ſon Valet il fit ſon Maître, au ſervice duquel il feignoit d'être attaché en qualité de Peintre. Il eut par ce moyen le plaiſir d'entendre ce que les uns & les autres diſoient de ſes ouvrages

ans le connoître. Ce déguisement, l'exer-
ice du voïage, & l'air different des païs
par où il passoit, changerent tellement la
ituation de son esprit, & la disposition de
on corps, qu'il se trouva délivré de tous ses
maux, & qu'il reprit sa premiere santé.

Il dessina une infinité de choses dans Ro-
ne & dans Naples, tant d'après l'Antique,
que d'après Raphaël, Polidore, & les au-
res bons Maîtres. Il y fit peu d'ouvrages de
Peinture; & son mal l'y ayant repris, il en
guérit par l'usage du lait que les Médecins
ui ordonnerent. Ils lui conseillerent aussi
le retourner à son air natal. Il revint donc
à Harlem, où il grava plusieurs choses en
divers manieres, & enfin s'en étant fait une
particuliere, il mit au jour quantité de bel-
les Estampes d'après les desseins qu'il avoit
apportés d'Italie.

On peut juger par les Estampes qui sont
de son invention, que son goût de dessein
n'étoit pas bien naturel, & que sa maniere
avoit quelque chose de sauvage: mais qu'il
conduisoit son Burin avec une fermeté &
une legereté incomparable. Il est mort à
Harlem en 1617. âgé de cinquante-neuf
ans.



JEAN DAC

APpellé ainsi, à cause que son pere étoit d'Aix la Chapelle; car pour lui, il étoit né à Cologne en 1556. Après avoir été quelque tems sous la discipline de Spranger, il alla étudier sa profession dans les principales Villes d'Italie; de-là il repassa en Allemagne, où l'Empereur Rodolphe le prit en affection & le renvoya à Rome pour y dessiner les Antiques. Il ne faut pas s'étonner des soins où descendoit ce Prince, pour avancer les ouvriers, en qui il voioit du génie; car il aimoit passionnément les beaux Arts, & s'y connoissoit très-bien. Jean Dac, à son retour fit beaucoup d'ouvrages pour l'Empereur, qui sont très-dignes de louange, & qui le firent passer pour le plus habile de son tems. Sa prudence le mit en grande consideration auprès de ce Prince: mais il ne se servit de son credit que pour obliger plusieurs personnes de mérite. Il mourut à la Cour Imperiale, comblé d'honneurs & de biens.



JOSEPP HAINS

DE Berne, étoit entretenu par l'Empereur Rodolphe en même tems que Jean Dac, Spranger, Hufnagle, Brugle, Roland Savary, Jean & Gilles Sadeler, & quelques autres. Il fut envoïé en Italie par l'Empereur, non ſeulement pour y deſſiner les plus belles ſtatues, mais auſſi les plus beaux Tableaux, & la réuſſite de ſon voyage lui attira une ſinguliere protection de ce Prince. Il a fait beaucoup d'ouvrages pour l'Empereur, qui ont été la plûpart gravés par les Sadelers, par Lucas Kilian, & par Iſaac Mayer de Francfort, il eſt mort à Prague fort regretté des honnêtes gens, parce qu'il étoit lui-même fort honnête homme; il en a eu un fils qui étoit auſſi Peintre.

MATHIEU & PAUL BRIL freres

D'Anvers ont été bons Païſagiſtes, & bons Topographes. Mathieu étoit déja établi dans les ouvrages du Vatican, lorſque Paul ſon frere l'y alla trouver: ils ont beaucoup travaillé à freſque. Ma-

thieu mourut en 1584. & Paul ſon puîné, qui a vécu ſoixante-douze ans, & qui n'eſt mort qu'en 1622. a fait quantité de Tableaux. Ils ſont aujourd'hui diſperſés dans les Cabinets des curieux, & ſont en grande eſtime.

CORNEILLE CORNEILLE

D'Harlem fils de Pierre Corneille, habile Peintre, eſt né en 1562. & bien qu'il n'ait jamais été en Italie, il a néanmoins fait de fort belles choſes & de bons diſciples; il établit avec Charles Van-Mandre, une Académie de Peinture à Harlem environ l'an 1595.

ADAM VAN ORT

D'Anvers, fils de Lambert Van Ort dont il avoit auſſi été diſciple, peignoit en grand, & étoit en réputation de ſon tems: les emplois continuels qu'on lui donna, l'empêcherent de ſortir de ſon païs. Il fut le premier maître de Rubens, & mourut à Anvers âgé de quatre-vingt-quatre ans en 1641.

OTHO VENIUS

HOllandois, d'une famille considerable de la Ville de Leyde, né en 1556.
t élevé par ses parens dans les belles Let-
es. Il apprit en même tems à dessiner d'I-
ac Nicolas. Il n'avoit que quinze ans lorf-
e les guerres civiles l'obligerent de quit-
r son païs ; & s'étant retiré à Liege, il y
heva ses études, & y donna des marques
la beauté de son esprit. Il y fut particu-
rement connu du Cardinal Groosbek, qui
i donna des Lettres de recommandation
ur aller à Rome, où il fut reçû dans la mai-
n du Cardinal Maducio. Son génie actif
fit appliquer en même tems à la Philoso-
ie, à la Poësie, aux Mathématiques & à
Peinture. Il fit un grand progrès dans le
ssein sous la discipline de Frederic Zuc-
e, & d'après les bonnes choses, à quoi il
gnit une belle intelligence du Clair-ob-
ır. De sorte qu'il passa en Italie pour un
mme des plus universels & des plus in-
nieux de son tems. Venius demeura sept
s à Rome, pendant lesquels il fit plusieurs
aux ouvrages de son Pinceau ; & étant
ssé de-là en Allemagne, il fut reçû au
rvice de l'Empereur, & ensuite à celui

du Duc de Baviere, & de l'Electeur de Cologne : mais tous les avantages qu'on lui proposa dans ces Cours étrangeres ne furent pas capables de l'y arrêter longtems; il vint offrir son service au Prince de Parme, qui gouvernoit alors les Païs-bas; & fit son Portrait armé de toutes pieces d'une maniere qui confirma l'estime qu'on avoit conçûe de son habileté. Après la mort du Prince de Parme, Venius se retira à Anvers, où il fit quantité d'excellens ouvrages de peinture, que l'on voit encore dans les principales Eglises. Quelque tems après l'Archiduc Albert, qui avoit succedé au Prince de Parme, le fit aller à Bruxelles & lui donna l'intendance des monnoïes. Parmi ces occupations embarrassantes, Venius ne laissa pas de travailler du Pinceau il fit les Portraits de l'Archiduc & de l'Infante Isabelle, en grand, qui furent envoïés à Jacques Roi de la Grande Bretagne; & pour signaler son érudition aussi bien que son pinceau, il mit en lumiere plusieurs ouvrages, qu'il a enrichis de figures de son dessein. Ceux qui sont venus à ma connoissance, & dans lesquels je trouve beaucoup d'Art & de grace, sont les emblêmes d'Horace, la vie de saint Thomas d'Aquin, & les emblêmes d'amour. Vénius dédia ceux de l'Amour profane à l'Infante Isabelle,

i l'obligea d'en faire de pareils sur l'A-
our divin. Le Roi Louis XIII. lui fit fai-
e de belles offres pour l'attirer ; mais il ne
t jamais se résoudre à quitter son païs,
le service de son Prince. C'a été le pre-
er qui depuis Polidore de Caravage, a
duit le Clair-obscur en un principe que
ubens a perfectionné & répandu par tous
s Païs-bas. Il mourut à Bruxelles en 1634.
é de soixante-dix-huit ans. Il eut deux
eres, Gilbert qui fut Graveur, & Pierre
ui fut Peintre. Il a eu aussi la gloire d'éle-
r dans son Art, le célebre Rubens.

JEAN ROTENAMER

Est né à Munic en 1564. Il apprit de son pere les commencemens de la pein-
re; mais ce fut en Italie qu'il forma sa ma-
ere sur les ouvrages du Tintoret, dont
fut disciple. Il a peint à fresque & à
uile ; il inventoit facilement & agréa-
ement. Il a peint à fresque beaucoup de
aisons à Munic & à Augsbourg, qui sont
ncore des marques de sa capacité. Rote-
amer gagnoit beaucoup par ses ouvrages ;
ais comme il aimoit la dépense, il est
ort pauvre.

PIERRE CORNEILLE DERYK

De la Ville de Delft, a tellement imit la maniere du Baſſan, qu'on y a ſou vent été trompé.

PIERRE-PAUL RUBENS

Qu'on peut nommer en quelque manie re l'honneur de la peinture, étoit ori ginaire d'Anvers, où ſon pere Jean Rubens noble d'extraction exerçoit la charge d Conſeiller dans le Senat, lorſque les guer res civiles l'obligerent d'abandonner ſa pa trie, & de ſe retirer à Cologne. Ce fut e cette derniere Ville, & en 1577. que naqui Pierre-Paul Rubens. Le ſoin que ſes paren prirent de ſon éducation, & la vivacité d ſon eſprit lui rendirent facile tout ce qu'o lui voulut faire apprendre; de ſorte qu'o le regardoit comme un ſujet digne de ſuc ceder à la charge de ſon pere. Mais il n s'étoit encore déterminé à aucune profeſ ſion, quand la mort de ſon pere & le ralen tiſſement des armes fit retourner ſa famill à Anvers. Il y continua ſes études des belle Lettres; & par intervalle, il ſe divertiſſoi à deſſiner, ſe ſentant porté à cet exercic

r la nature qui en avoit jetté de profon-
s racines dans ſon eſprit. En effet la vio-
nte inclination qu'il témoigna pour la
inture, fit réſoudre ſa mere à lui permet-
e d'aller deſſiner chez Adam Van-Oort,
ui étoit pour lors un Peintre de reputation:
ais après y avoir été aſſez de tems pour
ntir ce que ſon génie demandoit de lui,
quitta ce Maître & s'attacha à Otho Ve-
us. Celui-ci étoit non ſeulement un bon
eintre, mais un bel eſprit; qui ſavoit ſon
rt par principes, & qui étoit ſavant dans
s belles Lettres. Toutes ces qualités firent
ne ſi étroite liaiſon entre le maître & le
ſciple, que Rubens qui d'abord n'avoit
ı deſſein que de s'inſtruire de la peinture
our ſon plaiſir, s'y donna entierement, y
ant porté d'ailleurs par les pertes que les
erres lui avoient cauſées.

La facilité qu'il avoit d'apprendre, & ſon
ſiduité dans le travail, l'aïant rendu en
eu de tems égal à ſon maître, il crût qu'il
e lui reſtoit plus que de voïager pour pro-
ter des belles choſes. Il alla d'abord à Ve-
iſe, où il ſe fit dans l'Ecole du Titien des
rincipes ſolides pour le Coloris.

Ce fut en cette Ville, qu'aïant fait amitié
vec un Gentilhomme du Duc de Man-
oue; celui-ci lui propoſa de la part de
on maître d'entrer au ſervice de ce Prince

en la même qualité de Gentilhomme. Les peintures excellentes qui sont à Mantoue desquelles Rubens avoit oui parler, furent le seul motif qui l'engagea d'accepter ce parti. Il s'y attira une consideration particuliere du Duc ; & après y avoir étudié soigneusement les ouvrages de Jules Romain il passa à Rome, où il s'appliqua fortement aux recherches que demandoit son Art. Il mettoit à profit les choses qui étoient de son goût ; tantôt en les copiant, & tantôt en faisant des réflexions, qu'il mettoit par écrit, & qu'il accompagnoit ordinairement d'un dessein leger à la plume, portant toujours sur lui un caïer de papier à cette intention. Il eut occasion pendant cet exercice de faire des Tableaux d'Autel dans l'Eglise de sainte Croix, & dans l'Eglise neuve des Peres de l'Oratoire.

Il y avoit sept ans qu'il continuoit en Italie les études de sa profession, quand il apprit que sa mere étoit dangereusement malade. Cette nouvelle le contraignit de retourner à Anvers ; & quoiqu'il eût pris la poste, il trouva sa mere morte en arrivant, cela l'obligea de songer au mariage. Il épousa Catherine de Brentes, avec laquelle il vécut quatre années. Il l'aimoit extrêmement & pour apporter quelque remede à l'affliction que sa mort lui causa, il quitta Anvers pou

pour quelque tems, fit un voïage en Hollande; & passant par Utrecht, visita Huntorst, qu'il estimoit beaucoup. Sandrart, qui demeuroit chez ce Peintre comme son disciple, accompagna Rubens dans toutes les Villes de Hollande; & dit que dans le chemin, Rubens (en parlant des ouvrages de Peinture, qu'il avoit vûs dans son voïage) estimoit sur-tout la maniere de peindre de Huntorst, & les compositions de Blomart; & que les petits Tableaux de Corneille Polembourg lui plaisoient si fort, qu'il pria ce Peintre de lui en faire quelques-uns. Rubens épousa en secondes nôces Helene Forman, qui étoit une Helene en beauté, & qui lui fut d'un grand secours dans les figures de femmes qu'il avoit à peindre.

La réputation de Rubens s'étant étendue par toute l'Europe, il n'y eut pas un Peintre qui ne voulût avoir un morceau de sa main: & comme il étoit extrêmement sollicité de toutes parts, il fit faire sur ses desseins coloriés, & par d'habiles disciples, un grand nombre de Tableaux, qu'il retouchoit ensuite avec des yeux frais, avec une intelligence vive, & avec une promptitude de main qui y répandoit entierement son esprit, ce qui lui acquit beaucoup de biens en peu de tems: mais la differen-

ce de ces ſortes de Tableaux, qui paſſoient pour être de lui, d'avec ceux qui étoient véritablement de ſa main, fit du tort à ſa réputation ; car ils étoient la plûpart mal deſſinés, & legerement peints.

La Reine Marie de Médicis aïant ſouhaité que Rubens peignît les deux Galeries de ſon Palais de Luxembourg, il vint à Paris pour voir les lieux, & pour en faire ſes deſſeins. L'une de ces Galeries étoit deſtinée pour l'Hiſtoire de la vie de cette Reine, & l'autre pour la vie du Roi Henri IV. Rubens commença par l'Hiſtoire de la Reine, & l'acheva : mais la mort du Roi, qui arriva incontinent après, ne lui permit pas d'achever l'Hiſtoire de ce Prince, de laquelle il avoit commencé beaucoup de Tableaux. La Reine, qui aimoit la peinture, & qui deſſinoit fort proprement, voulut que Rubens fît deux Tableaux de ſon Hiſtoire en ſa préſence, pour avoir le plaiſir de le voir peindre.

Dans le tems que Rubens étoit à Paris, le Duc de Buquingam eut occaſion de faire connoiſſance avec lui. Il goûta ſon eſprit, & lui aïant trouvé beaucoup de pénetration & de ſolidité, il en parla à l'Infante Iſabelle, qui le fit nommer Ambaſſadeur par ſon Neveu Philippe IV. pour aller en Angleterre traiter la Paix, qu'il conclut en-

ſuite entre Philippe IV. Roi d'Eſpagne, & Charles premier Roi de la Grande Bretagne. Charles, en reconnoiſſance de cet heureux ſuccès, lui fit preſent en plein Parlement d'une Epée & d'un Cordon, l'une & l'autre enrichis de diamans, de la valeur de douze mille écus. Et étant allé en Eſpagne rendre compte à Philippe IV. de la Commiſſion, il y reçût auſſi des préſens conſiderables. Il y fit les Portraits de la Maiſon Roïale, & en copia pour lui-même quelques-uns du Titien.

Pendant le ſéjour que Rubens fit en Eſpagne, dom Jean Duc de Bragance, (qui fut enſuite Roi de Portugal) lequel aimoit la Peinture, & aïant oui parler de Rubens, écrivit à quelques Seigneurs de ſes amis qui étoient à la Cour de Madrid, pour les prier de faire enſorte que Rubens l'allât voir à Villa-Vizoſa, qui étoit le lieu de ſa réſidence. Rubens entreprit ce voïage avec plaiſir; mais comme les amis de ce Duc lui avoient donné avis que Rubens étoit parti avec un train magnifique; cela l'épouvanta tellement, qu'il envoïa un Gentilhomme à ſa rencontre, pour lui dire que le Duc ſon Maître, aïant été contraint de partir pour une affaire importante, le prioit de n'aller pas plus avant, & d'accepter un préſent de cinquante Piſtoles, pour le dédommager

de la dépenſe qu'il avoit faite ſur le chemin. Rubens réfuſa les cinquante Piſtoles, & répondit qu'il n'avoit pas beſoin de ce petit ſecours, & qu'il en avoit apporté deux mille pour dépenſer à la Cour de ce Duc en quinze jours de tems qu'il avoit réſolu d'y demeurer.

Rubens étant de retour en Flandres, y exerça la charge de Secretaire d'Etat, dont le Roi d'Eſpagne l'avoit pourvû ; mais il ne quitta point pour cela la Peinture ; la vaſte étendue de ſon eſprit ſuffiſoit à l'une & à l'autre. Enfin, comblé d'honneurs & de biens, il mourut à Anvers d'une goute remontée en 1640. âgé de 63. ans. Il a laiſſé deux fils de ſa ſeconde femme, & il obtint pour l'aîné la charge de Secretaire d'Etat en ſurvivance.

Il étoit d'un naturel doux & bien faiſant, d'un génie de feu, & d'un eſprit élevé, qu'il avoit cultivé par beaucoup de connoiſſances. Ses manieres polies, & ſes mœurs reglées lui attiterent l'eſtime & l'amitié des perſonnes de conſideration. Il ſavoit ſix Langues, & ſe ſervoit de la Latine pour écrire aux Savans, & pour faire ſes obſervations ſur la Peinture.

Jamais Peintre n'a fait, ni un ſi grand nombre, ni de ſi grands Ouvrages que Rubens : les Palais des Princes, & les Egliſes

de Flandres en rendent de bons témoignages. Il eſt difficile de dire où ſont ſes plus beaux Tableaux : toute l'Europe conſerve des gages de ſa capacité : il ſemble néanmoins que les Villes d'Anvers & de Paris ſoient les dépoſitaires de ſes Peintures les plus précieuſes : les habiles Connoiſſeurs, & les ſavans Peintres qui les examineront avec ſoin, n'auront pas de peine à ſe perſuader que Rubens a porté non-ſeulement la Peinture dans un haut degré, mais qu'il a ouvert un chemin qui conduit facilement à la perfection de cet Art.

Il a eu quantité de bons diſciples : comme, David Teniers, Vandeik, Jordans, Juſte, Soutmans, Diepembeck, Van-Tulden, Van-Mol, Van-Houk, Eraſme Quillinius, & pluſieurs autres : mais entre tous ceux qui ont été ſous ſa diſcipline, celui qui lui a fait le plus d'honneur, & qui s'eſt le plus diſtingué, a été Vandeik.

Rubens s'étoit propoſé au commencement de ſuivre la maniere de peindre de Michelange de Caravage; mais la trouvant trop remplie de travail, il s'en fit une plus expéditive & plus conforme à ſon génie.

Un Peintre Chimiſte nommé Brendel, l'étant venu voir, lui demanda s'il vouloit s'aſſocier avec lui pour le grand Oeuvre; qu'il avoit peu de choſe à faire pour y ar-

river, & qu'il l'assuroit par-là d'une fortune considerable. Rubens lui répondit qu'il étoit venu trop tard de vingt ans, aïant trouvé lui-même la Pierre Philosophale par le moïen de ses pinceaux & de ses couleurs.

Un habile Peintre d'Anvers, mais pareſſeux & débauché, appellé Janſon ſe plaignant de la fortune, & jaloux de celle de Rubens, le défia, & lui propoſa de faire chacun un Tableau en concurrence, dont certains Connoiſſeurs ſeroient les Juges. Rubens, ſans accepter le défi, ſe contenta de lui répondre, qu'il lui cedoit volontiers, qu'il n'avoit qu'à continuer à bien faire, que pour lui il continueroit auſſi de ſon côté à faire du mieux qu'il pourroit, & que le Public leur rendroit juſtice.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Rubens.

IL eſt aiſé de voir par les ouvrages de Rubens, que ce Peintre avoit un génie du premier ordre : & comme il l'avoit cultivé par une érudition profonde dans toute ſorte de litterature, par une recherche très-exacte des choſes qui regardent ſa profeſſion, & par un travail très-aſſidu, ſes in-

ventions ſont ingénieuſes, & accompagnées de toutes les circonſtances, qui peuvent dignement remplir un ſujet : il en a peint de toutes ſortes, & pluſieurs fois les mêmes, mais très-differemment. Aucun Peintre n'a traité ſi doctement, ni ſi clairement que Rubens les ſujets Allegoriques : & comme l'Allegorie eſt une eſpece de langage, que par conſéquent l'uſage doit l'autoriſer, & qu'elle doit auſſi être entendue de pluſieurs : il y a introduit ſeulement les ſymboles que les Médailles & les autres monumens de l'Antiquité ont rendus familiers, du moins entre les Savans.

Si ce Peintre a ſû inventer d'une maniere ingénieuſe les objets qu'il faiſoit entrer dans ſes compoſitions, il avoit encore l'art de les diſpoſer ſi avantageuſement, que non-ſeulement chaque objet en particulier fait plaiſir à voir, mais qu'il contribue encore à l'effet du tout enſemble.

Quoique Rubens ait paſſé ſept années en Italie, qu'il ait fait un Recueil conſiderable de Médailles, de Statues, & de Pierres gravées ; qu'il ait examiné, connu & loué la beauté de l'Antique, comme on le peut voir dans un manuſcrit de ce Peintre, dont l'Original eſt entre mes mains, ſa premiere éducation, & le naturel de ſon

païs dont il se servoit, l'ont fait tomber malgré lui dans un caractere Flamand, & lui ont quelquefois fait faire un mauvais choix, qui donne atteinte à la régularité de son dessein. Mais si l'on blâme, comme il est juste, cette foiblesse par tout où elle se rencontre, aussi-bien que certains emmenchemens outrés, il est juste aussi que les personnes éclairées reconnoissent, que bien-loin d'avoir ignoré la partie du dessein, il a fait paroître dans le géneral de ses ouvrages, qu'il y avoit beaucoup de pénétration. L'on voit dans la Ville de Gand un Tableau de sa main, représentant la chûte des Damnés, où il y a près de deux cens figures, dessinées d'un bon goût; & d'une grande correction. Cela fait voir que les fautes où Rubens est tombé contre le dessein, ne viennent que de la rapidité de ses productions.

Nous avons à Paris quantité de Tableaux de Rubens, & sur-tout dans la Galerie du Palais de Luxemboutg. J'y renvois les Juges desintereſſés, & l'on y trouvera du moins dans les Divinités & dans les Figures principales dequoi se satisfaire en cette matiere.

Il a exprimé ses sujets avec beaucoup d'énergie & de netteté, il y a fait entrer beaucoup de grandeur & de noblesse. Ses ex-

preſſions particulieres ſont juſtes au ſujet ; il n'y en a point qui n'intereſſent le ſpectateur, & l'on en trouvera beaucoup qui vont même juſqu'au ſublime.

Ses attitudes ſont ſimples, naturelles, ſans froideur, contraſtées & animées ſans exagération, & variées avec prudence.

Les ajuſtemens de ſes figures ſont de bon goût, & ſes draperies jettées avec art : elles ſont diverſifiées & convenables, ſelon le ſexe, l'âge & la dignité des perſonnes : les plis en ſont grands, bien placés, & marquent le nud ſans affectation.

Ses païſages ſont faits avec la même intelligence que ſes figures ; & quand il a voulu repréſenter des Sites naturellement ingrats & inſipides, comme ſont ceux de Flandre, il les a rendus piquants par l'artifice du Clair-obſcur, & par les accidens qu'il y a introduits ; la forme des arbres n'y eſt pas fort élegante, elle ſuit celle de ſon païs, & les touches n'en ſont pas ſi précieuſes que celles du Titien.

Son Architecture eſt peſante & tient du Gottique : il a ſouvent pris des licences, mais elles ſont judicieuſes, avantageuſes & imperceptibles.

Tout ce qui dépend du Coloris eſt admirable dans Rubens : il a porté la ſcience du Clair-obſcur plus loin qu'aucun Peintre,

& il en a fait ſentir la néceſſité.

Il a réduit en précepte par ſes exemples le moïen de plaire aux yeux. Il raſſembloit ingénieuſement ſes objets à la maniere d'une grappe de Raiſin, dont les grains éclairés ne ſont tous enſemble qu'une maſſe de lumiere, & dont ceux qui ſont dans l'ombre ne ſont qu'une maſſe d'obſcurité : enſorte que tous ces grains ne faiſant qu'un ſeul objet, ſont embraſſés par les yeux ſans diſtraction, & peuvent être en même tems diſtingués ſans confuſion. C'eſt cet aſſemblage d'objets & de lumiere qu'on appelle groupe ; & quelque grand que fut le nombre de figures qui entroient dans la compoſition de ſon Tableau, on n'y voïoit jamais plus de trois groupes, afin que la vûe ne fût point diſſipée par une multiplicité d'objets détachés & ſenſibles : mais il a toujours eu dans cet artifice l'induſtrie de le cacher, & il n'y a que ceux qui ſont inſtruits de ſes principes qui puiſſent s'en appercevoir.

Ses carnations ſont très-fraîches, chacune dans ſon caractere : ſes teintes ſont juſtes & emploïées d'une main libre ſans les trop agiter par le mélange, de peur que venant à ſe corrompte, elles ne perdent trop de leur éclat, & de la verité qu'elles ſont d'abord paroître dans les premiers

jours de l'ouvrage. Rubens obſervoit d'autant plus cette maxime, que la plûpart de ſes ouvrages étant grands & prr conſéquent vûs d'une diſtance un peu éloignée, il vouloit y conſerver le caractere des objets & la fraîcheur des carnations.

C'eſt dans cette vûe que non-ſeulement il a menagé la fleur & la virginité de ſes teintes, mais qu'il s'eſt ſervi des couleurs les plus vives pour en tirer l'effet de ſon intention; il y a réuſſi, & c'eſt le ſeul qui ait ſû joindre à cet éclat un grand caractere de verité, & conſerver parmi tant de brillant une harmonie, & une force ſurprenante. Ainſi l'on peut regarder ce ſuprême degré, où Rubens a monté ſes couleurs, comme un des plus eſtimables talens de ce Peintre.

Il étoit univerſel, & faiſoit également bien l'Hiſtoire, les Portraits, le Païſage & les Animaux, & tout ce qui peut entrer dans la compoſition d'un Tableau.

Son labeur eſt leger, ſon Pinceau moéleux, & ſes Tableaux finis ſans être, comme on dit, aſſommés de travail. Comme il avoit pluſieurs diſciples qui executoient ſes deſſeins, on lui attribue ſouvent pluſieurs choſes qu'il n'a jamais faites: mais les ouvrages que Rubens a peints lui-même ont un caractere qui laiſſe peu de choſe à ſouhai ter. L'heureuſe facilité dans l'exécution,

& l'effet merveilleux qu'on y remarque ne viennent pas tant de ſon expérience conſommée, que de la certitude de ſes principes.

ADAM ELSEIMER

NE' à Francfort en 1574. étoit fils d'un Tailleur d'habits, & diſciple de Philippe Uffembac, homme d'eſprit, & qui ſe mêlant de beaucoup de choſes avoit une grande théorie, mais peu de pratique dans ſon art. Adam s'étant fortifié dans ſa profeſſion par l'exercice & par les leçons de ſon Maître, s'en alla à Rome, où il a paſſé le reſte de ſa vie. Il étoit fort ſtudieux, & quoiqu'il ait peint en très-petit à huile, il a extrêmement fini toutes choſes, avec une bonne intelligence du coloris, & une compoſition ingénieuſe. Le Comte Gaude, d'Utrecht, a gravé d'après lui ſept pieces d'une grande politeſſe & d'une grande force. On voit encore pluſieurs Eſtampes gravées d'après ſes Ouvrages, en partie par lui-même, à l'eau-forte, & en partie par Magdeléne du Pas, & par d'autres.

Il avoit une ſi grande mémoire, qu'il lui ſuffiſoit de voir quelque choſe ſans la deſſiner pour la retenir parfaitement & la pein-

dre à quelques jours de-là avec fidelité. Quoiqu'il fût en grande réputation dans Rome, & qu'il vendît cher ſes Tableaux, le ſoin avec lequel il les finiſſoit, ne lui permettoit pas d'en faire aſſez pour fournir à la dépenſe de ſa maiſon; le chagrin qu'il en avoit retenoit encore ſa main, & le réduiſit à ne vivre quaſi plus que d'emprunt. De ſorte que ne pouvant ſatisfaire aux dettes qu'il avoit contractées de toutes parts, il fut mis en priſon où il tomba malade; & quoiqu'on l'en eût fait ſortir, ſa maladie continua, & ne pouvant ſurvivre à ſa diſgrace, il mourut de douleur regretté des Italiens-mêmes qui l'avoient en une eſtime particuliere. En effet, il avoit une ſi grande intelligence de ſa profeſſion, que ſes études & ſon exactitude dans le travail ont rendu ſes Ouvrages de la derniere curioſité. Il a eu un diſciple nommé Jacques Erneſte Thoman de Landau, qui a fait des Tableaux fort approchans de ceux d'Adam, & qu'on prendroit même pour être de ce Maître.

ABRAHAM BLOMART

NE à Gorcum en 1567. ſuivit ſon pere à Utrecht, où il fut élevé, & où il a toujours demeuré. Son pere étoit Archi-

tecte, & ses Maîtres ont été plusieurs Peintres mediocres, que le hazard lui avoit donnés; aussi compta-t-il pour perdu tout le tems qu'il avoit passé chez eux. Il se forma une maniere sur la nature même & sur le mouvement de son génie; il étoit facile, abondant, gracieux & universel: il entendoit bien le Clair-obscur, & faisoit ses draperies de grands plis, qui faisoient un bon effet; mais son goût de dessein tenoit de son païs. On voit quantité d'estampes faites d'après lui, par de fort bons Graveurs. Il est mort en 1647. âgé de quatre-vingts ans. Il a eu trois fils, dont Corneille Blomart, cet excellent Graveur étoit le plus jeune.

HENRI STENVIK.

STenvik étoit le lieu de sa naissance. Il étoit disciple de Jean Vriés, son inclination l'a porté à faire en petit des Perspectives des dedans d'Eglises, & il a fait en ce genre-là tout ce que l'on peut faire. Les guerres de Flandres le contraignirent de sortir de son païs pour aller à Francfort, où après avoir exercé long-tems sa profession, il y mourut en 1603. Il a laissé un fils qui a suivi le même genre de Peinture, & qui a

eaucoup travaillé en Angleterre pour le
oi Charles, où il vivoit honorablement.
près ſa mort ſa Veuve alla s'établir à Am-
erdam, où elle gagnoit ſa vie à peindre
uſſi des perſpectives.

ABRAHAM JANSON

D'Anvers, étoit né avec un génie mer-
veilleux pour la Peinture, & dans ſa
eunesſe, il a fait des choſes qui le met-
oient bien au-deſſus de tous les jeunes
eintres de ſon tems : mais l'amour s'em-
ara tellement de ſon cœur, qu'il ſacrifia
a profeſſion à l'aſſiduité qu'il rendoit à
ne jeune fille d'Anvers, & l'ayant épou-
ée ; il ne ſongea plus qu'à dépenſer le bien
u'il avoit, aux divertiſſemens & à la bonne
here. Cette vie épuiſa bientôt ce qu'il
voit de bien ; & au lieu de s'en prendre à
a pareſſe, il s'irrita contre le peu de juſti-
e que l'on rendoit, lui ſembloit-il, à ſon
nerite. Et jaloux de celui de Rubens, il
éfia ce Peintre, & lui propoſa certaines
erſonnes pour juger de leurs Ouvrages
uand ils ſeroient faits. Mais Rubens lui
épondit ſans accepter le défi, qu'il lui cé-
loit volontiers, & que le Public leur ren-
roit juſtice. On peut voir des ouvrages de

Janson dans quelques Eglises d'Anvers: il y a entr'autres une descente de Croix qu'il a faite pour la grande Eglise de Bosleduc, que l'on prenoit pour être de Rubens, & qui dans la verité n'est pas inferieure aux ouvrages de ce grand Peintre.

GERARD SEGRE

D'Anvers, alla à Rome, & après y avoir étudié quelque tems les principes de son art, il se jetta entierement dans la maniere de Manfrede: il l'a suivie très-long-tems & a dans la suite encheri, pour ainsi dire, sur la force & sur l'union des couleurs de ce Peintre, comme on le peut voir par les ouvrages qu'il a faits à Anvers: mais la maniere de Rubens, & celle de Vandyk s'étant emparées de l'approbation universelle; Segre fut contraint de changer la sienne pour vendre ses Tableaux, en quoi il réussit fort bien, ayant l'esprit bon & flexible; & étant d'ailleurs solidement fondé dans les regles de son art. Il est mort à Anvers en 1651. & a laissé un fils qui a suivi la même profession.



MICHEL JANSON MIREVELT

NE' à Delft, en 1568. d'un pere Orfevre, étoit disciple d'Antoine de Monort de Blocland, & apprit la Peinture avec eaucoup de facilité. Quoiqu'il ait fait lusieurs Tableaux d'histoires avec grand iccès, les occasions le porterent peu-à-peu se déterminer aux portraits qu'il faisoit rès-bien & très-facilement; la grande réputation qu'il s'y étoit acquise, lui en fit aire une prodigieuse quantité, & lui fit agner beaucoup de bien; car il les avoit ixés à 150. florins chacun. Guillaume acques Delft en a gravé d'après lui un fort rand nombre & d'une grande beauté.

CORNEILLE SCHUT

D'Anvers avoit apporté en naissant une vive imagination & un grand talent our la Peinture, comme on le voit par ses uvrages qu'il assaisonnoit d'idées Poëtiques. Il étoit peu employé; & comme il en ttribuoit la cause à la réputation de Rubens, il s'emporta contre ce Peintre & le raita d'avare: mais Rubens ne s'en vengea qu'en lui procurant de l'ouvrage.

GERARD HOMTORST

D'Utrecht, né en 1592. paſſoit pour un des premiers Peintres de ſon tems. Il a été diſciple de Blomart. Il alla enſuite à Rome, où après ſes études de deſſein, il s'exerça à faire des ſujets de nuit avec tant d'application & de ſuccès que perſonne juſqu'ici ne les a mieux repréſentés. Etant de retour à Utrecht, il fit pluſieurs Tableaux d'hiſtoires. Il étoit ſi reglé dans ſes mœurs, & ſi honnête dans ſes manieres, qu'il s'étoit attiré la plûpart des enfans de qualité d'Anvers, qui alloient apprendre à deſſiner chez lui. Il montra auſſi à deſſiner & à peindre aux enfans de la Reine de Bohéme, Sœur de Charles Roi d'Angleterre, c'eſt-à-dire à deux fils; ſavoir, le Prince Palatin & le Prince Robert, & à quatre filles; entre leſquelles la Princeſſe Sophie, & l'Abbeſſe de Maubuiſſon ſe diſtinguérent par l'habileté de leur pinceau.

Le Roi d'Angleterre Charles premier attira Homtorſt à Londres, où ce Peintre fit de grands ouvrages pour cette Majeſté. Etant de retour en Hollande, il peignit dans les maiſons de plaiſance du Prince d'Orange quantité de grands ſujets Poëti-

ues, tant à fresque qu'à huile, & en-
:'autres dans le Palais appellé la maison
u Bois, à demi-lieue de la Haye.

ANTOINE VANDEIK

NE' à Anvers en 1599. a eu le plus heureux Pinceau qui ait paru jus-
u'ici, si l'on en excepte celui du Correge,
ui seul peut lui disputer. Vandeik a été
remierement disciple de Jean Bale, puis
e Rubens, qu'il aida dans ses ouvrages
es plus considerables : il alla en Italie, &
it peu de tems à Rome : il s'arrêta davan-
age à Venise, où il écrêma, pour ainsi dire,
e Titien & toute son Ecole, pour fortifier
a maniere. Il en donna des preuves dans
a Ville de Gennes où il fit quantité de
eaux Portraits, & où ses ouvrages triom-
hérent d'une cabale de jaloux qui s'étoient
levés contre lui. A son retour en Flandres,
fit plusieurs Tableaux d'histoire qui ren-
irent son nom célebre de toutes parts :
nais comme il prévit qu'il seroit beaucoup
lus emploïé dans les Cours des Princes,
faire des Portraits, & que ce genre de
'einture étoit plus propre à lui établir une
rosse fortune, il voulut aussi se faire con-
oître par ce talent dont la nature l'avoit

particulierement favorisé. C'est dans cette vûe qu'il fit les Portraits des plus célebre Peintres de son tems, & qu'il les travaill avec beaucoup de soin. Le Cardinal de Richelieu le voulut attirer en France : mai n'étant pas content de la réception qu'o lui fit, il passa en Angleterre, où le Ro Charles le demandoit, & il en fut reçû avec caresses. Les occasions continuelle d'y peindre les Personnes de la Maisor Roïale & les Seigneurs de la Cour, ne lu donnerent pas le tems de s'occuper beaucoup à faire des Tableaux d'histoires. Il y fit une très-grande quantité de Portraits qu'il travailla avec beaucoup de soin dan les commencemens : mais qu'il peignit su la fin avec beaucoup de promptitude, le faisant fort legers d'ouvrages. Quelqu'un de ses amis lui en demandant la raison : i répondit, qu'après avoir travaillé longtems pour sa réputation, il étoit raisonnable de travailler aussi pour sa cuisine. Ce fut ainsi qu'il amassa beaucoup de bien, & qu'aïant épousé une femme de grande qualité, il soutint dans sa maison une dépense magnifique. Il est mort à Londres en 1641. âgé de 42. ans. Il est assez vraisemblable que cette mort prématurée vint d'un épuisement d'esprit que lui avoit causé l'activité dont il a travaillé à la prodigieuse quan-

té d'ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains. lanneman & Remy, ont été ſes meilleurs iſciples.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Vandeik.

IL n'y a point de Peintre qui ait tant profité des enſeignemens de ſon Maî-e que Vandeik a fait de ceux de Rubens; iais quoique cet illuſtre diſciple ſoit venu 1 monde avec un beau génie, qu'il ait eu n jugement ſolide; que par une imagina-ion très-vive il ait compris facilement, & u'il ait pratiqué de bonne heure tous les rincipes de Rubens, il n'avoit pas néan-ioins l'eſprit d'une ſi grande étendue que on maître.

Sès compoſitions ſont bien remplies & onduites par les mêmes maximes que cel-es de Rubens; mais ſes inventions ne ſont as ſi ſavantes, ni ſi ingénieuſes. Bien qu'il it peu correct & peu fondé dans la partie u deſſein: il a fait pourtant des choſes en e genre-là qui ſont dignes d'eſtime, lorſ-u'il a voulu obſerver la nature avec la dé-icateſſe de ſon choix.

Il a fait les Portraits d'un genre ſubli-ie; il les a diſpoſés d'une maniere qui leur

donne une vie ſurprenante, & une grac
infinie. Il les a toujours habillés ſelon l
mode des tems. Il a tiré de cette mode tou
ce qui pouvoit être avantageux à ſa peintu
re : & il a fait voir par-là, que quand l
Peintre joint à l'art un beau génie, il ſ
fait jour partout, & qu'il trouve les moïen
de répandre des beautés ſur les choſes le
plus ingrates.

Vandeik a deſſiné les têtes & les main
dans la derniere perfection : & il a donn
à celles-ci une délicateſſe & une belle pro
portion dont il s'étoit fait une habitude. I
ſavoit choiſir les attitudes convenables au
perſonnes, & les momens les plus avanta
geux des viſages. Il en obſervoit tous le
agrémens, il les conſervoit dans ſa mé
moire, & il imitoit ainſi non-ſeulement c
qu'il voïoit dans ſon modelle ; mais c
qu'il croïoit poſſible & capable d'en ſoûte
nir un bon caractere, ſans alterer la reſſem
blance. De ſorte que parmi la verité de
Portraits de Vandeik, on y voit un art qu
les Peintres qui l'ont précedé ont raremen
mis en uſage. Il eſt ſi difficile de garder e
cela une meſure bien juſte, qu'il faut avoi
les yeux de Vandeik pour voir tout ce qu'i
y a à voir ſur cette matiere, & pour n
point paſſer les bornes preſcrites par la na
ture. Je ne ſai pas même ſi Vandeik, tou

Vandeik qu'il étoit, n'a pas abusé de cet artifice sur la fin de sa vie : mais je sai bien qu'il s'en faut beaucoup que ses derniers Portraits soient de la bonté de ceux qu'il a peints dans ses commencemens.

Ce Peintre a eu l'esprit formé de très-bonne heure ; car ce qu'il a fait de plus fort & de plus recherché, a été peint dans sa jeunesse, & dans un tems où il a voulu établir sa réputation. C'est ce qu'il a fait par les Portraits des plus habiles Peintres de ses amis, & par ceux qu'il a peints à Gennes, & dans les premieres années de sa résidence en Angleterre. On en voit beaucoup des derniers qui sont legers d'ouvrage, foibles de couleur, & qui donnent, comme on dit, dans le plombé : son pinceau néanmoins est heureux par tout, il est leger, il est coulant, il est moéleux, & ne contribue pas peu à la vie, que Vandeik a su donner à tout ce qu'il a peint : mais si les ouvrages que ce Peintre a produits ne sont pas tous dans le dernier degré de perfection, ils portent néanmoins tous avec eux un grand caractere d'esprit, de noblesse, de grace, & de verité. De sorte que l'on peut dire, qu'à la réserve du Titien, Vandeik a surpassé tous ceux qui, jusqu'ici, ont fait des Portraits, & que ses Tableaux d'histoire tiennent rang parmi ceux des

Peintres de la premiere classe dans l'estime des bons Connoisseurs.

ADRIEN BRAUR

D'Oudenarde, né en 1608. peignoit en petit. Il se plaisoit à représenter ce qui se passoit entre les Païsans de sa nation, & ses sujets étoient bas d'ordinaire : mais il y avoit dans ses ouvrages une si vive expression, & une si grande intelligence de couleurs, que ses Tableaux se païoient au poids de l'or. Cependant, comme il aimoit la débauche, & qu'il n'avoit aucun soin de sa personne, ni de son menage, il vivoit dans la derniere pauvreté, dont il se railloit lui-même, étant d'ailleurs d'une humeur enjouée. Mais son dereglement ne lui permit pas de faire paroître long-tems sa belle humeur ; car il mourut à trente-deux ans, n'aïant pas laissé de quoi l'ensevelir. On l'enterra d'abord dans un Cimetiere commun : mais l'estime de ses ouvrages augmentant tous les jours, les Curieux & les Magistrats d'Anvers voulurent conserver sa mémoire par une sépulture plus honorable. On déterra son corps, & on l'inhuma de nouveau avec un grand concours de monde dans l'Eglise des Carmes.

Le Tombeau magnifique qu'on lui éleva eſt encore aujourd'hui une marque de la véneration que les Citoïens d'Anvers ont eue de tout tems pour le mérite.

CORNEILLE POLEMBOURG

D'Utrecht, né en 1586. a été diſciple de Blomart. Il alla à Rome, & deſſina quelque tems d'après Raphaël. Il s'attacha enſuite au païſage, ſe propoſant Adam Elſeimer pour modele. Enfin, après avoir étudié la nature même, il ſe fit une maniere particuliere, qui eſt vraie & agréable, ſuivant en cela ſon génie, qui le porta toujours à travailler en petit. Il retourna en ſon païs, où il ſe mit fortement à travailler pour ſe faire connoître par ſes ouvrages. Le Roi d'Angleterre qui en vit quelques-uns, l'attira par une penſion annuelle. Il retourna à Utrecht, d'où ſes Tableaux, faciles à tranſporter, à cauſe de leur petiteſſe, répandirent bientôt ſa renommée dans les Païs-bas. Rubens fut ſi touché de ſa maniere, en paſſant par Utrecht, qu'il lui commanda quelques Tableaux, que Sandrart eut ſoin de lui faire tenir. Mais aujourd'hui ſes ouvrages ſont connus & eſtimés par toute l'Europe. Il mourut en 1660. âgé de ſoixante-quatorze ans.

ROLAND SAVERY

FLamand, fils d'un Peintre médiocre, s'attacha d'abord à imiter d'après nature des Animaux de toutes les eſpeces, & il s'y rendit ſi habile, que l'Empereur Rodolphe, qui avoit bon goût, le fit travailler quelque tems, & l'envoïa enſuite dans le Frioul pour étudier le païſage d'après le vrai, ce qu'il fit avec ſoin. Ses deſſeins ſont ordinairement faits à la plume, accompagnés de lavis de couleurs differentes, & approchantes de la nature qu'il deſſinoit. Toutes ſes études étoient ramaſſées dans un grand Livre, qu'il conſultoit au beſoin; & ce Livre demeura entre les mains de l'Empereur. Gilles Sadeler, & Iſaac ſon Diſciple ont gravé pluſieurs de ſes païſages. Le plus beau de tous eſt celui où ſe trouve repréſenté ſaint Jerôme, gravé par Iſaac. Il eſt mort à Utrecht fort vieux.

JEAN TORRENTIUS

D'Amſterdam, peignoit ordinairement en petit, & quoiqu'il ne ſoit jamais ſorti de ſon païs, il a fait des choſes d'une

grande force, & d'une grande verité. Il aimoit à peindre des nudités dissolues, & ses amis le lui reprocherent plus d'une fois : mais au lieu de profiter de leurs avis, il eut le malheur, pour excuser son mauvais penchant, de tomber dans une horrible hérésie, qu'il répandit lui-même. Il en fut repris par la Justice ; & n'aïant point voulu confesser ce qu'on déposoit contre lui, il mourut dans les tourmens de la Question. Ses Tableaux lascifs furent publiquement brûlés par la main du Boureau en 1640.

FREDERIC BRENDEL

DE Strasbourg, peignoit à gomme avec beaucoup d'esprit & de facilité. Il a été maître de Guillaume Baur.

GUILLAUME BAUR

DE Strasbourg, disciple de Brendel, a été un Peintre d'un grand génie: mais a rapidité de son imagination l'a empêché le se purger du goût de son païs par l'étule des antiques & du beau naturel ; car le éjour qu'il fit à Rome lui servit plûtôt pour tudier le païsage & l'architecture, qu'il a

faite d'un grand goût, que pour le nud, qu'il a très-mal dessiné. Il ne peignoit qu'en petit à gomme sur du velin, & assez legerement. Ses expressions génerales & ses compositions sont d'une beauté qui va souvent jusqu'au sublime. La Vigne Madame est le naturel dont il s'est servi pour étudier les arbres, comme les Palais de Rome & des environs pour l'architecture. Il a gravé lui-même à l'eau-forte les Métamorphoses d'Ovide, qui sont de son invention, & qui font un Volume; & il a fait graver d'après ses desseins plusieurs sujets de l'Histoire Sainte, & antres par Melchior Kussel, qui font un autre Volume. On peut juger par ces deux Livres de l'étendue du génie de Guillaume Baur. Il mourut à Vienne peu de tems après son mariage, en 1640.

HENRI GAUD
COMTE PALATIN

NE' à Utrecht d'une famille illustre, se porta de lui-même au dessein avec tant d'affection, qu'il n'y avoit point de jeunes Peintres de son tems qui dessinassent mieux que lui. Il alla à Rome du tems qu'Adam Elsheimer y étoit, il fit avec lui

grande amitié, & non ſeulement il acheta de ce Peintre ce qu'il trouva de fait de ſes ouvrages, & ce qu'il pût tirer de lui pendant ſon ſéjour à Rome: mais il le païa encore d'avance ſur ce qu'il devoit lui faire pendant quelques années. Henri étant de retour à Utrecht grava d'après les Tableaux d'Adam les ſept pieces, qui ſont admirées des curieux pour leur ſinguliere beauté. Une fille qui le vouloit épouſer lui donna en 1624. un Filtre, qui, au lieu de le rendre amoureux, lui fit perdre l'eſprit; enſorte qu'il étoit tout hébété quand on lui parloit d'autre choſe que de peinture, de laquelle il raiſonna toujours d'un très-bon ſens juſqu'à la mort.

DAVID TENIERS

le Vieux,

D'Anvers, a été diſciple de Rubens dans ſon païs, & l'a été dans Rome d'Adam Elſeimer: de ſorte qu'étant de retour à Anvers, & voulant faire un mélange de Rubens & d'Adam, il ne s'occupa qu'à peindre des Tableaux de petites figures, qui lui ont donné beaucoup de réputation. Il mourut en 1649.

JEAN VAN-HOUC

D'Anvers, étoit un des bons diſciples de Rubens. Il alla à Rome, où l'on admira l'intelligence qu'il avoit dans le coloris. En retournant dans ſon païs, il paſſa par Vienne, où l'Archiduc Leopold le retint, & le fit travailler juſqu'en 1650. qui eſt l'année où la mort ſurprit Van-Houc, étant encore jeune.

JACQUES FOUQUIER

Flamand, iſſu de bonne maiſon, diſciple de Mompre, a été un des plus célebres & des plus ſavans païſagiſtes qui aient paru juſqu'ici. Ses Tableaux ne ſont differens de ceux du Titien que par la diverſité des païs qu'ils repréſentent; car pour les principes, ils ſont les mêmes, & les couleurs également bonnes & bien entendues. Il a peint quelque tems pour Rubens, chez qui il apprit les principes les plus eſſentiels de ſon art; puis en Allemagne pour l'Electeur Palatin, & enfin en France, où après avoir travaillé longtems, & s'être bien fait païer de ſes ouvrages, ſa mau-

vaiſe conduite le fit mourir pauvre chez un Peintre appellé Silvain, qui demeuroit au Fauxbourg ſaint Jacques. Il a eu deux éleves, qui ſe ſont toûjours attachés à ſa maniere; Rendu & Bellin.

PIERRE DE LAER,

dit

BAMBOCHE,

D'Harlem, avoit un merveilleux génie pour la Peinture, quoiqu'il ne l'ait cultivée qu'à peindre en petit. Il étoit univerſel, & fort ſtudieux dans toutes les choſes qui regardoient ſa profeſſion. Il fit un grand ſéjour à Rome, où il s'attira l'amitié & l'eſtime des premiers Peintres. Sa maniere eſt fort ſuave & vraie. Le nom de Bambozo lui fut donné par les Italiens, à cauſe de ſa figure extraordinaire; il avoit les jambes fort longues, le corps fort court, & la tête enfoncée entre les épaules: mais cette difformité étoit bien réparée par la beauté de ſon eſprit, & par la bonté de ſes mœurs. Il mourut à Harlem âgé de ſoixante ans, s'étant laiſſé tomber dans un foſſé, où il ſe noya. Il ſemble que par ce genre de mort Dieu voulut tirer vengeance d'un

crime dont Bamboche étoit coupable. Etant à Rome avec quatre autres Hollandois dans une maiſon qui étoit ſur le bord du Tibre, ils furent tous cinq ſurpris pluſieurs fois mangeans de la viande en Carême, ſans aucune néceſſité : un Eccleſiaſtique qui les avoit ſouvent avertis de ne le plus faire, les ſurprit encore une fois; & comme il vit que les voies de la douceur étoient inutiles, il les menaça un ſoir comme ils ſoupoient de les déferer à l'inquiſition. La choſe s'étant extrêmement aigrie, ces Proteſtans jetterent l'Eccleſiaſtique dans la Riviere. On a remarqué que ces cinq Hollandois ont tous peri par les eaux.

JEAN BOTH
& ſon Frere
HENRI

D'Utrecht, diſciples de Blomart, l'un & l'autre fort ſtudieux & fort attachés à leur profeſſion. Etant à Rome, Henri s'adonna au païſage, & ſuivit la maniere de Claude le Lorrain; l'autre s'étudia à faire des Figures & des Animaux, & ſuivit la maniere de Bamboche, tous deux arriverent au but qu'ils s'étoient propoſés; ils s'ac-

corderent à travailler dans un même Tableau dont l'un faisoit le païsage & l'autre les figures, & les animaux ; en sorte néanmoins que l'on auroit crû que tout l'ouvrage eût été peint de la même main. La grande facilité qu'ils s'étoient acquise dans le travail, & le prompt débit qu'ils avoient de leurs Tableaux, firent qu'ils continuerent à peindre de cette sorte, jusqu'au malheur qui arriva à Henri, lequel étant à Venise & se retirant chez lui la nuit, tomba dans un canal où il périt ; il étoit complice du crime de Bamboche. Jean retourna a Utrecht où il continua de travailler avec réputation.

DANIEL SEGRE

D'Anvers, Jesuite, frere de Gerard Segre, s'adonna à peindre des Fleurs & s'y est mis en grand estime par la fraîcheur & la legereté dont il les faisoit, la disposition qu'il leur donnoit étoit ordinairement pour servir de bordure à quelque petit Tableau, dont il menageoit la place.

BALTAZAR GERBIER

D'Anvers, né en 1592. peignoit à Gomme en petit, & ses ouvrages plûrent tellement au Roi d'Angleterre Charles premier, que ce Prince l'attira à sa Cour. Le Duc de Bouquingam l'y ayant connu & lui ayant trouvé de la pénétration dans l'esprit, en parla sur ce pied au Roi, qui le fit Chevalier & l'envoïa à Bruxelles, où il a été long-tems en qualité d'Agent des affaires de sa Majesté Britannique.

HERMAN SUANEFELD

QU'on appelloit à Rome communément Hermite, non seulement parce qu'on le trouvoit toûjours seul dans les ruines des environs de Rome, à Tivoli, à Frescati & autres lieux; mais encore parce qu'il quittoit souvent la compagnie de ses camarades pour étudier le païsage d'après nature. Il s'est rendu habile en ce genre-là, sans négliger l'étude des figures qu'il dessinoit de fort bon goût.

GELDORP

EToit un Peintre dont il n'eſt ici parlé qu'à cauſe de l'induſtrie qu'il avoit pour gagner ſa vie. Comme il manioit paſſablement bien les couleurs, & qu'il avoit de la peine à deſſiner, il avoit fait faire par d'autres Peintres, pluſieurs têtes, pluſieurs pieds, & pluſieurs mains ſur du papier dont il avoit fait des Poncis pour lui ſervir dans ſes Tableaux, & vivoit ainſi aux dépens des ignorans.

OLIVIER

DE Londres, peignoit à gomme toutes ſortes de ſujets : mais il s'eſt occupé davantage à faire des Portraits. Il en a fait quantité dans les Cours des Rois d'Angleterre Jacques & Charles, & perſonne n'a mieux fait que lui en ce genre-là. Il a eu un diſciple nommé Couper, qui paſſa au ſervice de la Reine Chriſtine de Suede.

LELI Anglois a fort bien fait les Portraits dans la maniere de Vandeik, tant pour les têtes que pour les habits & les ajuſtemens.

CORNEILLE VAN HEEM

D'Anvers, a peint dans un haut degré de perfection, les fruits, les fleurs, & autres choses inanimées.

ABRAHAM DIPEMBEC

De Bosleduc, s'est fort occupé dans sa jeunesse à peindre sur le verre, & s'étant mis ensuite dans l'Ecole de Rubens, y devint un de ses meilleurs disciples. Il inventoit facilement & ingenieusement : les Estampes qu'on a gravées d'après lui en sont de bons témoignages, & entr'autres celles qui sont dans le Livre intitulé le Temple des Muses, qui suffit seul pour faire l'éloge de ce Peintre.

DAVID TENIERS
le Jeune,

A Peint ordinairement en petit, il dessinoit bien, & sa maniere est ferme & d'un Pinceau leger ; ç'a été un Prothée pour les copies, & il s'est transformé en

autant de Tableaux qu'il en a voulu contrefaire ; en ſorte qu'on y eſt encore tous les jours trompé : c'eſt par ſes ſoins que la Gallerie de l'Archiduc Leopol a été gravée, aïant pour lors la direction des originaux.

RAMBRAN VAN REIN

LE ſurnom de Van Rein lui vient du lieu de ſa naiſſance qui eſt un Village ſitué ſur le bras du Rhin qui paſſe à Leyde ; il étoit fils d'un Meûnier, & diſciple d'un aſſez bon Peintre d'Amſterdam appellé Leſman : mais il ne devoit la connoiſſance qu'il a acquiſe dans ſa profeſſion qu'à la bonté de ſon eſprit & à ſes reflexions. Il ne faut néanmoins chercher dans ſes ouvrages, ni la correction du deſſein, ni le gout de l'antique. Il diſoit lui-même, que ſon but n'étoit que l'imitation de la nature vivante, ne faiſant conſiſter cette nature que dans les choſes créées, telles qu'elles ſe voient. Il avoit de vieilles armures, de vieux inſtrumens, de vieux ajuſtemens de tête, & quantité de vieilles étoffes ouvragées ; & il diſoit que c'étoit-là ſes antiques. Il ne laiſſoit pas, malgré ſa maniere, d'être curieux de beaux deſſeins d'Italie, dont il avoit un grand nombre auſſi-bien que de

belles Eſtampes, dont il n'avoit pas profité: tant il eſt vrai que l'éducation & l'habitude ont beaucoup de pouvoir ſur nos eſprits. Cependant il a fait quantité de Portraits, d'une force, d'une ſuavité & d'une verité ſurprenantes.

Sa gravure à l'eau forte tient beaucoup de ſa maniere de peindre. Elle eſt expreſſive & ſpirituelle, principalement ſes Portraits dont les touches ſont ſi à propos, qu'elles expriment & la chair & la vie: le nombre des Eſtampes qui ſont de ſa main eſt d'environ deux cens quatre-vingt. On y voit ſon Portrait pluſieurs fois, & l'on peut juger par l'année qui y eſt marquée qu'il eſt né avec le ſiécle; & de toutes ces dates que l'on voit ſur ſes Eſtampes, il n'y en a point au de-là de 1628. ni après 1659. Il y en a quatre ou cinq qui font voir qu'il étoit à Veniſe en 1635. & 1636. Il ſe maria en Hollande, & il a gravé le Portrait de ſa femme avec le ſien, il a retouché pluſieurs de ſes Eſtampes juſqu'à quatre & cinq fois pour en changer le clair-obſcur, & pour chercher un bon effet. Il paroît que le papier blanc n'étoit pas toûjours de ſon goût pour les impreſſions: car il a fait tirer quantité de ſes épreuves ſur du papier de demi-teinte, principalement ſur du pa-

pier de la Chine, qui est d'une teinte rousse & dont les épreuves sont recherchées des Curieux. Il y a dans sa gravûre une façon de faire qui n'a pas encore été connue que je sache; elle a quelque chose de la maniere noire, mais celle-ci n'est venue qu'après.

Il savoit fort bien qu'en Peinture on pouvoit, sans beaucoup de peine, tromper la vûe en representant des corps immobiles & inanimés; & non content de cet artifice assez commun, il chercha avec une extrême application celui d'imposer aux yeux par des figures vivantes. Il en fit entr'autres une épreuve par le portrait de sa servante qu'il exposa à sa fenêtre, dont toute l'ouverture étoit occupée par la toile du Tableau. Tous ceux qui le virent y furent trompés, jusqu'à ce que le Tableau ayant été exposé durant plusieurs jours, & l'attitude de sa servante étant toûjours la même, chacun vint enfin à s'appercevoir qu'il étoit trompé. Je conserve aujourd'hui cet ouvrage dans mon cabinet.

Quoique Rambrant eût un bon esprit, & qu'il eût gagné beaucoup de bien, son penchant le portoit à converser avec des gens de basse naissance. Quelques personnes qui s'interessoient à sa réputation, lui en voulurent parler : quand je veux délasser mon

eſprit, leur dit-il, ce n'eſt pas l'honneur que je cherche, c'eſt la liberté. Et comme on lui reprochoit un jour la ſingularité de ſa maniere d'emploïer les couleurs qui rendoient ſes Tableaux raboteux ; il répondit, qu'il étoit Peintre, & non pas Teinturier. Il mourut à Amſterdam l'an *1668*.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Rambrant.

LEs talens de la nature tirent leur plus grand prix de la façon de les cultiver, & l'exemple de Rambrant eſt une preuve très-ſenſible du pouvoir que l'habitude & l'éducation ont ſur la naiſſance des hommes. Ce Prince étoit né avec un beau génie & un eſprit ſolide ; ſa veine étoit fertile, ſes penſées fines & ſingulieres, ſes compoſitions expreſſives, & les mouvemens de ſon eſprit fort vifs : mais parce qu'avec le lait il avoit ſucé le goût de ſon païs, qu'il avoit été élevé dans une vûe continuelle d'un naturel peſant, & qu'il avoit connu trop tard une verité plus parfaite que celle qu'il avoit toûjours pratiquée, ſes productions ſe tournerent du côté de ſon habitude, malgré les bonnes ſemences qui étoient dans ſon eſprit ; ainſi on ne verra point dans Ram-

rant, ni le goût de Raphaël, ni ce-
ui de l'antique, ni penſées Poëtiques,
ni élegance de deſſein ; on y trouvera ſeu-
ement, tout ce que le naturel de ſon Païs,
onçû par une vive imagination, eſt capa-
ble de produire. Il en a quelquefois relevé
a baſſeſſe par un bon mouvement de ſon
génie : mais comme il n'avoit aucune pra-
ique de ſa belle proportion, il retomboit
facilement dans le mauvais goût auquel il
étoit accoûtumé.

C'eſt la raiſon pour laquelle Rambrant n'a
pas beaucoup peint de ſujets d'hiſtoires,
quoiqu'il ait deſſiné une infinité de penſées
qui n'ont pas moins de ſel & de piquant
que les productions des meilleurs Peintres.
Le grand nombre de ſes deſſeins que j'ai
entre mes mains en eſt une preuve convain-
cante à qui voudra leur rendre juſtice : Et
bien que ſes Eſtampes ne ſoient pas inven-
tées avec le même eſprit que les deſſeins
dont je parle, on y voit néanmoins un Clair
obſcur & des expreſſions d'une beauté peu
commune.

Il eſt vrai que le talent de Rambrant ne
s'eſt pas tourné à faire un beau choix du
naturel : mais il avoit un artifice merveil-
leux pour l'imitation des objets preſens ;
l'on en peut juger par les differens Portraits
qu'il a faits, & qui bien loin de craindre la

comparaison d'aucun Peintre, mettent souvent à bas, par leur presence, ceux des plus grands Maîtres.

Si ses contours ne sont pas corrects, les traits de son dessein sont pleins d'esprits, & l'on voit dans les Portraits qu'il a gravés que chaque trait de pointe, comme dans sa Peinture chaque coup de Pinceau, donnent aux parties du visage un caractere de vie & de verité, qui fait admirer celui de son genie.

Il avoit une suprême intelligence du Clair-obscur, & ses couleurs locales se prêtent un mutuel secours l'une à l'autre, & se font valoir par la comparaison. Quoique Rambrant ait traité des sujets sous l'aparence de toutes sortes de lumieres; il semble néanmoins qu'il ait affecté d'exposer ses modeles sous une lumiere haute & resserrée, ou sous une lumiere d'accident; afin que les ombres étant plus fortes & les parties éclairées plus ramassées, les objets en parussent plus vrais & plus sensibles. C'est dans cette intention qu'il a peint la plûpart de ses Portraits, & qu'il a choisi plus volontiers des sujets susceptibles de ces sortes de lumieres. Ses carnations ne sont pas moins vraies, moins fraîches, ni moins recherchées dans les sujets qu'il a répresentés, que celles du Titien. Ces deux

Peintres étoient convaincus qu'il y avoit des couleurs qui se détruisoient l'une l'autre par l'excès du mélange ; qu'ainsi il ne falloit les agiter par le mouvement du Pinceau que le moins qu'on pouvoit. Ils préparoient par des couleurs amies une premiere couche la plus approchante du naturel qu'il leur étoit possible. Ils donnoient sur cette pâte toute fraîche par des coups legers & par des teintes Vierges, la force & les fraîcheurs de la nature, & finissoient ainsi le travail qu'ils observoient dans leur modele. La difference qui est entre ces deux Peintres sur ce sujet, c'est que le Titien rendoit ses recherches plus imperceptibles & plus fondues, & qu'elles sont dans Rambrant très-distinguées à les regarder de près ; mais dans une distance convenable, elles paroissent très-unies par la justesse des coups, & par l'accord des couleurs. Cette pratique est singuliere à Rambrant, elle est une preuve convaincante que la capacité de ce Peintre est à couvert du hazard, qu'il étoit maître de ses couleurs, & qu'il en possedoit l'art en souverain.



GERARD DAU

DE Leyde, a été disciple de Rambrant & quoique sa maniere d'operer soit fort éloignée de celle de son maître, il lui devoit néanmoins l'intelligence & les principales regles de son art dans la partie du coloris; il peignoit en petit à huile, & ses figures qui pour l'ordinaire ne passent pas la hauteur d'un pied, sont aussi terminées que si elles étoient grandes comme le naturel. Il ne faisoit rien que d'après le vrai qu'il regardoit dans un miroir convexe. Il a fait peu de Portraits de grands Seigneurs & de Dames; parce que ces sortes de personnes n'ont ordinairement ni le tems ni la patience de se tenir aussi longtems que l'exigeoit ce Peintre. La femme d'un Résident de Dannemark, laquelle vouloit avoir son Portrait de la main de Girard Dau lui servit de modele cinq jours durant, pour une main seulement, sans parler de la tête. Aussi faut-il avouer que ses ouvrages sont terminés comme la nature même sans rien perdre de la fraîcheur, de l'union, ni de la force des couleurs, non plus que de l'intelligence du Clair-obscur.

La grandeur ordinaire de ses Tableaux ne
assoit pas un pied, & le prix qu'il s'en fai-
it païer étoit tantôt de six cens livres,
ntôt de huit cens, & tantôt de mille li-
res, plus ou moins selon le tems qu'il y
voit emploïé : car pour regler son prix il
omptoit chaque heure à vingt sols. Son
Cabinet étoit percé d'une lumiere haute
our avoir des ombres avantageuses, & du
ôté d'un Canal pour éviter la poudre ; il
aisoit broïer ses couleurs sur une glace de
ristal : sa Palette & ses Pinceaux étoient
oigneusement enfermés dans une boëte
uand il ne travailloit pas ; & lorsqu'il se
nettoit au travail il demeuroit quelque
ems assis en repos pour laisser rassoir la
oussiere. Quand il voïoit un beau tems il
quittoit son ouvrage, & alloit prendre l'air
our réparer les esprits qu'il consumoit
dans un travail si attachant.

Il y a beaucoup de réflexions à faire sur
cette maniere de peindre, & je ne sai si
elle est aussi imitable qu'elle est admirable.
Car le feu que demande la Peinture ne s'ac-
corde gueres avec une patience si extraor-
dinaire, & avec l'attention qu'il faut don-
ner à un si grand détail. Il semble que la
belle intelligence de l'Art consiste à faire
avec peu d'ouvrage, que les Tableaux pa-

roiſſent finis dans leur diſtance : mais Girard Dau étoit perſuadé au contraire que le grand travail étant compatible avec la belle intelligence, il falloit faire tout ce que l'on découvroit ſur le modele dans une diſtance raiſonnable.

Ce que l'on peut dire à cela, c'eſt que les Tableaux de Girard Dau étant compoſés de peu de figures, fatiguoient peu l'imagination, & qu'il étoit né avec un talent particulier pour ſes ouvrages.

FRANÇOIS MIRIS

DE Leyde, diſciple de Girard Dau, a ſuivi entierement la maniere de ſon Maître, ſi ce n'eſt qu'il avoit un meilleur goût de deſſein, plus de gentilleſſe dans ſes compoſitions, & plus de ſuavité encore dans ſes couleurs. Il ſe ſervoit comme lui du miroir convexe. Comme il eſt mort fort jeune, il a fait peu de Tableaux. Il y en a un entr'autres de la grandeur de quinze pouces, où il a repréſenté une boutique d'étoffe, la Marchande & un Acheteur. Pluſieurs étoffes y paroiſſent dévelopées les unes auprès des autres, & l'on y reconnoît leur diverſité très-ſenſiblement. Les figures, & tout ce qui entre dans la com-

poſition du Tableau ſont admirables. Il eut deux mille francs pour cet ouvrage : & tous ceux qu'on voit de lui, font regretter avec raiſon la mort précipitée d'un ſi habile homme. Miris vivoit ſans ſouci, ſans regle, ſans œconomie, & dépenſoit beaucoup : cette mauvaiſe conduite lui attira des dettes, pour leſquelles il fut mis pluſieurs fois en priſon. Une fois entr'autres qu'il y étoit retenu plus qu'à l'ordinaire, on lui propoſa de peindre pour paſſer le tems, & que s'il vouloit faire quelque Tableau en païement, on lui procureroit ſa liberté. Il répondit qu'il lui étoit impoſſible de travailler, que la vûe des grilles & le bruit des verroux lui troubloient l'imagination. Cette vie mal reglée le fit mourir à la fleur de ſon âge en 1683.

HANNEMAN

DE la Haye, a été diſciple de Vandeik, & a toujours ſuivi la maniere de ſon Maître avec ſuccès. Il a fait quantité de Portraits, qui ſont répandus dans toute la Hollande ; & ceux qu'il a copiés d'après Vandeik, paſſent ſouvent pour originaux, auſſi-bien que quelques autres qu'il a faits d'après nature.

JACQUES JORDANS

D'Anvers, né en 1594. apprit les principes de son Art chez Adam Van-Ort ce qui n'empêchoit pas qu'il n'allât chez les autres Peintres qui étoient à Anvers, desquels il examinoit les ouvrages ; & faisant d'un autre côté des études particulieres sur la nature même, il est devenu par ce moïen Auteur de sa maniere, & l'un des plus habiles Peintres des Païs-Bas. Il ne lui manquoit que d'avoir vû l'Italie, ainsi qu'il le témoignoit lui-même par l'estime qu'il faisoit des Maîtres de ces païs-là, aussi-bien que par l'avidité avec laquelle il copioit les Titiens, les Paul Véronéses, les Bassans, & les Caravages, quand il en pouvoit trouver. Ce qui l'empêcha de faire ce voïage d'Italie, fut son mariage, qu'il contracta trop jeune avec la fille d'Adam Van-Ort son Maître. Son talent étoit pour les grands Tableaux, & sa maniere étoit forte, vraie & suave.

On a dit que Rubens, d'où il avoit puisé ses meilleurs principes, & pour qui il travailloit, craignant qu'il ne le surpassât dans l'intelligence du coloris, l'occupa longtems à faire en détrempe de grands patrons de

Tapisseries

Tapiſſeries pour le Roi d'Eſpagne, d'après les eſquiſſes coloriées que Rubens en avoit faites; & qu'il affoiblit ainſi par une habitude contraire, cette maniere forte avec laquelle Jordans repréſentoit ſi ſenſiblement la verité. Il a fait quantité d'ouvrages pour la Ville d'Anvers, & pour toute la Flandre. Il en a fait auſſi de conſiderables pour les Rois de Suéde & de Danemark. Il étoit infatigable dans le travail, & il réparoit ſes eſprits par la converſation de ſes amis, qu'il viſitoit le ſoir, & par une humeur enjouée, dont la nature l'avoit pourvû. Il mourut en 1678. âgé de 84. ans.

ERASME QUILLINUS

D'Anvers, né en 1607. après avoir profeſſé la Philoſophie, ſe laiſſa conduire à l'amour qu'il avoit pour la peinture, & s'étant mis ſous la diſcipline de Rubens, il eſt devenu très-bon Peintre. Il a peint dans ſon païs & dans les lieux d'alentour pluſieurs grands ouvrages pour les Egliſes & pour les Palais, & a laiſſé en mourant une grande eſtime de lui, avec une merveilleuſe réputation de ſon mérite, ſans que de ſa part il ait jamais cherché autre choſe

que le plaisir qu'il trouvoit dans l'exercice de la Peinture.

JOACHIM SANDRART

NE' à Francfort le 12e. de Mai 1606. fils de Laurent Sandrart, après avoir fait ses études de Grammaire, s'adonna à la Gravûre, & à l'âge de quinze ans il alla à pied jusqu'à Prague s'offrir pour disciple à Gilles Sadeler, qui le détourna de la gravûre, & lui conseilla de se mettre à la peinture. Il suivit cet avis, & passa à Utrecht, où il se mit sous la discipline de Gerard Hontorst, qui le mena avec lui en Angleterre, d'où il sortit en 1627. que le Duc de Bouquingam fut tué. Parmi les belles choses qu'il vit en Angleterre, il est fait mention dans sa vie des douze Empereurs du Titien, plus grands que nature, qui ont été gravés par G. Sadeler. Il y est dit aussi qu'après la mort du Duc de Bouquingam, l'Empereur Ferdinand III. fit acheter les Tableaux du Cabinet de ce Duc, dont il orna son Palais de Prague, & qui y sont encore en partie.

Il fut à Venise, où il copia les plus beaux Tableaux du Titien, & de Paul Véronese. De-là il passa à Rome avec le Blond Gra-

veur, ſon Couſin-germain, où après quelque tems de ſéjour, il ſe rendit des plus conſiderables dans la peinture, en ſorte que le Roi d'Eſpagne aïant ſouhaïté douze Tableaux des douze plus habiles Peintres qui ſe trouvaſſent pour lors dans Rome, on lui en envoïa du Guide, du Guerchin, de Joſepin, de Maſſimi, de Gentileſchi, de Piétre de Cortone, du Valentin, d'André Sacchi, de Lanfranc, du Dominiquin, du Pouſſin, & de Sandrart. Le Marquis Juſtiniani l'aïant connu, ſouhaita de l'avoir chez lui, & lui donna la direction de la gravûre des Statues de ſa Galerie.

Sandrart, après avoir fait un long ſéjour à Rome, alla à Naples, en Sicile, & à Malte : & s'en retournant à Francfort, il paſſa par la Lombardie. Après s'être marié à Francfort, il quitta l'Allemagne à cauſe de la famine, & s'en alla à Amſterdam, où il tint Aſſemblée de Curieux : enſuite il retourna en Allemagne, où il prit poſſeſſion de la Terre de Stokau dans le Duché de Neubourg, de laquelle il avoit hérité, mais la trouvant un peu délabrée, il vendit tout ce qu'il avoit de beaux Tableaux, de deſſeins, & autres curioſités pour la rétablir. Cependant à peine fut-elle en état de lui donner du plaiſir, que dans les guerres d'Allemagne, les François la brûlerent en-

tierement. Il la rétablit plus belle qu'elle n'étoit ; & craignant une seconde invasion, il la vendit, & s'alla établir à Ausbourg, où il se mit à travailler à divers ouvrages, & entr'autres à celui des douze mois de l'année en grand, lesquels ont été gravés en Hollande avec des Vers Latins, qui en font la description.

Sa femme étant morte, il quitta Augsbourg, & alla demeurer à Nuremberg, où il érigea une Academie de Peinture, & où il a mis au jour plusieurs volumes qui regardent sa profession, ausquels il a travaillé jusqu'à l'âge de 77. ans, ainsi qu'il le dit lui-même.

De tous ses Livres, le plus considerable est celui de la Vie des Peintres, dans lequel il a abregé Vasari & Ridolfi pour ce qui regarde les Peintres Italiens, Charles Ver-Mandre pour les Flamans du siécle passé ; & du reste il a écrit sur les Mémoires qu'il a pû recouvrer, & sur ce qui étoit de sa connoissance : & c'est-là que l'on a puisé la plus grande partie de ce que l'on a dit dans cet Abregé-ci touchant les Peintres Flamans de ce siécle.

Cette vie de Sandrart est écrite fort au long à la fin du Livre dont je viens de parler. Celui qui en est l'auteur n'y a point mis le jour de la mort de ce Peintre. Il y fait

mention d'un grand nombre de Tableaux fort grands & fort chargés d'ouvrage, & de quantité de Portraits, le tout de la main de Sandrart. Il parle enfin de Sandrart comme d'un très-habile Peintre. Comme je n'ai point vû de sa peinture, je ne puis porter aucun jugement de sa capacité : il semble néanmoins qu'on n'en devroit faire qu'un cas très-médiocre, si l'on en juge par les Estampes de ce Livre dans lesquelles il a fait mettre son nom. Ce qu'on peut sûrement louer de ses Livres, est l'amour qu'il avoit pour l'avantage de son Art, & l'intention qu'il a eûe de rendre service aux jeunes Peintres de sa Nation, en leur mettant devant les yeux les belles Statues, & les beaux édifices de Rome.

HENRI VERSCURE

Peintre Hollandois.

LA nature orne le monde par la varieté des génies, comme elle embellit la terre par la diversité de ses fruits ; & quoiqu'elle produise les uns & les autres ; tantôt plûtôt & tantôt plus tard, elle fait donner à chacun son agrément & son mérite. Henri Verscure né à Gorcum en 1627. fils

d'un Capitaine qui étoit au ſervice des Etats, étoit un fruit précoce que ſon pere prit ſoin de faire cultiver dès ſon bas âge; car s'étant apperçû de l'inclination que ſon fils fit paroître pour la Peinture, dans le tems que ce jeune homme commençoit à ſe ſervir de ſa raiſon, il le mit dès l'âge de huit ans chez un Peintre de Gorcum, qui ne faiſoit que des Portraits. Henri s'y occupa à deſſiner juſqu'à l'âge de treize ans, auquel il quitta ce Maître pour aller à Utrecht ſous la diſcipline de Jean Bot, qui étoit pour lors en réputation. Il y demeura ſix ans, après leſquels ſe ſentant aſſez fort dans la pratique de ſon Art pour profiter des belles choſes qui ſont en Italie, il en fit le voïage à vingt ans. Il alla d'abord à Rome, & s'y occupa dans les premieres années à deſſiner des figures, & à fréquenter les Academies : mais comme ſon Génie le portoit à peindre des Animaux, des Chaſſes & des Batailles, il fit une étude particuliere de tout ce qui pouvoit lui être utile dans ce talent. Il s'appliqua au païſage, & à deſſiner les fabriques qui ſont non-ſeulement aux environs de Rome, mais dans tout le reſte de l'Italie. Cet exercice lui donna du goût pour l'Architecture : il s'y rendit habile, & l'on voit par ſes Tableaux l'inclination qu'il avoit pour cet

Art, & le bon Goût qu'il y avoit contracté. Les Villes où il a fait le plus de séjour dans son voïage, sont Rome, Florence, & Venise. Il s'attira dans cette derniere Ville de la considération des personnes de qualité par ses ouvrages & par ses manieres. Enfin, après avoir demeuré dix ans en Italie, il se mit en chemin pour retourner en son Païs : il passa par la Suéde & par la France, & dans le séjour qu'il fit à Paris, il rencontra le fils du Bourgmestre Marsevin qui alloit en Italie, & qui le fit résoudre sans beaucoup de peine de l'y accompagner. Il y retourna donc, & y demeura encore trois ans, après lesquels il revint en Hollande, & arriva à Gorcum en 1662.

Ce fut alors que son talent pour les Batailles le sollicita puissamment de s'y occuper. Il s'abandonna entierement à son Génie ; & pour l'exercer avec succès, il étudia exactement tout ce qui se passe dans les Armées. Il suivit celle des Etats en 1672. Il y fit une étude particuliere des Chevaux de toute nature, & de toute usage : il y dessina les divers campemens, ce qui se passe dans les Combats, dans les Déroutes, & dans les Retraites : ce qui arrive après une victoire dans un champ de bataille parmi les morts & les mourans, pêle-mêle avec les chevaux & les armes

abandonnées. Son Génie étoit beau & fertile, & quoiqu'il y eût un grand feu dans ses pensées & dans son travail, comme il avoit beaucoup étudié d'après nature, il s'étoit fait un Goût particulier qui ne dégeneroit point en ce qu'on appelle maniere, mais qui renfermoit une grande varieté dans les objets, & qui tenoit plus du Romain, que de celui de son Païs, excepté que les sujets qu'il a traités, sont presque tous modernes. Les Scenes de ses Tableaux sont ordinairement fort belles, & les Figures qu'il y fait entrer sont toujours pleines d'esprit. Son plus grand divertissement étoit l'étude de sa profession : il avoit toujours le craïon à la main, & il sortoit rarement d'un lieu qu'il n'en eût dessiné quelque chose de son Goût, ou d'après nature, ou d'après quelque bon Tableau; soit Figures, Bâtimens ou Animaux. C'est pour cela qu'il portoit toujours sur lui un cahier ou un Livre fort mince de papier blanc fait exprès, ainsi que j'en ai vû une vingtaine remplis de ses études. Ses plus beaux ouvrages sont à la Haye, à Amsterdam, & à Utrecht. La droiture de ses mœurs, & la bonté de son esprit lui donnerent part à la Magistrature de sa Ville : mais il n'accepta cet honneur, qu'à la charge de ne point quitter l'exercice de la pein-

ture, qu'il aimoit plus que ſa vie. Il paſſoit ainſi tranquillement ſes jours, honoré dans ſa charge, eſtimé dans ſon Art, & aimé de tout le monde, lorſque s'étant mis ſur mer pour faire un petit voïage, un coup de vent le fit perir à deux lieues de Dort, le 26. Avril 1690. à l'âge de 61. ans. J'ai entre mes mains un grand Volume plein de ſes deſſeins, dont l'inſpection en dit plus que je n'en viens d'écrire.

GASPAR NETSCHER

NE' à Prague en Bohéme, d'un pere qui mourut au ſervice de la Pologne en qualité d'Ingenieur, & d'une mere qui fut contrainte, à cauſe de la Religion Catholique qu'elle profeſſoit, de ſortir bruſquement de Prague avec trois fils qu'elle avoit, & dont Gaſpar étoit le plus jeune. A quelques lieues de-là elle s'arrêta dans un Château, qui lorſqu'on y penſoit le moins, fut aſſiegé; & qui n'aïant jamais voulu ſe rèndre, fut affamé de telle ſorte, que les deux freres de Gaſpar y moururent de faim.

La mere ſe voïant menacée du même ſort, trouva moïen de ſortir la nuit du Château, & de ſauver avec elle le ſeul

enfant qui lui reſtoit. Tout lui manquoit excepté le courage ; & s'étant miſe en chemin ſon fils entre ſes bras, le hazard la conduiſit à Arnhem, dans le païs de Gueldres, où elle trouva quelque ſecours pour ſa ſubſiſtance, & pour élever ſon fils.

Un Docteur en Médecine nommé Tulkens, homme riche & d'un grand mérite, prit le jeune Netſcher en amitié, & eut ſoin de ſes études, dans l'intention d'en faire un Médecin : mais la force du Génie de Netſcher l'entraîna du côté de la peinture. Dans ſes études il ne pouvoit s'empêcher de grifoner quelque deſſein ſur le même papier où il écrivoit ſes thêmes, & n'aïant pas été poſſible de lui faire ſurmonter cette inclination, on crût qu'il valoit mieux l'y abandonner entierement.

On le mit chez un Vitrier (qui étoit le ſeul homme dans Arnhem qui ſût un peu peindre) pour lui faire apprendre à deſſiner. Mais à quelque tems de-là, ſe ſentant plus fort que ſon Maître, il s'en alla à Deventer chez un nommé Terburg, qui étoit en même tems Bourgmeſtre de ſa Ville, & habile Peintre. Il faiſoit toutes choſes d'après nature, & il avoit un talent ſi particulier pour bien peindre les ſatins, que dans toutes les compoſitions de ſes Tableaux il ſe donnoit occaſion d'y faire en-

trer de cette étoffe, & de la diſpoſer de telle ſorte, qu'elle reçût la principale lumiere. Netſcher a beaucoup retenu de cette inclination, & s'il ne l'a pas ſuivie dans tous ſes ſujets, comme a fait ſon maître, il s'en eſt ſervi dans pluſieurs de ſes Tableaux, mais toujours avec prudence.

Après avoir acquis chez Terburg une grande pratique du Pinceau, il retourna en Hollande, où il travailla long-tems pour des Marchands de Tableaux, qui, abuſant de ſa facilité, lui païoient très-peu ſes ouvrages, & les vendoient fort cher. Cette rigueur le dégoûta, & lui fit prendre la réſolution d'aller à Rome. Il s'embarqua ſur un Vaiſſeau qui alloit à Bourdeaux, où étant arrivé, il ſe logea chez un Marchand, dont il épouſa la parente. Ainſi un amour plus fort que celui qu'il avoit pour la peinture interrompit ſon voïage d'Italie, & le fit retourner en Hollande.

Il s'arrêta à la Haye, le bon ſuccès de ſes ouvrages l'y fit établir, & l'experience lui fit connoître que le meilleur parti qu'il eût à prendre pour faire ſubſiſter une famille qui devenoit nombreuſe, étoit de ſe mettra dans les Portraits. Il s'acquit dans ce genre de Peinture tant d'habileté & de réputation, qu'il n'y a point de famille conſiderable en Hollande qui n'ait des Por-

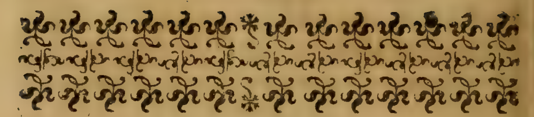
traits de sa main, & que la plûpart des Ministres étrangers ne pouvoient se résoudre à quitter la Hollande sans emporter un Portrait de Netscher. Ce qui fait qu'on en voit dans tous les païs de l'Europe. Dom Francisco de Melo Ambassadeur de Portugal ne se contenta pas d'avoir le sien, mais il en emporta encore beaucoup d'autres, qui sont aujourd'hui à Lisbonne chez l'Archevêque de cette Ville-là.

Charles II. Roi d'Angleterre, charmé des ouvrages de Netscher, fit son possible pour l'attirer à son service par une forte pension : mais Netscher, qui avoit gagné assez de bien pour vivre heureux, préfera la tranquilité dont il jouissoit, à la vie tumultueuse d'une grande Cour. Cependant les douleurs qu'il souffroit pendant le cours de sa vie en troublerent souvent la douceur : la gravelle dont il avoit été tourmenté dès l'âge de vingt ans, avec la goute qui s'y joignit dans la suite le firent mourir à la Haye en 1684. à l'âge de 48. ans.

Netscher a été un des meilleurs Peintres des Païs-bas, de ceux au moins qui n'ont travaillé qu'en petit ; son dessein étoit assez correct, mais son Goût en cette partie-là ne sortoit point de celui de son païs. Il entendoit fort bien le Clair-obscur, & en-

tre ſes couleurs locales, qui étoient toutes bonnes, il avoit un talent particulier pour bien faire le linge. Sa maniere de peindre étoit très-moéleuſe, ſans touches apparentes, finie néanmoins, ſans être penée, ni comme on dit, eſtantée. Quand il vouloit donner la derniere main à quelque ouvrage, il y paſſoit un vernis, qui avant de ſecher, lui donnoit le tems d'y travailler deux ou trois jours de ſuite : il lui donnoit en même tems le moïen de remanier à ſon gré les couleurs, qui, n'étant, ni trop dures, ni trop liquides, pouvoïent ſe lier facilement à celles qu'il y mettoit de nouveau, ſans rien perdre de leur fraîcheur, ni de leur premiere qualité.





LIVRE VII.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES FRANÇOIS.

IL est difficile de marquer le tems auquel la Peinture a commencé en France : car lorſque François I. fit venir d'Italie le Roux & le Primatice, la France n'étoit pas dépourvûe de Peintres, qui ſe trouverent en état de travailler ſous la conduite de ces deux Maîtres, avec quantité d'autres Italiens qui paſſerent en France. Ces François étoient Simon le Roi, Charles & Thomas Dorigni, Louis François, & Jean Lerambert ; Charles Charmoi, Jean & Guillaume Rondelet, Germain Mûnier, Jean du Breuil, Guillaume Hoey, Euſtache du Bois, Antoine Fantoſe, Michel Rochetet, Jean Samſon, Girard Michel, Jannet, Corneille de Lion, du Moutier le pere, & Jean Couſin.

Quoique de tous ces Peintres il y en eût

de plus habiles les uns que les autres, leurs ouvrages néanmoins n'ont rien d'aſſez conſiderable pour attirer l'attention des Curieux de notre ſiécle, ſi ce n'eſt qu'on en veuille excepter Jannet, Corneille de Lion, du Moutier, & Jean Couſin : de ceux-ci, les trois premiers ont fait une prodigieuſe quantité de Portraits, parmi leſquels ils s'en trouve d'aſſez beaux.

JEAN COUSIN.

POur ce qui eſt de Jean Couſin, il mérite un éloge particulier. Il étoit de Soucy auprès de Sens, & l'attache qu'il eut pour les beaux Arts dans ſa jeuneſſe, l'y rendirent profond, & ſur-tout dans les parties de Mathématiques,qui conduiſent à la régularité du deſſein : auſſi a-t-il été aſſez correct en cette partie de la peinture, & il en a donné un Livre au Public, qui s'eſt imprimé une infinité de fois, & qui ſeul, quoique très-petit & de peu d'apparence, conſervera long-tems la mémoire de Jean Couſin. Il a auſſi écrit de la Géometrie & de la Perſpective. Comme de ſon tems la mode étoit de peindre ſur le verre, il s'y eſt plus attaché qu'à faire des Tableaux. On en voit de beaux ouvrages dans les Egliſes aux environs de Sens, & dans quelques-

unes de Paris, & entr'autres dans celle de ſaint Gervais, où il a peint ſur les vitres du Chœur le martyre de ſaint Laurent, la Samaritaine, & l'hiſtoire du Paralytique. On voit dans la Ville de Sens quelques Tableaux de ſa façon, & pluſieurs Portraits : mais de tous ſes ouvrages, le plus eſtimé eſt le Tableau du Jugement univerſel, qui eſt dans la Sacriſtie des Minimes du bois de Vincennes, & qui ſe voit gravé par Pierre de Jode Flamand, bon deſſinateur. Ce Tableau fait voir la fertilité du Génie de ſon Auteur, par la quantité de figures dont il eſt composé : ce que l'on y pourroit ſouhaiter, ce ſeroit ſeulement un peu plus d'élegance dans ſon Goût de deſſein.

Il épouſa la fille du Lieutenant géneral de Sens, & l'emmena à Paris, où il paſſa le reſte de ſes jours. Son ſavoir & ſes manieres agréables l'introduiſirent à la Cour, & lui attirerent de la conſideration pendant les regnes d'Henri II. de François II. de Charles IX. & d'Henri III.

Comme il travailloit auſſi de Sculpture, il fit le Tombeau de l'Amiral Chabot, qui eſt aux Celeſtins de Paris, dans la Chapelle d'Orleans. On ne ſait pas préciſement combien Jean Couſin a vécu, mais on ſait ſeulement qu'il vivoit en 1589. & qu'il eſt mort fort âgé.

DU BREUIL & BUNEL.

CEs deux Peintres après la mort du Primatice, furent chargés des ouvrages de Peinture les plus considerables. Le premier peignit à Fontainebleau quatorze Tableaux à fresque dans une des chambres qu'on appelle des Poëles, & fit avec Bunel la petite Galerie du Louvre, qui fut brûlée en 1660. Ils moururent sous le regne d'Henri IV.

MARTIN FRIMINET

DE Paris, eut pour maître son pere, qui étoit un assez mauvais Peintre : mais l'émulation que lui donnerent les jeunes gens, qui suivoient alors la même profession, lui fit faire le voïage d'Italie. Son principal séjour fut à Rome, où il demeura sept ans, & ses principales études furent d'après Michelange ; en sorte que tout ce qu'il a fait depuis, tient beaucoup de la maniere de ce grand Peintre. On peut en juger par la Chapelle de Fontainebleau, qui est peinte de sa main. Il commença cet ouvrage sous le regne d'Henri IV. qui lui

donna des marques de ſon eſtime, & il le continua ſous celui de Louis XIII. qui l'honora de l'Ordre de ſaint Michel. Mais il ne jouit pas long-tems de cet honneur, ni des faveurs de la Cour, car avant que cet ouvrage fût entierement achevé, il tomba malade, & mourut en 1619. âgé de 52. ans.

Il y eut beaucoup de Peintres qui ſuccéderent à Friminet, mais qui, bien loin de perfectionner ſa maniere, laiſſerent tomber encore une fois la Peinture en France dans un Goût fade, qui dura juſqu'au tems que Blanchard & Vouet arriverent d'Italie. Et comme ces Peintres ne laiſſoient pas de travailler dans les Maiſons Roïales, je les nommerai ici pour ne point perdre le fil de l'Hiſtoire; ce ſont du Perac, Jerôme Baullery, Henri Lerambert, Paſquier Tetelin, Jean de Brie, Gabriel Honnoit, Ambroiſe du Bois, & Guillaume du Mée.

FERDINAND ELLE,

QUoique natif de Malines, ne doit pas laiſſer de trouver place parmi les François, aïant preſque toujours travaillé à Paris, où il a fait quantité de beaux Portraits, pendant que Louis, Henri, & Char-

les Baubrun, qui avoient des habitudes à la Cour, se faisoient beaucoup mieux païer que lui, quoiqu'ils fussent inferieurs dans leur Art. Il a laissé deux fils, qui ont suivi la même profession.

VARIN

NAtif d'Amiens, peignoit à Paris avec assez de succès, & c'est de sa main que nous avons le Tableau du grand Autel de l'Eglise des Carmes Déchaussés près le Palais de Luxembourg. Il est d'autant plus raisonnable d'en faire mention, qu'il a aidé le Poussin à l'acheminer dans la Carriere de la Peinture.

JACQUES BLANCHART

DE Paris, né en 1600. apprit les commencemens de la Peinture chez Nicolas Bollery son oncle, d'où il se retira à l'âge de vingt ans pour faire le voïage d'Italie. Etant à Lyon, quelques ouvrages qui lui offrirent le moïen d'augmenter la pratique qu'il avoit dans son Art, l'y retinrent quatre ans : il alla ensuite à Rome, il y passa dix-huit mois, après lesquels il se rendit à Ve-

mise, où le coloris du Titien, & de l'Ecole Venitienne le charma si fort, qu'il se tourna entierement de ce côté-là. Il en fit sa principale étude avec tant de succès, qu'un Noble Venitien, qui vouloit avoir de ses ouvrages, l'engagea de travailler : mais le peu de satisfaction que ce Peintre en eut le dégoûta si fort, qu'il quitta Venise pour retourner en France. La nouveauté, la beauté, & la force de son pinceau attirerent les yeux de tout Paris ; & il devint tellement à la mode, qu'il n'y eut pas un Curieux qui ne voulût avoir un morceau de sa main. Et c'est ainsi que ses Tableaux de chevalet se sont répandus de tous côtés.

Il a peint à Paris deux Galeries : la premiere est dans la maison qui appartenoit à M. le Président Perrault, & l'autre où il représenta les douze mois de l'année, étoit à M. de Bullion Surintendant des Finances. Mais de tous ses ouvrages, celui qui a le plus soûtenu sa réputation, c'est le Tableau qu'il fit à Notre-Dame pour le premier jour de Mai. Il représente la Descente du S. Esprit, & cette Eglise le conserve cherement, comme le plus beau de tous les Tableaux que l'on y voit.

Blanchart dans la fleur de son âge se voïoit ainsi en état d'établir une fortune considerable, lorsqu'une fiévre & une flu-

tion de poitrine l'emporterent à l'âge de trente-huit ans. Il fut marié deux fois, & eut de sa premiere femme un fils & deux filles. Le fils, qui embrassa de bonne heure la même profession, soûtient encore avec honneur la réputation de son pere.

Il est aisé de juger que de tous les Peintres François il n'y en a point eu qui ait si bien colorié que Blanchart. On ne voit pas qu'il ait beaucoup fait de grandes compositions : mais ce qu'on voit de lui dans les Galeries dont j'ai parlé, & son Tableau qui est dans l'Eglise de Notre-Dame, font assez voir qu'il ne manquoit pas de Génie, & que s'il n'a pas fait de grandes compositions, c'est qu'on l'occupoit à des Tableaux de Vierges, qui lui ôtoient l'occasion de traiter des sujets d'une plus grande étendue.

SIMON VOUET

NE' à Paris en 1582. étoit fils & disciple de Laurent Vouet Peintre médiocre. Il se rendit en peu de tems assez habile par les études qu'il faisoit d'ailleurs, pour suivre à l'âge de vingt ans M. de Sancy, qui alloit Ambassadeur à Constantinople, & qui le choisit pour être son Peintre. Il

y peignit le Portrait du grand Seigneur : & quoiqu'il lui fût impossible de le peindre autrement que de mémoire, & pour l'avoir vû seulement à l'Audience que ce Prince donna à l'Ambassadeur, il le fit néanmoins très-ressemblant : & après avoir peint quelques autres Portraits à Constantinople, il en partit pour se rendre en Italie. Il y resta quatorze ans, il y fut Prince de l'Academie de saint Luc à Rome, & le Roi Louis XIII. qui en consideration de sa capacité lui avoit donné une pension durant son séjour en Italie, l'en fit revenir en 1627. pour travailler dans les maisons Roïales, & sur-tout au Luxembourg.

La facilité que ce Peintre avoit de faire des Portraits au craïon & au pastel fut admirée du Roi, qui prenoit plaisir à le voir travailler, & qui voulût qu'il lui montrât à dessiner ; en quoi Sa Majesté fit en peu de tems de grands progrès, de maniere que le Roi fit des Portraits fort ressemblans de plusieurs personnes de sa Cour.

La réputation de Vouet s'augmenta de jour à autre, & lui attira quantité de grands ouvrages. Je n'en ferai point ici le détail, les Palais & les maisons considerables de Paris en sont remplies ; & d'ailleurs il a fait un grand nombre de Tableaux pour les Eglises, & pour divers particuliers.

Il avoit ſuivi à Rome la maniere du Caravage & du Valentin : mais ſa réputation lui aïant attiré une infinité d'ouvrages de toutes ſortes, il ſe fit une maniere beaucoup plus expéditive par de grandes ombres, & par des teintes génerales peu recherchées, qu'il mit en pratique, en quoi il réuſſit, d'autant plus qu'il avoit une grande legereté de pinceau. Il y auroit lieu de s'étonner de la prodigieuſe quantité d'ouvrages qu'il a faits, ſi on ne ſavoit qu'un grand nombre de diſciples aſſez habiles, qu'il avoit élevés dans ſa maniere, exécutoient avec facilité ſes deſſeins, quoique très-peu terminés.

La France lui a obligation d'avoir détruit une maniere fade & barbare qui y regnoit, & d'avoir commencé d'y introduire le bon Goût, conjointement avec Blanchart, dont on vient de parler. La nouvelle maniere de Vouet, & le bon accueil qu'il faiſoit à tout le monde le firent ſuivre des Peintres de ſon tems, & lui attirerent des diſciples de toutes parts, & de ceux qui vouloient faire profeſſion de la Peinture, & de ceux qui ſuivoient d'autres Arts dépendans du deſſein. Ainſi tous les Peintres, qui dans ces derniers tems, ont donné au public des marques de leur capacité, ont été diſciples de Vouët : comme le Brun, Perrier, P. Mignard, Chaperon, Perſon, le Sueur, Cor-

neille, Dorigny, Tortebat, Belli, du Fresnoy; & plusieurs autres qu'il emploïoit pour faire des ornemens & des desseins de Tapisseries: comme Juste d'Egmont, Vandrisse, Scalberge Fatel, Bellin, Van Boucle, Bellange, Cotelle, *&c.* sans compter un grand nombre de jeunes gens qui alloient dessiner chez lui. Dorigny qui étoit son gendre, aussi-bien que son éleve, a gravé à l'eau-forte la plus grande partie des ouvrages de son beau-pere. Vouet épuisé d'esprits par la prodigieuse quantité de ses Productions, plûtôt que chargé d'années, mourut en 1641. âgé de 59. ans. Il a eu un frere nommé Aubin Vouet, qui peignoit dans sa maniere, & qui étoit passablement habile.

Les ouvrages de Vouet étoient agréables par comparaison à ceux, qui jusqu'à lui avoient été faits en France, mais ils tomboient tous en ce qu'on appelle maniere, tant pour le dessein que pour le coloris: ce dernier principalement y étant par tout assez mauvais, l'on ne voit dans ses figures aucunes expressions des passions de l'ame, & il se contentoit de donner à ses têtes un certain agrément géneral qui ne vouloit rien dire. Le plus grand mérite de ses ouvrages vient de ses plafonds, qui ont donné à ses disciples l'idée d'en faire de plus beaux, que

que tout ce que les François avoient faits jusques-là.

Vouet a eu cet avantage par-dessus les autres Peintres, qu'il n'y en a jamais eu dont la maniere ait été si adherente dans le cœur & dans la main de ses éleves. Mais l'on peut dire, que si d'un côté cette maniere a relevé le goût fade qui regnoit en France lorsqu'il y arriva, d'un autre côté elle étoit si peu naturelle, si sauvage, & d'ailleurs si facile, & reçûe avec tant d'avidité, qu'elle a infecté l'idée de tous ses disciples, jusqu'à leur faire prendre une habitude, dont ils ont eu toutes les peines du monde à se défaire; & comme j'ai déja dit, cette maniere expeditive n'étoit pas tant celle de Vouet, que celle de son interêt.

NICOLAS POUSSIN

NAquit à Andely, petite Ville de Normandie, en 1594. Sa famille étoit néanmoins originaire de Soissons, où il y a des Officiers de son nom dans le Présidial. Son pere Jean Poussin étoit d'extraction noble, mais né avec peu de bien, en sorte que son fils, déterminé par l'état où se trouvoit sa famille, & par la violente inclination qu'il avoit pour la peinture, sor-

tit de la maiſon de ſon pere à l'âge de dix-huit ans pour venir à Paris s'inſtruire des premiers élemens de cet Art.

Un Seigneur de Poitou qui l'avoit pris en affection le mit chez Ferdinand, Peintre de Portraits, que le Pouſſin quitta au bout de trois mois pour entrer chez un nommé Lallemant, où il ne fut qu'un mois ; parce que ne croïant pas s'avancer aſſez ſous la diſcipline de tels Maîtres, il les abandonna, dans la vûë de tirer plus de profit de l'étude qu'il ſe propoſa de faire ſur les Tableaux des grands maîtres.

Il travailla quelque tems à détrempe, & il s'y exerçoit avec une grande facilité, lorſque le Cavalier Marin, qui ſe trouva pour-lors à Paris, & qui connut le génie du Pouſſin, voulut l'engager à faire avec lui le voïage d'Italie : mais ſoit que le Pouſſin, eût quelque ouvrage qui le retînt à Paris, ou qu'il fût rebuté de deux tentatives qu'il avoit faites inutilement pour aller à Rome, il ſe contenta de promettre au Cavalier qu'il le ſuivroit bientôt. En effet, après avoir peint à Paris quelques Tableaux, & entr'autres celui qui eſt à Notre-Dame, & qui repréſente la mort de la Vierge, il partit pour l'Italie, âgé pour lors de trente ans.

Il trouva à Rome le Cavalier Marin qui lui fit mille careſſes, & qui dans la vûë

de lui rendre ſervice, en parla avantageuſement au Cardinal Barberin, en lui diſant: *Vederete un giovanne che à une furia di diavolo.* Comme le Cavalier, de qui le Pouſſin attendoit beaucoup de ſecours & de protection, mourut peu de tems après l'arrivée de ce Peintre, & que le Cardinal Barberin, qui avoit envie de le connoître, n'en avoit point eu le tems, le Pouſſin ſe trouva à Rome ſans ſecours & ſans connoiſſance: il eut toutes les peines du monde d'y ſubſiſter; il étoit contraint de donner ſes ouvrages, ſon unique reſſource, pour un prix qui païoit à peine ſes couleurs. Néanmoins il ne perdit pas courage, & le parti qu'il prit, fut de travailler aſſiduement à ſe rendre habile. La néceſſité où il étoit de ſe paſſer de peu pour ſa nourriture & pour ſon entretien, fit qu'il demeura longtems retiré ſans fréquenter perſonne, s'occupant entierement à faire de ſerieuſes études ſur les belles choſes, qu'il deſſinoit avec ardeur.

Malgré la réſolution qu'il avoit faite de copier les Tableaux des grands maîtres, il s'y exerça fort peu. Il croïoit que c'étoit aſſez de les bien examiner, & d'y faire ſes réflexions, & que le ſurplus étoit un tems perdu: mais il n'en étoit pas de même des figures Antiques. Il les modeloit avec ſoin; & il en avoit conçû une ſi grande idée, qu'il

en fit ſon principal objet, & qu'il s'y attacha entierement. Il étoit perſuadé que la ſource de toutes les beautés & de toutes les graces venoit de ces excellens ouvrages, & que les anciens Sculpteurs avoient épuiſé celles de la nature, pour rendre leurs figures l'admiration de la poſterité. La grande liaiſon qu'il avoit avec deux habiles Sculpteurs, l'Algarde, & François Flamant, chez lequel il demeuroit, a pû fortifier, & peut-être ſuſciter cette inclination. Quoiqu'il en ſoit, il ne s'en eſt jamais éloigné, & elle a toujours augmenté avec ſes années, comme il eſt aiſé de le voir par ſes ouvrages.

Il copia, dit-on, dans ſes commencemens quelques Tableaux du Titien, dont la couleur & la touche du païſage lui plaiſoit fort, pour accompagner le bon goût de deſſein qu'il avoit contracté ſur l'Antique. L'on remarque en effet que ſes premiers Tableaux ſont peints d'un meilleur goût de couleur que les autres : mais il fit bientôt paroître par la ſuite de ſes ouvrages, & à les regarder dans le géneral, que le coloris n'étoit dans ſon eſprit que d'une médiocre conſidération, ou qu'il croïoit le poſſeder ſuffiſamment pour ne rien ôter à ſes Tableaux de la perfection qu'il y vouloit mettre.

Il eſt vrai qu'il avoit tellement étudié

toutes les beautés de l'Antique, l'élegance, le grand goût, la correction, & la diverſité des proportions, les expreſſions, l'ordre des draperies, les ajuſtemens, la nobleſſe, le bon air, & la fierté des têtes; les manieres d'agir, la coutume des tems & des lieux: & enfin tout ce que l'on peut voir de beau dans ces reſtes de Sculpture antique, que l'on ne peut aſſez admirer l'exactitude avec laquelle il en a enrichi ſes Tableaux. Il auroit pû, comme Michelange, ſurprendre le jugement du public. Celui-ci fit la Statue d'un Cupidon, & après en avoir caſſé le bras, qu'il retint, il enterra le reſte de la Figure dans un endroit où il ſavoit qu'on devoit fouiller; & cet ouvrage y aïant été trouvé, tout le monde le prit pour Antique: mais Michelange aïant préſenté à ſon tronc le bras qu'il avoit reſervé, convainquit de prévention tous ceux qu'il avoit trompés. On peut croire avec autant de raiſon, que ſi le Pouſſin avoit peint à freſque ſur un morceau de muraille, & qu'il en eût retenu quelque partie, il auroit facilement laiſſé croire que ſa peinture étoit l'ouvrage de quelque fameux Peintre de l'antiquité, tant elle a de conformité avec celles que l'on a ainſi découvertes, & qui ſont véritablement antiques.

Il nourriſſoit cet amour des Sculptures

antiques, en les allant examiner ſouvent dans les vignes qui ſont autour de Rome, où ſouvent il ſe retiroit ſeul pour y faire plus en repos ſes réflexions. C'eſt auſſi dans de ſemblables retraites qu'il conſideroit les effets extraordinaires de la nature, par rapport au païſage, & qu'il y deſſinoit des Terraſſes, des Lointains, des Arbres, & tout ce qui ſe rapportoit à ſon goût, qui étoit excellent.

Outre l'étude exacte que le Pouſſin a faite d'après l'antique, il s'eſt encore fort attaché à Raphaël & au Dominiquin, comme à ceux qu'il croïoit avoir le mieux inventé, le plus correctement deſſiné, & le plus vivement exprimé les paſſions de l'ame : trois choſes que le Pouſſin a toujours regardées comme les plus eſſentielles à la Peinture.

Enfin ce grand homme n'a rien négligé de toutes les connoiſſances qui pouvoient le rendre parfait dans ces parties, non plus que pour l'expreſſion de ſes ſujets en géneral, qu'il a enrichis de tout ce qui peut réveiller l'attention des Savans.

On ne voit point de grand ouvrage de lui, & la raiſon qu'on en peut donner, c'eſt que les occaſions ne s'en ſont pas préſentées. Ainſi l'on ne doit pas douter que ce ne ſoit le ſeul hazard qui a fait qu'il s'eſt

attaché à peindre des Tableaux de chevalet d'une grandeur propre à pouvoir entrer dans les Cabinets, & tels que les curieux les lui demandoient.

Le Roi Louis XIII. & M. de Noyers, Miniſtre d'Etat, & Sur-intendant des bâtimens, lui écrivirent à Rome pour l'obliger de venir en France : il s'y reſolut avec beaucoup de peine. On lui aſſigna une penſion, & on lui donna aux Thuilleries un logement tout meublé. Le Pouſſin fit pour la Chapelle du Château de ſaint Germain le Tableau de la Céne, & celui qui eſt à Paris dans le Noviciat des Jeſuites. Il commença dans la Galerie du Louvre les Travaux d'Hercule, dans le tems que la brigue de l'Ecole de Vouet le chagrinoit par les médiſançes & les mauvais diſcours qu'elle faiſoit des Ouvrages dont on vient de parler : cela joint à la vie tumultueuſe de Paris, dont il ne pouvoit s'accommoder, lui fit prendre la réſolution ſecrette de retourner à Rome, ſous pretexte de mettre ordre à ſes affaires domeſtiques, & d'en emmener ſa femme. Mais quand il fut à Rome, ſoit qu'il s'y trouvât comme dans ſon centre, ſoit que la mort du Cardinal de Richelieu & celle du Roi, qui arriverent pendant ce tems-là, le déterminaſſent, il ne voulut jamais revenir en France.

Il continua donc de travailler à ses Tableaux de chevalet ; car ils ont tous été faits à Rome pour envoïer à Paris, les François y ont même fait passer ceux qui étoient demeurés en Italie, & qu'ils ont pû avoir pour de l'argent, n'ayant pas moins d'estime pour ces excellens ouvrages que pour ceux de Raphaël. Félibien, qui a écrit la vie de ce Peintre fort soigneusement & fort amplement, rapporte tous ces Tableaux, & fait la description de ceux qui sont les plus estimés.

Le Poussin, après avoir fourni une heureuse carriere, mourut à moitié paralytique en 1665. âgé de soixante-onze ans. Il avoit épousé la sœur du Gaspre, de laquelle il n'eut point d'enfans. Et voici ce qui donna lieu à ce mariage. Le Poussin étant tombé dans une facheuse & dangereuse maladie, la sœur de Gaspre par une humeur officieuse, s'insinua auprès de lui, prit connoissance de son mal, le pensa jusqu'à ce qu'il fût entierement guéri. Le Poussin sensible aux soins extrêmes de cette fille à laquelle il se croyoit redevable de la vie, l'épousa par reconnoissance. Ses biens ne passoient pas soixante mille livres : mais il comptoit pour beaucoup son repos, & le sejour de Rome ; où il vivoit sans ambition.

Un jour le Prélat Massimi, qui a depuis

été Cardinal, l'étant allé voir, la conversation dura insensiblement jusqu'à la nuit: & comme le Prélat s'en alloit, le Poussin sa lampe à la main marcha devant, l'éclaira le long de l'escalier, & le conduisit ainsi jusqu'à son Carosse. Ce qui fit tant de peine à M. Massimi, qu'il ne pût s'empêcher de lui dire: *Je vous plains beaucoup, M. Poussin, de n'avoir pas seulement un Valet: Et moi*, répondit le Poussin, *je vous plains beaucoup plus, Monseigneur, d'en avoir un si grand nombre.*

Il ne faisoit jamais de marché pour le payement de ses Tableaux: mais il écrivoit sur le derriere de la toile le prix qu'il en vouloit, & on le lui envoyoit incontinent.

Le Poussin n'a fait aucun disciple, & la plûpart des Peintres l'estiment sans l'imiter, soit qu'ils trouvent sa maniere inaccessible, ou qu'y étant une fois entrés, ils n'en puissent assez dignement soutenir le caractere.



REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Pouſſin.

LE Pouſſin étoit né avec un beau & grand génie pour la peinture : l'amour qu'il eut d'abord pour les Figures antiques, les lui fit étudier avec tant de ſoin, qu'il en ſavoit toutes les beautés, & toutes les differences : qu'il en chercha la ſource dans l'étude de l'anatomie, & qu'enfin il s'acquit dans ce goût-là une habitude conſommée du deſſein. Mais dans cette partie-là-même au lieu de tourner ſes yeux ſur la nature, comme ſur l'origine des beautés, dont il étoit épris, il regarda cette maîtreſſe des Arts beaucoup au deſſous de la Sculpture, à laquelle il l'avoit aſſujettie : en ſorte que dans la plûpart de ſes Tableaux, le nud de ſes Figures tient beaucoup de la pierre peinte, & porte avec lui plûtôt la dureté des marbres, que la délicateſſe d'une chair pleine de ſang & de vie.

Ses inventions dans les Hiſtoires & dans les Fables qu'il a traitées, ſont ingenieuſes auſſi bien que ſes allegories. Il a bien choiſi ſes ſujets, & les a traités avec toutes leurs convenances, principalement les he-

roïques. Il y a introduit tout ce qui peut les rendre agréables & inſtructifs : il les a exprimés ſelon leur veritable caractere en joignant les paſſions de l'ame en particulier à l'expreſſion du ſujet en general.

Ses païſages ſont admirables par les ſites, par la nouveauté des objets qui le compoſent, par la verité des terraſſes, par la varieté des arbres & la legereté de leurs touches, & enfin par la ſingularité des ſujets qu'il y fait entrer. Deſorte qu'il les auroit rendus parfaits s'il les avoit un peu plus fortifiés par les couleurs locales, & par l'artifice du Clair-obſcur.

Quand l'occaſion s'en preſentoit il ornoit d'Architecture ſes Tableaux. Il la faiſoit d'un excellent goût, & la réduiſoit régulierement en Perſpective qu'il ſavoit parfaitement.

Il n'a pas été toûjours heureux à diſpoſer ſes Figures ; on peut au contraire lui reprocher de les avoir ſouvent diſtribuées dans la plûpart de ſes compoſitions trop en Bas-reliefs, & ſur une même ligne, & de n'avoir pas donné aſſez de varieté & de contraſte à ſes attitudes.

Ses draperies ſont ordinairement d'une même étoffe par tout, & les plis qui y ſont en grand nombre ôtent une prétieuſe ſimplicité qui auroit donné beaucoup de grandeur à ſes ouvrages. V vj

Quelque grand que fût son génie, il ne put suffire à toutes les parties de la peinture : car cet amour qu'il eut pour l'antique fixa tellement son esprit, qu'il l'empêcha de bien considerer son Art de tous les côtés ; je veux dire qu'il en negligea le coloris : ainsi à regarder ses ouvrages en generale, on connoîtra facilement qu'il a ignoré cette partie soit dans les couleurs locales soit dans le Clair-obscur. De-là vient que la plus grande partie de ses Tableaux donnent dans le gris, & nous paroissent sans force & sans effet. On peut néanmoins en excepter les ouvrages de sa premiere maniere & quelques-uns de la seconde. Mais si l'on approfondit les choses, on trouvera que ce qu'il y a de bon du côté de la Couleur, vient plûtôt d'une reminiscence de Tableaux du Titien qu'il avoit copiés, que de l'intelligence des principes de ce Peintre Venitien. Enfin il paroît que le Poussin comptoit le coloris, pour très-peu de chose, & l'on voit dans sa vie écrite par Bellori & par Félibien, un aveu sincere qu'il ne le possedoit pas, & qu'il l'avoit comme abandonné : ce qui marque évidemment qu'il n'en avoit jamais eu la théorie. En effet ses couleurs telles qu'on les voit employées ne sont que des teintes generales, & non pas l'imitation de celles du naturel qu'il ne voïoit

que rarement : je parle de ſes Figures & non pas de ſon païſage, où il paroît avoir eu plus de ſoin de conſulter la nature ; la raiſon en eſt palpable, c'eſt que n'ayant pas trouvé de païſage dans le marbre antique, il a été contraint de le chercher dans le naturel.

Pour le Clair-obſcur il n'en a jamais eu l'intelligence, & s'il s'en rencontre quelquefois dans ſes Tableaux, c'eſt un pur effet du hazard, puiſque s'il avoit connu cet artifice, comme un des plus eſſentiels à la peinture, tant pour repoſer la vûe, que pour donner de la force & de la verité à toute la compoſition du Tableau, il l'auroit toûjours pratiqué, il auroit cherché les moyens de grouper avantageuſement ſes objets & ſes lumieres, au lieu qu'elles ſont tellement diſperſées que l'œil ne ſait bien ſouvent où ſe jetter : mais ſa principale attention étoit de plaire aux yeux de l'eſprit, quoiqu'il ſoit très-conſtant que tout ce qui eſt d'inſtructif dans la peinture ne doit ſe communiquer à l'eſprit que par la ſatisfaction des yeux, c'eſt-à-dire, par une parfaite imitation du naturel, qui eſt la fin eſſentielle du Peintre.

Le peu d'attache qu'avoit le Pouſſin, à imiter la nature, qui eſt la ſource de la varieté, l'a fait tomber ſouvent dans des répetitions trop ſenſibles d'airs de têtes & d'expreſſions.

Son génie le portoit dans un caractere noble, mâle & severe plûtôt que gracieux; & c'eſt préciſément dans les ouvrages de ce Peintre ou l'on s'aperçoit que la grace n'eſt pas toujours où ſe trouve la beauté.

Sa maniere eſt nouvelle & ſinguliere, il en eſt l'Auteur, & l'on ne peut nier que dans les parties qu'il poſſedoit, ſon ſtyle, comme nous avons dit, ne ſoit grand & heroïque : & qu'à tout prendre, le Pouſſin ne ſoit non ſeulement le plus habile de ſa nation, mais qu'il n'aille de pair avec les plus grands Peintres d'Italie.

FRANÇOIS PERRIER.

Fils d'un Orfevre de la Franche-Comté ſe débaucha & quitta ſes parens pour aller à Rome, étant encore fort jeune; mais comme l'argent lui manqua bientôt, il ſe laiſſa aller aux perſuaſions d'un Aveugle qui ayant envie de faire le même voyage lui propoſa de le conduire pendant le chemin. Perrier étant arrivé à Rome en cet équipage, fut aſſez embarraſſé pour trouver quelque autre reſſource qui lui donnât moyen de ſubſiſter. Il ſouffrit beaucoup dans les commencemens : mais la neceſſité où il ſe trouvoit & la facilité de ſon génie,

le mirent bientôt en état de gagner sa vie. Il s'acquit dans le dessein une pratique aisée, agréable & de bon goût; ce qui fit que plusieurs jeunes gens s'adressoient à lui pour leur retoucher leurs desseins, & que quelques étrangers en achetoient des siens pour les envoyer à leurs parens, & s'attirer par là de l'estime, & des secours dans leur dépense.

Il se fit connoître du Lanfranc dont il tâcha de suivre la maniere, & il s'acquit au Pinceau la même facilité qu'il avoit au crayon. Se sentant animé par la promptitude avec laquelle il manioit les couleurs, il se résolut de retourner en France; & étant arrivé à Lyon, il s'y arrêta pour peindre le Cloître des Chartreux. Enfin étant arrivé à Paris, & ayant travaillé quelque tems pour Vouet qui étoit alors maître de tous les grands ouvrages, il fit un second voyage en Italie où après avoir demeuré dix ans, il revint à Paris en 1645. Ce fut en ce temslà qu'il peignit la Gallerie de l'Hôtel de la Vrilliere, & qu'il fit pour divers particuliers plusieurs Tableaux de chevalet. Il mourut Professeur de l'Academie.

Il a gravé plusieurs choses à l'eau forte qui sont pleines d'esprit, & entr'autres les plus beaux Bas-reliefs de Rome, cent des plus celebres antiques, & plusieurs choses d'après Raphaël.

Il grava auſſi de Clair-Obſcur quelques Antiques d'une maniere dont on lui attribue l'invention ; mais qui avoit été miſe en uſage par le Parmeſan, ainſi que je l'ai remarqué ailleurs. Cette maniere conſiſte en deux planches de cuivre qui s'impriment ſur un même papier de demi-teinte, dont l'une qui eſt gravée à l'ordinaire imprime le noir, & l'autre dans laquelle conſiſte tout le ſecret imprime le blanc.

JACQUES STELLA

NAquit en 1596. Il étoit fils deFrançois Stella Flamand de nation, lequel à ſon retour d'Italie s'arrêta à Lyon, s'y établit, & y eut Jacques, dont nous parlons. Ce fils n'avoit que neuf ans lorſque ſon pere mourut ; & après s'être ſoigneuſement exercé dans la peinture, & s'être rendu capable de profiter des belles choſes que l'on voit en Italie, il en entreprit le voyage à l'âge de vingt ans. Son paſſage par Florence lui donna occaſion de ſe faire connoître du grand Duc Coſme de Medicis, qui voulant faire un ſuperbe appareil pour les nôces de ſon fils, l'arrêta & lui donna le moyen d'exercer ſon génie.

Ce Prince ayant d'abord reconnu l'ha-

bileté de Stella, le logea & lui donna une penſion pareille à celle de Callot qui étoit pour lors à Florence. Après que Stella eut demeuré ſept ans en cette Ville, & qu'il y eut fait pluſieurs ouvrages de peinture, de deſſeins, & de gravûre, il paſſa à Rome où il demeura onze ans à faire de ſérieuſes études ſur les Sculptures antiques & ſur les peintures de Raphaël, & s'étant fait une habitude du bon goût, il peignit quantité de Tableaux qui ont été gravés, & s'acquit une grande réputation dans Rome, il prit la réſolution de retourner en France, dans le deſſein néanmoins de paſſer au ſervice du Roi d'Eſpagne, qui l'avoit fait demander avec inſtance.

Il paſſa par Milan, où il refuſa la direction de l'Academie de peinture que le Cardinal Albornos lui offrit. Etant arrivé à Paris il ne ſongea plus qu'à ſe préparer au voyage d'Eſpagne: mais le Cardinal de Richelieu qui en eut avis l'arrêta, par l'eſperance qu'il lui donna d'un parti plus glorieux & plus utile. Il le preſenta au Roi qui lui donna une penſion de mille livres, & un logement dans les Galleries du Louvre.

Stella n'eut pas plûtôt donné des preuves de ſa capacité que le Roi le fit Chevalier de Saint Michel, & après avoir reçû cet

honneur, il peignit pour le Roi quantité de grands Tableaux dont la plûpart furent envoïés à Madrid. Il travailla aussi pour plusieurs Eglises, & pour divers particuliers.

Comme il étoit fort laborieux, & que les jours d'hiver sont fort courts, il emploïoit les soirées à faire des desseins de l'Histoire Sainte, de jeux champêtres, de jeux d'enfans, qui tous ont une suite de quantité de feuilles, car ils ont été gravés aussi bien que plusieurs Frontispices de Livres de l'impression du Louvre, & divers ornemens antiques avec une frise de Jules Romain, dont il avoit apporté les desseins d'Italie. L'amour qu'il avoit pour son Art, & sa trop grande attache au travail, le rendirent si delicat, que quelques années avant sa mort, il traîna une vie languissante, & qu'à l'âge de soixante-un ans, il mourut en 1647.

REFLEXIONS

Sur les Oüvrages de Stella.

STella étoit un beau génie, facile dans ses productions, propre à traiter toutes sortes de sujets: mais tourné du côté de

l'enjoué, plûtôt que du grave & du terrible, noble dans ses inventions, moderé dans ses expressions, aisé & naturel dans ses attitudes, un peu froid dans ses dispositions, mais agréable partout.

Le long séjour que Stella fit en Italie lui donna un bon goût de dessein; son avidité pour apprendre, le rendit correct dans ses contours; & son assiduité au travail lui acquit une heureuse facilité. Son coloris étoit un peu crû, ses couleurs locales peu caracterisées, & ses carnations de pratique, & un peu alterées de vermillon. Comme son travail degenere en maniere, il est aisé de juger qu'il consultoit rarement la nature: mais à tout prendre, Stella étoit un Peintre qui avoit beaucoup de mérite, & qui n'avoit besoin que d'étudier un peu les manieres Vénitiennes pour rendre la sienne plus estimable.

MARTIN DE CHARMOIS,

Sieur de Lauré, a procuré tant d'avantages à la peinture Françoise, qu'on ne peut sans ingratitude le passer ici sous silence. La passion qu'il avoit pour la peinture & pour la Sculpture, le fit pénetrer assez avant dans la théorie de ces deux Arts

pour s'y exercer avec facilité, & pour s'attirer l'eſtime des Connoiſſeurs de ſon tems. Il n'étoit ni Peintre ni Sculpteur de profeſſion ; & le ſeul plaiſir qu'il trouvoit à exercer ſon génie, le portoit à manier tantôt le pinceau, & tantôt l'ébauchoir. L'idée qu'il avoit conçûe de la Peinture, le fit joindre aux plus habiles d'entre les Peintres, pour les retirer de l'oppreſſion des maîtres, & pour leur faire exercer librement le plus libre de tous les Arts. Il leur fit connoître la nobleſſe de leur profeſſion, & après les avoir encouragés à exécuter le projet qu'ils avoient fait de ſecouer le joug de la maîtriſe, il emploïa ce qu'il avoit de crédit & d'amis pour retirer la peinture de l'état languiſſant où elle étoit parmi les métiers, & pour la remettre en honneur dans les Arts liberaux. Il aſſembla les plus habiles dont il fit un corps, que les douze plus anciens gouvernoient ſous ſa direction.

C'eſt ainſi qu'il jetta les premiers fondemens de la célebre Académie de peinture que le Roi a établie dans ſon Royaume, logée dans ſon Palais, ſoûtenue par des Officiers & des Profeſſeurs, & animée par des penſions qu'elle diſtribue au corps de l'Académie, & aux particuliers qui les méritent.

De Charmois étoit Secretaire du Maré-

chal de Schomberg Colonel du Regiment des Gardes Suiſſes. Et quoiqu'il fût obligé par ſon emploi à des aſſiduités indiſpenſables, il ſavoit ſi bien ménager ſon tems qu'il en donnoit une bonne partie au plaiſir qu'il prenoit à peindre. Je ne ſai ni le tems qu'il a vécu, ni celui de ſon Directorat dans l'Académie, mais il eſt conſtant qu'il exerça cette charge avec toute la prudence qu'on pouvoit attendre de ſon zele & de ſon mérite.

EUSTACHE LE SUEUR

NE' à Paris en 1617. diſciple de Vouet, avoit un ſi grand talent pour la peinture, qu'il ne lui manquoit pour s'y rendre accompli qu'une école plus heureuſe que celle de ſon maître. Il inventoit avec facilité, il a rempli dignement les ſujets qu'il a traités; & il étoit ingénieux, ſage, & délicat dans le choix des objets dont il compoſoit ſes Tableaux. Il cherchoit dans ſon deſſein le goût de l'antique: mais à force d'y vouloir paroître délicat, il a ſouvent donné une proportion trop ſvelte, & a fait quelquefois ſes figures d'une longueur demeſurée. Ses attitudes ſont ſimples & nobles, ſes expreſſions fines, ſingulieres &

très-propres au ſujet. Ses draperies jettées dans le goût des derniers ouvrages de Raphaël, & il a obſervé dans ſes plis l'ordre de l'antique & la nature des étoffes qu'il a emploïées.

Son coloris eſt de teintes génerales ſans choix & ſans recherches. Le peu de ſoin qu'il a pris de quitter en cela la maniere de Vouet, fait connoître qu'il ne l'a pas crûe ſi mauvaiſe, ni que cette partie fût auſſi importante à ſon Art qu'elle l'eſt en effet, ou que remettant à un autre tems d'y faire plus d'attention & de l'acquerir, il ſe contentoit alors d'une pratique reçûe, & qui à la reſerve de celle de Blanchard, étoit génerale dans Paris. Quoiqu'il en ſoit, le Sueur a ignoré les couleurs locales & l'intelligence du Clair-obſcur; mais pour les autres parties il en étoit ſi fort occupé, qu'il y avoit lieu d'eſperer, que s'il avoit vécu plus longtems, il auroit achevé de ſecouer tous les mauvais reſtes qu'il avoit encore de ſon maître, & que s'il eût une fois goûté les manieres Vénitiennes, il les auroit ſuivies dans le coloris, comme il ſuivoit les Romaines dans le deſſein.

Car incontinent après la mort de Vouet il s'apperçût du mauvais chemin où ce maître l'avoit engagé, & par la conſideration des ouvrages antiques qui ſont en France,

& par la vûe des Deſſeins & des Eſtampes des bons maîtres Italiens, & ſurtout de Raphaël, il prit une route plus épurée, & fit voir que les belles choſes que nous avons en France ſont ſuffiſantes pour prendre un bon goût de deſſein ſans aller à Rome, ſuppoſé une heureuſe naiſſance & du génie pour la peinture. Les ouvrages de le Sueur nous en ſont un bon témoignage, & entr'autres celui de la vie de ſaint Bruno qui eſt dans le Cloître des Chartreux de Paris, & qui à mon ſens eſt le plus conſidérable qu'il ait fait. L'on peut juger par la maniere dont il en a traité les ſujets & dont ils ſont exécutés, que le Sueur en ſavoit aſſez pour diſputer le rang aux premiers Peintres de ſa nation.

LAURENT DE LA HIRE

EToit dans ſon tems en grande réputation. Il fut le ſeul de tous les Peintres ſes compatriotes qui ne ſuivit point la maniere de Vouet. La ſienne n'étoit pas d'un meilleur goût, elle étoit plus recherchée, plus finie, & plus naturelle, mais toujours inſipide. Ses païſages ſont plus eſtimés que ſes Figures, il les finiſſoit fort & les peignoit proprement. Il étoit tellement atta-

ché à la Perſpective Aërienne qu'il confondoit toujours ſes lointains dans l'exalaiſon ſelon la méthode qu'il avoit appriſe de Deſargues. Il en uſoit dans ſes Figures comme dans ſes lointains, car à la reſerve de celles qui étoient ſur les premieres lignes, toutes les autres ſe perdoient dans un brouillard à meſure qu elles s'éloignoient. Son fils a quitté la peinture pour ſuivre la rapidité de ſon génie qui le portoit aux Mathématiques, dans leſquelles il s'eſt rendu un des plus célebres de nos jours.

AVIS.

Le Mémoire qui ſuit a été fourni par Monſieur de la Hire, de l'Academie des Sciences, & Profeſſeur au College Royal.

LAurent de la Hire nâquit à Paris en 1606 il n'eut point d'autre maître dans la peinture que ſon pere qui lui en donna les premiers principes : mais ſon inclination pour cet Art le fit avancer en fort peu de tems en s'attachant ſeulement à la nature, dans quantité de grands Tableaux d'hiſtoire qu'il peignoit pour ſes études. Il en fit un entr'autres qui repréſentoit le Martyre de ſaint

ſaint Barthelemi qui lui acquit beaucoup de réputation. On peut avoir ce Tableau dans l'Egliſe de ſaint Jacques du Haut-pas, ce Tableau eſt peint d'une grande maniere & d'une grande force. Mais l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe dans un tems où il n'y avoit perſonne à Paris qui fût de ſa force, lui donna beaucoup d'ouvrage, ce qui le fit tomber dans une maniere qui étoit plus foible que celle qu'il avoit ſuivie d'abord.

Il faiſoit pluſieurs Tableaux de Cabinet qu'il finiſſoit avec un très-grand ſoin, & qu'il ornoit d'architecture & de païſage qu'il entendoit très-bien. Il ne laiſſoit pas de faire, ſuivant l'occaſion, pluſieurs grands Tableaux d'Egliſe, ſans ſortir de ſa maniere.

Vers ces tems-là, il fit tous les deſſeins des Tapiſſeries pour l'Egliſe de S. Etienne du Mont, qui étoient très-finis à la pierre noire, ſur du papier biſtré & lavés par deſſus, & rehauſſés de blanc, dont il n'y en a eu que quelques-uns d'executés. On attribue aujourd'hui ces deſſeins à Euſtache le Sueur, mais fauſſement, & ce qui a donné lieu à cette erreur entre les curieux, eſt qu'un des freres de le Sueur peignoit en grand d'après les deſſeins de la Hire les patrons pour ces Tapiſſeries.

Enfin les antiques qu'on apporta à Pa-

ris, & quelques Estampes d'après les plus grands maîtres d'Italie, lui firent ouvrir les yeux, & il fit alors un Tableau d'une Descente de Croix pour le grand Autel des Capucins de Rouen, qui est son dernier ouvrage de cette nature. Car quelques infirmités sur la fin de ses jours ne lui permirent que de faire des païsages en petit qu'il peignoit très-proprement, & qui étoient très-finis & fort recherchés : Il mourut en 1656.

Son fils Philippe avoit un grand amour pour la peinture ; & comme il étoit charmé de ce qu'on voïoit à Paris d'après Raphaël, il passa en Italie, & il s'arrêta dans Rome pendant quelques années à étudier avec assiduité d'après les Tableaux de ce grand Peintre : mais enfin, son inclination qui avoit été portée à la Géometrie dès son enfance, & l'étude qu'il en faisoit comme par récréation, lui firent découvtir quelques nouveautés dans cette science, qu'il fit imprimer en 1672. ce qui lui acquit une place dans l'Academie des Sciences entre les grands hommes qui composent cet illustre Corps, & une charge de Professeur dans le College Roïal de France, qu'il possede encore à present.

MICHEL DORIGNY

NAtif de ſaint Quentin en Picardie, diſciple & Gendre de Vouet, a ſuivi de fort près la maniere de ſon beau-pere, dont il a gravé à l'eau-forte la plus grande partie des ouvrages, & leur a donné le véritable caractere de leur Auteur. Il mourut Profeſſeur de l'Academie en 1665. âgé de 48. ans.

CHARLES ALFONSE DU FRESNOY

NE' en 1611. fils d'un célebre Apoticaire de Paris, qui le fit élever avec tout le ſoin poſſible, dans la vûe d'en faire un Médecin. Les premieres années qu'il paſſa dans le College ſeconderent heureuſement le deſſein de ſon pere par les grands progrès qu'il y faiſoit : mais ſi-tôt qu'il fut dans les hautes Claſſes, & qu'il commença à goûter la Poëſie, le génie qu'il avoit pour elle ſe dévelopa, & il remporta en ce genre-là les prix dans les Claſſes où il ſe trouva. Son inclination ſe fortifia par l'exercice,

& à en juger par ces commencemens, il devoit être un jour un des plus grands Poëtes de son siécle, si l'amour de la peinture, dont il devint également épris, n'avoit partagé son talent.

Enfin, il ne fut plus question de Médecine, il se déclara tout-à-fait en faveur de la Peinture, malgré la résistance de ses parens, qui, sans avoir égard à la violente inclination de leur fils, se servirent de tous les mauvais traitemens dont ils purent s'aviser pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise, parce qu'ils n'avoient qu'une idée basse de la Peinture, & qu'ils ne la regardoient que comme un vil métier, & non comme le plus noble de tous les Arts.

Cependant toute la résistance que l'on mit en usage, ne fit qu'accroître cette passion naissante, & sans perdre le tems à déliberer, du Fresnoy s'abandonna entierement au génie qui le sollicitoit. Il avoit environ vingt ans lorsqu'il commença à prendre le craïon, & qu'il alla dessiner chez Perrier & chez Vouet. Mais à peine eut-il été deux ans dans cet exercice, qu'il partit pour aller en Italie. Il y arriva en 1634. & Mignard l'y étant allé trouver en 1636. ils lierent ensemble une amitié, qui dura jusqu'à la mort.

Pendant les deux premieres années que du Fresnoy passa à Rome, il n'étoit point

en état de gagner de quoi ſubſiſter : ſes parens d'ailleurs, dont il avoit mépriſé les avis ſur ſa profeſſion, l'avoient abandonné, & le fond dont il s'étoit pourvû avant de partir, fut à peine ſuffiſant pour faire ſon voïage. Ainſi n'aïant dans Rome ni amis, ni connoiſſances, il ſe vit réduit à une telle extrêmité, qu'il ne ſe nourriſſoit la plûpart du tems que de pain & d'un peu de fromage. Cependant il étoit bien moins inquiet de cet état fâcheux, qu'occupé de ſes études de peinture, qu'il continuoit avec chaleur, lorſque l'arrivée de Mignard le mit un peu plus au large.

Comme l'eſprit de du Freſnoy étoit d'une trempe à ne ſe pas contenter d'une connoiſſance médiocre, il voulut fouiller ſon Art juſqu'à la racine, & en tirer toute la quinteſſence ; il étudia avec application Raphaël & l'Antique, & il deſſinoit tous les ſoirs aux Academies avec une avidité extraordinaire : & à meſure qu'il pénétroit ſon Art, il en faiſoit des remarques, qu'il écrivoit en vers Latins. Une lumiere lui en donnoit une autre, & ſon eſprit s'étant peu-à-peu rempli de toutes les connoiſſances néceſſaires à ſa profeſſion, il forma le deſſein d'en compoſer un Poëme, qui lui coûta beaucoup de veilles & de réflexions. Il le communiqua à tous les habiles gens,

dont il pouvoit tirer des lumieres, ou de l'approbation.

Il avoit un amour extraordinaire pour les ouvrages du Titien, auquel il donnoit la préference sur tous les autres, à cause, disoit-il, que de tous les Peintres, le Titien étoit le plus grand imitateur de la nature. Il en copia à Rome tout ce qu'il y a de plus beaux Tableaux avec un soin qui n'est pas croïable.

Il entendoit fort bien le Grec & les Poëtes: & le tems qu'il donnoit à la lecture & à parler de peinture aux gens d'esprit qu'il trouvoit disposés à l'entendre, lui en laissoit peu pour travailler; il paroissoit d'ailleurs qu'il avoit de la peine à peindre, soit que sa profonde Théorie lui retînt la main, ou que n'aïant appris de personne à manier le pinceau, il eût contracté une maniere peu expéditive: quoi qu'il en soit, ses ouvrages sont en petit nombre.

Comme il avoit fort étudié les élemens d'Euclides, & qu'il avoit un excellent goût pour l'Architecture, il commença par peindre des restes d'Architecture qui sont aux environs de Rome. Il les vendoit pour subsister, & les donnoit presque pour rien. Tous ses ouvrages se réduisent environ à cinquante Tableaux d'Histoires, & quelques païsages qu'il a peints pour des parti-

culiers, ſans compter toutes les copies qu'il a faites d'après le Titien.

De tous ſes ouvrages, celui qu'il aimoit le plus, étoit ſon Poëme ſur la peinture. Quelque envie qu'il eût de le faire imprimer, comme il ſavoit bien qu'il étoit inutile de lui faire voir le jour, ſans une Verſion Françoiſe, & que la longue abſence de ſon païs lui avoit, pour ainſi dire, fait oublier ſa langue, il differa toujours de le rendre public.

Enfin je le mis en notre langue à ſa priere, & ſelon ſon intention. Il alloit, diſoit-il, travailler à un Commentaire pour éclaircir davantage ſes penſées, quand il fut ſurpris d'une paralyſie, dont il mourut chez un de ſes freres à quatre lieues de Paris, en 1665. âgé de 54. ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de du Freſnoy.

J'Ai connu du Freſnoy familierement: il m'avoit donné ſon amitié & ſa confiance: & il ſouffroit que je le viſſe travailler, (ce qu'il ne permettoit à perſonne, à cauſe de la peine qu'il avoit à peindre.) Le grand nombre de connoiſſances, dont

il avoit l'esprit rempli, & sa mémoire qui les lui fournissoit facilement quand il en avoit la moindre occasion, faisoient que sa conversation, quoique très-utile, étoit si pleine de digressions, qu'il en perdoit souvent le sujet principal : ce qui a fait dire à plusieurs personnes que cela venoit d'une abondance de pensées que la vivacité de son imagination lui causoit. Pour moi, qui l'ai vû de près, & qui l'ai fort observé, il m'a parû que son imagination étoit très-belle à la verité, mais qu'elle n'étoit point vive, & que le feu dont elle étoit remplie, étoit assez moderé. Cela est si vrai, qu'il ne se contentoit jamais de ses premieres pensées; mais qu'il les repassoit & les digeroit dans son esprit avec toute l'application imaginable. Il se servoit pour les embellir des convenances qu'il croïoit nécessaires, & des lumieres qu'il tiroit de son érudition.

Ce fut selon les principes qu'il avoit établis dans son poëme, qu'il tâcha d'executer ses pensées. Il travailloit avec beaucoup de lenteur, & je lui aurois souhaité cette grande vivacité qu'on lui attribuë, pour donner plus d'esprit à son pinceau, & pour mettre ses idées en plus beau jour. Cependant il ne laissoit pas d'aller à ses fins par la Théorie : & il y a lieu d'être étonné que

cette même Théorie, qui devoit le rendre assuré de la bonté de son ouvrage, ne lui ait pas rendu la main plus hardie. Ce qu'on peut dire à cela, est, que la grande speculation a besoin d'une grande pratique, & que du Fresnoy n'avoit que celle qu'il s'étoit acquise de lui-même par le peu de Tableaux qu'il avoit faits.

Il est aisé de voir par ses ouvrages qu'il cherchoit le Carache dans le goût du dessein,& le Titien dans le coloris : ainsi qu'il s'en expliquoit souvent. Nous n'avons point eu de Peintre François qui ait tant approché du Titien que du Fresnoy, à en juger entr'autres par les deux Tableaux qu'il fit à Venise pour le noble Marc Paruta, dont l'un représente une Vierge à demi corps, & l'autre une Venus couchée. Ce qu'il a peint en France tient encore de ce goût-la, principalement ce qu'il a fait au Rinci pour M. Bordier Intendant des Finances : cette Peinture passant pour le plus beau de ses ouvrages au jugement des connoisseurs. Mais si le peu de Tableaux qu'il a faits ne sont pas suffisans pour répandre son nom en divers endroits de l'Europe, celui de son Poëme sur la peinture le fera vivre autant que cet Art sera en quelque estime dans le monde.

NICOLAS MIGNARD

DE Troyes en Champagne, frere aîné de Pierre Mignard, surnommé le Romain, n'a pas eu dans son tems la même réputation que celui-ci, mais il avoit assez de parties dans la peinture pour se tirer aussi-bien que lui du nombre des Peintres ordinaires. Leur pere qui s'appelloit Pierre, & qui avoit servi le Roi dans ses armées l'espace de vingt ans, laissa la liberté à ses deux fils de suivre l'inclination qu'ils avoient pour la peinture. Nicolas en apprit les commencemens chez le meilleur Peintre qui se trouvoit pour lors à Troyes : & pour se fortifier dans sa profession, il alla étudier à Fontainebleau d'après les Figures antiques qui s'y trouvent, & d'après les peintures du Primatice. Mais voïant que la source des beautés qu'il étudioit étoit en Italie, il en voulut faire le voïage. L'occasion de certains ouvrages l'arrêta quelque tems à Lyon : mais beaucoup plus à Avignon, où il devint amoureux d'une fille qu'il épousa à son retour d'Italie, (ce qui le fit appeller Mignard d'Avignon.) Après avoir passé deux ans à Rome, & quelques années à Avignon chez son beau-pere, il

fut appellé à la Cour par le Roi, qui l'avoit connu lorsqu'il passa en Avignon, dans le tems de son mariage avec l'Infante d'Espagne en 1659.

Mignard étant arrivé à Paris, y fut emploïé pour la Cour & pour des particuliers en divers ouvrages, où il donna des preuves de sa capacité. Il fit quantité de Portraits : mais son talent étoit plûtôt pour les Histoires. Il inventoit ingénieusement, & se plaisoit à traiter des sujets poëtiques. Le feu de son imagination étoit pourtant médiocre, & il compensoit cela par une grande exactitude, & par une grande propreté dans son travail. La trop grande attache qu'il y avoit le fit mourir d'hydropisie en 1668. au grand regret de tous ceux qui l'avoient connu ; car il n'étoit pas moins honnête homme, que bon Peintre. Il étoit pour lors Recteur de l'Academie, laquelle assista à ses funerailles dans l'Eglise des Feuillans, où il fut enterré.

CLAUDE VIGNON

NAtif de Tours, suivit d'abord la maniere de Michelange de Caravage, & fit dans ce goût-là des Tableaux d'une grande force. La promptitude avec laquelle il tra-

vailloit lui procura beaucoup d'emploi, & pour y ſatisfaire, il rendit ſa maniere plus expéditive encore, mais beaucoup moins forte que ce qu'il avoit accoûtumé de faire. Il produiſoit facilement, & ſa façon d'emploïer ſes teintes, étoit de les mettre en place ſans les lier, & de peindre en ajoûtant toujours des couleurs, & non pas en les mêlant par le mouvement du pinceau; en ſorte que la ſuperficie de ſes Tableaux en eſt très-raboteuſe. Ainſi ſa maniere, qui n'eſt qu'une pure pratique manuelle, eſt très-aiſée à connoître. Comme il conſultoit rarement la nature & l'antique, & que ſes inventions & ſes expreſſions n'avoient rien de particulier ni d'extraordinaire, ſes Tableaux ne ſont pas recherchés des curieux. Il étoit fort conſulté pour la connoiſſance des manieres, & pour le prix des Tableaux. Il mourut en 1670. dans un âge fort avancé.

SEBASTIEN BOURDON

NAtif de Montpellier, avoit un génie de feu, qui ne lui a pas permis de réflechir beaucoup, ni de s'appliquer ſuffiſamment aux parties les plus eſſentielles de ſon Art. Les études qu'il en fit en Italie,

furent même interrompues par quelque querelle qui l'obligea d'en sortir après n'y avoir fait que peu de séjour. Cependant il avoit un génie facile, qui lui a fait produire dans ses premiers Ouvrages assez de bonnes choses, pour donner des esperances d'une habileté extraordinaire.

Les Guerres civiles de France qui y suspendirent les travaux des beaux Arts, lui firent faire le voïage de Suede, où la réputation de la Reine Christine l'avoit attiré. Mais cette Reine ne lui ayant donné pour tout emploi que son Portrait à peindre, il n'y fit pas grand séjour; & son génie de feu ne pouvant s'accommoder de l'inaction, le fit revenir bientôt en France chercher des occasions de s'exercer. S'il n'a pas rempli tout ce que l'on attendoit de lui, il a du moins soutenu sa réputation par des compositions extraordinaires, & par des expressions vives. Mais comme son génie n'étoit pas conduit par un jugement bien solide, il s'évaporoit souvent en des imaginations outrées; & qui après avoir fait plaisir au Spectateur par leurs bizarreries piquantes, tombent dans le sauvage pour peu qu'on les examine. Il n'en est pas de même de son païsage, il le faisoit très-bien; & j'en ai vû plusieurs, qui sont de beaux effets de son imagination, & que la bizarrerie ne rend

que plus agréables, parce qu'il y entre certains effets extraordinaires, qu'il a étudiés d'après le naturel, & qu'il a exécutés d'une main prompte & facile. Il eſt vrai que les ſites qui en ſont peu communs, n'en ſont pas bien réguliers, & ne s'accordent pas ſouvent dans leur plan. Il finiſſoit peu ſes Ouvrages, & les plus finis même ne ſont pas toûjours les plus beaux.

Il paria une fois contre un de ſes amis, qu'il peindroit en un jour douze têtes d'après le naturel, & grandes comme le naturel, & gagna. Ces têtes ne ſont pas des moindres qui ſoient ſorties de ſon pinceau. Il ſe ſervoit ſouvent de l'impreſſion de la toile quand il avoit du poil à faire, non pas en laiſſant l'impreſſion découverte, mais en la découvrant avec l'ante de ſon pinceau.

Il a fait quantité d'ouvrages, dont les plus conſiderables ſont, la Gallerie de M. de Bretonvilliers dans l'Iſle de Notre-Dame, & les ſept Oeuvres de Miſericorde, qu'il a gravées lui-même à l'eau-forte. Celui de tous ſes Tableaux qu'on eſtime davantage, eſt le martyre de S. Pierre, qu'il fit pour le Mai de l'Egliſe de Notre-Dame, & que l'on y conſerve comme un des plus beaux de tous ceux qu'elle contient.

Il étoit Calviniſte de Religion, mais d'ailleurs de très-bonnes mœurs, & fort

eſtimé dans l'Academie dont il étoit Recteur. Il travailloit pour le Roi dans l'appartement bas des Tuileries lorſque la mort le ſurprit en 1671. âgé d'environ ſoixante ans.

SIMON FRANCOIS

NE' à Tours en *1606*. ſe tourna dès ſon bas-âge du côté de la dévotion. Il voulut même ſe faire Capucin : mais ſes parens l'en ayant empêché, il cherchoit une profeſſion qui fût propre à tenir ſon cœur élevé à Dieu, lorſqu'il vit par hazard un Tableau de la Nativité de Notre-Seigneur qui le toucha tellement, que dans la vûe d'en pouvoir faire de ſemblables, il prit la réſolution de ſe faire Peintre. Ainſi ce n'eſt point par une violente inclination qu'il embraſſa la Peinture, mais par une vocation qui paroiſſoit avoir quelque choſe d'extraordinaire ; car ſon génie étoit aſſez froid, quoiqu'il eût d'ailleurs l'eſprit aſſez ſolide pour faire ſon chemin dans la route ordinaire de la Peinture.

Il n'eut point d'autre Maître que les bons Tableaux qu'il copia. Il fit d'abord quelques portraits ; & M. de Béthune ſon protecteur, qui s'en alloit Ambaſſadeur à Ro-

me, le mena avec lui, & lui procura une pension du Roi. Il demeura en Italie jusqu'en 1638. & à son retour, passant par Bologne, il lia amitié avec le Guide qui lui fit son Portrait.

A son arrivée en France il fut assez heureux pour être le premier Peintre qui eût l'honneur de faire le Portrait du Dauphin que la Reine venoit de mettre au monde. Ce premier ouvrage lui réussit si bien, qu'il avoit lieu d'esperer que la Cour, qui en étoit contente, & qui lui promettoit de la protection, le porteroit dans la suite, & lui procureroit de grands Ouvrages : mais quelque disgrace qu'il n'avoit point méritée étant venue à la traverse, lui fit quitter la Cour pour mener une vie retirée & plus convenable à son dessein.

C'est-là qu'il songea tout de bon à ne s'occuper de sa Peinture que pour son salut, & qu'il résolut de ne plus faire de Tableaux que de dévotion, dans laquelle il se fortifia tellement que le reste de sa vie a été le modele d'un parfait Chrétien. Entre toutes les vertus qu'on lui a vû exercer, celle de la patience a été la plus remarquable, car étant affligé de la Pierre pendant les huit dernieres années de sa vie, on lui en a vû supporter les douleurs avec une constance incroyable. Il mourut en 1671. & la

pierre qu'on lui trouva après ſa mort peſoit une livre.

On ne voit point de ſes Tableaux dans les Cabinets : il y en a dans quelques Egliſes de Paris, & il n'eſt pas difficile en les voyant de juger que leur Auteur étoit plus dévot qu'habile Peintre. Très-habile pourtant, en ce qu'il a ſû ſe ſervir de ſon Art, pour acquérir le Ciel plûtôt qu'une vaine réputation.

PHILIPPE DE CHAMPAGNE

NE' à Bruxelles en 1602. de parens d'une médiocre naiſſance, mais gens de bien, témoigna dès ſon enfance une inclination extraordinaire pour la Peinture. Il changea pluſieurs fois de maîtres qui n'étoient que des Peintres médiocres, à la réſerve de Fouquiere qui lui apprit à faire du païſage. Pour les autres genres de Peintures, il ne les doit qu'à ſon aſſiduité au travail & à l'envie qu'il avoit de s'avancer.

Dans l'ardeur qu'il avoit d'apprendre, il chercha quelqu'un qui pût lui donner des inſtructions : mais n'ayant trouvé perſonne de la capacité qu'il ſouhaitoit, il ſe réſolut à n'en prendre d'autre que la nature qu'il imita depuis, ſans beaucoup de choix, quoiqu'aſſez regulierement.

A l'âge de dix-neuf ans il forma le dessein d'aller en Italie, & fit son compte aussi de passer par la France & de s'y arrêter autant qu'il le jugeroit à propos selon l'occasion. Etant arrivé à Paris il se mit chez l'Alleman fort mauvais Peintre ; mais fort employé. Il le quitta pour se retirer en son particulier, & se logea au College de Laon, où le Poussin après son premier retour d'Italie demeuroit aussi ; cette rencontre lia une espece d'amitié entr'eux, & fit qu'un Peintre nommé du Chesne, qui bien qu'ignorant, avoit entrepris les ouvrages de Peinture du Palais de Luxembourg, les employa tous deux dans ce Palais, Poussin à quelques petits ouvrages dans les Lambris, & Champagne à faire quelques Tableaux dans l'appartement de la Reine. Elle les trouva si fort à son gré que du Chesne en témoigna une forte jalousie, d'où Champagne qui aimoit la paix prit occasion de s'en retourner à Bruxelles pour voir son frere, & de là faire le voyage d'Italie par l'Allemagne. Mais à peine étoit-il arrivé à Bruxelles que l'Abbé de saint Ambroise, qui étoit Sur-intendant des Bâtimens, lui fit savoir la mort de du Chesne & le fit revenir en France. Il y prit aussi-tôt possession de la direction des Peintures de la Reine, qui lui donna un logement dans le Luxembourg & douze

cens livres de pension. Ce fut en ce tems-là qu'elle le fit travailler aux Carmelites & qu'il épousa la fille de du Chesne. Comme il aimoit son Art, & qu'il étoit fort laborieux, il a fait à Paris, & dans le Royaume une infinité d'ouvrages. On en voit entr'autres lieux aux deux Couvents des Carmelites du Fauxbourg S. Jacques, & de la rue Chapon; au Calvaire du Fauxbourg S. Germain; au Palais Royal; dans le Chapitre de Notre-Dame de Paris & dans plusieurs Eglises: sans compter une infinité de Portraits qu'il faisoit fort ressemblans, & qu'il finissoit beaucoup. M. Poncet Conseiller en la Cour des Aides, qui étoit de ses amis, le pria un jour de Dimanche de faire celui de sa fille, qui devoit faire profession le Lundi aux Carmelites de la rue Chapon, n'y ayant plus que ce jour-là où les gens du monde pussent la voir; mais Champagne faisant scrupule de peindre un Dimanche ne voulut jamais, quoi qu'on lui pût dire & offrir, se laisser vaincre aux prieres de son ami; car outre qu'il étoit bon Chrétien, il étoit fort désinteressé, comme on en jugera par ce que je vais rapporter ici.

Le Cardinal de Richelieu n'ayant jamais pû faire quitter à Champagne le service de la Reine par les promesses qu'il lui avoit

fait faire de lui établir une grosse fortune pour lui & pour les siens, ne pût s'empêcher de louer sa fidelité & de l'estimer d'autant plus qu'il persistoit dans son attachement. Le premier Valet de Chambre du Cardinal qui lui avoit fait la proposition, ajoûta qu'il n'avoit qu'à souhaiter, & que son maître ne lui refuseroit rien. A quoi Champagne répondit, que si M. le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre qu'il n'étoit, ce seroit la seule chose qu'il ambitionneroit le plus: mais comme cela n'étoit pas possible, il ne desiroit de son Eminence que l'honneur de ses bonnes graces. Cette réponse qui fut rapportée au Cardinal, bien-loin de l'aigrir, ne fit qu'augmenter l'estime qu'il avoit pour ce Peintre. Quoique Champagne refusât de se donner au Cardinal, il ne refusoit pas pour cela de travailler pour lui. Il lui fit entr'autres choses son Portrait à diverses fois, qui est un des meilleurs qu'il ait peint en toute sa vie.

Il étoit depuis long-tems dans une grande réputation, lorsque le Brun arriva d'Italie. Celui-ci par sa capacité & par le moyen de ses protecteurs, gens puissans, prit bientôt le timon de la Peinture, & fut fait dans la suite premier Peintre du Roi, sans que Champagne en ait témoigné la moindre jalousie.

Il eut de ſon mariage un fils & deux filles ; de ces trois enfans il ne lui reſta qu'une fille qu'il aimoit tendrement ; & comme elle ſe fit Religieuſe à Port-Royal où elle étoit penſionnaire, cela donna à Champagne de l'attachement pour ce Couvent, & pour les perſonnes qui y avoient quelque relation qu'on appelloit en ce tems-là du nom de Janſeniſte. Il mourut en 1674. âgé de ſoixante-douze ans, eſtimé de tous ceux qui le connoiſſoient, tant pour ſa Peinture, que pour ſes mœurs.

RE'FLEXIONS

Sur les Ouvrages de Champagne.

LA forte inclination que Champagne fit voir dès ſon bas-âge pour la Peinture, n'étoit accompagnée d'aucune élevation. Ce n'eſt pas qu'il n'ait fait quantité de compoſitions, & qu'il n'eût de la facilité à inventer : mais ſon génie étoit froid, & ſon goût tenoit beaucoup de ſon païs.

Il s'eſt toujours fort attaché au naturel, & à imiter avec aſſez de fidelité ſes modeles : mais il ne les ſavoit pas diſpoſer d'une façon à leur donner de la vie & du mouvement, Il n'a pas bien connu ce qu'il faut

retrancher du vrai pour le rendre moëlleux, leger, & de bon goût, ni ajoûter ce peu qui le fait paroître animé; il me semble en un mot que tout son savoir étoit dans son modele dont il étoit esclave, bien loin de le faire obéir à son génie, ou du moins aux regles de son Art. Je ne vois pas même qu'il ait penetré les bons principes de la peinture, ni qu'à la reserve du dessein où il a fait voir assez de régularité, mais peu de goût, il ait fait rien sentir de bien piquant dans aucun de ses Tableaux.

Je ne puis celer néanmoins que j'ai vû de lui beaucoup de bonnes choses pour les couleurs locales, beaucoup de têtes bien imitées & fortes de couleurs; mais dont la plûpart n'étoient point tout-à fait exemptes de l'immobilité & de l'indolence qui est ordinaire aux modeles même vivans.

De représenter la nature en la corrigeant, de suppléer toutes les beautés dont elle est susceptible, & de lui distribuer des lumieres & des ombres avantageuses qui l'accompagnent, c'est l'ouvrage d'un Peintre parfait: mais il est toujours d'un bon Peintre de l'imiter avec facilité telle qu'elle se rencontre, d'en faire voir un caractere fidele quand même il ne l'orneroit que de beautés qu'elle a présentes, sans pénetrer toutes celles qui pourroient lui convenir. C'est

dans ce ſens que Champagne a pû meriter l'eſtime que l'on en a fait dans ſon tems avec d'autant plus de juſtice qu'il faiſoit le païſage d'une bonne methode, qu'il entendoit fort bien la perſpective, qu'il finiſſoit extrêmement tous ſes ouvrages, & qu'enfin il exerça long-tems la charge de Recteur dans l'Academie.

JEAN-BAPTISTE DE CHAMPAGNE

AUſſi de Bruxelles, neveu de Philippe, dont on vient de parler, fut élevé par ſon oncle dans la peinture. L'union dans laquelle ils vivoient, & l'eſtime qu'ils avoient l'un pour l'autre, fit prendre au neveu la même maniere qu'avoit ſuivie ſon oncle, en degenerant un peu de force & de verité. Du reſte ils avoient les mêmes ſentimens dans leur profeſſion & dans leur morale, celui-ci fit un voyage en Italie, qui ne dura que quinze mois, ſans prendre d'autre Goût que celui que les ouvrages de ſon oncle lui avoient inſpiré. Il mourut profeſſeur de l'Academie en 1681. âgé d'environ quarante trois ans.

NICOLAS LOIR

DE Paris, fils d'un habile Orfevre, ne manquoit pas de génie pour inventer, ni de feu pour executer. Il n'y avoit néanmoins rien en cela qui paſſât le Peintre ordinaire. On n'y remarque, ni fineſſe de penſée, ni caractere particulier qui eût quelque élévation. Il avoit un bon Goût de deſſein, de la propreté & de la facilité dans tout ce qu'il faiſoit; & ſans ſe donner le tems de digerer ſes penſées, à peine les avoit-il produites qu'il les exécutoit, ſouvent même en diſcourant avec le monde, par la grande habitude qu'il s'étoit acquiſe, & par l'heureuſe mémoire des choſes qu'il avoit vûes en Italie. Il ne demeuroit court ſur aucun ſujet & faiſoit également bien les Figures, le Païſage, l'Architecture & les Ornemens. On voit dans Paris quantité de ſes Ouvrages tant publics que particuliers, pluſieurs Galeries & Appartemens, & entr'autres pour le Roi dans le Palais des Tuileries. Il mourut en 1679. âgé de cinquante-cinq ans, étant pour lors profeſſeur à l'Academie.

CHARLES LE BRUN

DE Paris, apporta en naiſſant toutes les diſpoſitions pour former un grand Peintre. Il ſe ſervit de ſon talent dès qu'il put ſe ſervir de ſa raiſon : Il le cultiva par des études continuelles, & il le fit valoir par la fortune, qui ſeconda ſon mérite, & qui ne l'abandonna jamais. Il étoit fils d'un Sculpteur médiocre qui demeuroit dans la Place Maubert. Ce Sculpteur fut employé à quelque ouvrage dans le Jardin de l'Hôtel Seguier. Il avoit accoutumé d'y mener ſon fils, & de lui faire copier quelques deſſeins auprès de lui. M. le Chancelier s'y étant un jour allé promener, vit ce jeune homme qui deſſinoit avec tant de facilité & d'application pour ſon âge, qu'il ne douta point que ce ne fût l'effet d'un génie au-deſſus du commun. La phyſionomie de cet enfant lui plût. Touché de ces bonnes diſpoſitions, il l'obligea de lui porter de tems en tems de ſes deſſeins, & voulut bien dans la ſuite prendre ſoin de ſon avancement, & l'aider de quelque ſecours d'argent pour lui donner du courage.

Ce jeune homme, animé par des récompenſes, fit des progrès ſurprenans, en ſorte

que M. le Chancelier le recommanda à Vouet, qui peignoit alors la Bibliotheque de l'Hôtel Seguier, & qui étoit regardé de tous nos Peintres comme le Raphaël de la France.

Le Brun fit à l'âge de quinze ans deux ouvrages qui ſurprirent les Peintres de ce tems-là : le premier étoit le Portrait de ſon ayeul, & l'autre repréſentoit Hercule aſſommant les chevaux de Diomede : Après quelque tems, M. le Chancelier Seguier connut par les progrès qu'avoit fait le Brun, & par l'avidité que ce jeune Peintre avoit d'apprendre, qu'il étoit tems de le faire voïager en Italie. Il l'y envoïa en 1639. Il l'y entretint par une groſſe penſion l'eſpace de trois ans, pendant leſquels le Brun cultiva ſon génie par toutes les connoiſſances qui l'ont conduit au dégré de perfection où il s'eſt élevé. Les jeunes Peintres qui reviennent de Rome paſſent ordinairement à Veniſe pour prendre au moins quelque teinture du bon coloris : mais le Brun n'eut pas cette curioſité.

Le premier Tableau qu'il fit à ſon retour d'Italie, fut le Serpent d'airain, qui eſt dans le Couvent des Religieux de Picpus, & enſuite quelques autres pour M. le Chancelier ſon protecteur.

Il ſentoit fort bien ce qu'il valoit, par

comparaiſon aux Peintres de ſon tems, & l'envie qu'il avoit de ſe faire connoître lui faiſoit ſolliciter vigoureuſement les ouvrages qui devoient être expoſés au public. Ce fut dans cette vûe qu'il fit à Notre-Dame deux années de ſuite le Tableau du Mai. Il peignit la premiere année le martyre de ſaint André, & la ſeconde le martyre de ſaint Etienne. Le Sueur, dont nous avons parlé, étoit le ſeul Concurrent qui lui pût diſputer : mais ſoit qu'on trouvât le Brun plus habile ou plus à la mode, ſoit que le nombre de ſes amis fût plus grand, il emportoit toujours ſur ſon Competiteur les grandes occaſions de ſe ſignaler.

La Galerie de M. Lambert dans l'Iſle Notre-Dame, & le Seminaire de ſaint Sulpice établirent ſi ſolidement ſa réputation, que M. Foucquet, Sur-intendant des Finances, le voulut avoir pour les ouvrages de Peinture qui devoient embellir ſa Maiſon de Vaux-le-Vicomte. Le Brun y a laiſſé des témoignages de la profondeur de ſon génie & de ſon ſavoir, ſurtout dans l'Appartement que l'on appelle la Chambre des Muſes. On y voit un Plat-fond qui paroît un des meilleurs Tableaux qu'il ait faits.

M. Foucquet, pour attacher le Brun entierement à ſon ſervice, lui donna une penſion de douze mille livres, outre le païe-

ment de ses ouvrages. Et après la détention de M. Foucquet, le Roi qui vouloit rendre son Royaume florissant par les Arts, aussi-bien que par les sciences, jetta les yeux sur le Brun : Sa Majesté l'anoblit ; Elle l'honora de l'Ordre de saint Michel, & le fit son premier Peintre.

C'est dans ce poste qu'il rendit son mérite encore plus sensible au Roi, & que M. Colbert Ministre d'Etat, & Sur-intendant des Bâtimens, le regarda comme le plus grand Peintre du monde. Ce fut sur ses projets que ce Ministre proposa à Sa Majesté d'affermir les fondemens de l'Académie de Peinture, & de la rendre la plus célebre qui ait jamais été en ce genre-là. Les revenus en furent augmentés. On y établit de nouveaux Statuts, & elle fut composée d'un Protecteur, d'un Vice-Protecteur, d'un Directeur, d'un Chancelier, de quatre Recteurs, de quatorze Professeurs, dont il y en auroit un pour l'Anatomie, & un autre pour les Mathématiques, de plusieurs adjoints aux Recteurs & aux Professeurs, de plusieurs Conseillers, d'un Secretaire, & de deux Huissiers.

Ce fut aussi sur les Mémoires de le Brun, que le Roi établit une Académie à Rome, pour y entretenir un Directeur qui eût soin que les Pensionnaires, que le Roi y envoie

de tems en tems, ſe rendiſſent capables de bien ſervir Sa Majeſté dans les ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture.

Le Brun avoit un zele très-ardent pour faire fleurir les beaux Arts en France; il répondoit en cela aux bonnes intentions du Roi, & M. Colbert étant chargé de faire exécuter ſes ordres, s'en rapportoit entierement à le Brun. Ce Peintre prenoit non ſeulement le ſoin des choſes en géneral, mais il n'en épargnoit aucuns pour ſes Tableaux en particulier. Il s'inſtruiſoit à fond du ſujet qu'il avoit à traiter ou par la lecture des bons Auteurs, ou par les Savans qu'il conſultoit.

Il a fait à Sceaux, & dans pluſieurs maiſons de Paris des ouvrages que la renommée a rendus recommandables. Mais les plus conſiderables ſont chez le Roi en pluſieurs grands Tableaux de l'Hiſtoire d'Alexandre, au Plat-fond de la grande Galerie de Verſailles, & au grand Eſcalier du même lieu.

Quand le Roi choiſit le Brun pour ſon premier Peintre, il lui donna en même tems la direction génerale des Manufactures des Gobelins, & il l'exerça avec tant d'application, qu'aucun ouvrage ne s'y faiſoit qui ne fût de ſon Deſſein. Il mourut en 1690. dans ſon logement des Gobelins.

Sa Sepulture eſt dans une Chapelle qu'il avoit acquiſe à ſaint Nicolas du Chardonnet, où ſa veuve lui a fait ériger un magnifique Mauſolée.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Charles le Brun.

LA facilité avec laquelle le Brun a fait ſes études de peinture à Rome, & les premiers Tableaux qu'il peignit à ſon arrivée, firent naître une grande opinion de ſa capacité. Il n'amuſa point le public par des commencemens louables qui fiſſent ſeulement préſumer ce qu'il devoit être un jour : il fit comme le figuier, qui au contraire des autres arbres commence par produire ſes fruits, ſans les faire préceder de fleurs qui en ſont les eſperances. Tout ce qui eſt ſorti de ſa main a toujours été regardé comme l'ouvrage d'un grand maître, en ſorte que l'on peut dire en quelque façon, que les progrès qu'il a faits dans ſon Art, n'ont pas été pour ſe faire habile, puiſqu'il l'étoit déja, mais pour devenir un des premiers Peintres de ſon ſiécle.

Il avoit un beau génie, l'eſprit pénetrant, & le jugement ſolide ; il inventoit facile-

ment, mais avec réflexion. Il ne faiſoit rien entrer dans la compoſition de ſes Tableaux qu'il n'y eut bien penſé ; il conſultoit les Livres & les Savans, pour ne rien obmettre de ce qui pouvoit bien remplir ſon ſujet; il l'exprimoit ingénieuſement & avec une vivacité qui n'avoit rien de l'emportement. On crut d'abord à la vûe de ſes premiers ouvrages, dont les ſujets étoient preſque tous de dévotion, que ſon talent étoit particulier pour la douceur & pour la tendreſſe : mais il a bien fait connoître par les Tableaux qu'il a faits depuis, que ſon génie étoit univerſel, & qu'il pouvoit également bien traiter l'enjoué, comme le ſérieux, & le tendre comme le terrible.

Il a traité ſes ſujets allegoriques avec beaucoup d'imagination : mais au lieu d'en tirer les ſymboles de quelque ſource connue, comme de la Fable, & des Médailles antiques, il les a preſque tous inventés, ainſi ces ſortes de Tableaux, deviennent par-là des énigmes, que le ſpectateur ne veut pas ſe donner la peine d'éclaircir.

Il a toujours eſtimé l'Ecole Romaine pour le deſſein, mais il a eu une pente à ſuivre celle de Bologne, & particulierement le goût d'Annibal Carache, dans lequel il avoit acquis une facilité merveilleuſe. Et ſi dans cette partie il n'étoit pas tout-à-fait

ſi ſpirituel que ce Peintre, il étoit moins chargé, plus égal, plus gracieux, & toujours correct. Ses Attitudes ſont d'un beau choix, naturelles, expreſſives, contraſtées judicieuſement: ſes draperies bien jettées, flattant & marquant le nud avec diſcrétion, ſans y mêler néanmoins l'agréable varieté des étoffes particulieres. Ses expreſſions ſont belles dans tout ce qu'il a voulu repréſenter, & le traité curieux qu'il a compoſé des paſſions de l'ame, avec des Figures démonſtratives, fait voir la grande attention qu'il y avoit apportée. Il ſemble pourtant qu'en cela même, il a trop géneralement ſuivi l'idée qu'il s'en étoit faite, en ſorte qu'elle a dégeneré en habitude & en ce qu'on appelle maniere. Cette habitude eſt belle à la verité: mais faute d'examiner la nature, & de voir qu'elle peut exprimer une même paſſion de differentes façons, & qu'il y en a de particulieres qui ſont vives & piquantes, il a privé ſes ouvrages d'un prix qui non ſeulement leur auroit donné entrée dans les Cabinets des Curieux, mais qui leur y auroit procuré une place conſiderable.

Ce que je dis de cette génerale expreſſion des paſſions de l'ame peut avoir lieu pour le deſſein tant des Figures que des airs de tête que le Brun a repréſentées, car ils ſont preſque toujours les mêmes, quoique d'un

très-beau choix : ce qui vient ſans doute, ou d'avoir réduit la nature à l'habitude avoit contractée, ou de n'y avoir pas aſſez conſideré les diverſités dont elle eſt ſuſceptible & dont les productions ſingulieres ne ſont pas moins l'objet du Peintre que les génerales.

Le Brun reconnut aſſez dès ſon retour d'Italie, le beſoin qu'il avoit de ſe défaire des teintes ſauvages & triviales dont Vouet ſon maître s'étoit ſervi pour la prompte expédition de ſes ouvrages : il fit ce qu'il pût pour en ſortir, il les rendit plus moderées & plus approchantes de la verité : mais quelque effort qu'il ait fait pour s'en défaire entierement, il a toujours retenu le ſtyle de ſe ſervir de teintes trop génerales dans ſes draperies comme dans ſes carnations, & de n'avoir pas eu aſſez d'égard aux reflets qui contribuent beaucoup à la force & à la rondeur des objets, auſſi-bien qu'à l'union & à la verité de l'imitation.

Ses couleurs locales ſont mauvaiſes, & il n'a point fait aſſez d'attention à donner par cette partie le véritable caractere à chaque objet ; ce qui eſt la ſeule cauſe pour laquelle ſes Tableaux ſentent toujours, comme on dit, la palette, & ne font point cette fidelle ſenſation de la nature. Et pour preuve de ce que j'avance ici, il n'y a qu'à met-

tre un des meilleurs Tableaux de le Brun, auprès de quelque autre des meilleurs de l'Ecole Vénitienne. Cette comparaison est excellente, non seulement en cette occasion, mais en toute autre où il s'agira de juger des couleurs locales.

Cette pratique où étoit le Brun, jointe au peu de soin qu'il a eu d'emploïer les bruns sur le devant de ses Tableaux, & l'opinion où il étoit que les grands clairs ne pouvoient être placés sur le derriere, lui ont fait faire beaucoup d'ouvrages de peu d'effet.

Il n'en a pas usé de même pour l'intelligence du Clair-obscur, & quoiqu'il n'y ait pas fait une attention bien formelle dans ses premiers tems, il en a connu la necessité absolue dans un âge plus avancé, & l'a pratiquée avec succès. Les grands Tableaux qu'il a peints de l'Histoire d'Alexandre en sont des preuves bien sensibles.

Ces dernieres productions, qui sont les meilleures qu'il ait faites en sa vie, sont plus que suffisantes pour faire voir l'étendue de sa capacité & de son génie, & les Estampes qui en ont été gravées avec soin porteront sa gloire par toute la terre.

Le Brun étoit universel par tous les genres de Peintures, à la reserve du paisage. Son Pinceau étoit leger & coulant :

Il joignit une extrême facilité à une extrême exactitude. Enfin, quelque chose qu'on puisse lui reprocher du côté de sa maniere trop ideale, trop peu variée, & trop peu naturelle, il avoit d'ailleurs assez de parties pour tenir un rang considerable parmi les habiles Peintres : & quoique la brigue ait pû dire, ou faire pour obscurcir ses talens, sa mémoire en est déja vengée, & la posterité continuera, sans doute, de rendre la justice qui est due à son mérite.

AVERTISSEMENT.

Madame la Comtesse de Feuquiere, n'ayant pas jugé à propos de fournir un Mémoire touchant la vie & les principaux ouvrages de feu Mr. Pierre Mignard son Pere, Premier Peintre du Roi ; le Libraire a crû faire plaisir au Public d'extraire ce qui suit des Hommes Illustres de Mr. Perrault.

PIERRE MIGNARD.

Pierre Mignard nâquit à Troyes en Champagne au mois de Novembre 1610 son pere passa la plus grande partie de sa vie à la guerre où il reçût plusieurs blessures qui l'obligerent enfin à quitter le service. Il eut deux fils, l'aîné ayant pris le parti de la

peinture, il destina à la Médecine le cadet; qui est celui dont je parle. Ce jeune fils avoit une si forte inclination pour la profession de son frere, & tant de génie pour ce bel Art, que lorsqu'il accompagnoit le Médecin qu'on avoit choisi pour l'instruire, il ne s'occupoit qu'à dessiner les attitudes des malades, & de ceux qui les servoient. Il peignit dès lors dans un même Tableau la femme du Médecin, ses enfans & un domestique, avec tant de ressemblance & un si bon goût, quoiqu'il n'eût pas encore douze ans, que les plus habiles auroient pû l'avouer.

Ce premier essai, qui marquoit ce qu'il devoit être un jour, détermina son Pere à lui laisser suivre une profession pour laquelle la nature lui avoit donné de si heureuses dispositions. Le progrès qu'il y fit en très-peu de tems fut tel, que le Marêchal de Vitry ayant vû les ouvrages de ce jeune Peintre, qui n'avoit que quinze ans, le demanda à son Pere pour peindre sa Chapelle de Coubert, où tous ceux qui la virent furent frappés de la beauté de son imagination. Le Maréchal charmé de sa vivacité, l'emmena à Paris, & le mit sous la conduite de Monsieur Vouet premier Peintre du Roi, homme alors d'une grande réputation. Il s'attacha d'abord à imiter son

Maître, & le fit ſi parfaitement, qu'on ne pouvoit diſtinguer leurs ouvrages. Mais l'excellence de ſon génie lui fit bientôt reconnoître ce qu'il y avoit de foible dans Vouet; & dès qu'il eût vû les Tableaux que le Maréchal de Crequy rapporta d'Italie, il forma le deſſein d'aller à Rome, où il arriva ſous le Pontificat d'Urbain VIII.

Sa premiere application fut de quitter la maniere de Vouet: il chercha de meilleurs modeles dans les Antiques, & dans les Tableaux de Raphaël & du Titien. Le bon goût qu'il prit dans cette étude, mit ſes Tableaux en ſi grande réputation, qu'ils ſe répandirent bientôt dans la Sicile, dans la Catalogne & dans l'Eſpagne. Les Italiens mêmes, naturellement jaloux des étrangers & remplis du mérite de leurs Peintres, ne purent s'empêcher de lui rendre juſtice.

Il alla de Rome à Veniſe, & fut comblé d'honneurs & de préſens par tous les Princes dans les Etats deſquels il paſſa. A Veniſe il s'attacha particulierement à l'étude du coloris, où il acheva de ſe perfectionner. Il demeura depuis à Rome vingt-deux ans de ſuite, pendant leſquels il peignit les papes Urbain VIII. Innocent X. & Alexandre VII. les Cardinaux & les grands Seigneurs ſouhaiterent tous d'avoir leurs Portraits de ſa main. Il continuoit à travailler avec un

grand ſuccès, lorſque le Cardinal Mazarin lui envoïa les ordres du Roi & de la Reine Mere pour revenir en France, où il a peint le Roi dix fois, & pluſieurs fois toute la Famille Royale.

Les principaux ouvrages qu'il fit depuis ſon retour en France, ſont la Coupe du Val de Grace, qui eſt le plus grand morceau de peinture à freſque qui ſoit dans l'Europe. Il a peint auſſi à freſque la Chapelle des Fonds de ſaint Euſtache, un Plat-fond dans l'Arſenal, & un autre à l'Hôtel de Longueville qui repréſente une Aurore. Il a peint à Verſailles la petite Gallerie du Roi, & un grand Cabinet de l'Appartement de Monſeigneur. Mais ſon Chef-d'œuvre eſt la Gallerie & le grand Salon de ſaint Cloud qu'il acheva en moins de quatre ans. Il paroît dans ces ouvrages une ſi belle Ordonnance, tant de force & tant de grace, que les Connoiſſeurs qui viennent d'Italie, y trouvent, comme le remarqua d'abord le Cardinal Ranucci, toute la beauté des peintures des Caraches, du Guide & du Dominiquin.

Le Roi pour honorer ſon mérite, lui donna des Lettres de Nobleſſe en 1687. & Monſieur le Brun premier Peintre du Roi, étant mort en 1690. Sa Majeſté lui donna les charges de ſon premier Peintre, de Di-

recteur & Chancelier de son Académie Royale de Peinture & Sculpture, & de Directeur des Manufactures des Gobelins.

Dans le tems qu'il tomba malade de la maladie dont il est mort, il finissoit un Tableau de saint Luc où il s'est peint lui-même tenant une palette & des pinceaux. Il y a même un petit bout de tapis qu'il laissa imparfait. Quatre mois auparavant, il avoit achevé un saint Matthieu. On voit dans ces deux derniers Tableaux faits pour le Roi, que l'âge n'avoit rien diminué de la correction de son dessein, de la force & de la legereté de son pinceau, quoiqu'il fût alors dans une extrême vieillesse. Il mourut le trente Mai 1695. âgé de 85. ans.

Il étoit extrêmement gracieux dans ses desseins, dans les attitudes nobles & aisées qu'il donnoit à ses Figures, & dans la fraîcheur agréable de son colotis. Il peignoit également en grand & en petit ; ce qui se rencontre rarement dans les plus grands Maîtres. Il a donné aux Sculpteurs plusieurs desseins de Figures, & particulierement de plusieurs Termes qu'on voit à Versailles, & qui ont été travaillés sous sa conduite.

Il étoit fort laborieux, & disoit souvent, qu'*il regardoit les paresseux comme des hommes morts*. Cependant il ne pouvoit suffire à l'empressement des personnes de qualité.

qui defiroient d'avoir leurs Portraits de fa main.

Ses bonnes qualités ne fe bornoient pas au talent de fa profeffion, fon efprit, fa douceur, & l'agrément de fon commerce lui firent un grand nombre d'amis qui lui furent toujours fort attachés. Son amitié étoit fure, reguliere, tendre & folide: la probité & la droiture lui furent naturelles: Enfin les honnêtes gens trouvoient dans fa converfation autant de charmes, que les Connoiffeurs en remarquent dans fes ouvrages. Comme il a travaillé pendant foixante-treize ans, il eft mort avec des biens confiderables. Il a laiffé quatre enfans, trois garçons & une fille pour laquelle il eut une tendreffe finguliere qui a toujours été réciproque. Elle a époufé le Comte de Feuquiere.

On a remarqué que lorfqu'il avoit à repréfenter ou des Vertus ou des Déeffes, il les peignoit fouvent fous le vifage & fous la taille de fa fille; mais comme c'eft une perfonne d'une rare beauté, on ne doit pas trouver étrange qu'il s'en foit fervi pour embellir fes ouvrages.



CLAUDE GELE'E,
dit
LE LORRAIN.

LA maniere dont la fortune a tiré ce Peintre de la grande obſcurité où il étoit, pour en faire un homme eſtimé par toute l'Europe, eſt tout-à-fait ſurprenante. Dans ſa jeuneſſe ſes parens l'envoïerent à l'Ecole, mais comme il n'y pouvoit rien apprendre, ils le mirent en apprentiſſage chez un Patiſſier. Il y acheva ſon tems: mais comme ce fut ſans en avoir beaucoup profité, ne ſachant que faire, il ſe mêla parmi des gens de ſa profeſſion qui alloient à Rome, pour tacher comme eux d'y gagner ſa vie. Et comme il ne ſavoit pas la Langue, & qu'il étoit fort groſſier, ne pouvant trouver de pratique, il ſe mit par haſard au ſervice d'Auguſtin Taſſe, pour lui broïer ſes couleurs, pour nettoyer ſa palette & ſes pinceaux, pour penſer ſon cheval, pour faire ſa petite cuiſine, & les autres choſes néceſſaires dans un ménage; car Auguſtin n'avoit que lui ſeul dans ſa maiſon.

Ce Maître, dans l'eſperance de tirer de ſon Valet quelque ſervice dans le plus gros

de ses ouvrages, lui apprit peu-à-peu quelques regles de Perspective.

Le Lorrain eut d'abord de la peine à comprendre ces principes de l'Art : mais lorsqu'il eut commencé à recevoir quelque petite rétribution de son travail, le courage lui vint, son esprit s'ouvrit, & il se mit à étudier avec une ferveur opiniâtrée. Il étoit à la campagne depuis le matin jusqu'à la nuit à considerer les effets de la nature, & à les peindre ou dessiner. Sandrart rapporte qu'étant à la campagne avec lui, pour étudier ensemble, le Lorrain lui faisoit remarquer, comme auroit fait un Physicien, les causes de la diversité d'une même vûe, c'est-à-dire, qui paroît tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre pour ce qui regarde les couleurs; ainsi qu'il paroît par la rosée du matin, ou par le serain du soir. Il avoit la mémoire si heureuse, qu'il peignoit avec beaucoup de fidelité, étant retourné chez lui, ce qu'il n'avoit fait que voir avec attention à la campagne. Il étoit si absorbé dans son travail, qu'il ne visitoit presque personne. Son divertissement étoit l'étude de sa profession; & à force de cultiver son Talent, il a fait des Tableaux qui lui ont acquis par le monde une réputation immortelle dans le genre de peinture qu'il a embrassé. On peut conjecturer par-là ce que peut la constance

dans le travail contre la peſanteur de l'eſprit. Il avoit de la peine à operer, & ſon ouvrage ne répondant pas à ſon intention, il étoit quelquefois huit jours à faire & défaire la même choſe. Sa touche n'a point de manieres, & il brouilloit ſouvent par des glacis les arbres qu'il avoit touchés.

Quelque ſoin qu'il ait pris de deſſiner à l'Academie, il n'a jamais pû faire des figures de bon goût pour accompagner ſes Païſages. Il eſt mort à Rome en 1678. extrêmement âgé. Le Pape Innocent X. eſtimoit tant les ouvrages du Lorrain, que voulant en voir l'auteur, il lui fit dire qu'il lui feroit plaiſir de lui faire quelquefois cortége dans ſes promenades.

NOEL COYPEL.

NOEL COYPEL, naquit à Paris le deuxiéme Décembre 1629. il étoit fils de Guyon Coypel Cadet de Normandie. Il fut conduit à Orleans par ſon pere, qui y étant appellé par quelques affaires, le mit ſous la diſcipline du plus habile Peintre de la Ville nommé Poncet, éleve de Vouet.

Ce Peintre étoit fort infirme & incommodé de la goutte; de ſorte que ne pouvant vaquer à ſes affaires, il y employoit

ſon jeune diſciple, en qui il avoit remarqué beaucoup d'eſprit & de jugement : mais comme ces ſortes d'occupations détournoient Coypel de ſon travail, & qu'il avoit un grand amour pour la peinture ; il réparoit par les études qu'il faiſoit la nuit, le tems qu'il perdoit le jour. Ayant atteint l'âge de quatorze ans, il revint à Paris ; & paſſant par la rue de ſaint Honoré, il entra par hazard dans l'Egliſe des Jacobins, où un Peintre nommé Quillerier peignoit la Chapelle de S. Hiacinthe, lequel voyant ce jeune enfant regarder ſon ouvrage avec attention, lui demanda s'il apprenoit à peindre; le jeune enfant lui répondit qu'oüi ; que s'il vouloit lui faire peindre quelque choſe, il connoîtroit le peu qu'il ſavoit faire : Quillerier y conſentit, & ayant été ſurpris de ſon ouvrage, il continua de le faire travailler pendant quelque tems.

Il ſe fit enſuite connoître à Charles Errard, qui pour lors entreprenoit toutes les peintures qui ſe faiſoient pour le Roi ſous les ordres de M. de Ratabon, Surintendant des Bâtimens de ſa Majeſté. Et comme Errard faiſoit donner à ce jeune homme une paye auſſi forte qu'aux plus habiles qui travailloient conjointement avec lui, M. de Ratabon s'en étonna ; & en aïant demandé la raiſon, Errard lui ré-

pondit, qu'il ne falloit pas payer selon l'âge, mais selon le merite.

Coypel n'a presque pas cessé depuis ce tems-là de travailler pour le Roi.

En l'année 1660. il épousa Magdeléne Herault, fille d'Antoine Herault Peintre, qui passoit pour lors pour un des plus grands Connoisseurs en beaux Tableaux, & qui en faisoit negoce. Alors le merite de Coypel fut connu des Curieux les plus considerables. Il fit les Portraits de Mylord Lokard, Ambassadeur d'Angleterre, & de sa famille, dans un même Tableau, qui fut fort estimé des Connoisseurs.

Magdeléne Herault peignoit aussi, & copioit dans la derniere perfection. Il est resté entre les mains de sa famille plusieurs belles copies d'après Raphaël, & de plusieurs autres grands maîtres, faites de sa main. Elle étoit d'une vertu & d'une pieté qui la mettoit encore audessus de ses talents.

En 1661. il acheva un Tableau où il representa saint Jacques le Majeur, qui marchant à la mort, convertit en son chemin un Gentil, qui l'embrasse. Ce Tableau fut exposé le premier jour de Mai à la grande porte de l'Eglise de Paris avec un applaudissement universel, & passe encore aujourd'hui pour un des plus beaux qui soient dans cette Eglise.

Il fit dans ces tems-là plusieurs Tableaux pour le Roi dans le vieux Louvre, & le Plat-fonds de la Salle des Machines des Thuileries. Il peignit ensuite plusieurs grands Tableaux pour le Parlement de Bretagne à Rennes qui furent fort estimés, & le sont encore aujourd'hui des Connoisseurs.

Peu de tems après il peignit pour le Roi, avec beaucoup de succès, le Plat-fonds d'un grand Salon qui étoit alors à Versailles ; mais qui malheureusement a été abattu par les changemens que l'on a faits dans le Bâtiment de ce superbe Château.

Ensuite, il donna à l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, où il avoit été reçû, un Tableau representant Caïn & Abel. Peu de tems après, il fut élu Professeur de la même Académie.

Dans ce même tems, il peignit le grand Cabinet du Roi au Palais Royal. On voit dans le Plat-fonds des Figures d'une correction de dessein, que l'on admireroit dans des Tableaux anciens.

Il fut ensuite choisi par M. Colbert, Ministre, Secretaire d'Etat, & Sur-intendant des Bâtimens du Roi, pour peindre l'Appartement de Sa Majesté aux Thuileries. Tout y fut orné sous sa conduite, & sur ses desseins ; & il y a plusieurs beaux Ta-

bleaux de ſa main, tant aux Plat-fonds de cet Appartement, que dans les Lambris, & au deſſus des cheminées. Il y a auſſi dans le petit Oratoire une Nativité de ſa main, d'une grande beauté.

Il fit enſuite pluſieurs beaux Tableaux aux Plat-fonds des petits Appartemens du haut du Château de Verſailles, & en fit faire les ornemens ſur ſes deſſeins. Ils ont été abattus par les changemens qui ſe ſont faits dans le Bâtiment.

En 1672. le Roi lui donna un appartement aux Galleries du Louvre ; & en même tems, voulant qu'il vît l'Italie, le choiſit pour directeur de ſon Academie de Peinture, Sculpture, & Architecture, que ſa Majeſté a établie à Rome ; & M. Colbert qui l'honoroit de ſa protection, lui conſeilla de mener avec lui en ce voyage ſon fils, qui pour lors étoit en ſeconde au College d'Harcourt où il faiſoit ſes études, & qui cependant n'avoit pas laiſſé de deſſiner les jours de congé à l'Academie, & d'y remporter pluſieurs petits prix de deſſein.

Noël Coypel partit pour Rome vers la fin de l'année 1672. & mena avec lui Antoine Coypel ſon fils unique, âgé pour lors d'onze ans. Il y mena auſſi ſon beau frere Charles Herault, Peintre de l'Academie pour le païſage, & Charles Poerion ſon

cousin & son disciple qu'il avoit élevé chez lui dès sa plus grande jeunesse. Plusieurs autres Pensionnaires du Roi Peintres, Sculpteurs, & Architectes, partirent avec lui, & sous sa conduite. Il arriva à Rome, & prit possession du Directorat à la place de Charles Errard, qui revint en France. Peu de tems après Antoine Coypel son fils ayant remporté un prix à l'Academie de saint Luc pour un dessein d'invention, & n'ayant alors que douze ans & demi, il fut honoré de la pension du Roi.

Noël Coypel donna un nouveau lustre à l'Academie de France. Il loua un grand & magnifique Palais pour la loger; & ayant fait mouler les plus belles Statues de Rome, il en orna un grand salon. Et outre l'Academie du modele, il en établit une autre dans ce salon pour dessigner d'après l'Antique; & pour encourager les Etudians à ce noble exercice, il y dessinoit lui-même les soirs pour leur servir d'exemple. Il fit mettre les armes de France sur la porte du Palais de l'Academie, & célebrer le jour où elles furent posées par un festin, des concerts de musique, & un feu d'artifice. Enfin il n'épargna dans sa fonction ni soins ni dépense pour faire honneur à sa nation, ce qui lui fit mériter dans Rome l'estime & l'amitié de tout le monde; tant par

par le caractere de ſon eſprit & de ſes mœurs, que par ſa grande capacité. Car il peignit à Rome les Tableaux deſtinés pour le Cabinet du Conſeil du Roi à Verſailles, & qui par les changemens qui ſe ſont faits en bâtiſſant la grande Gallerie, ſe trouvent à préſent placés dans l'Appartement de la Reine. Ces Tableaux furent expoſés dans Rome à une fête qui ſe fit à la Rotonde, & reçurent un applaudiſſement géneral, ce qui fit beaucoup d'honneur à la Nation Françoiſe. Il fut honoré de l'amitié de M. le Duc d'Eſtrées, alors Ambaſſadeur de France à Rome : de M. le Cardinal ſon frere, & des plus grands Seigneurs du païs. Il fut étroitement lié d'amitié avec le Cavalier Bernin, & le Cavalier Carlo-Maratti. On le voulut faire Prince de l'Académie de S. Luc ; mais quelques raiſons particulieres l'empêcherent d'accepter cet honneur. Enfin après avoir rempli ſa carriere dans Rome pendant trois années avec diſtinction, il revint en France avec ſon fils, où il fut reçû de M. Colbert avec des marques de bonté infinies. Il y continua les ouvrages qu'il avoit commencés pour le Roi.

Quelques années après, il fit deux pertes qui changerent beaucoup ſa ſituation. Magdeléne Herault ſa femme mourut ; & preſqu'en même tems il pleura avec toute la

France le Protecteur des Arts & le sien ; c'est-à-dire , M. Colbert. M. de Louvois devint Sur-intendant des Bâtimens , & le chargea de plusieurs desseins de Tapisséries pour la Manufacture des Gobelins ; & dans le même tems , il se remaria en secondes nôces avec Anne Perrin. Il continua toujours à travailler pour le Roi ; & fut élû Recteur de l'Académie de Peinture : mais plus appliqué à son Art & à sa famille , qui devint fort nombreuse , qu'à faire sa Cour , il éprouva longtems que la fortune ne vient guere chercher les personnes qui ne vont pas au-devant d'elle. La force du mérite cependant l'emportant toujours , & rien n'échapant à la justice du grand Roi sous lequel nous avons le bonheur de vivre , sa Majesté lui fit l'honneur de lui donner une pension de mille écus , & de le nommer Directeur de l'Académie de Peinture après la mort de Pierre Mignard , que Sa Majesté avoit nommé de même quand Charles le Brun mourut. M. de Villa-Cerf, alors Sur-intendant des Bâtimens , l'honoroit de sa bienveillance , & le regardoit avec une grande distinction pour la solidité de son esprit & pour sa probité. Mais M. de Villa-Cerf s'étant demis de la charge de Sur-intendant des Bâtimens , & n'ayant pas vécu longtems après , Noël Coypel ressen-

tit cette derniere perte avec la plus vive douleur. Quelques années après il ne laissa pas de faire pour l'Eglise des Invalides deux grands morceaux à fresque qui sont au-dessus de l'Autel; & qui représentent, l'un l'Assomption de la Vierge, & l'autre son Couronnement. Mais alors âgé de soixante-dix-huit ans, les grandes fatigues d'un si pénible ouvrage, jointes à quelques déplaisirs particuliers lui causerent une longue maladie, dont il mourut le vingt-quatre Décembre 1707. âgé de soixante-dix-neuf ans, la veille de Noël, jour même de sa naissance.

Il a laissé après lui Antoine Coypel son fils, assez connu par la réputation que lui ont acquise ses grands ouvrages, dont plusieurs sont gravés. C'est lui encore qui a peint la Gallerie du Palais Royal, la voute de la Chapelle de Versailles; & fait les desseins, sur lesquels on a gravé en creux & en taille-douce l'Histoire du Roi en médailles. On en diroit davantage, s'il n'étoit pas vivant. Ce qu'on peut ajoûter, sans blesser sa modestie, c'est que son mérite l'a fait choisir Directeur de l'Académie au mois de Juillet de l'année 1714. choix que Sa Majesté a approuvé avec éloge.

MADAME LE HAY.

ELizabeth Sophie Chéron, épouse de M. le Hay, naquit à Paris le troisiéme d'Octobre de l'année 1648. Son pere qui étoit de Meaux, avoit de la réputation parmi les Peintres de Portraits: il étoit Calviniste, mais Marie le Fevre sa mere étoit Catholique. Mademoiselle Chéron fit de si grands progrès dans la Peinture, qu'à l'âge de quatorze ans elle étoit déja célebre: & ce fut à cet âge que sa mere la mena à l'Abbaye de Jouarre pour y peindre l'Abbesse & des Pensionnaires illustres qui y étoient pour lors. Ce voïage fut la cause de sa conversion: car au retour de Jouarre elle se fit Catholique. C'étoit une personne pleine de mérite, soit du côté des vertus, soit par les talens. Son respect & ses égards pour sa mere, sa fidelité pour ses amis, sa sensibilité pour les pauvres, & surtout son attachement véritable à la religion Catholique; tout cela distinguoit encore plus Mademoiselle Chéron, que son habileté dans la Musique, dans la Poësie & dans la Peinture. Nous avons d'elle un recueil de Poësies où sa piété & son génie paroissent également: & si l'on vouloit donner au public

tout ce qu'elle a fait depuis, on auroit dequoi beaucoup augmenter ce Recueil; mais nous ne parlons ici que de ſon mérite de Peinture. Elle réuſſiſſoit parfaitement bien ſurtout à peindre les femmes, mais elle ne ſe bornoit pas à faire des Portraits, elle a fait voir dans des Tableaux d'Hiſtoires un grand goût de deſſein, & une grande intelligence du Clair-obſcur. Mais peut-être rien ne prouve-t-il tant ſon ſavoir que la maniere dont elle a deſſiné en grand pluſieurs cachets antiques, qui contiennent en petit de grandes compoſitions; & dont la plûpart gravées ſur ſes deſſeins par d'habiles maîtres, ſont dans les cabinets des curieux. M. le Hay nous fait eſperer le reſte. On peut voir auſſi des têtes antiques de ſa main, deſſinées avec une purete de contour & une élégance admirable. Du reſte elle avoit embraſſé toutes les manieres de peindre, & elle réuſſiſſoit également bien en huile, en miniature & en émail. Elle gravoit même & de bon goût.

Ses talens pour la Poëſie lui mériterent une place dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, qui lui en envoïa les Patentes en 1699. dans leſquelles l'Académie lui donne le ſurnom d'*Erato*. Son mérite de Peinture l'avoit déja fait recevoir dans l'Académie que le Roi a fondée à Paris pour

les Peintres & pour les Sculpteurs. Voici l'Extrait des Regiſtres de ce célebre Corps: *Du onziéme jour de Juin 1672. l'Académie extraordinairement aſſemblée, M. le Brun a préſenté deux Tableaux de Portraits, faits par Damoiſelle Elizabeth Chéron, leſquels ont tellement ſatisfait la Compagnie, qu'elle a eſtimé cet ouvrage très-rare, excedant même la force ordinaire de ſon ſexe, & a réſolu de lui donner la qualité d'Académicienne; & pour cet effet, a ordonné de lui expedier les Lettres néceſſaires.* Qu'auroit dit l'Académie ſi elle avoit eu à juger du mérite de Mademoiſelle Chéron, par les ouvrages qui ſont depuis ſortis de ſes mains?

Elle mourut le 3. de Septembre 1711. avec tous les ſentimens de pieté qu'on pouvoit attendre d'une perſonne, qui comptoit pour rien tous les talens de l'eſprit au prix des vertus Chrétiennes.

Elle a laiſſé deux illuſtres Eleves, Anne & Urſule de la Croix, niéces de ſon mari M. le Hay.

Il n'y a que peu de tems qu'on a reçû de Rome l'Article ſuivant; on le donne ici en François, tel qu'il eſt en Italien.

CARLO MARATTI.

CARLO MARATTI étoit originaire d'Illyrie: car du tems de Soli-

man sa famille vint s'établir à Camerano dans la Marche d'Ancone. Ce fut là qu'il naquit en l'année 1625. Il fit voir dès son enfance un naturel très-heureux pour la peinture, & étant venu à Rome chez André Sacchi célebre Peintre & disciple de l'Albane, il s'y arrêta à la grande satisfaction de son maître, qui par les dispositions & l'intelligence du jeune éleve, prévoyoit & disoit à tout le monde qu'il seroit plus grand Peintre que lui. Il s'attacha fort aux ouvrages de Raphaël, des Caraches & du Guide; & de ces trois manieres il s'en fit une propre, par laquelle il parvint bientôt à un haut dégré d'estime & de réputation, non seulement dans Rome & dans l'Italie, mais dans toute l'Europe. On a une infinité de ses Tableaux grands & petits, tous peints avec une extrême soin. On voit entr'autres de sa main plusieurs têtes de la sainte Vierge, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il commença les peintures du Palais Altieri, mais il ne les a pas achevées, ce qui lui causa beaucoup de déplaisir; parce qu'il s'étoit proposé de faire voir dans ce Palais toute l'étendue de son savoir. On faisoit un si grand cas de ses ouvrages, qu'on lui a donné jusqu'à six cens écus pour une demi-Figure, & trois mille écus pour un Tableau d'Autel. Il étoit en grande considéra-

tion auprès de plusieurs Princes de l'Europe, auprès des Papes, & sur-tout de Clement XI. aujourd'hui regnant qui le fit Chevalier dans le Capitole, en presence du Sacré College, & qui pendant le cours de sa vie & à la mort l'a comblé d'honneurs. Carlo Maratti mourut le 15. de Novembre de l'année 1713. âgé de quatre-vingt-huit ans & sept mois. Il est enterré dans un magnifique Tombeau qu'il s'étoit préparé pendant sa vie, dans l'Eglise des Chartreux de Rome. On lui a érigé à Camerano, lieu de sa naissance, un superbe monument avec l'inscription suivante.

CAROLO MARATTI

Ex Illyria oriundo, Camerani orto,
Viro toto Orbe celeberrimo:
Quem ob singularem ejus virtutem
Clemens XI. Pontifex Max. bonarum
Artium Restitutor,
In Capitolio adstante Sacro Cardinalium
Senatu,
Equestri Cruce insignivit:
Et anteà Alex. VII. Clem. IX. Innoc. XI. & XII. summi Pontifices
Ludovicus XIV. Galliarum, Joannes III. Poloniæ Reges.
Christina Alexandra Suecorum
Regina

Quam plurimis honoribus, & muneribus decorarunt :

Romæ in Templo ad Diocletiani Thermas, tumulo magnificè extructo

Resurrectionem expectaturo

Cives Cameranenses Civi Optimo, & illustri

Exiguum hoc non exigui amoris documentum

Posuere

Ne tanto Viro

Cujus memoria nulla fere Europæ Civitas caret

In Natali Loco monumento deesset.

Vivebat Anno salutis M. DCC. XII.

AVERTISSEMENT.

Le second Article de M. de la Hire & les quatre derniers Articles, ont été ajoûtés dans cette Edition à l'ouvrage de M. de Piles.



DU GOUT,

Et de ſa diverſité, par rapport aux differentes Nations.

APrès avoir parlé des Peintres de differens endroits de l'Europe, j'ai crû qu'il ne ſeroit pas hors de propos de dire ici quelque choſe des differens goûts des Nations. On a parlé du grand goût dans ſon lieu, & l'on a fait voir qu'il devoit ſe trouver dans un ouvrage accompli, comme dans ſa fin, & dans un Peintre parfait, comme dans ſa ſource. Mais il y a dans les hommes un goût general, qui eſt ſuſceptible de pureté & de corruption, & qui devient particulier ſelon l'uſage que l'on fait des choſes particulieres. Je tâcherai d'expliquer ici la maniere dont il ſe détermine, & dont il ſe forme.

On peut, ce me ſemble, raiſonner du goût de l'eſprit, comme du goût du corps.

Il y a quatre choſes à conſiderer dans le Goût du corps.

1. L'Organe.
2. Les choſes qui ſe mangent, ou qui ſont goûtées.
3. La Senſation qu'elles cauſent.
4. L'Habitude que cette même Senſa-

tion rèïterée produit dans l'organe.

Il y a de même quatre choſes à conſiderer dans le goût de l'eſprit.

1. L'Eſprit qui goûte.
2. Les choſes qui ſont goûtées.
3. L'Application de ces choſes à l'eſprit, ou le jugement que l'eſprit en porte.
4. L'Habitude qui ſe fait de pluſieurs jugemens rèïterés, de laquelle il ſe forme une idée qui s'attache à notre eſprit.

De ces quatre choſes, l'on peut inferer :

Que l'eſprit peut être appellé goût, en tant qu'il eſt conſideré comme l'organe :

Que les choſes peuvent être appellées de bon ou de mauvais goût, à meſure qu'elles contiennent, ou qu'elles s'éloignent des beautés que l'art, le bon ſens, & l'approbation de pluſieurs ſiecles ont établies.

Que le jugement que l'eſprit fait d'abord de ſon objet, eſt un premier goût naturel, qui, dans la ſuite peut ſe perfectionner, ou ſe corrompre, ſelon la trempe de l'eſprit & la qualité des objets qui ſe preſentent.

Et enfin, Que ce jugement rèïteré produit une habitude, & cette habitude une idée fixe & déterminée, qui nous donne un penchant continuel pour les choſes qui ont attiré notre approbation, & qui ſont de notre choix.

C'eſt ainſi que ſe forme, peu-à-peu dans l'eſprit de chaque particulier, ce que nous appellons plus ordinairement goût dans la Peinture. Du reſte, quoique tous les goûts ne ſoient pas bons, chacun eſt perſuadé que le ſien eſt le meilleur. C'eſt pourquoi l'on peut définir le goût, *l'Idée habituelle d'une choſe, conçûe comme la meilleure dans ſon genre.*

Il y a trois ſortes de goûts dans la Peinture, le goût naturel, le goût artificiel, & le goût de nation

Le goût NATUREL, eſt l'idée qui ſe forme dans notre imagination à la vûe de la ſimple nature. Il paroît que les Allemands & les Flamands ſont rarement ſortis de cette idée, & la commune opinion eſt que le Correge n'en a poiut eu d'autre. Ce qui fait toute la difference de celui-ci à ceux-là, c'eſt que les idées ſont comme les liqueurs qui prennent la forme des Vaſes où elles ſont reçûes; & qu'ainſi le goût naturel peut être bas ou élevé ſelon les talens des particuliers, & ſelon le choix qu'ils ſont capables de faire des objets de la nature.

Le Goût ARTIFICIEL, eſt une idée qui ſe forme par la vûe des ouvrages d'autrui, & par la confiance que nous avons aux conſeils de nos Maîtres; en un mot, par l'éducation.

Et le goût de NATION, eſt une idée que les ouvrages qui ſe font ou qui ſe voient en un païs, forment dans l'eſprit de ceux qui les habitent. Les differens goûts de nations ſe peuvent réduire à ſix, le goût Romain, le goût Venitien, le goût Lombard, le goût Allemand, le goût Flamand, & le goût François.

Le goût ROMAIN, eſt une idée des ouvrages qui ſe trouvent dans Rome. Or il eſt certain que les ouvrages les plus eſtimés qui ſoient dans Rome, ſont ceux que nous appellons Antiques & les ouvrages Modernes qui les ont imités, ſoit en Sculpture, ſoit en Peinture. Toutes ces choſes conſiſtent principalement dans une ſource inépuiſable de beautés du deſſein, dans un beau choix d'Atitude, dans la fineſſe des expreſſions, dans un bel ordre de Plis, & dans un ſtyle élevé où les Anciens ont porté la Nature, & après eux les Modernes depuis près de deux ſiecles. Ainſi ce n'eſt pas merveille ſi le Goût Romain étant extrémement occupé de toutes ces parties, le coloris qui ne vient que le dernier, n'y trouve plus de place. L'eſprit de l'homme eſt trop borné, & la vie eſt trop courte pour approfondir toutes les parties de la Peinture, & les poſſeder parfaitement toutes à la fois; ſur-tout dans un tems où les principes

de cet Art ne ſont encore ni bien établis, ni bien connus. Ce n'eſt pas que les Romains mépriſent le Coloris, car ils ne peuvent mepriſer une choſe dont ils n'ont jamais eu une idée bien juſte ; mais étant prévenus d'autres parties où ils tâchent de ſe perfectionner, & n'ayant pas le tems de s'appliquer à connoître le Coloris, ils ne l'eſtiment pas tout ce qu'il vaut.

Le Goût Venitien, eſt oppoſé au Goût Romain, en ce que celui-ci a un peu trop negligé ce qui dépend du Coloris, & celui-là ce qui dépend du deſſein. Comme il y a très-peu d'Antiques à Veniſe, & très-peu d'ouvrages du goût Romain, les Venitiens ſe ſont attachés à exprimer le beau naturel de leur païs. Ils ont caracteriſé les objets par comparaiſon, non ſeulement en faiſant valoir la veritable couleur d'une choſe, par la veritable couleur d'une autre ; mais en choiſiſſant dans cette oppoſition une vigueur harmonieuſe de couleurs, & tout ce qui peut rendre leurs ouvrages plus palpables, plus vrais, & plus ſurprenans.

Le Goût Lombard, conſiſte dans un deſſein coulant, nourri, moëleux, & mêlé d'un peu d'Antique & d'un bien naturel choiſi, avec des couleurs fondues, fort approchantes du naturel, & employées d'un pinceau

leger. Le Corrége eſt le meilleur exemple de ce Goût, & les Carraches qui ont tâché de l'imiter, ont été plus correcłs que lui dans le deſſein, mais inferieurs à lui dans le Goût de ce même Deſſein, dans la Grace, dans la Delicateſſe, & dans la fonte des Couleurs. Annibal dans le ſéjour qu'il fit à Rome prit tellement le Goût Romain, que je ne compte pour Lombards que les ouvrages qui ont précedé celui de la Gallerie Farneſe.

Je ne mets pas non plus au nombre des Peintres Lombards ceux qui étant nés en Lombardie ont ſuivi ou l'Ecole Romaine, ou l'Ecole Venitienne: parce que j'ai plus d'égard en cela à la maniere que l'on a pratiquée qu'au lieu où l'on a pris naiſſance. Les Peintres & les Curieux qui ont mis par exemple dans l'Ecole de Lombardie, le vieux Palme, le Moretto, Lorenzo Lotto, le Moron, & pluſieurs autres bons Peintres Lombards, du païs de Breſſe & de Bergame, nous ont jettés inſenſiblement dans la confuſion, & ont fait croire à pluſieurs que l'Ecole Lombarde & l'Ecole Venitienne étoient la même choſe; parce que les Lombards dont je viens de parler, ont entierement ſuivi la maniere du Giorgion & du Titien. J'ai moi-même parlé autrefois ſelon cette idée confuſe, parce que la plûpart

de nos Peintres François en parloient ainsi : mais la raison & les Auteurs Italiens qui ont traité ces matieres m'ont remis dans le bon chemin.

Le Goût ALLEMAND, est celui qu'on appelle ordinairement Goût Gotique. C'est une idée de la nature comme elle se voit ordinairement avec ses défauts, & non comme elle pourroit être dans sa pureté. Les Allemands l'ont imitée sans choix, & ont seulement vétu leurs Figures de longues draperies dont les plis sont secs & cassés. Ils se sont plus arrêtés à finir leurs objets qu'à les bien disposer, les expressions de leurs Figures sont ordinairement insipides, leur dessein sec, leur couleur passable, & leur travail fort péné. Il y a eu néanmoins parmi les Allemands des Peintres qui meritent d'être distingués, & qui ont été en certaines parties comparables auxplus habiles d'Italie.

Le Goût FLAMAND, ne differe de l'Allemand que par une plus grande union de couleurs bien choisies, par un excellent Clair-obscur, & par un pinceau plus moëleux. J'excepte des Flamands ordinaires, trois ou quatre Flamands, disciples de Raphaël, qui rapporterent d'Italie la maniere de leur Maître, dans le dessein & dans le Coloris. J'en excepte encore Rubens &

Vandeik, qui ont regardé la nature par des yeux penetrans, & qui ont porté ses effets dans une élevation peu commune; quoiqu'ils aient retenu quelque chose du naturel de leur païs dans le Goût du dessein.

Le Goût FRANÇOIS a été toûjours si partagé, qu'il est difficile d'en donner une idée bien juste: car il paroît que les Peintres de cette Nation ont été dans leurs ouvrages assez differens les uns des autres. Dans le séjour qu'ils ont fait en Italie, les uns se sont contentés d'étudier à Rome & en ont pris le Goût: D'autres se sont arrêtés plus longtems à Venise, & en sont revenus avec une inclination particuliere pour les ouvrages de ce païs-là, & quelques-uns ont mis toute leur industrie à imiter la nature telle qu'ils la croient voir. Parmi les plus habiles Peintres François qui sont morts depuis quelques années *, il y en a qui ont suivi le Goût de l'Adtique, & d'autres celui d'Annibal Carrache pour le Dessein, & les uns & les autres ont eu un Coloris assez trivial: mais ils ont d'ailleurs tant de belles parties, & ils ont traité leurs sujets aeec tant d'élevation, que leurs Ouvrages serviront toûjours d'ornemens à la France, & seront admirés de la posterité.

* Le Poussin & le Brun.

FIN.



NOMS DES PEINTRES dont il eſt parlé dans ce Volume.

A.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

M.

Fin des Noms des Peintres contenus en ce Volume.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce Livre, intitulé, *Abregé de la Vie des Peintres, avec des reflexions ſur leurs Ouvrages, & un Traité du Peintre parfait; De la connoiſſance des deſſeins, & de l'utilité des Eſtampes* : & j'ay crû que cette Edition, où l'Auteur a mis la derniere main, & où l'on a pris ſoin de faire quelques additions, ſeroit plus agréable encore & plus utile au Public que toutes les Editions précedentes. Fait à Paris ce dixiéme de Fevrier 1715.

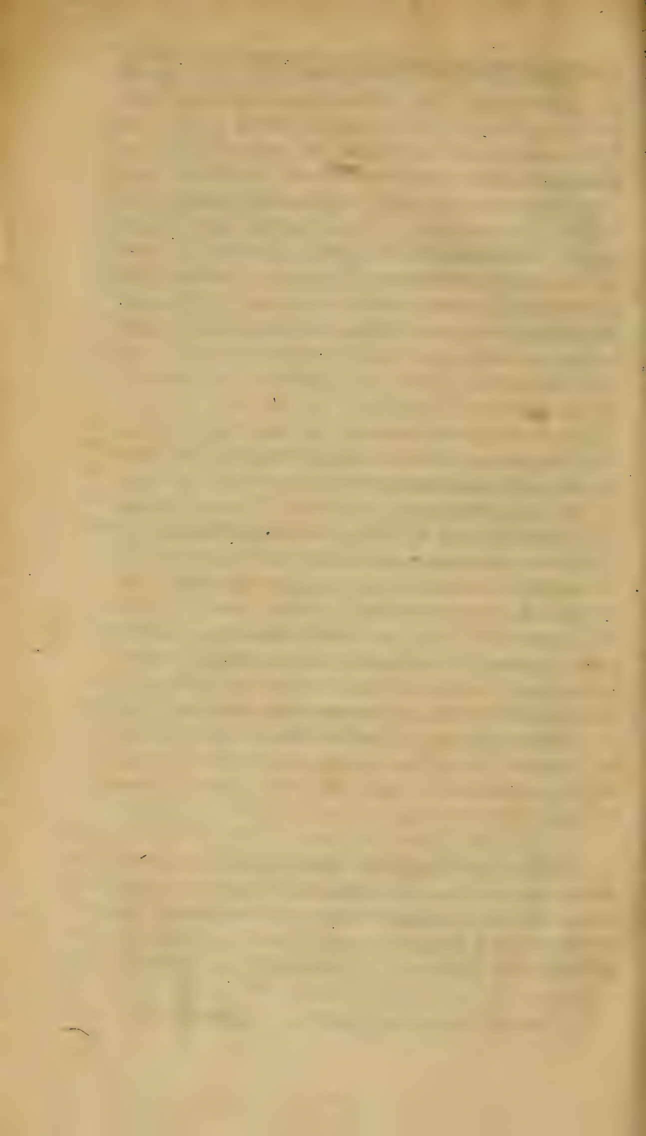
Signé, FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre amé JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer un *Abregé de la Vie des Peintres*, *avec des Reflexions ſur leurs ouvrages* ; Et un *Cours de Peinture par principes*, *compoſé par le ſieur de Piles* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *dix années* conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; & à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefeire ledit Livre, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long

ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur Voyſin, Commandeur de nos ordres : le tout à peine de nullité des Preſentes, du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes Ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion : Et nonobſtrant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le 20 jour du mois de Mars, l'an de grace 1715, & de notre Regne le ſoixante-douziéme. Par le Roy, en ſon Conſeil. FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre, num. 3. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 924. *num.* 1172. *conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13 *Août* 1703. *A Paris le* 29 *Mars* 1715. *Signé* ROBUSTEL, *Syndic.*



CATALOGUE

Des Livres nouvellement imprimés à Paris chez JACQUES ESTIENNE, *Libraire, ruë Saint Jacques, à la Vertu.*

TRAITEZ sur la Priere publique, & sur les Dispositions pour offrir les Saints Mysteres, & pour y participer avec fruit, *in douze*, grand papier; septiéme Edition, 2. l.

—— le même, *in douze*, petit papier. 1. l. 15 s.

—— le même, *in dix-huit*, grand papier, 1. l. 10.

—— le même, *in dix-huit*, petit papier, 1. l.

Lettres sur divers sujets de Morale & de Pieté, *par l'Auteur du Traité de la Priere publique*, troisiéme Edition, *in douze*, grand papier, 1. l. 15. s.

—— le même, *in douze*, petit papier, 1 l. 10 s.

—— le même, *in dix-huit*, grand papier, Quatriéme Edition, 1 l. 5 s.

—— le même, *in dix-huit*, petit papier, 1 l.

Sentimens qu'il faut inspirer à ceux qui s'engagent dans la profession religieuse, *in douze*, 1 l. 10 s.

—— Methode & Pratique des principaux Exercices de Pieté, par le même, *in douze*, seconde Edition augmentée de plusieurs Exercices pour la Confession & Communion. 1 l.

Conduite spirituelle pour les Novices, par le même, *in douze*, 2 l. 5 s.

Méditations sur les plus importantes Veritez Chrêtiennes, & sur les principaux Devoirs de la Vie Religieuse, pour les Retraites de ceux qui ont embrassé cet etat. Nouvelle Edition, revûë & corrigée par l'Auteur, *in douze*, 2 l.

Exhortations aux malades & aux mourans, avec des considerations sur les Devoirs des personnes qui sont engagées par leur état à servir les malades dans les Hôpitaux, *in douze*, 1 l. 10 s.

Recueil de tous les Mandemens & Lettres Pastorales de M. FLECHIER, Evêque de Nismes, sur divers sujets; avec son Oraison funebre, *in douze*, 2 l.

—— Oeuvres mêlées, du même; contenant ses Dis-

cours, Complimens, Harangues; Poësies Latines & Françoises, &c. *in douze*, 2 l. 5 s.

—— Lettres choisies, du même, sur divers sujets; avec une Relation des Fanatiques, & des Réflexions sur les mœurs du siécle, *in douze*, 2 vol. 4 l. 10 s.

La Vie de Sainte Therese, tirée des Auteurs originaux Espagnols & des Historiens contemporains; avec un choix de ses plus belles Lettres, pour servir d'eclaircissement à l'Histoire de sa Vie, par M DE VILLEFORE, *in quarto*, 6 l.

Conferences Ecclesiastiques de Paris, où l'on concilie la Discipline de l'Eglise avec la Jurisprudence du Royaume *sur le Mariage*, & où l'on a ajouté les passages de l'Ecriture, des Conciles, des Peres, des Jurisconsultes; les Uz & Coûtumes de chaque Diocese, &c. Ouvrage non seulement nécessaire a tous Prêtres, Curez, Directeurs, Confesseurs, Avocats, &c. mais encore très utile a toutes les personnes qui sont engagées dans l'état du mariage, ou qui veulent s'y engager. Imprimées par l'ordre de Son Eminence Monseignur LE CARDINAL DE NOAILLES Archevêque de Paris, *seconde Edition*, revûë, corrigée & augmentée, & mise dans un meilleur ordre que la premiere, *in douze*, 5 vol. 12 l. 10 s.

La Bibliotheque des Prédicateurs, qui contient les principaux sujets de la Morale Chrêtienne, mis par ordre alphabetique, & dont chaque sujet contient six Paragraphes, *in quarto*, 8 vol. 56 l.

—— Suite du même sur les Mysteres de Nôtre-Seigneur J. C. & de la Sainte Vierge, *in quarto*, 3 vol. *sous la presse*.

Sacrifice perpetuel de Foi & d'Amour au Très-Saint Sacrement de l'Autel, par le R. P. GOURDAN, Chanoine Regulier de S. Victor, *in douze*, 2 l.

Histoire des premiers Solitaires d'Egypte; *ou* Lettres pour & contre, sur la fameuse question: Si les Solitaires appellez Thérapeutes, dont a parlé Philon le Juif, étoient Chrétiens; Pour servir d'éclaircissement à un Livre nouvellement imprimé, intitulé, *Philon, de la Vie contemplative*, in douze, 1 l. 10 s.

Instructions sur divers sujets de Morale pour l'éducation Chrétienne des Filles. *in douze*, 2 l.

Sermons sur tous les Mysteres de Nôtre Seigneur J. C. & de la S. Vierge, par M. l'Abbé DU JARRY, *in douze*, 2 vol.

—— Panegyriques & Oraisons funebres, *in douze* 2 vol. par le même. } 8 l.

Explication du Cantique des Cantiques, par M. HAMON, revûë & corrigée sur le manuscrit, par M. NICOLLE, *in douze*, 4 vol. 8 l.

Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin correct à côté, des Notes historiques & critiques, *in douze*, 1 l. 10 s.

Les Fables de Phedre traduites en vers François, avec le Latin à côté, & de courtes Notes critiques, *in douze*, 1 l. 10 s.

Cours de Peinture par principes, par M. DE PILLES, *in douze*, 2 l.

—— Abregé de la Vie des Peintres, avec des Réflexions sur leurs Ouvrages, & un Traité du Peintre parfait, de la connoissance des Desseins, & de l'utilité des Estampes, par M. DE PILLES, *Seconde Edition*, augmentée considerablement par l'Auteur; avec un Abregé de sa Vie, *in douze*, 2 l. 10 s.

Instructions en Vers mis en air pour les Religieuses, par le R. P. GUIBERT P. D. L. seconde Edition, augmentée de plusieurs Instructions, *Brochure in douze*, 8 s.

La Morale Chrétienne, par feu Messire ANTOINE GODEAU Evêque de Vence, à l'usage des Curez, &c. *in douze*, 3 vol. 7 l.

—— Lettres choisies, du même; sur divers sujets, *in douze*, 1 vol. 2 l. 5 s.

Moralis Christiana ex Scriptura Sacra, Tradi ione, Conciliis, Patribus & Insignioribus Theologis excerpta, Auctore JACOBOS BESOMBES, *in* 12, 8 vol. 12 l. 10 s.

Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence sur les Modeles de l'Antiquité, publiées ci-devant sous le titre d'*Oeuvres posthumes de M. de Maucroix* 2 l.

Les Catilinaires de Ciceron, avec le Latin à côté, & des Remarques. Seconde Edition, revûë, corrigée & augmentée, *sous presse.*

L'Oraison pour Marcellus, du même, *Brochure*, 4 s.

P. D. Huetii Episcopi Abrincensis Carmina, in 12 1. l. 10 s.

Le Guide des Comptables, ou Maniere de rediger soi-même toutes sortes de comptes, suivant l'hypotese de la Recette, de la Dépense, & de la Reprise, par le Sieur BERNARD D'HENOUVILLE, *in octavo*, 1 l. 10 s.

Traité des Excommunications, divisé en deux Parties, par M. l'Abbé D. P. *in douze*, 1 l. 10 s.

Traité sur la maniere d'écrire des Lettres, & sur le Ceremonial; avec un Discours sur ce qu'on appelle Usage,

dans la Langue Françoise, par M. DE GRIMAREST ; *in douze*, 1 l. 10 s.

Le Prince Kouchimen, Histoire Tartare. Et Dom Alvar del Sol, Histoire Napolitaine, *in douze*, 2 l.

Histoires de Pieté & de Morale, par M. l'Abbé DE CHOISY de l'Academie Francoise, *in douze*, 2 l.

Joseph, Tragedie en Vers, par M. l'Abbé GENEST, *in octavo*, 1 l.

Démonstration de l'Existence de Dieu, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, par Monseigneur l'Archevêque Duc de Cambrai. Seconde Edition, *in douze*, augmentée d'une Refutation du Système de Spinosa, 1 l. 15 s.

Suite des Jugemens des Sçavans de M. BAILLET, *ou* Jugemens des Sçavans sur les Auteurs qui ont écrit de la Rhetorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs, par M. GIBERT, ancien Recteur de l'Université de Paris, & Professeur de Rhétorique, *in douze*, 1 vol. 2 l. 5 s.

Essai d'Exhortations pour les états differens des malades, dont les Confesseurs & les Fidelles pourront se servir utilement ; avec un Recueil d'Actes & Aspirations propres aux Agonizans : Et un Examen général sur tous les pechez de chaque état, pour aider aux malades à faire une Confession generale, *in douze*, 2 vol. 3 l. 5 s.

Propositions importantes sur l'Homme, avec leurs dépendances.

I. Propos. L'Homme est plus que matiere & corps.

II. Propos. L'Homme est composé de deux parties, qui bien que differentes essentiellement, ne sont neanmoins qu'un Homme par leur étroite union.

III. Propos. L'Homme & le Monde ont eû un commencement.

IV. L'Homme mortel selon son corps, est immortel selon son ame, vol. *in quarto*, 6 l.

Propositions importantes sur la Religion, avec leurs dépendances, *in quarto*, 8 l.

I. Propos. Dieu est. *Contre l'Atheisme.*

II Propos Dieu est un. *Contre l'Idolatrie.*

III. Propos. La Religion du Deisme.

IV. Propos. Les Caracteres de la véritable Religion.

La Mechanique du feu, *ou* l'art d'en augmenter les effets, & d'en diminuer la dépense. Premiere Partie ; contenant le *Traité des nouvelles cheminées* qui échauffent plus que les cheminées ordinaires, & qui ne sont point sujettes à fumer. Par M. GAUGER *in douze*, *fig.* 2 l. 10 s.

Retraite annuelle formée sur des Modeles de l'Ecriture

Sainte, &c. avec des Reflexions ſur la Loi Evangelique, & le renouvellement du Baptême, *in douze*, 2 l. 5 ſ.

Les Lettres d'Héloïſe & d'Abaïlard, miſe en Vers François par le Sieur P. F. G. DE BEAUCHAMPS, *in octavo*, 10 ſ.

M. F. Quintiliani Inſtitutiones oratoriæ, cum notis à D. ROLLIN, *in douze*, vol. 4 l. 10 ſ.

Propoſitions importantes ſur la Religion, avec leurs dépendances, *in quarto*, 8 l.

L'Eloquence Chrétienne dans l'idée & dans la pratique, *in quarto*, 4 l.

Oraiſon funebre de Meſſire François d'Aligre, Abbé de Saint Jacques de Provins, prononcée dans l'Egliſe de cette Abbaye le 16 Avril 1712. par le R. P. LENET, Chanoine Régulier de cette Maiſon, *in quarto*, 1 l.

Odes Sacrées ſur les plus importantes verités de la Religion & de la Morale, avec deux Diſcours en vers, Et une Lettre de JEAN PIC, Prince de la Mirandole, &c. ſur la maniere de bien vivre : Par M. B** *in octavo*, 2 l.

Livres provenans des fonds de Librairie de Mrs. Elie Joſſet, & Guillaune Deſprez ; & qui ſont en grand nombre chez Jacques Eſtienne.

L'Imitation de J. C. avec des Reflexions, & l'Ordinaire de la Sainte Meſſe en Latin & en François, par M. LE TOURNEUX, *in douze*, 2 l.

—— La même, *in vingt-quatre*, 1 l.

—— *du même.* Explication Litterale & Morale ſur l'Epitre de S. Paul aux Romains, *in douze*, 1 l. 10 ſ.

—— *du même.* Lettres à quelques perſonnes de la Religion Prétenduë Reformée, pour les exciter à rentrer dans l'Egliſe Catholique, & pour répondre à leurs difficultés, *in douze*, 1 l.

—— *du même.* Explication des parties & des ceremonies de la Meſſe, avec l'Ordinaire en Latin & en François, & des Prieres du matin & du ſoir, *in dix-huit*, groſſe lettre, 15 ſ.

—— le même, *in dix-huit*, petite lettre, 12 ſ.

On trouvera chez le même Libraire divers autres Livres ſur toutes ſortes de ſujets, tant de France que des Païs étrangers.

